



Les disparues du bayou

Novak, Brenda

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Best Sellers

BRENDA NOVAK

Les disparues du bayou

SUSPENSE

Les disparues du bayou

Novak, Brenda

Harlequin (2008)

Etiquettes: Roman

Présentation de l'éditeur

Depuis l'enlèvement de sa petite soeur Kimberly, seize ans plus tôt, Jasmine Stratford a enfoui ses souffrances au plus profond d'elle-même et s'est dévouée corps et âme à son métier de profileur. Mais son passé resurgit brutalement lorsqu'elle reçoit un colis anonyme contenant le bracelet qu'elle avait offert à Kimberly pour ses huit ans. Bouleversée, elle se lance alors dans une enquête qui la conduit à La Nouvelle-Orléans. Et sur place, elle ne tarde pas à découvrir un lien effrayant entre le meurtre récent de la fille d'un certain Romain Fornier et le kidnapping de sa petite soeur. Prête à tout pour découvrir la vérité, Jasmine prend contact avec Romain Fornier, seul capable de l'aider à démasquer le criminel. Elle se heurte alors à un homme mystérieux, muré dans le chagrin et vivant dans le bayou comme un ermite. Un homme qu'elle va devoir convaincre de l'aider à affronter le défi que leur a lancé le tueur : "Arrêtez-moi."

Biographie de l'auteur

Depuis son premier livre, publié en 1999, Brenda Novak a régulièrement figuré parmi les auteurs sélectionnés dans le cadre de prestigieux prix

littéraires. Ses romans, empreints selon Publishers Weekly d'une "forte intensité dramatique", se caractérisent par des personnages superbement dépeints, un style fluide et élégant, et surtout un art consommé du suspense. Les disparues du bayou est le deuxième roman d'une trilogie.



Best Sellers

BRENDA NOVAK

Les disparues du bayou

SUSPENSE

BRENDA NOVAK

Les disparues du bayou

BestSellers

Au lieutenant James Hendrickson (Monsieur Incroyable), du département de police de Sacramento, qui m'a ouvert la porte de son bureau, m'a fait faire le tour du propriétaire et a répondu à toutes mes questions portant sur la criminalité. Il est réconfortant de savoir qu'il existe encore des super-héros comme vous, combattant en première ligne.

Qui lutte avec les monstres doit veiller à ne pas devenir un monstre lui-même. Et si tu regardes longuement l'abîme, l'abîme regarde en toi.

FRIEDRICH NIETZSCHE

Prologue

La Nouvelle-Orléans Quatre ans plus tôt

L'homme qui avait tué la fille de Romain Fornier n'avait pas l'allure d'un tueur.

Affaissé sur le banc des accusés, Francis Moreau affichait des poches sous les yeux, des bajoues flasques, une maigre couronne résiduelle de cheveux bruns cerclant son crâne chauve. Romain serra insensiblement les poings. Par moments, lui-même se refusait à croire que ce terne quadragénaire ait pu commettre un acte aussi terrible, aussi abominablement vicieux que de violer et d'assassiner Adèle ; des moments où il avait l'impression de vivre l'existence de quelqu'un d'autre, lorsqu'il pensait aux jours, aux semaines qui avaient suivi l'enlèvement de sa petite fille de dix ans.

Et la tragédie se poursuivait. Vu le tour que prenait l'audience, ce matin, Romain se demandait si le cauchemar n'était pas sur le point d'empirer.

Le juge abattit son marteau, mettant fin brutalement au bourdonnement des conversations dans la salle de tribunal. Le silence qui tomba était si profond que Romain entendait jusqu'au glissement du papier entre les doigts de l'avocat de la défense, occupé à feuilleter son dossier. Le juge s'éclaircit la voix.

— La loi est extrêmement stricte en la matière. Et, même si la police a obtenu un accord verbal des instances compétentes, l'autorisation écrite sous serment n'a été signée *qu'après* la perquisition du domicile du suspect. En conséquence, les éléments de preuve versés au dossier ne sont pas recevables par ce tribunal.

Romain entendit un murmure consterné s'élever des rangs de sa famille. Ou de ce qu'il en restait. Ses parents étaient assis à sa droite. Sa sœur à sa gauche. « Sans la validation de cet élément de preuve, tout notre dossier s'effondre. » Le procureur l'avait dit et répété.

Romain se pencha pour questionner à voix basse l'inspecteur Huff, assis juste devant lui.

— Ça tourne mal pour nous, non ?

— Pas d'inquiétude, ça devrait passer, chuchota Huff.

Mais sa voix rendait un son étrange, presque étranglé. Et son

expression trahissait une visible inquiétude. Lorsqu'un témoin de la défense avait révélé à la barre que Huff s'était introduit chez l'accusé sans mandat de perquisition signé, l'inspecteur était devenu écarlate. Non seulement la coloration de son visage n'était toujours pas revenue à la normale, mais son front s'était couvert de sueur.

Romain voulut continuer à questionner Huff, mais son attention fut sollicitée par le procureur, qui demandait à parler à la Cour. Le juge lui fit signe d'approcher, ainsi qu'à l'avocat de la défense. La discussion entre les trois hommes se déroula à voix basse. A en juger par les gesticulations courroucées du représentant du ministère public, le débat devait être houleux.

Romain était atterré. Le meurtrier d'Adèle ne pouvait pas s'en tirer comme ça, alors que sa culpabilité avait été fermement établie. Mais le procureur fulminait lorsqu'il finit par retourner à sa table. Avant de se rasseoir, il scruta la foule des yeux, repéra Huff et le gratifia d'un regard tellement écrasant de mépris que Romain eut de la peine à respirer.

— Ils vont relâcher Moreau, murmura-t-il sans s'adresser à quelqu'un de particulier.

A sa gauche, sa sœur s'était pétrifiée ; sur son flanc droit, sa mère venait de fondre en larmes et son père lui parlait à voix basse pour essayer de la réconforter.

— Le procès tombe à l'eau, répéta-t-il d'une voix sans timbre.

Et cette fois il attrapa l'épaule de Huff pour obtenir une vraie réponse. L'inspecteur se retourna pour lui faire face. Un ventilateur bourdonnait dans un coin. La climatisation avait été arrêtée deux jours plus tôt et il faisait une chaleur écrasante pour un mois d'octobre.

— Moreau est coupable, Romain, lui assura-t-il en s'essuyant le front avec un mouchoir. J'ai vu l'enregistrement vidéo.

Ces bandes, Romain les avait visionnées aussi, même s'il n'avait pas eu la force de les regarder jusqu'au bout. Et c'était bien parce qu'il avait eu sous les yeux la preuve irréfutable de la culpabilité de Moreau qu'il lui était impossible d'accepter le tour que prenait le procès. Comment ces stupides détails de procédure pouvaient-ils l'emporter sur quelque chose d'aussi beau, d'aussi précieux que la vie d'un enfant ? De son enfant ?

— Ils ne peuvent quand même pas décider de le laisser en liberté !

Mais le juge abattit une nouvelle fois son marteau, déclara que le ministère public abandonnait toute poursuite et quitta la salle de tribunal.

Atterré, Romain se leva. Il demeura un instant bouche bée lorsque le regard bleu délavé des yeux de Moreau vint chercher le sien. Un sourire triomphant incurvait les lèvres molles de l'homme qui avait tué sa fille. Pendant quelques secondes, ce fut comme s'ils étaient

seuls, Moreau et lui, dans la salle de tribunal, à se fixer en silence.

Romain entendit confusément la voix de sa mère s'élever à sa droite.

— La faute en revient à ce policier, non ? Pourquoi n'a-t-il pas fait signer la commission rogatoire avant de s'introduire chez Moreau ?

— Moreau savait qu'il avait été dénoncé de façon anonyme à la police. Il aurait détruit toutes les pièces à conviction, si Huff avait attendu avant d'agir, répondit son père à voix basse.

Les propos de ses parents n'avaient pas pu échapper à Huff. Mais l'inspecteur ne tourna même pas la tête. Il avait les yeux rivés sur Moreau, dont le sourire narquois était à présent dardé sur lui. L'avocat de la défense tapota l'épaule de Moreau et lui serra la main pour le féliciter.

La foule abasourdie quitta le prétoire en masse. Romain, lui, demeura cloué sur place malgré les efforts de sa sœur pour l'entraîner à sa suite. Il attendait que la Cour, les avocats reviennent sur leurs pas. Ce procès ne *pouvait pas* se clore de façon aussi absurde. Moreau était un *assassin*. Il avait tué un enfant. *Son* enfant. Et il recommencerait si on le laissait en liberté.

Romain ne sut jamais comment il avait fini par quitter la salle d'audience. Il n'avait pas l'impression d'avoir pris consciemment la décision de renoncer, de sortir, de regagner le monde extérieur. Le seul souvenir qu'il conserva, par la suite, fut d'avoir vu l'inspecteur ôter sa veste pour la poser sur son bras tandis qu'ils descendaient l'escalier. Puis sa vision s'était fixée sur l'arme que Huff portait sur la hanche. Ils avançaient côte à côte, brassés par la foule et assaillis par les journalistes qui se ruèrent sur eux comme une meute de loups affamés.

— Monsieur Fornier, que pensez-vous de ce qui vient de se passer ?

— Monsieur Fornier ! Monsieur Fornier ! Etes-vous toujours convaincu que Francis Moreau a tué votre petite Adèle ?

— Comptez-vous faire appel ?

Alors que les reporters l'assiégeaient, plaçant tour à tour leur micro sous son nez, Romain n'avait d'yeux que pour Moreau qui se tenait à quelques mètres de lui à peine, accueillant avec complaisance les questions des journalistes. Brusquement, il aspira à la sensation d'une arme dans sa main. Le besoin était compulsif, aussi impérieux que celui de respirer. Il avait toujours été un excellent tireur. Et à cette distance il aurait à peine besoin de viser. Une simple pression sur la détente et la monstrueuse aberration judiciaire dont il venait de faire les frais serait réparée.

A peine avait-il formulé cette pensée qu'une déflagration lui explosa aux oreilles. Romain eut tout juste le temps de voir Moreau s'effondrer sous ses yeux. Puis l'inspecteur Huff le jeta à terre et il se trouva plaqué, le souffle coupé, contre le ciment brûlant.

Sacramento, Californie
Fin décembre, année en cours

Jasmine Stratford se trouvait au beau milieu d'un centre commercial bondé lorsqu'elle ouvrit son paquet. Ce fut comme si une chape de silence se resserrait sur elle, l'isolant dans un monde insonorisé. Les rires, les conversations, le cliquetis des talons sur le sol coloré, la musique de Noël qui jouait en arrière-fond — tout cela s'évanouit lorsque ses oreilles se mirent à bourdonner.

Les sourcils froncés par l'inquiétude, son amie Sheridan lui posa la main sur le bras.

— Jasmine ? Qu'est-ce qui se passe ? Qu'y a-t-il dans ce paquet ?

Les mots assourdis lui parvinrent comme de très loin. Elle était incapable de répondre. Ses poumons se remplissaient et se vidaient frénétiquement, mais sa poitrine était tellement serrée qu'elle ne parvenait pas à mobiliser son diaphragme. Elle avait le dos en sueur et son haut en coton blanc lui collait à la peau tandis qu'elle regardait fixement le bracelet rose et argent qu'elle venait de tirer de l'emballage en carton.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Jaz ? C'est quoi, ce petit bijou pour enfant ?

Jasmine sentit son amie desserrer ses doigts glacés pour lui prendre le bracelet des mains. Lorsqu'elle lut le prénom épelé en lettres d'argent séparées par de petites perles roses, les yeux de Sheridan se remplirent de larmes.

— Oh, mon Dieu..., murmura-t-elle, portant la main à sa poitrine.

La tête de Jasmine lui tournait. Craignant un malaise, elle se raccrocha à Sheridan, qui la conduisit vers un des rares sièges prévus dans la galerie marchande et pria son occupant de leur céder la place.

L'homme rassembla les sacs regroupés à ses pieds et se leva précipitamment. Jasmine tomba plus qu'elle ne s'assit sur le banc en plastique rigide.

— Eh bien ! Elle n'a pas l'air d'aller fort, la petite dame. Elle est malade ?

— Elle vient juste d'avoir un grand choc, expliqua Sheridan.

Les mots flottèrent au-dessus de Jasmine comme s'ils avaient été

tracés dans l'air par une main invisible. Les lettres, une à une, semblaient glisser devant elle, sans rime ni raison. Son système nerveux jouait les abonnés absents. Comme un programme informatique menaçant de fermer. Pour cause de surcharge. Impossible d'importer les données. Erreur de traitement.

— Ne bouge pas, surtout ! lui intima Sheridan en replaçant le bracelet dans la boîte en carton ouverte sur ses genoux. Je vais te chercher quelque chose à boire.

Jasmine n'aurait pas pu bouger, même si elle l'avait souhaité. Ses jambes flageolantes refusaient de la porter. Sinon, son premier réflexe aurait été de quitter le centre commercial pour fuir les quelques curieux qui commençaient à s'attrouper autour d'elle.

— Qu'est-ce qu'elle a ? demanda un badaud en se rapprochant de l'homme qui lui avait laissé sa place, et qui continuait à la fixer avec une curiosité non dissimulée.

— Je ne sais pas trop. Mais elle est drôlement pâle.

Un adolescent s'avança vers elle.

— Je peux vous aider, madame ?

— Peut-être que quelqu'un devrait appeler un médecin, suggéra une dame.

Dis-leur de te ficher la paix. Ou fais-leur au moins signe de s'en aller. Mais les pensées de Jasmine étaient si étroitement focalisées sur le bracelet qu'elle était incapable de faire un geste. Elle avait elle-même fabriqué ce bijou, jadis, pour l'offrir à sa petite sœur. Aujourd'hui encore, elle revoyait l'expression émerveillée de Kimberly lorsqu'elle avait déballé son cadeau le jour de son huitième anniversaire. Le dernier anniversaire qu'ils avaient célébré en famille, avant que le grand monsieur barbu n'entre dans leur maison de Cleveland par un après-midi ensoleillé et ne reparte en emportant sa petite sœur avec lui.

L'esprit de Jasmine se détourna avec horreur de ces souvenirs empoisonnés. Jusqu'à l'âge de douze ans, elle avait eu une vie si tranquille et si protégée qu'elle avait baigné dans un sentiment de totale sécurité. Si une menace devait exister, c'était dehors, dans la rue inconnue. Sûrement pas chez eux, dans la grande maison heureuse où n'entraient que des gens bien intentionnés. L'homme qui s'était présenté chez eux ce jour-là s'était comporté comme n'importe lequel des employés de son père. Des employés qui changeaient si souvent qu'elle n'avait pas toujours tous les visages en tête. Les ouvriers de son père passaient régulièrement à la maison pour récupérer du matériel, toucher un chèque, déposer des documents. Souvent, son père embauchait des vagabonds à la journée pour remettre ses entrepôts en ordre, construire une barrière ou même désherber le jardin. Une chose était certaine, en tout cas : quand l'homme était entré, elle l'avait pris

pour un « gentil ».

Un gentil... Et elle avait laissé le drame se produire.

— Je peux appeler une ambulance, proposa un Mexicain avec un fort accent hispanique.

Jasmine dut porter la main à sa bouche pour étouffer le cri qui menaçait de s'échapper. « Prends une grande respiration. Ressaisis-toi, bon sang ! » Après s'être entredéchirés sans merci pendant des années, ses parents avaient fini par baisser les bras et passer à autre chose. Mais elle avait toujours gardé au fond d'elle une minuscule flamme d'espoir. Et voilà maintenant que ce bracelet...

Sheridan revint en se frayant un chemin parmi les curieux dont le cercle grossissait autour d'elle.

— Je m'occupe d'elle, annonça-t-elle à la ronde. Tout va bien, vous pouvez nous laisser.

Le petit groupe de curieux se dissipa comme à regret, non sans jeter quelques regards en arrière.

— Tiens, bois ça, ordonna Sheridan.

Jasmine prit une gorgée du jus de citron fraîchement pressé et trouva le goût normal, rassurant. Le monsieur assis juste à côté d'elle se leva et proposa sa place à Sheridan. celle-ci le remercia et se percha sur le bord du siège.

Le temps de finir sa citronnade, et les rythmes cardiaque et respiratoire de Jasmine étaient revenus à la normale. Mais elle était encore trempée de sueur et des larmes roulèrent sur ses joues lorsqu'elle réussit à ouvrir la bouche pour parler.

Sheridan lui entoura les épaules.

— Doucement, prends ton temps. Rien ne presse, O.K. ?

Jasmine appréciait la réaction empathique de son amie, mais à présent qu'elle sortait de son état de choc les questions se bousculaient dans sa tête. *Qui avait envoyé le bracelet ?* Et pourquoi maintenant, après tant d'années ? Qu'était-il arrivé à sa sœur ? Et la question d'entre les questions : existait-il une probabilité, même minime, pour que Kimberly soit encore vivante ?

Sheridan avait l'air effondré.

— Je m'en veux d'avoir apporté ce paquet ici ! Ça a dû être horrible, pour toi, de te trouver mal devant tout ce monde... Mais lorsque j'ai vu ce colis sur le comptoir de réception, avec le reste du courrier, j'ai pensé que c'était peut-être important. Et comme je savais que tu n'avais pas l'intention de passer au bureau aujourd'hui... Je croyais te rendre service... Je suis désolée.

Jasmine s'essuya les yeux.

— Arrête de t'excuser. Tu pouvais difficilement deviner.

— Tu sais qui t'a envoyé ce truc-là ?

— Je n'ai pas vu d'adresse, non.

Jasmine examina le carton. Non seulement il n'y avait pas de nom d'expéditeur, mais l'envoi ne s'accompagnait d'aucun message. A part le bracelet, le colis contenait juste un peu de matériel d'emballage sous forme de boulettes de papier.

Le pouls de Jasmine s'emballa brusquement. Quelque chose semblait avoir été écrit sur un des bouts de papier froissés. Attentive à ne pas déchirer le message ni à ajouter ses propres empreintes digitales, Jasmine l'aplatit tant bien que mal. Quelques mots avaient été tracés avec ce qui semblait être du sang.

« Arrête-moi. »

* * *

Ce soir-là, Jasmine hésita, le téléphone à la main. Devait-elle parler du bracelet à ses parents ? Elle ne parvenait pas à se décider. D'après le cachet de la poste, le colis avait été expédié de La Nouvelle-Orléans. Mais elle n'était pas certaine de parvenir à glaner plus d'informations. Était-il bien sage, dans ces conditions, de prendre le risque de rouvrir des blessures qui avaient été si longues à se refermer ? C'était le droit de ses parents d'être informés, bien sûr. Mais le souhaitaient-ils seulement ?

Elle commença à composer un premier numéro. Son père, lui, voudrait savoir. Après le kidnapping, Peter Stratford avait recherché sa fille cadette de façon tellement obsessionnelle qu'il avait fini par tout perdre : son entreprise de télévisions satellite, son épouse, sa maison. Il avait failli sombrer dans la folie à force de poursuivre sa quête obstinée. Une quête si obsédante que ses proches, petit à petit, s'étaient réduits à l'état d'ombres — y compris sa femme et sa fille aînée. S'il avait fini par renoncer, c'était uniquement parce qu'il avait épuisé toutes les pistes, toutes les possibilités. Parce qu'il ne restait plus une seule direction à explorer.

A présent que Peter était enfin passé à autre chose, il remontait plutôt bien la pente. La nouvelle de la découverte du bracelet de Kimberly le ferait-elle rechuter ?

Jasmine reposa le combiné. Ce ne serait peut-être pas très avisé de sa part de prendre le risque, tout compte fait.

Restait Gauri, sa mère venue d'Inde, à qui elle devait les cinquante pour cent de sang asiatique qui couraient dans ses veines. Mais Gauri n'avait jamais surmonté son ressentiment envers son mari et sa fille aînée. Le simple fait de se trouver dans la même pièce que l'un d'eux réveillait en elle une rancœur intolérable.

Jasmine en était là de ses réflexions lorsque le téléphone sonna entre ses mains. Elle tressaillit à l'idée qu'il puisse s'agir d'un de ses

parents. Elle n'était pas certaine du tout d'avoir la force de les affronter ce soir. Un coup d'œil sur l'identité de l'appelant suffit à la rassurer. C'était son amie et associée, Skye Kellerman. Ou, plus exactement, Skye Willis depuis son mariage, l'année précédente.

Se laissant tomber sur une chaise de cuisine, Jasmine se massa le sourcil gauche du bout des doigts.

— Allô ?

— Je viens d'avoir ton message. Et plusieurs aussi de Sheridan... Je suis désolée de ne pas avoir réagi plus tôt. Nous étions à Tahoe, David et moi. Sans réseau.

La préoccupation était évidente dans la voix de son amie.

— Ne t'inquiète pas, Skye. Tout va bien.

— Non, tout ne va pas *bien*. Tu tiens le choc ?

Jasmine hésita sur la réponse à donner. Elle oscillait entre des moments d'excitation où elle sentait monter un regain d'espoir fou et des phases d'abattement où elle se disait que le dénouement de l'enlèvement de Kimberly était irréversible et qu'il était trop tard, de toute façon.

— Je tiens le choc, oui.

Mais elle gardait à l'oreille la petite voix, en elle, qui s'élevait pour affirmer l'inverse.

— C'est tellement inattendu ! s'exclama Skye. Pourquoi maintenant ? Après toutes ces années ?

Jasmine s'était posé la même question. Mais il ne lui avait pas fallu longtemps pour trouver la réponse la plus plausible.

— C'est sans doute à cause de la publicité faite autour de l'affaire Polinaro.

Un mois plus tôt, elle était passée à *America's Most Wanted*, une émission télévisée très populaire destinée à aider les forces de l'ordre à retrouver des criminels ou des personnes disparues. Elle avait dressé le profil d'un agresseur sexuel qui avait abusé de neuf petits garçons. Chaque fois que la police semblait sur le point de mettre la main sur lui, l'homme trouvait le moyen de prendre la fuite et de recommencer ailleurs. L'animateur de l'émission avait fait appel à ses talents de profileuse pour essayer de définir le type d'endroit où il avait pu se réfugier.

— Tu as raison, acquiesça Skye. Cet épisode de *America's Most Wanted* est passé juste avant Thanksgiving.

— Je ne vois pas par quel autre biais il aurait pu me retrouver.

Lorsque sa mère s'était remariée et avait quitté Cleveland, la ville où elle avait vécu enfant, Jasmine avait interrompu sa scolarité et s'était enfoncée dans trois années de drogue, d'errance et d'autodestruction. Pendant toute cette période, elle avait erré de ville en ville, décroché quelques petits boulots ici et là et même mendié

pour se payer sa dose indispensable d'héroïne. Il était peu probable que quelqu'un ait suivi sa trace pendant cette phase instable de son existence. Même ses parents ignoraient où elle se trouvait et ce qu'elle faisait. Il avait fallu que Harvey Nolasco, camionneur au long cours, la prenne en stop et décide qu'elle avait besoin d'aide pour que sa vie prenne enfin un tournant vers le haut. Elle avait alors épousé un homme blanc, comme sa mère, et était devenue Jasmine Nolasco pour quelque temps.

— J'imagine que l'émission a diffusé l'adresse de notre organisation caritative, observa Skye.

— J'ai fait un peu de pub, oui.

Chaque fois qu'elle avait affaire aux médias, Jasmine veillait à mentionner La Contre-attaque. Leur association à trois ne tournait que par la grâce des dons qui leur étaient versés. Elle ne manquait donc pas une occasion de rechercher le soutien et l'adhésion du public. Son passage à l'émission avait d'ailleurs porté ses fruits. Depuis que l'épisode avait été diffusé, elles avaient reçu plusieurs milliers de dollars — et les demandes d'aide s'étaient multipliées en proportion.

— Le paquet est arrivé au bureau, c'est ça ? demanda Skye.

— Sher l'a trouvé avec le reste du courrier et l'a pris avec elle, comme nous avions rendez-vous pour déjeuner.

— Et le bout de papier avec le message ? Tu l'as fait analyser ?

— Nous l'avons porté tout droit à la police.

— Et alors ?

Une vision des grandes lettres brunes tracées d'une écriture carrée la fit frissonner.

— Ils ont confirmé qu'il était écrit avec... avec du sang.

— Tu crois qu'il pourrait s'agir du sang de Kimberly ?

— Possible. Même si elle est morte, j'imagine que son sang a pu être congelé.

— Tu essaies juste de deviner ? Tu n'as aucune perception médiumnique là-dessus ?

— Aucune, non. C'est trop personnel, sans doute.

Elle n'avait jamais pu se « brancher » sur commande, de toute façon. Même si son don lui avait été utile pour résoudre quelques affaires ultra-médiatisées, elle continuait de s'interroger sur la fiabilité de ses perceptions parapsychiques. Elle doutait parfois de la validité des brèves visions qui venaient soudain se glisser dans le cours normal de ses pensées.

— Il y a quand même moyen d'élaborer un profil, tu crois ?

Jasmine avait obtenu l'équivalent du bac, ainsi que d'une première année de fac, pendant les deux ans où Harvey et elle avaient été mariés. Mais même si elle n'avait pas acquis un haut niveau universitaire elle avait étudié toute la littérature existante sur les

déviances et le profilage psychologique. Et ses compétences étaient telles, désormais, que le FBI faisait parfois appel à ses services en la prenant comme consultante. Beaucoup de gens pensaient qu'elle devait ses nombreuses réussites à ses talents de médium. Mais Jasmine savait que deux autres éléments importants entraient en jeu : sa perception intuitive de la nature humaine ainsi que les connaissances accumulées au cours de son parcours d'autodidacte. Il lui arrivait fréquemment d'établir un profil sans avoir recours à ses facultés parapsychiques.

— Je pense, oui. A présent que le gros du choc est passé, je devrais peut-être y arriver.

Se relevant à demi, Jasmine prit l'emballage posé à l'autre bout de la table. Le message reposait sur le haut du réfrigérateur, où il ne risquait pas d'être abîmé. Quant au bracelet, elle l'avait mis dans son coffret à bijoux, car il lui était impossible de le regarder.

Elle passa les doigts sur les creux qu'avait imprimés le stylo bille utilisé pour rédiger l'adresse.

— Il veut me faire savoir que c'est lui qui a pris Kimberly... S'il n'y avait pas eu le message, on aurait pu imaginer que le bracelet m'a été envoyé par une personne complice ou mêlée de très loin à l'enlèvement. Peut-être quelqu'un qui connaît le kidnappeur, et qui sait ce qu'il a fait — un ami, un membre de la famille, sa conjointe qui tient à agir en conformité avec sa conscience, mais qui n'ose se faire connaître par crainte de représailles. Et...

Elle s'interrompit et ferma un instant les yeux pour essayer de percevoir quel genre d'individu avait pu émettre ce type de message.

— Le sang, il l'a utilisé pour m'impressionner, me provoquer. Et me faire savoir qu'il ne plaisante pas.

— A quel sujet ? demanda Skye.

— Sur le fait qu'il me demande de l'arrêter.

— On pourrait penser qu'il joue avec toi.

— Ce n'est pas un jeu, c'est un défi. Il n'a pas le courage ou la volonté de se rendre. Mais il sait qu'il a besoin d'être arrêté.

En écrivant « La Contre-attaque » dans l'adresse, il avait appuyé plus fortement et le stylo avait crevé le papier à plusieurs endroits. Tandis qu'elle laissait courir les doigts sur les lettres, les impressions parapsychiques que Jasmine avait crues absentes ou réprimées à cause de sa proximité avec la victime commencèrent à affluer. Elle voyait à présent l'homme barbu — un visage qu'elle avait oublié depuis des années et qu'elle avait désespéré de parvenir à décrire à la police avec assez de précision pour qu'un portrait-robot puisse être établi. Même si ses traits restaient partiellement dans l'ombre, comme s'il s'était tenu sous l'avant-toit de la maison, l'image qui se forma lui fit l'effet d'un coup de poing dans l'estomac.

— C'est un assassin.

— Tu en es sûre ?

Elle percevait la soif de sang qui émanait de lui.

— Certaine.

— Et tu crois qu'il en ressent de la culpabilité ?

Jasmine était tentée d'ôter ses doigts des lignes qu'il avait tracées, de briser le fil énergétique ténu qui lui permettait de capter les pensées et les sentiments étrangers qui investissaient sa conscience. C'était effrayant, pour une médium de son espèce qui tolérait plus qu'elle ne cultivait son don. Mais elle ne pouvait pas rompre le contact maintenant. C'était vraisemblablement le seul moyen dont elle disposerait jamais pour en savoir plus sur cet homme — pour mémoriser un détail, un trait saillant qui l'aiderait à l'identifier.

— Pas de la culpabilité, non. Il faudrait pour cela qu'il soit capable d'empathie.

Elle ferma les yeux et éprouva sa confusion, l'aspiration douloureuse, en lui, à être un homme comme les autres.

— Ce n'est pas pour ses victimes qu'il appelle à l'aide. Peu lui importe la souffrance qu'il inflige aux autres. Ce qu'il veut, c'est qu'on mette un terme à son calvaire intérieur. Il n'est pas capable de se mettre à la place de l'autre : son univers se résume à lui et rien qu'à lui. Et il tue pour calmer sa souffrance.

— Qu'est-ce que ça lui apporte, de tuer ?

— Une vertigineuse montée de puissance. En lui, il y a ce besoin irrépressible de...

Les réponses étaient là, en elle. Mais elles étaient si sombres, si terrifiantes ! Jasmine eut un sursaut de rejet. Elle retira sa main et le silence se fit en elle.

— ... d'attirer l'attention sur lui ? compléta Skye d'un ton interrogateur.

— L'attention, oui. Et de s'affirmer.

Jasmine regarda fixement l'emballage. Elle s'était sentie proche de lui, plus proche qu'elle ne l'avait été seize ans plus tôt, lorsqu'il était venu jusque dans leur salon et qu'elle l'avait vu parler à Kimberly. Elle ne put réprimer un frisson. La proximité entre eux avait été trop profonde, trop angoissante... Mais elle s'obligea à retracer du bout du doigt les lettres qu'il avait formées. Et tenta de forcer son subconscient à retourner où il se refusait d'aller. Pour Kimberly.

— Donc, tu penses qu'il y en a eu d'autres ? demanda Skye.

La barbe hirsute, les yeux vert bouteille. Le nez comme une lame. Les vêtements sales, informes.

— Jasmine ? insista Skye.

Rien à faire. La vision était partie, ne laissant derrière elle que le souvenir qu'elle en avait conservé.

— Oui ?

— Tu crois qu'il a enlevé d'autres enfants ?

Se couvrant les yeux de sa main libre, Jasmine prit une profonde inspiration.

— Et toi, Skye, qu'est-ce que tu en penses ?

— Les tueurs ne tuent pas aveuglément tous ceux qu'ils rencontrent. Il est possible qu'il ait gardé Kimberly avec lui toutes ces années et qu'il n'ait jamais enlevé quelqu'un d'autre. Peut-être souhaitait-il avoir un enfant à lui, quelqu'un qui l'aimerait inconditionnellement ? Kimberly a pu satisfaire ce besoin chez lui.

Les bras de Jasmine se hérissèrent de chair de poule.

— L'amour n'entre pas en jeu, dans cette histoire.

Quant à être satisfait... Non, impossible. Il ne pouvait pas l'être. Pourquoi, sinon, aurait-il besoin d'elle — ou de quelqu'un d'autre — pour arrêter ses sanglantes compulsions ?

— Il est possible qu'il l'ait libérée à un moment donné. Mais que ta sœur n'ait pas choisi, pour autant, de revenir chez vous.

— C'est une hypothèse que j'ai déjà envisagée, bien sûr. Elle n'avait que huit ans lorsqu'elle est partie. Il arrive fréquemment que les enfants enlevés s'adaptent à leur kidnappeur ; qu'ils s'attachent, même, et adoptent délibérément le nouveau mode de vie qui leur est proposé.

— Peut-être l'a-t-il gardée avec lui jusqu'à ce qu'elle soit grande. Et maintenant elle s'est construit une existence quelque part.

« Mais quel genre de personne ma sœur est-elle devenue si elle est encore vivante ? Pas la femme qu'elle aurait été si elle n'avait jamais quitté la maison », faillit ajouter Jasmine. Mais elle ne pouvait pas émettre cette réticence à voix haute. Si, un jour, la chance inouïe lui était donnée de retrouver sa sœur, il serait toujours temps d'aborder ces questions.

— Tu as l'intention de demander un test ADN pour vérifier si le sang utilisé pour le message est similaire au tien ? demanda Skye.

— Oui, bien sûr. Je m'adresserai au laboratoire privé de Los Angeles, qui a fait un si bon travail dans l'affaire Wrigley.

Elle verrait également avec un spécialiste de la biométrie s'il ne trouvait pas d'empreintes digitales latentes sur le message. De l'emballage en carton, ils ne tireraient pas grand-chose. Le colis était forcément passé de main en main dans la mesure où il avait été envoyé par la poste. Après trois ou quatre jours en transit, les traces éventuelles se seraient imprégnées trop profondément pour pouvoir être révélées, même avec des substances chimiques.

— Pourquoi ne pas laisser la police passer par ses propres laboratoires ? Tu vivais à Cleveland au moment des faits, non ? J'imagine que l'affaire relève de la compétence de la police locale ?

— Je n'ai pas l'intention de leur remettre les éléments de preuve dont je dispose.

— Mais pourquoi pas ?

— Parce que l'inspecteur initialement chargé de l'enquête fait encore partie de leurs effectifs.

Jasmine se leva pour se diriger vers la fenêtre et contempla le parking, deux étages plus bas. Quelques vieux pick-up, des voitures d'entrée de gamme et deux ou trois SUV étaient garés devant l'immeuble. L'appartement qu'elle avait acheté n'était pas situé dans les quartiers luxueux de Sacramento. Sur les fonds de leur société caritative, Skye, Sheridan et elle ne se payaient que le strict minimum pour vivre. Mais ce n'était pas un endroit sinistre pour autant. Elle se sentait en sécurité ici, chez elle. Autant en sécurité que possible, en tout cas, compte tenu du métier dangereux qu'elle avait choisi.

— Et comment sais-tu que cet inspecteur est encore en activité ?

— J'ai vérifié tout à l'heure.

— Et tu considères qu'il est incompétent ?

— Mon père a failli lui coûter son poste à cause d'une histoire d'empreinte de pneu de camion détruite par mégarde.

Jasmine arracha un morceau de papier essuie-tout accroché au mur et tapota son front soudain trempé de sueur.

— Je doute que Castillo accepte de rouvrir l'enquête.

— Tu peux peut-être demander à son capitaine de la confier à quelqu'un d'autre ?

— Non, le capitaine Jones a soutenu son inspecteur, la dernière fois. Et je suis persuadée qu'il aura la même attitude aujourd'hui. Or, je refuse de travailler avec ce Castillo.

Jasmine serra les poings. Il était hors de question qu'elle remette les éléments précieux dont elle disposait entre les mains d'un enquêteur sans réelle envergure. La police de Cleveland ne l'accueillerait pas à bras ouverts, de toute façon. Son père avait créé trop de remous, à l'époque, avait exercé trop de pressions. Avec son expérience récemment acquise dans le profilage, elle considérait qu'elle était mieux placée que quiconque pour faire la lumière sur ce qui était arrivé à sa sœur. Sa motivation à résoudre cette affaire d'enlèvement vieille de seize ans serait plus forte que celle de n'importe quel investigateur extérieur.

— Et pourquoi pas un détective privé ? Jonathan, par exemple ? Tu sais que c'est un excellent enquêteur.

— Je préfère m'en charger moi-même.

— Et comment comptes-tu t'y prendre ?

— En allant en Louisiane.

Un silence choqué suivit sa déclaration.

— Juste à cause du cachet de la poste ? C'est un peu mince, comme

base de départ, non ?

Pas tant que cela, au fond. Car elle disposait d'un second élément : la vision de l'homme qui s'était formée dans son esprit — celle qui s'était imposée, venue de nulle part, lorsqu'elle avait touché l'emballage. Elle prendrait rendez-vous avec un dessinateur, ferait imprimer des affiches et des flyers, promettait une récompense, chercherait des pistes. Et qui sait ? Lorsqu'elle se sentirait plus forte, une fois le premier choc passé, elle réussirait peut-être à se reconnecter sur le terrifiant canal psychique qui l'avait reliée brièvement à l'expéditeur du paquet. Cette vision étrange lui avait au moins apporté une conviction : l'homme barbu savait qu'elle pouvait mettre un terme à sa folie meurtrière. Et c'était très précisément ce qu'elle avait l'intention de faire.

Même s'il était déjà trop tard pour Kimberly.

C'était le premier voyage que Jasmine effectuait en Louisiane. Après le passage de l'ouragan Katrina, elle avait fait un don pécuniaire pour soutenir l'effort de reconstruction. Et elle avait le cœur serré par les plaies et les béances qu'affichait encore la ville. Mais pas comme quelqu'un qui aurait intimement connu la région et qui serait confronté à la destruction de lieux aimés. La nuit était d'ailleurs tombée et on ne voyait plus grand-chose.

Assise à l'arrière de son taxi, elle tripotait son sac à main en se demandant si ce n'était pas pure folie d'être venue seule en Louisiane. Elle ne savait quasiment rien de La Nouvelle-Orléans et n'avait aucun contact dans la région. Comment pouvait-elle espérer retrouver l'homme qu'elle cherchait ?

Une douleur sourde derrière les yeux laissait présager les débuts d'un solide mal de tête. Elle s'était sentie à l'étroit dans l'avion surchauffé et le voyage, interminable, lui avait pris la journée complète, pour la laisser finalement à des milliers de kilomètres de chez elle, bien après l'heure du dîner. Lequel dîner s'était résumé à la boisson et au minuscule sachet de cacahuètes concédés par la compagnie aérienne. Mais plus encore que la faim elle ressentait la fatigue. La nuit précédente, elle avait été trop occupée à préparer son départ pour avoir le temps de se coucher. Il avait fallu emballer avec soin le carton, le bracelet et le message, puis planifier une escale à Los Angeles pour qu'elle les dépose personnellement au labo. Malgré la durée du vol, elle n'avait pas réussi à dormir dans l'avion. Son esprit était beaucoup trop occupé à revivre la disparition de Kimberly. Elle avait passé et repassé la scène dans son esprit, avec l'espoir de retrouver un détail, un élément qui lui aurait échappé.

Comme si elle ne s'était pas déjà livrée des millions de fois à ce même exercice désespéré depuis seize ans, elle avait fermé les yeux et s'était appliquée à faire défiler le film complet de l'enlèvement.

Elle ne l'avait pas entendu frapper. A plat ventre par terre dans le séjour, elle avait juste tourné la tête lorsqu'une voix d'homme légèrement rauque avait couvert le bruit de la télévision. Kimberly était en conversation avec l'arrivant. Du coin de l'œil, elle avait noté son attitude détendue, familière, et l'avait classé immédiatement dans la catégorie « employé ou futur employé de papa ». Elle n'avait même pas pris la peine de se lever.

- Il est où, ton papa ?
- Au travail.
- Et il revient quand ?
- Pas avant un bon moment. Vous voulez que je lui téléphone ?
- Non, ce n'est pas la peine. Je l'appellerai de ma voiture.

Le fait qu'il ait affirmé connaître son père et détenir son numéro de téléphone était en parfaite conformité avec les habitudes en vigueur dans la maison Stratford. Et Jasmine ne s'était posé aucune question. Mais ce détail avait joué un rôle majeur dans l'enquête. Ses parents en avaient conclu que Peter avait rencontré cet homme quelque part et qu'il l'avait lui-même invité à pénétrer dans leur sphère de vie. C'était une des raisons pour lesquelles sa mère en avait tant voulu à son père. Bien avant le drame, déjà, Gauri s'était plainte qu'on entraît chez eux comme dans un moulin. Et Peter s'était gentiment moqué d'elle en l'appelant « mon petit poulet mouillé », par allusion au film d'animation *Chicken Little*. Chaque fois que Gauri évoquait d'éventuels dangers, il l'enlaçait et la faisait danser d'un bout à l'autre de la cuisine en criant : « Le ciel nous tombe sur la tête ! Le ciel nous tombe sur la tête ! »

Et puis, le ciel était tombé sur leurs têtes pour de bon.

Refusant de se replonger dans la ronde sinistre des scènes conjugales qui avaient parfois frisé la violence physique, Jasmine redirigea ses pensées sur l'homme barbu qui se tenait près de la porte et parlait à Kimberly.

- Tu as quel âge, petite ?
- Huit ans.
- Tu es drôlement jolie, dis donc.

Jasmine avait senti une brève flambée de jalousie en entendant ce compliment. Elle aurait bien voulu que l'étranger lui exprime son admiration, à elle aussi. De leur mère indienne, Kimberly et elle avaient hérité la peau mate et la chevelure noire abondante. Mais elle, Jasmine, tenait de leur père caucasien des yeux en amande, d'un bleu si lumineux qu'elle attirait généralement l'attention plus que sa jeune sœur. Elle avait hésité à se lever pour aller se faire admirer, elle aussi, par l'inconnu. Mais elle avait été trop absorbée par la scène de baiser imminente dans sa série télévisée préférée.

- Je sais faire la roue ! Tu veux que je te montre ?

La voix de sa sœur lui était parvenue en provenance du vestibule.

- Dehors, Kimberly ! Pas dans la maison ! avait-elle crié.

L'homme s'était retourné pour passer la tête par la porte. Et c'était là qu'elle avait vu son visage.

- C'est toi, la baby-sitter ?
- Ouais, c'est moi.

Kimberly aussi était revenue dans la pièce, juste le temps de lui tirer

la langue.

— Elle arrête pas de faire la chef, avait-elle soupiré.

Puis elle avait annoncé à l'homme qu'elle ferait la roue sur la pelouse et ils étaient sortis tous les deux. Satisfaite de s'être acquittée de son devoir de surveillance en empêchant sa petite sœur de mettre le bazar dans la maison, elle était retournée à sa série et avait oublié l'interruption. Arrivée à la fin de l'épisode, elle avait trouvé la porte toujours ouverte. Et plus aucune trace de Kimberly. Ni de l'inconnu.

Jasmine savait que, même si elle devait vivre jusqu'à cent ans, elle n'oublierait jamais la honte, l'horreur, la culpabilité qu'elle avait ressenties lorsqu'elle avait dû appeler ses parents pour les avertir que sa sœur avait disparu.

Alors que Kimberly se trouvait sous sa responsabilité.

— Votre hôtel est sur la St Philip Street, vous dites ?

Le chauffeur de taxi semblait trouver l'endroit bizarre. Jasmine rencontra le regard de ses yeux bruns dans le rétroviseur.

— C'est ce qui apparaît sur leur site internet.

— Et ça s'appelle la « Maison du Soleil » ?

Cajun, il s'exprimait avec un accent français, mais pas du tout comme les Français de France. Il roulait les « r » au lieu de les former dans sa gorge.

— Oui, voilà.

— Vous êtes sûre que ce n'est pas la Maison Dupuy, sur Bourbon Street ?

— Tout à fait sûre, oui.

Il fronça ses sourcils en bataille.

— Jamais entendu parler de cet hôtel. Il n'y a pas très longtemps que j'habite ici, mais quand même... Vous avez bien noté la bonne adresse ?

— Oui, j'ai vérifié.

Le chauffeur reporta son attention sur la route.

— Nous allons trouver. Pas de problème. Pas de souci.

Pas de problème, vraiment ? Jasmine savait qu'elle n'avait pas réservé une chambre luxueuse. Elle ignorait combien de temps lui prendraient ses recherches, et elle devait surveiller ses dépenses. L'état de son compte en banque ne lui permettait aucune extravagance. Mais elle avait un peu peur, à présent, de se retrouver dans un cagibi. Il n'y avait pas eu moyen, sur internet, de trouver une photo extérieure de l'hôtel. Elle avait juste vu l'intérieur d'une chambre. C'était l'emplacement « au cœur de La Nouvelle-Orléans, là où la vraie ville commence », ainsi que le prix raisonnable qui avaient emporté sa décision. Elle s'était dit que l'hôtel ne pouvait pas être complètement glauque, puisqu'il se trouvait en plein dans le fameux quartier français.

Elle avait bien lu sur un autre site qu'il valait mieux éviter le Vieux Carré, si on ne voulait pas être dérangé toute la nuit par les bruits permanents de la fête. Mais la sensation étrange, inquiétante, de pouvoir se déplacer dans la peau de l'inconnu qui avait écrit ce message sanglant la remplissait d'un tel malaise qu'elle préférait séjourner au milieu de la foule. Si elle pouvait ouvrir sa fenêtre tard dans la nuit et entendre jouer du jazz dans la rue, voir des gens rire et s'amuser, elle se sentirait plus en sécurité.

— Vous comptez passer les fêtes ici ? demanda le chauffeur.

On n'était qu'à quelques jours de Noël. Aurait-elle le temps de boucler ses recherches et de retourner à Sacramento dans un délai aussi bref ? Rien n'était moins certain. Mais ce serait peut-être aussi bien de terminer l'année à La Nouvelle-Orléans. D'habitude, elle passait les fêtes carillonnées avec Skye. Sheridan, elle, avait sa famille dans le Wyoming et elle rentrait systématiquement pour Noël, Pâques et Thanksgiving. La famille de Skye se résumait à un beau-père et deux demi-sœurs qui vivaient tous à L.A. Ce qui la laissait généralement assez disponible. Jusqu'à cette année, du moins. A présent que Skye était mariée, elle ne voulait pas s'imposer à l'occasion de leur premier Noël en couple.

Quitte à se retrouver seule à Sacramento, autant prolonger son séjour à La Nouvelle-Orléans.

— Je reste au moins jusqu'au premier de l'an.

— Pas jusqu'à Mardi gras ?

Jasmine ne connaissait pas cette coutume.

— Mardi gras ? C'est quand ?

— Ça commence en février. Je ne sais plus quand exactement. C'est quarante-six jours avant Pâques, en tout cas.

Elle n'avait sûrement pas l'intention de s'attarder jusqu'en février !

— Je ne pense pas, non.

— Vous êtes ici pour votre travail ?

La question déconcerta un instant Jasmine. Elle se trouvait certes à La Nouvelle-Orléans pour des raisons éminemment personnelles. Mais d'un autre côté les démarches qu'elle effectuerait ne différeraient en rien des investigations qu'elle menait pour aider d'autres victimes de crimes violents. Peut-être pouvait-elle essayer de considérer cette enquête sous un angle plus professionnel ? Avec un peu de chance, cela contrebalancerait l'angoisse qui lui collait à la peau comme un vêtement froid et humide.

— Pour mon travail, oui, acquiesça-t-elle.

— Vous devez être drôlement occupée, pour voyager comme ça à Noël pour votre boulot.

— Il y a parfois des urgences.

Et cette enquête en était une. Elle avait l'intention de faire le

maximum de recherches en attendant les résultats du labo. Et d'élaborer son dossier, pièce par pièce, en partant de la base, comme chaque fois qu'elle établissait un profil.

Comme ils atteignaient le quartier français, cependant, elle prit conscience du caractère profondément étranger de La Nouvelle-Orléans. La ville avait quelque chose de distinctement européen : une ambiance qu'elle aurait adorée si elle était arrivée là en touriste. Mais, dans son état d'esprit actuel, les cours intérieures, les balcons en fer forgé et les rues étroites, qui évoquaient d'ailleurs l'Espagne plus que la France, lui donnaient le sentiment inquiétant d'arriver en terre inconnue. Même la foule colorée, qui envahissait les bars, les boîtes de jazz et les innombrables restaurants, boutiques et clubs pour « gentlemen », offrait un contraste un peu trop prononcé, à son goût, avec son humeur et ses projets du moment.

— Vous avez l'adresse exacte de l'hôtel, madame ?

Le chauffeur alluma le plafonnier et Jasmine plongea la main dans son sac pour en sortir sa réservation.

— On dirait bien que c'est par ici, dit le chauffeur lorsqu'elle lui eut donné le numéro de rue.

Ils ouvrirent de grands yeux l'un et l'autre en découvrant l'enseigne du bar Le Moody Blues. La devanture était entièrement peinte en violet et abritait apparemment une clientèle nombreuse et festive, sous une débauche de décorations de Noël. La musique qui leur parvenait était pour le moins sonore et ressemblait plus à du rock qu'à du jazz.

Le chauffeur mit ses feux de détresse et descendit parler au gérant du bar. Lorsqu'il revint, ses jambes courtes et arquées avaient accéléré leur allure. Il lui fit signe de la main de descendre en lui ouvrant sa portière.

— C'est bien ici.

— Ici quoi ? demanda-t-elle, perplexe.

— Votre hôtel. Il est au-dessus du bar.

Tout en ouvrant le coffre, il lui désigna l'entrée.

— Une fois à l'intérieur, vous tournerez à droite et vous prendrez l'escalier.

Jasmine commençait à comprendre pourquoi aucune photo extérieure de l'hôtel n'apparaissait sur le site... Réprimant un soupir, elle paya sa course et sortit dans la nuit humide et froide pour récupérer ses bagages. Le chauffeur marqua une hésitation. Il lui aurait sans doute monté ses sacs, mais il était visiblement réticent à l'idée de laisser son taxi sans surveillance.

— Ne vous inquiétez pas, ça va aller, assura-t-elle.

Il lui souhaita un agréable séjour à La Nouvelle-Orléans et démarra, la laissant se frayer un passage entre les joyeux fêtards, jusqu'à un rideau de perles, au fond de la salle, dissimulant un escalier étroit

menant, selon le panneau clinquant accroché juste au-dessus, à la « Maison du Soleil ».

* * *

Lorsque Jasmine se réveilla, cette nuit-là, elle était habillée de pied en cap et allongée sur les couvertures du lit étroit. La maigre ampoule suspendue au plafond était toujours allumée ; la revue de psychologie qu'elle avait essayé de lire avait glissé par terre. Elle n'avait aucune idée de l'heure. Il faisait encore nuit. Mais la musique qui filtrait à travers le plancher lorsqu'elle était arrivée s'était tue, ainsi que la télévision dans la chambre à côté. Elle aurait pu se pencher à la fenêtre pour voir ce qui se passait dans la rue, mais l'unique ouverture vitrée de sa chambre surmontait la porte ouvrant sur l'échelle d'incendie. Avec vue imprenable sur le mur en brique de l'immeuble voisin.

Voilà pour la « situation idéale en plein centre »...

Clignant des yeux dans la lumière nue, elle regarda sa montre et fit le calcul par rapport au changement de fuseau horaire. Il était 5 h 30 du matin, deux heures plus tard qu'en Californie. Elle n'avait aucune idée de ce qui l'avait réveillée en pleine nuit. Il lui semblait vaguement avoir fait des rêves pénibles, du même type que les cauchemars qu'elle avait, enfant, après l'enlèvement de Kimberly. Il en existait plusieurs versions différentes. Mais, la plupart du temps, elle rêvait que sa sœur l'appelait en hurlant alors qu'on l'attirait dans une grande pièce obscure. Elle se lançait alors à la suite de Kimberly et l'endroit où elle pénétrait se muait systématiquement en labyrinthe de corridors. Sa sœur lui paraissait être tout près, juste à l'angle suivant, et pourtant elle ne parvenait jamais à l'atteindre. De ces rêves épuisants, elle émergeait toujours en nage. Et cette fois-ci ne faisait pas exception. Mais le radiateur mural qu'elle avait ouvert à fond la veille n'était pas étranger non plus à son état de suffocation. Il devait faire au moins vingt-sept degrés, dans sa chambre exiguë.

Ses vêtements étaient fripés, elle se sentait ankylosée de partout, et encore plus fatiguée qu'avant de s'endormir. Elle s'arracha du lit, imposa silence au chauffage bruyant et tituba jusqu'à la salle de bains. Une fois douchée, elle descendrait pour parler au gérant de l'hôtel. Avant de réserver sa chambre, elle avait appelé pour s'assurer que l'hôtel offrait un service internet. Elle avait besoin de prendre régulièrement connaissance de ses mails. Et, selon ce qu'elle trouverait à La Nouvelle-Orléans, il lui faudrait utiliser les moteurs de recherche courants. Mais lorsqu'elle avait essayé de se connecter, la veille, son ordinateur avait fait la sourde oreille.

La douche consistait en une cabine minuscule qui laissait à peine la

place de se retourner. Mais les sanitaires étaient propres et le jet suffisamment puissant pour masser, puis dénouer les muscles crispés de ses épaules. Ce fut la qualité de la douche qui fit pencher la balance et la persuada de ne pas se mettre à la recherche d'un meilleur hôtel — la douche ainsi que le souci de ne pas gaspiller un temps précieux.

Se sentant revigorée après la douche, elle s'habilla, se munit de la clé de sa chambre et emprunta le petit ascenseur poussif pour descendre au second. Elle trouva une frêle jeune fille à la réception et demanda à parler au gérant.

— M. Cabanis, le propriétaire de l'hôtel, tient aussi le Moody Blues, au rez-de-chaussée. Je pense qu'il doit être occupé en bas.

Compte tenu de l'accoutrement gothique de la jeune fille et de son extrême jeunesse, Jasmine imagina qu'elle devait être apparentée au M. Cabanis en question. Elle remercia l'adolescente et emprunta l'escalier pour descendre au Moody Blues, où un petit homme maigre alignait ses verres propres sur les étagères au-dessus du bar.

— Monsieur Cabanis ?

Il tourna les yeux dans sa direction sans s'interrompre dans ses rangements.

— Oui ?

Avec ses avant-bras musclés couverts de tatouages, il lui faisait irrésistiblement penser à Popeye.

— Je suis cliente de votre hôtel. Avant de partir, j'ai appelé pour m'assurer que vous aviez un accès internet. Mais je n'ai pas pu me connecter hier soir.

— Nous n'avons pas encore installé internet dans les chambres.

La télévision accrochée dans un coin du plafond diffusait les actualités locales. Le regard de M. Cabanis retourna se poser sur l'écran, comme s'il acceptait mal d'être dérangé dans son rituel matinal.

— Nous venons juste d'ouvrir l'hôtel et nous avons encore quelques améliorations à apporter. Il y avait des appartements, ici, avant.

Cette information ne surprit pas vraiment Jasmine.

— Alors, comment est-ce que je dois m'y prendre, pour me connecter ? Je change de chambre ?

Sur l'écran allumé, on assistait aux temps forts du dernier match des Hornets.

— Les dix chambres déjà terminées sont toutes occupées. Pour l'instant, nous avons juste l'accès internet à la réception, de toute façon.

— Ce n'est pas ce qui m'a été dit au téléphone.

Cette fois, Cabanis la considéra avec attention.

— Quelqu'un vous a raconté que nous avons la WiFi dans les

chambres ?

Elle ne pouvait pas l'affirmer tout à fait dans ces termes. A sa question « Offrez-vous un accès internet ? », on lui avait simplement répondu par l'affirmative. Ce qui n'était pas inexact en soi. Mais il aurait été appréciable que la personne qu'elle avait eue en ligne étoffe un peu sa réponse.

— Peut-être pas, non. J'en conclus que je peux faire usage de votre connexion dans l'entrée, alors ?

— Absolument. Vous disposez de tous les aménagements nécessaires juste en face de la réception. Vous n'aurez qu'à vous brancher, et hop !

Elle se visualisa en train d'essayer de travailler au milieu de l'agitation dont elle avait été témoin la veille ; sans parler du vacarme montant du bar qui se propageait dans tout l'immeuble. Heureusement, il lui restait la possibilité de se connecter tôt le matin.

— Entendu, merci.

Elle se dirigea vers l'escalier, hésita.

— Vous suivez l'actualité tous les matins ? demanda-t-elle en se retournant.

— Presque toujours, oui.

Il avait fini d'aligner sa première rangée de verres et arrivait au milieu de la seconde.

— Vous savez s'il y a eu récemment des enlèvements de petites filles, par ici ?

Sa question mobilisa aussitôt l'attention de Cabanis.

— Pourquoi cette question ?

— Un homme a kidnappé ma petite sœur, il y a des années. Il se pourrait qu'il ait transféré son champ d'activité par ici.

Il avança les lèvres en une moue pensive. La plupart des kidnappings d'enfants étaient résolus dans les vingt-quatre heures et échappaient à toute couverture médiatique. Mais il arrivait que l'enfant reste introuvable — ou qu'il resurgisse sous forme de cadavre.

— Je ne crois pas qu'il y ait eu d'affaire récente, finit-il par répondre. Le dernier kidnapping qui a fait du bruit, par ici, c'était celui de la petite Fornier. Mais ça remonte à... à quand, déjà ? Quatre ans ? C'était avant l'ouragan, en tout cas.

— La petite Fornier ?

— Vous n'avez pas entendu parler de cette histoire ?

— Je viens de Californie. S'il a été question de cet enlèvement dans les actualités nationales, j'ai dû passer à côté.

— Un pervers — un gars nommé Moreau — a enlevé la gamine alors qu'elle faisait un tour de vélo. Elle n'avait que dix ans.

D'après les estimations publiées par le ministère de la Justice, 354100 enfants étaient enlevés chaque année par un membre de leur famille proche. Des inconnus ou des personnes extérieures au cercle

familial tentaient annuellement de kidnapper 114600 enfants supplémentaires, mais ne réussissaient que dans 3 200 à 4 600 des cas. Sur le nombre, une centaine aboutissait au meurtre de l'enfant.

Même endormie, Jasmine aurait pu réciter ces statistiques de mémoire. Lorsque les enlèvements étaient perpétrés par des inconnus, ils frappaient presque toujours des enfants lambda menant des vies tout à fait ordinaires. Soixante-sept pour cent touchaient des filles dont la moyenne d'âge tournait autour de onze ans. Dans huit pour cent des cas, la prise de contact initiale avait lieu à moins de cinq cents mètres du domicile de la jeune victime. Et, pour la majorité d'entre eux — quasiment soixante pour cent —, l'enlèvement se faisait à la faveur des circonstances. Mais Jasmine savait que pour un kidnappeur aux aguets l'opportunité favorable finissait toujours par se présenter.

Quoi qu'il en soit, la petite Fornier semblait correspondre au profil.

— L'enfant a été retrouvée ?

— Seulement une fois que Moreau s'est débarrassé du corps.

Une petite moitié des enfants kidnappés par des inconnus finissaient assassinés. Sur le nombre, la grosse majorité — soixante-quatorze pour cent — mourait dans les trois heures. Sachant que la plupart des parents ou gardiens d'enfants passaient au moins deux heures à chercher avant de prévenir la police, il était généralement déjà trop tard avant même que l'enquête officielle ait démarré.

— C'est triste...

Cabanis fit la grimace.

— Je préfère vous épargner les détails de ce que ce porc a infligé à cette pauvre gamine.

Elle aimait autant ne pas savoir, en effet. Même si elle ne devinait que trop bien.

— L'agression sexuelle, le viol et le meurtre sont généralement les motifs premiers, dans un enlèvement d'enfant.

— Ouais... Eh bien, il lui a fait subir tout ça et pire encore. Et Moreau serait encore en liberté, prêt à assouvir ses instincts sur d'autres enfants, s'il n'y avait pas eu le père d'Adèle Fornier.

Adèle. Voilà qui ajoutait à l'histoire une touche un peu trop personnelle à son goût. Jasmine chassa le joli prénom de ses pensées, fuyant toute connexion émotionnelle avec la jeune victime pour focaliser son attention sur un aspect moins sombre du récit. Comme la réussite du père, par exemple. Elle-même avait cessé d'exister aux yeux du sien, tant il avait été obnubilé par sa quête lancinante. Or ce père-là, au moins, avait joué un rôle positif, a priori.

— Qu'est-ce qu'il a fait, le père de cette petite fille ?

— Il a participé aux recherches. Ma propre fille avait quatorze ans, à l'époque. J'ai suivi cette actualité de près.

— Moreau est en prison, alors ?

— Non. Il a été relaxé pour un détail idiot de procédure.

Avec un soupir dégoûté, l'hôtelier serra les lèvres.

— C'est à se taper la tête contre les murs, parfois, compléta-t-il sombrement.

Jasmine était bien consciente du problème. Même si elle retrouvait la personne qui lui avait envoyé le bracelet de Kimberly, elle n'aurait remporté que la première manche, dans un long combat pour la justice. Si le procureur ne constituait pas un dossier solide, s'ils commettaient la moindre négligence, le kidnappeur de Kimberly resterait en liberté, tout comme l'assassin d'Adèle. C'était la dure réalité, qui décourageait souvent les âmes bien intentionnées gravitant autour de son champ d'activité.

— C'était quoi, le vice de procédure ?

— L'inspecteur chargé de l'enquête n'avait pas respecté toutes les règles. Enfin, un truc comme ça, quoi.

— Quelle erreur a-t-il commise ? Vous vous souvenez ?

— Non, je ne pourrais pas vous le dire. Le procès devait avoir lieu, pourtant. Tout le monde était persuadé que Moreau serait condamné. Et puis, ça s'est brutalement cassé la figure après la première journée d'audience.

Jasmine avait parfois le sentiment de se battre contre des moulins à vent, dans son combat pour la justice. Et les récits comme celui-là ne faisaient qu'accroître son découragement.

— S'il n'a pas été condamné à la prison, qu'est-ce qu'il est devenu ?

Les yeux de Cabanis brillèrent, illuminés par le plaisir d'apporter une conclusion fracassante à son histoire.

— Romain Fornier l'a abattu sur place.

Jasmine demeura bouche bée.

— Non, sérieusement ? Moreau est *mort* ?

— Aussi mort qu'on peut l'être, oui. Lorsqu'il est sorti du tribunal...
pan !

Cabanis forma un pistolet imaginaire avec le majeur et l'index, et appuya sur la détente tout en imitant le son d'une déflagration. Il fallut un moment à Jasmine pour prendre pleinement conscience du caractère définitif du geste de Fornier. Mais, très vite, de nouvelles questions affleurèrent.

— Le père d'Adèle est allé en prison ?

Oubliant ses tâches en cours, Cabanis posa les coudes sur le bar.

— Forcément, oui. Il ne leur a même pas opposé de résistance. Son arme a atterri sur les marches du tribunal et il s'est laissé arrêter. J'ai vu la scène en direct à la télé. Il y avait des journalistes et des caméramans partout, bien sûr.

— Etonnant. Et il a été condamné à combien d'années ?

— Vu les circonstances, le juge n'a pas été trop sévère. Fornier a écopé de deux ans et il a dû en faire...

Les favoris de Cabanis crissèrent lorsqu'il se frotta pensivement le menton.

— ... dix-huit mois, à peu près, si mes souvenirs sont bons. Ils ont tourné un reportage à sa sortie de prison, il y a deux ans.

Jasmine hocha la tête. Son père aurait-il abattu le kidnappeur de Kimberly, s'il l'avait eu à portée de fusil ? Dans l'état où se trouvait Peter à l'époque, l'éventualité n'était pas à exclure. Elle se mit alors *elle-même* à la place de Fornier. Irait-elle jusqu'à prendre la justice entre ses propres mains ? Et comment se serait-elle accommodée d'elle-même après un acte aussi extrême ? Elle n'avait jamais été en faveur des milices d'autodéfense et autres *vigilantes*. Mais si elle avait la certitude — l'absolue certitude — de se trouver face au meurtrier de Kimberly et qu'elle le voyait sortir d'un tribunal, libre et triomphant...

— Il faut dire que Fornier n'est pas un civil ordinaire. Il faisait partie des services spéciaux, à l'époque.

— Il a regretté son geste ?

Cette question, posée à voix haute, Jasmine l'adressait à elle-même plus qu'à Cabanis. Mais il y répondit néanmoins.

— Je ne crois pas. La prison l'a endurci. Il a fait plusieurs appels au public lorsque sa fille a été enlevée, pour demander qu'on l'aide à la retrouver. Mais une fois sorti de prison il a refusé toute publicité. Dans le bout de reportage que j'ai vu, il tournait tout le temps le dos aux journalistes. Il y en a juste un qui a réussi à le filmer de face au moment où il montait dans sa voiture. Là, il a regardé la caméra bien en face et il a dit : « Si c'était à refaire, je le referais. »

Jasmine frotta la chair de poule qui s'était formée sur ses bras.

— Et vous savez comment Fornier s'y était pris, pour retrouver Moreau ?

— Aucune idée, non.

— Tant pis. Merci pour ces infos, en tout cas.

Jasmine sourit, comme si l'histoire de Fornier n'était pour elle qu'un de ces faits divers tragiques dont le public se montrait naturellement friand. Mais l'impact que ce récit avait eu sur elle était tout sauf ordinaire. Fut un temps, elle avait redouté que son père ne tente de se faire justice lui-même. Et aujourd'hui elle avait touché du doigt pour la première fois sa propre soif de vengeance.

Arrête-moi.

Jusqu'où serait-elle capable d'aller pour obéir à cette injonction ?

Une seule portraitiste apparaissait dans les pages jaunes, à la rubrique « Consultants médico-légaux » : une certaine Mme Rayne Candide. Jasmine hésita. Pouvait-elle se fier aux talents d'une spécialiste répondant à un nom pareil ? S'agissait-il d'une erreur d'impression, ou d'une plaisanterie pure et simple ? Dans le doute, elle composa néanmoins le numéro. Et eut la surprise de tomber sur une interlocutrice vive, décidée et manifestement très compétente.

— Cela fait quarante ans que je dessine des portraits-robots. Je crois que j'ai dû en faire plus de deux mille depuis mes débuts. Et je peux vous assurer que j'ai rencontré quantité de gens fascinants.

— L'image de l'homme que je voudrais vous décrire remonte à plus de seize ans, admit Jasmine.

— Il faudra donc tenir compte des paramètres de vieillissement.

— Voilà, oui. Et je préfère vous préciser tout de suite que je n'avais que douze ans au moment où il est venu se présenter à ma porte.

— Je suis sûre que vous saurez me le décrire.

— Je crois aussi, oui.

Ce fut un soulagement pour Jasmine de pouvoir l'affirmer. Un soulagement de sentir qu'elle était enfin capable de restituer les traits de l'homme barbu avec suffisamment de précision pour élaborer un portrait ressemblant. Dans les années qui avaient suivi l'enlèvement de Kimberly, la police d'abord, puis ses parents l'avaient conduite auprès de plusieurs portraitistes. Mais elle avait eu beau se creuser la tête pour essayer de le décrire, jamais aucun portrait réalisé d'après ses explications n'avait présenté de ressemblance avec le kidnappeur de Kimberly. Ces échecs à répétition avaient contribué à renforcer son sentiment de culpabilité. Nourrie de cauchemars incessants, l'angoisse avait fini par prendre le dessus et s'était soldée par une hospitalisation psychiatrique à seize ans, avec un diagnostic de « troubles anxieux aggravés ». Elle en était arrivée à un tel stade de honte et de mortification, à l'époque, que son psychiatre avait interdit à ses parents d'aborder le sujet de l'enlèvement devant elle. Il leur avait demandé de tourner la page, d'accepter ce qui s'était passé, et de reformer un cercle familial solide avec la fille qu'il leur restait encore, au lieu de se comporter comme si leur aînée était devenue invisible. Mais les mises en garde du psychiatre n'avaient pas suffi à sauver sa famille de la débâcle. Ses parents, alors, n'étaient plus que

l'enveloppe, l'écho vide, des personnes qu'ils avaient jadis été. Sa mère avait affirmé vertement qu'elle n'aurait jamais dû épouser un homme qui lui était étranger tant par sa race que par sa religion. A quoi son père avait répondu qu'elle n'avait qu'à retourner parmi « les siens ».

Après son séjour en clinique, Jasmine n'avait plus été en mesure de se représenter les traits de l'homme qui avait kidnappé sa sœur. Son visage était devenu une surface floue avec une barbe, c'était tout. Et les substances qu'elle s'était inoculées par la suite n'avaient servi qu'à brouiller davantage ses souvenirs. Pendant des années, elle avait cru que sa mémoire avait gommé à tout jamais les détails de la scène de l'enlèvement. Jusqu'au moment où le visage du kidnappeur lui était revenu, trois jours plus tôt.

— Je reçois du monde à la maison pour Noël, précisa Mme Candide. Mais je vous verrai volontiers dès qu'ils seront partis.

Noël. Jasmine ne ressentait aucune excitation, aucune joie, aucune attente. Les « fêtes » étaient devenues pour elle une source d'irritation. Un obstacle qui l'empêchait d'accomplir ce qui demandait à être accompli.

— Quand pourriez-vous m'accorder un rendez-vous, au plus tôt ? demanda-t-elle sans parvenir à gommer la déception dans sa voix.

— Mardi.

Dans une semaine *complète* ! Impossible !

— Auriez-vous un collègue dans la région qui pourrait me voir avant ?

— Frank West aura peut-être des disponibilités à plus court terme. Il vient d'emménager par ici. Je sais qu'il a déjà eu l'occasion de travailler pour plusieurs départements de police du Tennessee.

Mme Candide restait très polie, mais Jasmine percevait une pointe de contrariété sous-jacente. La portraitiste estimait normal de pouvoir profiter de son congé de Noël sans être dérangée. Un droit que Jasmine ne pouvait que respecter. Mais de là à rester coincée dans sa chambre d'hôtel sans rien faire, en attendant que le monde recommence à tourner normalement...

— Savez-vous si ce M. West est compétent ?

— Disons que je suis plus chevronnée que lui. Surtout s'il s'agit d'intégrer le vieillissement, cela demande un coup de main.

Jasmine aurait aimé ne pas pouvoir la croire. Mais la longue expérience ainsi que l'assurance dont faisait preuve Rayne Candide l'avaient convaincue de sa compétence. Dans les affres de l'indécision, elle hésita, soupira, puis finit par trancher.

— Bon. Va pour mardi prochain. Où se trouve votre bureau ?

— J'exerce à domicile, à Kenner. Où êtes-vous descendue ?

— Dans le Vieux Carré.

— Vous aurez une vingtaine de kilomètres à parcourir. Vous avez

une voiture ?

— Pas encore. Mais je peux en louer une.

— Parfait. Je note mardi à 14 heures, alors ?

Jasmine soupira.

— Entendu. A la semaine prochaine.

— Mademoiselle Stratford ?

— Oui ?

— Ne vous laissez pas démolir par cette histoire, dit Rayne Candide juste avant de raccrocher.

Assise sur sa petite chaise, à son petit bureau, dans sa petite chambre, Jasmine reposa lentement le téléphone sur son support. Le conseil de Mme Candide arrivait trop tard. Beaucoup trop tard. Démolie, elle l'était déjà. L'enlèvement de sa sœur l'avait fauchée en plein vol, seize ans auparavant. Et, depuis, elle n'avait jamais vraiment réussi à se reconstruire.

Soudain dévorée par la nostalgie d'un vrai Noël en famille, d'un Noël comme elle n'en avait connu qu'*avant* la disparition de Kimberly, elle décrocha et appela son père. Ces temps-ci, Peter vivait avec une femme divorcée mère de deux enfants. Elle ne les avait rencontrés qu'une seule fois ; elle ne savait pas grand-chose à leur sujet, sinon qu'ils vivaient à Mobile, dans l'Alabama. Pas si loin de La Nouvelle-Orléans, en fait. Tout en comptant les sonneries, elle anticipa le déroulement de la conversation téléphonique : l'accueil réservé, impersonnel ; la réticence dans la voix de son père, qui lui donnait chaque fois l'impression qu'il aurait préféré ne pas avoir de ses nouvelles, même à Noël. Elle se mordit la lèvre, reposa le combiné et quitta précipitamment la Maison du Soleil pour se rendre à la bibliothèque.

* * *

Un calme profond régnait à la bibliothèque centrale de La Nouvelle-Orléans. Trop profond au goût de Jasmine. Tout comme sa conversation avec Rayne Candide, il lui rappelait qu'on était à quelques jours de Noël et que le reste de l'humanité était occupé à choisir des cadeaux, à décorer des sapins, à cuisiner de bons repas et à faire la fête. Cela dit, la solitude devrait au moins lui permettre de travailler sans être dérangée.

Avec un surveillant de bibliothèque pour seule compagnie, elle s'était installée au troisième étage, dans le département des microfilms, et consultait le *Times Picayune*, le principal quotidien de La Nouvelle-Orléans. Elle passait patiemment chaque édition en revue, en espérant tomber sur un détail saillant qui lui rappellerait l'homme qui avait emmené Kimberly. Cabanis n'avait gardé aucun souvenir

d'enlèvements récents, mais cela ne voulait pas dire qu'il n'y en avait pas eu. L'ouragan Katrina avait largement dominé l'actualité pendant très longtemps. Une affaire de meurtre touchant une petite fille ou une préadolescente avait pu passer inaperçue, pour peu qu'il n'y ait eu aucune piste, aucun parent bouleversé pour exiger qu'on remue ciel et terre afin de retrouver le meurtrier de son enfant. Si l'homme barbu avait commencé à viser des cibles plus faciles, des victimes moins entourées, il pouvait très bien sévir ici, dans cette ville, en satisfaisant ses pulsions malades, tout comme le suggérait son message. Et cela sans attirer l'attention sur lui.

Mais, depuis six heures qu'elle visionnait microfilm après microfilm, Jasmine n'avait encore rien trouvé qui ressemble à une piste, même ténue.

Elle se renversa contre son dossier et se massa les paupières pour reposer ses yeux fatigués. Son dos la faisait souffrir et elle avait l'estomac dans les talons. Son petit déjeuner s'était limité à un muffin qu'elle avait avalé en chemin entre l'hôtel et la bibliothèque. Mais il ne restait que cinquante minutes avant la fermeture. Et elle n'avait pas envie de les perdre en sortant se restaurer maintenant. Si elle se montrait très attentive — et si la chance lui souriait —, elle tomberait peut-être sur quelque chose. Un détail, un fait divers, une affaire qui pourrait sembler très éloignée de celle qui l'occupait. Mais qui n'en ferait pas moins office de fil conducteur.

Après s'être étiré avec soin la nuque et les épaules, Jasmine se replongea dans sa lecture. Partant des éditions les plus récentes, elle était remontée jusqu'à septembre 2005, juste après le passage de Katrina. Les gros titres décrivaient l'horreur ressentie par une nation entière en voyant des gens réfugiés sur des toits ou nageant en pleine ville, luttant éperdument pour avoir la vie sauve. Jasmine n'avait pas grand espoir de trouver quoi que ce soit d'intéressant pour elle, dans les journaux de cette époque. La disparition d'un enfant n'aurait pas fait la une de l'actualité, à un moment où les morts se comptaient par centaines. Elle accéléra donc sa lecture, se contentant d'un survol rapide. Et remonta ainsi d'une semaine, d'un mois, d'une année.

Dans une édition d'octobre 2004, le nom mentionné par Cabanis le matin même lui sauta d'emblée aux yeux : Romain Fornier. À côté de l'article qui relatait sa condamnation figurait une photo : entre trente et trente-cinq ans, des cheveux clairs qui lui tombaient sur les yeux, comme s'il avait oublié l'usage du coiffeur — ce qui était probablement d'ailleurs le cas. Ses pommettes hautes conféraient un caractère prononcé à la forme de son visage. Et il avait même une discrète fossette au menton. Il n'était pas vilain, physiquement. Il aurait même été très beau, n'étaient les plis marqués entre ses sourcils, les lèvres serrées et douloureuses, le regard assombri par la violence

de ses conflits intérieurs.

Jasmine fixa ses traits avec attention pendant plusieurs secondes. Elle pouvait comprendre la rage qui transparaissait dans chaque ligne de son visage. L'article était suivi par plusieurs lettres de lecteurs. Certains condamnaient son geste ; d'autres applaudissaient, au contraire. Un certain Lee James proclamait que Moreau n'avait eu que ce qu'il méritait et que n'importe quel père, à la place de Romain Fornier, aurait agi de même. Un « citoyen inquiet » rétorquait qu'une société démocratique ne pouvait encourager la justice individuelle, même dans un cas aussi déchirant que celui-ci.

« Qu'advient-il d'une société de droit si les victimes s'autorisent à se donner elles-mêmes leur justice, au risque de se tromper de cible ? Nous ne saurions tolérer un comportement qui va à l'encontre de nos lois. Des lois qui constituent notre code commun et qu'il nous convient de respecter, quelles que soient les circonstances... »

Jasmine éprouvait un certain malaise à se pencher sur ce débat. Elle se sentait beaucoup trop solidaire à son goût du dénommé Romain Fornier, même si elle savait que son geste ouvrait la porte à des débordements indéfendables.

Poursuivant sa lecture, elle trouva un article qui relatait en détail les derniers instants de Moreau. A priori, la scène s'était déroulée comme Cabanis la lui avait décrite. Alors qu'ils quittaient le tribunal, Fornier avait arraché le pistolet de service d'un certain inspecteur Huff du holster que celui-ci portait sur la hanche. Fornier avait tiré dans la foulée puis reposé l'arme sitôt le coup parti.

A partir de là, Jasmine n'eut aucun mal à trouver des informations sur Fornier, car le procès du meurtrier présumé d'Adèle avait été suivi de près par les médias. Le jour où la relaxe avait été prononcée pour Moreau, l'affaire Fornier avait fait les gros titres. Là encore, Romain Fornier figurait en photo. Pas en portrait, cette fois, mais en buste. Et en couleur.

Vêtu d'une chemise en jean, Fornier avait le physique d'un homme d'action, avec une musculature puissante, des cheveux délavés par le soleil, un teint de baroudeur. Dans le compte rendu qui suivait, Jasmine ne trouva pas tous les détails qui l'auraient intéressée. Mais elle apprit que c'était le même inspecteur Huff — celui du holster — qui avait été chargé d'enquêter sur la disparition de la fille de Fornier. Et qu'il avait procédé à l'investigation de telle façon que le procès avait abouti à un non-lieu. Apparemment, Huff avait été informé par un appel anonyme reçu tard le soir que, le jour de la disparition d'Adèle, Moreau avait été aperçu rentrant chez lui en pleine nuit avec, dans les bras, un gros paquet enveloppé d'une couverture. Or, ce même Moreau figurait déjà sur la liste des suspects,

puisqu'il avait été repéré près de l'école que fréquentait la petite fille. Huff, en toute logique, s'était précipité pour obtenir un mandat de perquisition. Il avait appelé le juge et obtenu une permission orale, mais il aurait dû attendre jusqu'au matin pour avoir la signature écrite.

Huff, cependant, avait redouté que le suspect ne détruise les pièces à conviction durant la nuit. Il avait donc perquisitionné quand même et, au lieu de laisser une copie du mandat sur les lieux comme il était censé le faire, il était repassé la déposer le lendemain matin. Moreau, qui ne connaissait pas les règles de procédure, ne s'en était pas formalisé et il s'était laissé emmener sans protester. Au moment du procès seulement, la mère de l'accusé avait informé la Cour de l'irrégularité commise par l'inspecteur. L'avocat de la défense avait alors demandé l'annulation des pièces à conviction recueillies sans mandat officiel. Et la réquisition du procureur s'était effondrée en conséquence.

Jasmine repéra ensuite un article publié le lendemain de la découverte du corps d'Adèle. L'enfant avait été retrouvée par un pique-niqueur, dans un parc, presque quatre semaines après son enlèvement. En continuant à chercher dans des éditions antérieures, Jasmine vit les nombreux papiers qui avaient été écrits, jour après jour, aussi longtemps qu'avaient duré les recherches. La première fois que le nom de Fornier était apparu dans la presse, le journaliste avait présenté une brève biographie du père de la victime. Jasmine apprit que Fornier était originaire de la ville de Mamou qui devait se trouver quelque part en Louisiane. Fornier, disait l'article, avait été éclaireur dans les Marines et s'était installé à La Nouvelle-Orléans après avoir quitté l'armée. Là, il avait ouvert un atelier de customisation de motos où il fabriquait sur commande. Comme si son histoire n'était pas déjà assez tragique, il avait aussi perdu sa femme, Pamela, qui avait succombé à un cancer du sein deux ans seulement avant la disparition de leur fille.

Compte tenu de l'entraînement militaire intensif qu'avait suivi Fornier, Moreau avait manqué de prudence en s'en prenant à sa fille. Mais le criminel pervers n'avait probablement même pas mesuré à quel genre d'homme il avait affaire. Les prédateurs sexuels voyaient rarement plus loin que le bout de leurs pulsions. Il était fort possible que Moreau ait simplement repéré Adèle, l'ait désirée et se soit focalisé sur l'enfant sans se poser de questions sur son entourage. Jasmine savait que la plupart des enfants qui tombaient entre les mains d'un kidnappeur avaient déjà eu un premier contact avec leur agresseur. En règle générale, il s'agissait d'une brève rencontre visuelle qui se produisait alors que le criminel sexuel avait une raison légitime de se trouver dans les parages de sa future victime.

Dans le cas de Kimberly, leur père avait vraisemblablement griffonné lui-même leur adresse sur une carte de visite, encourageant le futur kidnappeur à passer chez eux pour demander du travail. Jasmine avait souvent vu Peter procéder ainsi avec des inconnus rencontrés ici ou là. En ce temps-là, il n'avait aucune conscience du danger. C'était un homme à la nature généreuse, qui ne pensait jamais à mal et dont le cœur était toujours grand ouvert.

Ce même cœur avait été brisé. Et il était à présent rempli d'amertume, de culpabilité et de remords.

La voix chuchotante de l'employé de bibliothèque s'éleva soudain juste au-dessus de son épaule, l'arrachant en sursaut à sa lecture.

— Nous fermons dans dix minutes, mademoiselle.

Tournant la tête, Jasmine leva les yeux vers lui. Dans l'état d'esprit morbide où ses lectures l'avaient plongée, seule dans le bâtiment avec cet inconnu au teint terreux et aux épaules étroites, elle crut un instant se trouver face à face avec le bibliothécaire-vampire, personnage d'un roman qu'elle venait de lire. Un frisson de malaise lui courut dans le dos.

Elle prit une profonde inspiration avant de hocher la tête.

— Entendu, merci. J'y vais tout de suite.

Elle n'avait rien trouvé d'utile, de toute façon. Rien que l'histoire déprimante d'un homme qui, comme elle, avait perdu tout ce qui donnait du prix à son existence. Avant de se lever, toutefois, elle jeta un dernier coup d'œil sur les microfilms qu'elle venait de visionner. Alors, seulement, elle le vit : un article qui avait échappé à son attention lorsqu'elle avait scruté les titres pour la première fois.

UN TUEUR ÉCRIT LE NOM DE SA
VICTIME EN LETTRES DE SANG.

Le cœur battant soudain plus vite, elle lut les premières lignes.

« Peu de gens, à La Nouvelle-Orléans, ignorent encore le nom d'Adèle Fornier. Nous avons vu son visage à la télévision. Nous l'avons cherchée. Nous l'avons aimée, même, sans la connaître. Et aujourd'hui nous la pleurons. Lorsqu'elle a été kidnappée dans sa propre rue, il y a trois semaines, et qu'elle a disparu sans laisser de traces, nous nous cramponnions tous à l'espoir qu'elle resurgirait saine et sauve pour être rendue à son père. Mais son corps, hélas, a été retrouvé le 2 mars dans les toilettes d'un parc public. »

D'autres informations suivaient, mais elles ne faisaient que récapituler ce que Jasmine avait déjà lu ailleurs. Elle survola le texte en diagonale jusqu'au dernier paragraphe :

« Peu de détails nous ont été communiqués concernant ce crime. La police garde un silence hermétique sur cette affaire afin de mettre toutes les chances de son côté pour appréhender le meurtrier. Le père également a supplié les médias d'ébruiter le moins d'informations possible. Mais, d'après le promeneur qui a retrouvé le corps de l'enfant, un détail glaçant lui restera à jamais à la mémoire : le prénom de la petite fille était inscrit sur le mur au-dessus d'elle. Et les lettres avaient été tracées avec son sang. »

Jasmine sentit sa nuque se hérissier alors qu'elle lisait et relisait la dernière phrase de l'article. Les possibilités contradictoires qui se bousculaient dans son esprit lui donnaient le tournis. Le fait d'écrire en lettres de sang correspondait à ce que les spécialistes médico-légaux appelaient une « signature » : un détail, un ajout superflu qui venait s'ajouter au crime et qui était spécifique au meurtrier, au même titre que son mode opératoire ou le choix de son type de victimes. Pouvait-on concevoir que le kidnappeur de Kimberly et cet homme, ce Francis Moreau, aient eu tous les deux une signature identique ?

Forcément. C'était *forcément* possible, puisque Francis Moreau avait été abattu par Romain Fornier quelques années plus tôt. Alors que l'homme qui lui avait envoyé le bracelet était encore vivant il y a trois ou quatre jours.

— Mademoiselle, je répète que nous sommes fermés.

Le bibliothécaire-vampire était revenu se pencher sur elle. Et cette fois sa voix contenait une nuance d'impatience. Elle se leva précipitamment et fit deux pas en arrière. Dans l'état où elle se trouvait, elle ne supportait aucune intrusion dans son espace vital. Même si elle était consciente que son imagination faisait des siennes. Le pauvre garçon était simplement pressé de fermer pour rentrer chez lui. Il était loin de se douter que, pour certains enfants, les « fêtes », cette année, n'auraient pas à voir qu'avec le seul Père Noël.

* * *

Plus Jasmine y réfléchissait, plus il lui paraissait important de poser quelques questions à Romain Fornier.

De retour à son hôtel, elle avait passé trois heures sur internet — avant que le bar du rez-de-chaussée ne fasse le plein — pour essayer de découvrir ce qu'il était devenu après sa sortie de prison. Mais ses recherches n'avaient strictement rien donné. Quelques articles qu'elle avait déjà lus dans le *Times Picayune* resurgirent à l'écran. Ainsi que d'autres Romain Fornier, bien sûr : un musicien, un jet-skieur ainsi qu'un peintre français plus ou moins célèbre. Mais même LexisNexis, pour lequel elle disposait d'un accès payant, ne livra aucune information utile.

Elle doutait, en tout cas, qu'il ait quitté la Louisiane du Sud. Il y était né, il y avait passé son enfance et s'y était marié. Et c'était là qu'il était revenu s'installer après avoir quitté l'armée. Elle chercha dans les pages blanches à Mamou, mais aucun Fornier ne figurait dans l'annuaire. Ce qui ne voulait pas dire grand-chose, cela dit. Vu le bruit qu'avait fait le procès, Fornier avait sûrement dû s'inscrire sur liste rouge, pour avoir un minimum de tranquillité. Il était possible également qu'il vive désormais chez quelqu'un d'autre. Quoi qu'il en soit, même si Fornier n'était pas retourné à Mamou, il avait peut-être encore de la famille dans le secteur, qui pourrait la renseigner...

En cherchant « Mamou » sur Google, elle trouva une brève description de la ville. La population en juin 2005 atteignait péniblement 3400 âmes. Et le nombre d'habitants avait dû diminuer encore depuis. Sauf si un pourcentage important des victimes de Katrina y avait trouvé refuge. Mais le taux de chômage à Mamou était significativement plus élevé que la moyenne de l'Etat de Louisiane. Il paraissait donc peu vraisemblable que des familles déplacées aient été tentées de s'y implanter. Dans tous les cas de figure, il y aurait forcément quelqu'un, là-bas, qui pourrait lui en apprendre un peu plus sur le dénommé Romain Fornier. Compte tenu de la couverture médiatique dont il avait fait l'objet, elle aurait sans doute même du mal à trouver quelqu'un à Mamou qui n'aurait *pas* entendu parler de lui.

Il était presque 22 heures et le volume sonore en provenance du rez-de-chaussée montait en puissance. S'efforçant de faire abstraction du vacarme, Jasmine termina la moitié de sandwich qu'elle gardait sous le coude et passa sur Mappy pour étudier l'itinéraire. Mamou était située à trois heures et dix-huit minutes à l'ouest de La Nouvelle-Orléans.

Son père était moins loin, finalement, même s'il habitait dans la direction opposée...

Exaspérée par cette pensée inopportune, elle décida de louer une voiture et de partir pour Mamou, à la première heure, le lendemain matin. De toute façon, elle ne pouvait rien entreprendre de constructif ici, en attendant son rendez-vous avec la portraitiste. Et elle voulait en savoir plus sur l'homme qui avait tué Adèle Fornier ; en savoir plus également sur le déroulement de l'enquête. Etudier le mode opératoire de Moreau l'aiderait peut-être à comprendre le fonctionnement psychique de l'homme qu'elle recherchait.

Seul problème : l'ouragan Rita avait frappé après Katrina et détruit complètement plusieurs villages côtiers à l'ouest. Elle avait essayé de déterminer si la ville natale de Fornier avait été affectée ou non, mais la toile n'avait livré aucune information à ce sujet.

Jasmine attendit que l'employée de la réception ait fini de s'occuper

d'un client, puis elle éleva la voix pour couvrir le vacarme qui montait du Moody Blues.

— Je peux vous poser une question, s'il vous plaît ?

— Je vous écoute.

La réceptionniste, ce soir, était plus âgée et moins menue que la jeune fille à qui elle avait eu affaire tôt le matin. Mais il existait un indiscutable air de famille.

— Que savez-vous au sujet de la ville de Mamou ?

— Pas grand-chose, à vrai dire. Je n'y suis jamais allée.

— Vous êtes l'épouse du propriétaire, n'est-ce pas ?

— Je suis Mme Cabanis, oui. Nous tenons l'hôtel en famille.

Mme Cabanis prit appui sur le comptoir de la réception.

— Vous avez l'intention de faire un tour à Mamou ?

— Si la ville n'a pas été trop détruite par l'ouragan.

Mme Cabanis s'approcha pour jeter un coup d'œil sur l'écran où s'affichait une carte de la Louisiane.

— Je ne pense pas qu'il y ait eu trop de dégâts, non. La tempête a surtout frappé plus au nord.

Voilà qui était encourageant.

— Vous savez où je pourrais louer une voiture ?

— Bien sûr. Venez avec moi un instant, je vous fais la réservation tout de suite. Vous la voulez pour quand ?

— Demain matin.

— Si c'est le pays cajun qui vous attire, ne vous embêtez pas à aller jusqu'à Mamou. Ils proposent des excursions dans le bayou en partant d'ici même, à La Nouvelle-Orléans. Même si, à cette époque de l'année, il n'y aura peut-être pas beaucoup d'amateurs.

— Oh, merci, non... Très peu pour moi. Les marais, ce n'est vraiment pas mon truc.

Même la maison de Skye, située dans le delta du fleuve San Joaquin, était déjà trop isolée à son goût.

— Vous avez peur de tomber entre les crocs d'un alligator — d'un « cocodrie », comme on dit chez nous en cajun ? demanda Mme Cabanis en riant.

— Peut-être, oui.

Ou pire que cela. Ces grands marécages quasi inhabités lui apparaissaient comme l'endroit idéal pour faire disparaître un corps sans laisser de traces. Jasmine avait conscience que cette éventualité ne traversait même pas l'esprit des gens dits normaux. Mais un des inconvénients de son métier était de susciter ce genre de pensée déformée...

— Les cocodries vous laisseront tranquille si vous ne les provoquez pas de votre côté, observa Mme Cabanis, tout en laissant glisser le doigt sur la liste des noms dans l'annuaire.

Jasmine aurait aimé pouvoir dire la même chose au sujet des prédateurs humains.

— Si je m'abstiens d'aller les voir, je serai sûre de ne pas les provoquer, au moins.

Mme Cabanis sourit.

— Ça, je vous l'accorde. Mais une excursion dans les bayous aura sûrement plus d'intérêt que de rouler pendant des heures pour aller visiter Mamou. Je crois qu'à part Fred's Lounge il n'y a pas grand-chose à y voir.

En cherchant des informations sur Mamou, Jasmine était tombée sur le site internet du Fred's Lounge en question — un bar devenu célèbre après la Seconde Guerre mondiale, pour avoir suscité un regain d'intérêt pour la langue, la musique et la culture cajuns.

— Ce n'est pas pour aller écouter de la musique cajun que je veux faire le trajet jusqu'à Mamou.

— Qu'est-ce qui vous attire là-bas, alors ?

— Auriez-vous par hasard une idée de l'endroit où vit actuellement Romain Fornier ?

Mme Cabanis reposa le combiné de téléphone qu'elle venait juste de soulever.

— Ah, je me demandais si c'était vous... Mon mari m'a expliqué la raison de votre présence à La Nouvelle-Orléans.

Elle s'interrompt avant de murmurer avec compassion :

— Je suis désolée pour votre sœur.

— Merci. Pour en revenir à Romain Fornier...

— Vous ne pensez quand même pas qu'il puisse y avoir un rapport entre sa fille et ce qui est arrivé à votre sœur ?

— C'est ce dont je voudrais m'assurer, justement.

— J'éviterais de le déranger, si j'étais vous.

— Pourquoi ?

— Il est peut-être beau comme un dieu, mais ce n'est pas un homme commode. Il est en colère. Et... dangereux.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Je l'ai vu à la télévision, moi aussi.

Mme Cabanis porta le combiné à son oreille et commença à composer le numéro de l'agence de location de voitures.

— Si vous voulez mon avis, il ne serait pas moins dangereux d'aller débusquer Romain Fornier chez lui que de provoquer ces alligators qui vous effraient tant.

* * *

Jasmine décida qu'il serait judicieux de passer rendre une petite visite à la police de La Nouvelle-Orléans avant de poursuivre sur

Mamou. Elle voulait avertir les autorités que sa sœur avait été enlevée seize ans plus tôt et que son kidnappeur l'avait peut-être emmenée en Louisiane. Dans la foulée, elle les questionnerait sur d'éventuelles affaires de meurtre ou de kidnapping non résolues. Qui sait si un incident sur lequel ils avaient une enquête en cours ne la mettrait pas sur la piste de l'homme qui lui avait envoyé le bracelet de Kimberly ?

Le poste de police, sur l'avenue Loyola, était plus éloigné que l'agence de location. Elle prit donc au passage la petite voiture que Mme Cabanis avait fait mettre de côté à son intention, puis elle s'arrêta en chemin devant les locaux de la brigade criminelle. Mais sa visite fut moins fructueuse qu'elle ne l'avait espéré. Huff avait quitté le NOPD — le New Orleans Police Department — et déménagé quelques mois seulement après la condamnation de Fornier. Et comme rien n'indiquait que l'expéditeur du bracelet avait commis une infraction quelconque à La Nouvelle-Orléans les autres policiers ne parurent pas particulièrement intéressés par son histoire.

Les deux inspecteurs qui consentirent à lui accorder quelques minutes lui assurèrent qu'il n'y avait pas eu d'enlèvement d'enfant récent perpétré par une personne extérieure à la famille de la victime. Ils lui promirent de se renseigner et de l'avertir s'ils apprenaient quoi que ce soit qui pourrait avoir trait au kidnappeur de Kimberly. Lorsqu'elle voulut prendre congé, cependant, ils la pressèrent pour la troisième fois de se mettre en contact avec la police de Cleveland pour lui remettre les pièces à conviction qu'elle avait en sa possession. Elle finit par admettre de but en blanc qu'elle n'avait pas l'intention de s'en défaire. Ce qui lui valut un haussement d'épaules.

— Soit vous voulez l'aide de la police, soit vous la refusez. Il faut choisir.

Sur ces mots, ils tournèrent les talons l'un et l'autre. Et Jasmine était à peu près certaine qu'elle n'entendrait plus parler d'eux. Ils ne se décarcasseraient pas pour un enlèvement non élucidé qui relevait de la compétence de leurs collègues de Cleveland. La disparition de sa sœur ne présentait aucun intérêt pour eux.

Mais, si l'homme barbu vivait effectivement à La Nouvelle-Orléans et que le message qu'elle avait reçu voulait vraiment dire quelque chose, leur attitude risquait de changer.

Son téléphone portable sonna alors qu'elle reprenait le volant de sa voiture de location. Elle prit la communication en voyant s'afficher le numéro de Sheridan.

— Jaz ?

— Elle-même.

— Comment tu t'en sors ?

— Pas trop mal, a priori.

— Tu as trouvé quelque chose ?

Jasmine fronça les sourcils en enclenchant sa ceinture de sécurité.

— Pas vraiment, non.

— Qu'est-ce que tu vas faire, alors ?

Elle baissa la radio au moment où un « Douce Nuit, Sainte Nuit » entonné par Cole Porter lui explosa aux oreilles.

— Continuer de chercher.

— Ne me dis pas que tu comptes passer Noël en Louisiane ?

L'espace d'un instant, Jasmine fut submergée par une envie irrépressible de retourner à Sacramento et de faire comme si sa sœur n'avait jamais été enlevée. Elle aimait l'existence qu'elle s'était créée en Californie. Non seulement elle parvenait à se rendre utile à d'autres victimes, mais elle avait des amies proches, un appartement à elle. Rien ne l'obligeait à prendre le risque de tout détruire en retombant dans ses pires cauchemars.

Rien ne l'y obligeait, non. Hormis le fait qu'elle avait reçu le bracelet de sa sœur... Comment pourrait-elle en faire abstraction ? Continuer sa petite vie comme si de rien n'était ? Elle n'aurait l'âme en paix qu'une fois qu'elle aurait retrouvé l'homme barbu. Et ensuite...

Elle ne voulait surtout pas penser à ce qui pourrait arriver par la suite. Des visions d'elle-même, le doigt sur la détente — comme Fornier —, l'assaillaient sans relâche.

— Je crois que je vais rester ici pour les fêtes, si.

— Mais tu ne connais personne, là-bas ! Tu ne peux pas passer le soir de Noël toute seule !

Jasmine songea à tous les Noëls que Kimberly avait endurés loin de chez elle. A la merci d'un pervers dangereux. Ou dans le néant glacé de la tombe. A quoi avait ressemblé la vie de sa sœur ? S'était-elle arrêtée à huit ans, ou vivait-elle quelque part sous un autre nom ?

— Tout ce qui m'intéresse, pour l'instant, c'est de découvrir ce qui est arrivé à Kimberly.

Après vérification de l'itinéraire qu'elle avait imprimé à l'hôtel, elle emprunta South Broad qui, très vite, se mua en Perdido Street. Puis elle tourna à droite sur South White. Elle devait rejoindre l'autoroute I 10 et la suivre sur une centaine de kilomètres en direction de Lafayette.

— Je veux ramener ma sœur à la maison pour Noël.

Même si elle ne devait rapatrier que des ossements. Ou au moins un récit, une explication.

Un court silence chargé de tristesse accueillit ses paroles.

— J'aurais aimé pouvoir être là-bas avec toi, Jaz.

— Tu as déjà ton billet d'avion pour le Wyoming. Et ta petite sœur doit venir présenter son futur mari. Tu ne peux pas les priver de ta présence maintenant.

— Mais c'est tellement affreux, ce que tu vis en ce moment... Et le fait que ça tombe à Noël rend les choses mille fois pires.

— Te comporterais-tu différemment, si tu recevais un message de l'homme qui a tiré sur Jason ?

Elle faisait référence au drame qui avait poussé Sheridan à participer au groupe de solidarité entre victimes où elles s'étaient rencontrées.

— Non, chuchota Sheridan. Je ferais l'impossible pour essayer de revenir sur le passé. Et de réparer ce qui peut encore être réparé.

— Alors, tu comprends pourquoi je suis là. Tu comprends pourquoi je ne peux pas faire autrement.

— C'est bien ce qui m'inquiète, justement. C'est que je comprends trop bien... Ecoute, j'annule mon billet d'avion et je te rejoins en Louisiane, annonce Sheridan d'une voix soudain décidée. Tu as une voiture de location ? Tu peux venir me récupérer à l'aéroport le 24 ?

Jasmine se mit à rire.

— Je t'arrête tout de suite, là. Ta sœur serait malheureuse comme les pierres, si tu la laisses tomber pour l'occasion. Va faire connaissance avec son nouvel ami. Et profite de ta famille. Je ne suis même pas certaine d'être ici le 24.

— Pourquoi ? Parce que tu comptes aller voir ton père ?

Jasmine fit la grimace en percevant la note d'espoir dans la voix de son amie. Sheridan l'incitait régulièrement à essayer de réunifier sa famille. Tous les non-dits entre eux, la rancœur et l'absence de pardon l'horrifiaient. Elle avait beau essayer d'expliquer à Sheridan que c'était moins douloureux ainsi pour tout le monde, son amie avait du mal à comprendre. Sans doute parce que son histoire différait de la sienne, sur ce plan. Les souffrances endurées par Sheridan n'impliquaient pas le reste de sa famille. Si bien que ses proches avaient pu faire corps autour d'elle pour l'aider à oublier. Alors que chez les Stratford, trop de souvenirs douloureux étaient portés en commun.

— Pas chez mon père, non, précisa-t-elle. Je file sur Mamou, là.

— Tu files sur *quoi* ?

— La capitale mondiale de la musique cajun, ma chère.

— A t'entendre, on a l'impression qu'il s'agit d'une métropole.

Le sarcasme fit sourire Jasmine.

— C'en est une, comparée à quelques-uns des villages voisins.

— Ma seule consolation, c'est que la saison des ouragans est encore loin.

— Ah, j'aime mieux ça. Je savais que tu finirais par voir le côté positif de la situation.

— Tu as eu des nouvelles de Skye ?

— Pas aujourd'hui, non. Mais je l'ai eue au téléphone hier en arrivant. Je l'ai appelée pour vous faire savoir que j'étais bien arrivée.

— C'est ce qu'elle m'a dit, oui. Elle m'a également fait savoir qu'elle voulait te voir de retour à Sacramento pour Noël.

— Elle sait que je n'ai pas le choix. Et elle a David. Tout se passera bien pour Skye, cette année.

— Tu as les coordonnées de ton hôtel ?

— Tu peux me joindre sur mon portable.

— Juste au cas où.

— Je n'ai pas le numéro sur moi. Mais tu peux le trouver sur leur site. Il s'appelle la « Maison du Soleil ».

— O.K., merci, je note. Je pars demain pour le Wyoming. Mais je t'appellerai dès que je serai arrivée.

— Tu es un ange. Passe un bon Noël.

— Ça ne me plaît pas du tout, de te savoir là-bas toute seule, marmonna Sheridan en raccrochant.

Jasmine songea à sa brève conversation avec les deux inspecteurs de police et dut convenir que son affaire ne se présentait pas sous les meilleurs auspices. Elle était seule. Moralement et physiquement seule. Autant qu'à dix-sept ans lorsqu'elle avait commencé à errer sans but, de grande ville anonyme en grande ville anonyme. A une différence près, cependant : en ce temps-là, elle fuyait le passé. Aujourd'hui, elle y courait tout droit, au contraire.

Mamou offrait un aspect relativement conforme à l'image que Jasmine s'était faite du Sud à travers ses lectures. Construite selon le plan carré traditionnel, la petite ville n'avait pas dû connaître l'ombre d'une transformation au cours du dernier demi-siècle, hormis, à la rigueur, un coup de peinture superficiel.

D'après le site Web qu'elle avait consulté la veille, Mamou comptait environ 1 600 foyers. La moitié des habitants étaient propriétaires ; l'autre moitié vivait là en location. La plupart des habitations visibles de la route offraient une allure très modeste. Mais elle ne s'était pas attendue à trouver des gentilhommières. Le montant moyen des loyers, avait-elle lu, s'élevait à 218 dollars par mois ; une somme qui l'avait laissée rêveuse. En Californie, pour ce prix-là, on ne pouvait même pas espérer louer une niche pour son chien.

— Ouah..., murmura-t-elle en ralentissant pour se conformer à la vitesse maximale autorisée.

Mamou différait sur bien des plans de Cleveland, où elle était née. Et néanmoins, elle trouvait un air de famille nostalgique entre ces vieilles maisons de bois et le quartier où elle avait vécu enfant. La simplicité de cette architecture début vingtième lui rappelait les week-ends qu'elle passait chez ses grands-parents, lorsqu'ils étaient encore en vie. Ce lien avec les racines profondes de l'Amérique semblait inexistant dans son Etat d'adoption, où la plupart des villes paraissaient neuves, prospères et tournées vers l'avenir.

Ralentissant un peu plus encore, elle s'arrêta à la première station-service qu'elle croisa sur son chemin. Avant qu'elle ait eu le temps de défaire sa ceinture, un homme sortit d'un atelier de réparation. Elle baissa sa vitre pour le questionner sur Romain Fournier, mais le pompiste détourna la tête, le regard fuyant, et marmonna quelques syllabes indistinctes. La bizarrerie de son attitude lui rappela une autre statistique qu'elle avait lue en ligne : au dernier recensement, cent cinquante habitants de Mamou fréquentaient régulièrement les hôpitaux psychiatriques, ce qui constituait une proportion nettement plus élevée que dans la moyenne de la population.

Elle se demanda si cet homme souffrait d'un trouble mental quelconque.

— Pardon ? dit-elle, en espérant qu'il s'exprimerait plus clairement.

Mais il se contenta de désigner les pompes d'un signe de tête et ne

prononça plus un mot. Il avait l'intention de la servir en carburant, apparemment. En le voyant batailler avec le bouchon du réservoir, elle eut l'impression de faire un grand bond en arrière dans le temps. Depuis déjà deux bonnes décennies, l'essence se prenait en self-service presque partout ailleurs dans le pays.

Laissant sa voiture aux mains du pompiste mutique, Jasmine passa dans la boutique de la station et choisit une brioche et un carton de jus d'orange qu'elle porta à la caisse. Elle avait la ferme intention de parler de Romain Fornier avant de quitter la station-service. Et tous ses espoirs reposaient désormais sur la femme d'une cinquantaine d'années qui tenait la minuscule boutique.

Jasmine sourit en déposant ses achats.

— Bonjour.

Vêtue d'un jean, d'un pull à col roulé et d'un manteau — il ne faisait guère plus chaud dans le magasin que dehors — l'employée répondit à son salut sans même lever les yeux.

— Bonjour.

— Vous habitez une bien jolie ville, commenta Jasmine.

— Ça vous fera un dollar et 85 cents. Plus l'essence.

Jasmine lui tendit un billet de cinquante.

— Il y a longtemps que vous vivez ici ?

— Depuis toujours ou presque, marmonna la femme, occupée à compter sa monnaie.

— C'est agréable d'avoir quelqu'un qui prend la peine de vous servir en carburant.

La femme jeta un regard par la fenêtre en direction du pompiste, occupé à présent à vérifier son niveau d'huile.

— Lonnie fait ce qu'il peut, dit-elle en soupirant.

Jasmine crut discerner une ressemblance physique entre la femme à la caisse et le Lonnie en question.

— Vous êtes apparentés ?

— Je suis sa mère, oui. Il n'a que moi dans la vie. Et il n'aura probablement jamais personne d'autre.

Elle avait l'air épuisée, dépassée, à bout. Pour la première fois, Jasmine remarqua la poussière qui couvrait la plupart des produits sur les étagères.

— Vous êtes la propriétaire ?

— Depuis que son père est mort l'année dernière, oui. Je suis toute seule avec Lonnie, maintenant.

Jasmine eut mauvaise conscience, soudain. Elle était tellement obsédée par ses propres problèmes, depuis quelques jours, qu'elle en oubliait le reste du monde.

— Je regrette, pour votre mari.

La propriétaire de la station-service lui adressa un sourire las.

— Moi aussi, je le regrette. Et ce n'est pas faute d'avoir eu envie de le jeter dehors quand il était encore bien vivant. Il passait son temps à la pêche et me laissait la station et la boutique. Mais au moins il était là, vous voyez ? Il me revenait chaque soir ; on était deux, malgré tout.

Elle évalua les progrès de son fils, qui s'attaquait au lavage du pare-brise.

— Et Lonnie s'en sortait mieux lorsqu'il avait encore son père.

Jasmine eut une pensée pour le sien. A force de vouloir se préserver du passé en l'évitant, elle en était arrivée à ne voir Peter qu'une seule fois en quatre ans.

— Il y a des enfants pour qui ça fonctionne comme ça, oui.

— Mais pas pour vous, apparemment ?

Elle regretta aussitôt d'avoir laissé passer quelque chose d'elle-même dans cette conversation.

— Mon père est toujours en vie. Mais nous ne sommes pas très proches.

— Ne gaspillez pas le temps qu'il vous reste. C'est le seul conseil que j'ai à vous donner.

Jasmine n'était pas en demande de conseils. Elle ne se débrouillait pas si mal, après tout. Elle avait tourné le dos à la drogue, s'était construit une existence acceptable. Qu'aurait-il fallu souhaiter de plus ?

Elle prit sa monnaie et se détourna pour partir, renonçant à questionner cette femme au sujet de Fornier. Elles ne se connaissaient pas et, pourtant, durant leur bref échange, elles avaient frôlé du doigt quelque chose de très personnel, presque d'intime.

Mais la mère de Lonnie la retint en lui posant la question que Jasmine avait espéré susciter au début de leur conversation.

— Et vous venez d'où, comme ça ?

— De Californie.

— Vous allez au Fred's Lounge ?

— Non, je ne suis pas venue en touriste. Je cherche quelqu'un.

— Ici ?

— Je ne sais pas s'il vit toujours à Mamou. Mais c'est un enfant du pays, en tout cas.

— Et il porte un nom, ce monsieur ?

Les réticences de Jasmine s'évanouirent. Elle n'avait pas voulu se servir de cette femme pour obtenir des réponses à ces questions. Mais l'occasion était trop belle.

— Romain Fornier.

La femme plissa les yeux d'un air méfiant. Déjà, leur fragile complicité semblait menacée de voler en éclats.

— Et qu'est-ce que vous lui voulez, à Romain Fornier ?

- J'aimerais obtenir son aide.
- Son aide pour quoi faire ?
- Ma sœur a disparu il y a seize ans.

La gorge de Jasmine se noua. Après presque deux décennies, ses émotions continuaient parfois à la submerger aux moments les plus inattendus. Elle déglutit et s'efforça de poursuivre.

- Elle n'avait que huit ans.

Les plis profonds qui marquaient le visage de la femme témoignaient d'une vie difficile. Même du temps du mari, leur petite famille avait dû vivre assez chichement. Mais il y avait une authentique gentillesse en elle, malgré sa loyauté manifeste envers Fornier.

- Je suis désolée.

Jasmine cligna des yeux pour contenir ses larmes.

- C'est déjà vieux. Je... je ne sais pas pourquoi je pleure comme ça. La mère de Lonnie la rejoignit de l'autre côté du comptoir.

— Vous pleurez parce que ça fait mal. Et quand le chagrin est là on ne peut rien y faire. Mais il ne faut pas aller embêter Ti-Côte. Il a déjà assez souffert comme ça.

- Ti-Côte ?

— C'est comme ça qu'on appelait Romain, par ici. Avant, c'était juste « ti-gars », comme on dit, chez nous, en langue cajun. Puis, à huit ans, Romain s'est battu avec un sale gosse bien plus vieux que lui et il a pris une raclée mémorable. Sa *mamère* lui a dit en riant d'enterrer un steak dans le jardin pour guérir son œil au beurre noir. Et notre Romain l'a prise au mot. Il a piqué la côte de bœuf de son père sur le gril et il l'a mise en terre. Ce qui lui a valu une belle claque supplémentaire.

Le rire de la femme retomba très vite, ne laissant dans son sillage qu'un sourire mélancolique.

— C'était quelqu'un de bien, Ti-Côte. De vraiment bien. Mais maintenant... Il vaut mieux le laisser lécher ses plaies en paix.

- Je ne lui veux aucun mal.

— Personne ne peut plus lui faire du mal. Il a déjà tout perdu. Mais ce n'est plus le même homme. C'est la rage, vous comprenez ? Il ne veut plus qu'on l'approche. Il ne faut pas lui faire *la misère*.

Jasmine ne comprenait qu'à moitié l'accent et les termes cajuns qu'utilisait la femme. Mais il n'était pas difficile de deviner ce qu'elle voulait lui signifier.

- Il vit ici, alors ?

Malgré les avertissements de sa nouvelle amie, elle se sentit reprendre espoir.

- Pas ici, non. Près de Portsville. En plein cœur du bayou.
- C'est loin ?

— A cinq heures de route, à peu près, en direction du sud-est, près de Grand Isle et Leeville, dans la paroisse de La Fourche. Mais franchement je ne vous conseille pas de faire le trajet jusque-là. C'est à peine s'il parle encore à sa propre famille.

Jasmine n'était pas persuadée que Romain Fornier ait pris autant de distance avec sa propre famille que la mère de Lonnie le prétendait. Si la propriétaire de la station-service locale le connaissait suffisamment pour pouvoir raconter ce genre d'anecdote sur son enfance, il devait exister un fort tissu communautaire à Mamou. Ce qui donnait à penser que Romain Fornier avait conservé certains liens, ne serait-ce qu'avec ses parents proches.

— Je suis prête à parcourir toutes les distances qu'il faudra.

Lonnie avait fini de s'occuper de sa voiture. Il entra dans la boutique, avec un sourire jusqu'aux oreilles, fier de la tâche accomplie. Sa mère lui posa la main sur l'épaule pour lui signifier son approbation et le remercia avec beaucoup de gentillesse avant de reporter son attention sur Jasmine.

— Ce n'est pas toujours une bonne idée de remuer le passé.

— Sauf quand il se rappelle énergiquement à vous.

Les larmes de Jasmine avaient séché. Reparties aussi vite qu'elles étaient venues. Elle ne ressentait plus qu'une forte détermination à agir.

— Il se peut que Fornier soit en mesure de m'aider à mettre la main sur un meurtrier.

— Il en a déjà abattu un. Que voulez-vous qu'il fasse de plus ?

— En arrêter un autre.

— Et comment ?

— En m'apportant des informations.

La femme pinça les lèvres.

— J'aimerais autant que vous ne le mêliez pas à vos affaires. Je n'ai pas envie qu'il retourne en prison.

Jasmine avança les deux mains, paumes ouvertes.

— Si quelqu'un doit avoir des ennuis, ce sera moi. Je *dois* mettre un terme aux agissements du kidnappeur de ma sœur.

La mère de Lonnie lissa les cheveux de son fils comme s'il avait encore dix ans. Ce qui devait probablement être son âge mental, d'ailleurs.

— Ce sont toujours les innocents qui trinquent, murmura-t-elle tristement.

Puis elle reprit, après un soupir :

— Je n'ai même pas d'adresse à vous donner. Ti-Côte n'en a pas. D'après ce qui se raconte ici, il vit tout seul au cœur des marécages, sans boîte aux lettres et sans commodités.

Jasmine sentit le découragement la gagner.

— Mais comment est-ce que je vais le retrouver, alors ?

— Portsville ne compte que quelques maisons, ma fille. Tu trouveras bien quelqu'un là-bas pour te conduire. Quand tu verras Ti-Côte, dis-lui que c'est YaYa Collins qui t'envoie. Ça le mettra dans de meilleures dispositions... ou pas, rectifia-t-elle, sourcils froncés.

— Dans tous les cas de figure, je vous remercie du fond du cœur. Jasmine était parfaitement sincère.

— Bonne chance pour retrouver ta sœur.

Jasmine la salua d'un signe de tête, remonta dans sa voiture et fit demi-tour. Il était dit qu'elle aurait droit à son excursion dans les bayous, tout compte fait.

Et pour ce qui était d'éviter les alligators...

* * *

Les pierres tombales n'étaient pas de bon augure.

Jasmine arrivait enfin à Portsville, après avoir traversé plusieurs petits villages situés en bord de lagune. Partout, les quais disparaissaient sous une eau noire et épaisse qui s'assombrissait encore avec la tombée de la nuit. Située sur le bayou La Fourche, la petite ville marquait l'extrême pointe sud de la Louisiane. Le cimetière se trouvait juste au bord de la route et ne ressemblait à rien de ce que Jasmine avait pu connaître jusque-là. Uniformément peintes en blanc, les dalles en relief affleuraient, brillant d'un éclat presque irréel au-dessus de la couche d'eau sombre qui les entourait — la même eau saumâtre, boueuse, qui léchait les pieds des poteaux téléphoniques le long de la route.

Comment les habitants de ces contrées reculées résistaient-ils à chaque nouvel ouragan, à chaque nouvelle inondation ? Il fallait un certain degré d'obstination pour tenir bon, par ici, sur ce banc de limon aux confins des marais. Et un amour inconditionnel du lieu, surtout. Jasmine songea que ce sentiment d'appartenance lui avait toujours été étranger. Pour des raisons psychologiques évidentes, elle avait plutôt du mal à se fixer. Mais elle se surprenait à envier ces gens si profondément enracinés que rien ne pouvait les chasser d'un environnement difficile.

A en juger par les quelques maisons de bois pour la plupart montées sur pilotis, les deux stations-service, l'unique hôtel d'un étage, le magasin d'articles de pêche et le bazar-buvette de rigueur, ils étaient grosso modo une cinquantaine, à Portsville, à rester accrochés à leur coin de terre à demi submergé. Une population majoritairement constituée de pêcheurs, comme en témoignait la collection disparate de barques et de chaloupes qui venait buter contre le quai. Le mince croissant de lune n'offrait qu'un éclairage minimal. Mais le peu que

Jasmine parvenait à discerner de la flotte locale ne ressemblait ni de près ni de loin aux yachts chers aux plaisanciers de luxe.

Et maintenant ? Elle roula jusqu'à la seconde station-service, mais la trouva aussi fermée que la première. Zut, zut et re-zut ! Il aurait été plus malin de retourner à la Maison du Soleil et de repartir d'un bon pied le lendemain matin.

A présent que la nuit était tombée, il paraissait plus que jamais illusoire d'espérer débusquer Fornier de son coin perdu du bayou. Quant à l'idée de passer la nuit dans l'hôtel au toit de tôle qui penchait au-dessus de l'eau... Sur l'hôtel en lui-même, il n'y avait pas grand-chose à redire, mais l'établissement donnait l'impression d'être aussi fermé que tout le reste.

Elle regarda sa montre. 19 h 30. La Nouvelle-Orléans n'était qu'à une heure et demie de là, en direction du nord-est. Y retourner et revenir le lendemain à une heure plus accueillante ? Mais elle était morte de faim et de fatigue. Et rechignait surtout à perdre une nouvelle journée à pister ce fichu Romain Fornier. Alors qu'elle n'était même pas certaine qu'il voudrait — ou même *pourrait* — l'aider dans sa recherche.

Laissant sa voiture sur le sol en coquillages écrasés d'un parking, elle se dirigea vers l'hôtel où elle trouva un homme massif qui semblait aussi usé par les intempéries que les jetées vermoulues du petit port.

— C'est-y une chambre que vous voulez, 'tite dame ?

Le ventre imposant du vieillard semblait vouloir faire craquer les boutons de sa chemise et il manquait deux doigts à sa main gauche. Mais le sourire de sa bouche à demi édentée était accueillant.

— Il me faudrait une chambre pour la nuit, oui. Mais avant tout j'aimerais que vous m'aidiez à trouver quelqu'un.

— Et qui c'est-y donc que vous cherchez ?

— Ti-Côte.

A priori, même en pays cajun, les « Ti-Côte » ne devaient pas courir les rues, dans un village qui comptait quatre douzaines d'habitants à tout casser. Elle évita donc de préciser le nom de famille, afin de donner une impression de familiarité avec Fornier.

— Ti-Côte ? Vous le trouverez plus bas sur le bayou, près de Port Fourchon.

Le « plus bas » rassura Jasmine. Impossible de descendre beaucoup plus loin en direction du sud sans tomber dans le golfe du Mexique. Donc, Fornier ne pouvait plus être très loin.

— Pouvez-vous m'expliquer comment y aller ?

Il l'examina un moment.

— Il vous attend, Ti-Côte ?

Jasmine hésita à lui dire la vérité. Mais elle risquait de susciter une

réaction de méfiance. Et elle avait besoin de l'aide de cet homme. Tant pis si elle devait déformer un peu la réalité pour l'obtenir. N'importe quel investigateur, à sa place, agirait de même. Ce fut avec une pointe de culpabilité, cependant, qu'elle se composa un sourire de midinette.

— Je vais vous mettre dans la confiance : j'arrive ici pour lui faire une surprise. Un vieux copain de Ti-Côte, à Mamou, m'a envoyée ici pour que nous fassions connaissance. Vous avez entendu parler de... Poppo ? improvisa-t-elle précipitamment.

— Connais pas, non.

— Eh bien, Poppo pense qu'entre Ti-Côte et moi ça pourrait coller, si vous voyez ce que je veux dire. Depuis que mon mari m'a lâchée sans crier gare, je cherche un homme sérieux. Et Poppo m'a assuré que Ti-Côte aurait besoin d'une nouvelle femme, même s'il prétend le contraire.

Pendant qu'elle parlait, le vieil homme avait commencé par hausser ses sourcils en broussaille. Mais il finit par glisser les pouces sous ses bretelles avec un sourire satisfait. Il la voyait de toute évidence comme une brave fille plutôt inoffensive. Et il semblait déjà beaucoup moins sur ses gardes.

— C'est une bonne chose que vous soyez venue par icitte ! Ce pauvre garçon ne voit pas grand-monde. C'est à peine s'il vient icitte une fois tous les quinze jours. Et on ne croise jamais grand-monde, nous autres.

— Avec Noël qui approche, en plus !

— Oui, c'est une bonne idée d'aller le surprendre chez lui.

— Vous pouvez me donner les indications, alors ?

Le vieil homme hésita.

— Bah, je ne vois pas quel mal ça pourrait lui faire, après tout... Vous allez prendre la route principale sur environ dix kilomètres, dit-il en pointant un doigt nouveau en direction de la porte. Puis vous bifurquerez sur Rappellet Road. Là, vous roulerez encore sur deux ou trois kilomètres, avant de trouver une petite route qui part sur la baie Champagne. C'est là qu'il habite, au milieu des marécages.

Les marécages ? Brrr...

— Il faudra prendre à gauche ou à droite, pour la direction de la baie Champagne ?

Il lui fallait des indications aussi précises que possible. La dernière chose dont elle avait envie, c'était de se perdre en pleine nuit dans cet inquiétant paysage lagunaire.

L'hôtelier sortit un bout de papier de sous le comptoir et dessina un plan grossier.

— Tenez. Avec ça, vous devriez pouvoir le trouver.

Jasmine étudia un instant le parcours qu'il lui avait tracé.

— Je ne risque pas de me perdre, vous croyez ? demanda-t-elle avec

appréhension.

Il n'en fallut pas plus pour décider son nouvel ami. Avec des gestes étonnamment vifs pour quelqu'un de son âge, il se dirigea vers la porte et afficha un panneau indiquant « Parti à la pêche. De retour bientôt. »

* * *

Dix minutes plus tard, son guide ralentit à proximité d'une grande bicoque en planches, plantée sur un coin de terre à peu près sèche où poussaient des touffes d'herbe coupante entre des cyprès de Louisiane et des pacaniers. Des lichens et des mousses formaient une ombre épaisse bloquant la faible lumière de la lune. Comme elle se rapprochait en voiture, Jasmine vit une faible lumière vaciller à l'intérieur de la maison — une bougie ou une lampe à pétrole, sans doute. Le vieil hôtelier, cependant, ne l'accompagna pas jusqu'au bout. Il se gara sur le bas-côté, ses roues de droite presque dans l'eau, et lui fit signe de venir se ranger à sa hauteur. Elle baissa sa vitre.

— Vous y êtes ! cria-t-il, le buste à moitié sorti de son pick-up.

Les mains de Jasmine se crispèrent sur le volant.

— Vous ne venez pas avec moi ?

— Dame ! Mais c'est que je ne peux pas laisser mon hôtel comme ça, moi !

— Oui, bien sûr. Je comprends, murmura-t-elle.

Son regard se posa de nouveau sur la cahute de Fornier. Il faisait nuit noire et l'homme qui vivait là avait tué un de ses congénères de sang-froid. Avec de fortes circonstances atténuantes, bien sûr. Mais tout de même...

— Vous me gardez bien ma chambre, hein ? lança-t-elle à l'hôtelier pêcheur. Et si je ne suis pas de retour dans une heure vous pourrez peut-être envoyer quelqu'un pour...

Rugissant de rire, il frappa sa portière du plat de la main, produisant un vacarme tel que la porte de la bicoque s'ouvrit. Sur le fragile fond de lumière se dessina la silhouette d'un homme de haute taille, campé jambes écartées, tête haute, les mains sur les hanches — comme s'il était le roi de ces marais et n'y tolérât aucune intrusion.

Non seulement Fornier avait fait de la prison, mais il avait également perdu femme et enfant. Qu'en était-il, au juste, de sa santé mentale ? Jasmine s'éclaircit la voix.

— Cela vous ennuerait vraiment d'attendre une minute ou deux, juste le temps que je...

Le Cajun renversa la tête en arrière et repartit de son grand rire.

— Vous n'avez rien à craindre de lui, *podnah*. Je lui confierais ma

propre fille sans hésiter.

— Bon, d'accord. Vous ne me laisseriez pas toute seule ici, s'il y avait le moindre danger.

— Absolument. C'est quelqu'un de bien, Ti-Côte.

Quelqu'un de bien. Fornier avait beaucoup souffert et il avait vengé la mort de sa fille. Cela ne suffisait pas pour autant à faire de lui un homme fiable. Mais elle était venue là de sa propre volonté. Et elle aurait de meilleures chances d'engager la conversation avec Fornier s'ils se parlaient sans témoins. Ce dont ils avaient souffert l'un et l'autre n'était pas simple à exprimer devant un tiers.

Le vieil homme la laissa passer devant lui avant de faire son demi-tour. Jasmine suivit ses feux arrière des yeux, avant de reporter son attention sur la silhouette d'homme toujours dressée dans l'encadrement de la porte.

« Cesse de faire l'enfant, tu veux bien ? Il n'est que 8 heures du soir. Autant agir sans attendre, et t'acquitter de la tâche que tu t'es fixée. »

Fornier ne bougea pas d'un centimètre pour se porter à sa rencontre, même une fois qu'elle fut descendue de voiture. Adossé au linteau, les bras croisés sur la poitrine, il la regarda approcher avec scepticisme. « Sceptique » fut du moins le mot qui lui vint à l'esprit pour caractériser son attitude. Mais, dans l'obscurité, il lui était impossible de lire son expression. Elle ne captait de lui que des impressions globales. Le fait qu'il mesurait vingt bons centimètres de plus qu'elle, par exemple. Il avait un corps élancé, athlétique, et la vigilance aiguisée d'un animal guettant sa proie. Ses cheveux étaient un peu longs, mais c'était le seul aspect de lui qui donnait une impression de laisser-aller. Pour le reste, tout en lui paraissait... sous contrôle, concentré.

Parvenue à sa hauteur, elle nota que son jean délavé et son T-shirt à manches longues sentaient le propre et le feu de bois. Elle constata aussi qu'elle l'avait surpris dans un moment de détente, car il était pieds nus.

— Je suppose que vous n'êtes pas venue ici sans raison.

La rondeur nonchalante de son accent du Sud était aussi trompeuse que la fausse décontraction de son attitude. Jasmine serra les mains l'une contre l'autre pour se donner un minimum d'assurance.

— C'est YaYa Collins qui m'envoie... De Mamou, précisa-t-elle faiblement.

— Je sais où vit YaYa Collins.

Sa voix était aussi abrasive que l'écorce des arbres alentour. Mais, à présent qu'elle distinguait ses traits, Jasmine ne put s'empêcher de remarquer qu'il était encore plus attirant que sur les deux photos du *Times Picayune*.

— Comment avez-vous réussi à franchir la barrière YaYa ?

— Je lui ai donné la véritable raison pour laquelle je souhaite vous parler.

L'obscurité était telle qu'elle n'était même pas certaine de sentir le regard de Fornier la parcourir, l'évaluer, tirer Dieu sait quelles conclusions sur sa personne.

— Et quelle est-elle, cette raison ?

— Je ne suis ni reporter ni journaliste.

Il ne parut pas spécialement soulagé.

— Savoir ce que vous n'êtes pas ne m'intéresse pas. Commencez plutôt par me dire en quelle qualité vous êtes ici.

Elle ne répondit pas à sa question sarcastique.

— Vous êtes toujours aussi amical ?

— Je ne me souviens pas de vous avoir invitée.

— Je suis venue dans l'espoir que vous répondriez à certaines de mes questions.

Il haussa une épaule indifférente.

— Si vos questions portent sur les événements de cette dernière décennie, je n'ai rien à répondre. J'ai laissé le passé derrière moi.

C'était faux, à l'évidence. Sans quoi il ne vivrait pas ainsi en ermite, dans sa cabane en plein marécage.

— C'est au sujet de l'homme qui a tué votre fille.

— Ah tiens, comme par hasard...

Il se frotta la nuque en faisant la grimace.

— Vous auriez mieux fait de laisser votre moteur tourner.

Il s'écarta du linteau, se préparant manifestement à rentrer en la laissant dehors. Elle l'arrêta juste à temps en retenant la porte.

Son regard se porta alternativement sur sa main, puis son visage. Mais il ne chercha pas à la déloger de force.

— Un homme est venu enlever ma petite sœur alors que j'étais censée la surveiller, il y a seize ans.

— C'est triste pour vous. Mais je n'y peux pas grand-chose.

Ecartant ses doigts, il entra et referma la porte derrière lui. Jasmine éleva la voix pour se faire entendre à travers le panneau de bois :

— Elle n'a jamais été retrouvée. Mais j'ai reçu un colis, il y a trois jours. Il contenait le bracelet qu'elle portait le jour de sa disparition.

Pas de réponse.

— Ce paquet venait de La Nouvelle-Orléans, monsieur Fornier. Et je pense que l'expéditeur vit ici, quelque part en Louisiane.

Toujours rien.

— Monsieur Fornier ?

Perdant ce qu'il lui restait d'assurance, Jasmine se demanda ce qu'elle faisait debout toute seule au milieu d'un marécage, à harceler un homme qui avait déjà accumulé suffisamment d'épreuves. Mais les points communs entre l'histoire de Kimberly et celle d'Adèle

relevaient d'autre chose que de la simple coïncidence. Elle en avait l'intime conviction.

— Il y avait aussi un message dans le paquet. Un message tracé en lettres de sang.

Elle attendit quelques secondes pour lui donner le temps de digérer l'information.

— En lettres de sang comme le nom de votre fille inscrit sur le mur. Ce genre de comportement correspond à ce qu'on appelle une signature. Il s'agit en quelque sorte de la « carte de visite » du criminel, laissée là sans autre nécessité que la compulsion interne du tueur, liée à des fantasmes qui n'appartiennent qu'à lui. Cette signature, par conséquent, varie forcément d'un meurtrier à l'autre. Et il est extrêmement rare que deux tueurs aient la même. Sans parler de la coïncidence géographique.

Comme Fornier continuait de garder un silence obstiné, Jasmine posa un instant le front contre le linteau. YaYa Collins l'avait prévenue, pourtant. Mais elle avait cru dur comme fer qu'elle parviendrait à l'amadouer.

— Est-ce que vous m'entendez, monsieur Fornier ?

Une grenouille coassa quelque part au loin. Et quelque chose — un animal —, beaucoup plus proche, se laissa glisser dans l'eau avec un grand « splash ». Jasmine frissonna et tourna les yeux vers sa voiture. Elle aurait aimé partager le fruit de ses réflexions avec Fornier, depuis qu'elle était tombée sur ces articles dans le *Times Picayune*. Mais elle perdait son temps, de toute évidence. Il refusait de lui donner ne serait-ce qu'une chance.

— Bon, ça va, j'ai compris. Merci pour votre aide, marmonna-t-elle.

Rebroussant chemin, elle repartit en direction de sa voiture. Elle avait débloqué sa portière et s'apprêtait à monter lorsqu'il sortit de chez lui. Il ne prononça pas un mot, se contentant de rester là, à la regarder. Impossible de deviner ce qu'il pensait ni ce qu'il attendait d'elle.

La main crispée sur sa portière, elle se tourna vers lui.

— Si jamais vous changez d'avis, vous me trouverez à l'hôtel, à Portsville.

— Autant le faire ici, rétorqua-t-il.

Et il disparut en laissant la porte ouverte à son intention.

La maison en planches de Fornier était plus accueillante que Jasmine ne l'avait imaginé. Malgré le niveau de confort très basique, les lieux étaient propres et bien entretenus. Il vivait simplement, certes, mais de façon moins primitive que prévu. La lueur qu'elle avait aperçue aux fenêtres ne provenait pas d'une bougie mais d'un écran de télévision qui fonctionnait grâce à un générateur, à en juger par le vrombissement sourd qui s'élevait à l'arrière de la maison.

De la pièce à vivre où elle était entrée, Jasmine aperçut une petite cuisine d'un côté et un couloir de l'autre. La porte ouverte sur le fond donnait probablement sur la chambre à coucher de Fornier. Avec la télévision pour seule source d'éclairage, elle ne discernait pas grand-chose ; mais vu l'ordre qui régnait dans le séjour « Ti-Côte » devait faire son lit tous les matins avec une rigueur toute militaire.

Sa capacité à vivre dignement dans un cadre aussi rudimentaire l'impressionna. Elle s'était préparée à le trouver vautre dans le désordre, la crasse et l'alcoolisation chronique. Parce qu'elle ne connaissait que trop bien le combat quotidien pour échapper aux « pourquoi » et aux « si par hasard ? ». Parce qu'elle savait la tentation de recourir à tous les moyens, même les plus destructeurs, pour gagner quelques instants d'oubli. Mais Fornier, de toute évidence, avait trouvé dans la pêche et la chasse une alternative à l'alcool et à la drogue. Un alligator empaillé occupait la place d'honneur et les murs étaient ornés de photos où on le voyait, seul ou en compagnie virile, affichant diverses captures. Dans ce décor très masculin, rien ne rappelait que Fornier avait eu femme et enfant. Pas même un portrait de Pamela et d'Adèle posé quelque part dans un coin. Fornier avait visiblement fait table rase de tout ce qui aurait pu lui rappeler le passé.

— Il fait bon, chez vous, commenta-t-elle.

Il ne réagit pas à sa réflexion. Peut-être avait-il l'impression qu'elle les regardait de haut, lui et son antique poêle en faïence ? Sans ajouter un mot, elle attendit qu'il baisse le son du film qu'il était en train de regarder et qu'il lui désigne un endroit où s'asseoir.

Contournant le « cocodrie » d'aussi loin que possible sans franchir la limite du ridicule, elle alla prendre place dans un fauteuil sans accoudoirs qui sentait ses années soixante.

— Merci d'avoir accepté de me recevoir.

Cette fois, il salua sa remarque d'un hochement de tête. Mais son regard silencieux, à la fois inquisiteur et méfiant, la mettait mal à l'aise. Son visage avait-il toujours cette fixité de pierre ou réservait-il cette expression marmoréenne aux inconnus déterminés à l'interroger sur les heures les plus sombres de son existence ?

— Je ne serais pas venue vous importuner si je n'avais pas la conviction de tenir une piste importante. Je sais ce que vous avez traversé et je vous comprends...

Elle songea au coup tiré sur les escaliers du tribunal et nuança :

— ... jusqu'à un certain point.

— Vous êtes flic ? demanda-t-il.

— Non.

— Vous parlez comme si vous l'étiez.

A cause de ses explications sur la signature des criminels en série, sans doute.

— Avec deux amies, je dirige une petite organisation humanitaire dont le but est d'aider les victimes. J'ai une certaine expérience du profilage criminel.

— Mais vous êtes ici pour des raisons personnelles.

— C'est exact. Je suis venue pour ma sœur et le colis dont je vous ai déjà parlé.

— Et qu'attendez-vous de moi ?

Comme la brusquerie de son attitude frisait la brutalité, Jasmine renonça à tourner autour du pot pour essayer de le ménager.

— J'aimerais savoir si vous êtes certain d'avoir tué la bonne personne.

Elle vit un muscle tressaillir à l'angle de sa mâchoire. Mais il leva la main, comme pour indiquer qu'il préférerait l'approche directe.

— Absolument certain, oui.

— Et sur quoi fondez-vous vos certitudes ?

— Ils ont trouvé le sang de ma fille sur les vêtements de Moreau.

— A-t-elle été agressée sexuellement ?

Jasmine le vit déglutir. Les émotions qu'il maîtrisait de haute lutte affleuraient encore — proches, si proches de la surface, comme les alligators dehors dans le bayou.

— Oui.

— Avez-vous trouvé d'autres preuves dans la maison ?

— Une vidéo de ses ébats avec Adèle.

Elle se mordit l'intérieur de la lèvre, songeant à ce qu'avait dû ressentir un père en visionnant de telles scènes.

— A-t-il conservé un souvenir d'elle ? Comme un vêtement ou un petit bijou, par exemple ?

— Vous pensez au bracelet qui vous a été envoyé ? Même si ç'avait été le cas, cela ne prouverait pas qu'il existe un lien entre l'homme qui

vous a envoyé le colis et Moreau. La plupart des pervers sont fétichistes.

— Le lien existe, assura-t-elle.

— Et comment le savez-vous ?

Le nom lui avait sauté à la figure alors qu'elle visionnait les microfilms. Et son cœur avait battu plus vite.

— Une intuition.

Il émit un rire cynique.

— *Une intuition !* Je me demande pourquoi je vous ai ouvert ma porte.

Il se leva, lui signifiant que l'entretien était terminé.

— Je ne peux rien pour vous, madame...

— Stratford. Jasmine Stratford.

— Vous faites partie de ces gens qui se raccrochent à des chimères pour se distraire de leur souffrance. Mais, croyez-moi, vous perdez votre temps. Et le mien, par la même occasion. Adèle est morte et son assassin aussi. Pour votre sœur, trouvez une autre direction de recherche.

— Il pourrait s'agir d'un copycat — d'un tueur qui en imite un autre.

— Ou d'une coïncidence.

Il ne supportait manifestement pas d'en parler. Même s'il paraissait de taille à les affronter, les souvenirs étaient trop violents pour lui. Jasmine le comprenait d'autant mieux qu'elle était elle-même passée par une phase de fuite et de déni. Mais elle n'en ressentait pas moins une intense frustration.

— Je voudrais juste quelques précisions. Il suffirait...

— Votre histoire ne me concerne pas.

— Je croyais que vous étiez soldat, dit-elle doucement.

Il fit volte-face avec une telle brusquerie qu'elle leva les deux mains pour se protéger. Ses paumes entrèrent en contact avec un torse solide, dur comme la pierre. La brûlure qu'elle ressentit sous ses doigts contrastait avec le froid glacial dans le regard de Fornier. Mais il parut se rendre compte qu'il l'avait effrayée. Reculant d'un pas, il lui ouvrit la porte sans rien dire.

Mais Jasmine ne la franchit pas. Une photo avait attiré son regard — une photo qui avait été glissée contre le bord vertical de verre d'une bibliothèque bourrée de livres et de magazines. La faible lumière ne permettait pas d'en examiner les détails, mais Jasmine avait reconnu Adèle au premier regard. C'était ce même cliché qui avait servi pour les journaux et les affiches.

Ainsi, Fornier avait conservé par-devers lui cette unique concession au passé.

Il attendait toujours qu'elle s'en aille, mais ce fut plus fort qu'elle.

Alors qu'elle s'approchait du portrait, une image se cristallisa devant ses yeux.

— Notre conversation est terminée, lança-t-il.

Jasmine l'entendit à peine. Elle avait une de ses visions — comme une perception aléatoire qui se formait dans son esprit. Elle voyait une main d'homme qui se tendait pour attraper un petit pendentif dans un casier. Avec l'habitude, elle avait appris à donner un sens à ces images mentales qui semblaient venir de nulle part. Et pourtant, comme chaque fois, le surgissement inattendu d'éléments appartenant à un autre temps, à une autre réalité, la prenait au dépourvu.

— Madame Stratford ?

Elle se redressa et le regarda droit dans les yeux.

— Ce n'était pas un crime de circonstance.

— Votre sœur ?

— Votre fille.

Il avança la mâchoire.

— Vous n'avez aucun moyen de le savoir.

— Je vous le dis simplement, au cas où vous vous en voudriez de l'avoir laissée partir seule à vélo.

Le sang se retira du visage de Fornier. Sa soudaine lividité lui donnait l'air d'un fantôme.

— Elle était juste à un pâté de maisons de distance, murmura-t-il faiblement.

Elle essaya — en vain — de ne pas se laisser envahir par sa souffrance.

— Avant l'enlèvement, dit-elle, il lui avait volé son pendentif. Je ne sais pas quand ça s'est passé, mais il l'a dérobé dans un gymnase ou à un cours de danse — peut-être une piscine publique... Un endroit avec des vestiaires métalliques, en tout cas.

— Non, elle l'avait perdu. Je me souviens qu'elle avait éclaté en sanglots parce qu'elle ne le retrouvait plus.

— Elle ne l'avait pas perdu. C'est lui qui le lui avait pris.

— Comment pouvez-vous l'affirmer ?

Un espoir prudent transparaissait dans sa voix. Mais Jasmine ne jugea pas utile de répondre à sa question. Il ne la croirait pas, de toute façon.

— C'est pour ça qu'on l'a vu rôder autour de l'école. Il avait déjà des visées sur elle. Adèle l'obsédait et, tôt ou tard, il aurait fini par trouver une opportunité pour s'emparer d'elle, ajouta-t-elle, espérant que ces précisions aideraient Fornier à guérir.

Jugeant que tout avait été dit, elle sortit et se dirigea vers sa voiture.

— Et à quoi ressemblait-il, ce collier ? lança-t-il dans son dos, alors qu'elle ouvrait déjà sa portière.

— Vous savez à quoi il ressemble.
— Moi, oui. Mais *vous* ?
— C'était la Belle au bois dormant en plastique que vous lui aviez achetée à Disney World.

* * *

Romain ne l'avait pas achetée à Disney World. Il l'avait choisie dans une boutique Disney. Mais cette petite erreur paraissait anecdotique, sachant que tout le reste correspondait point pour point. Elle aurait pu mentionner un collier doré, un cœur en argent ou un ruban rose. Mais elle avait su nommer avec exactitude le petit bijou fantaisie qu'il avait acheté à Adèle.

Comment était-ce possible ?

Trop bouleversé pour s'asseoir, Romain arpenta sa pièce à vivre. Il s'était retiré dans le bayou, à distance de la civilisation, parce qu'il avait besoin d'un espace vital vierge, du calme de la nature, et qu'il voulait se maintenir à la marge d'une société à laquelle il avait retiré sa confiance.

Et voilà que cette femme surgissait d'on ne sait où et venait ébranler les murs qu'il avait érigés autour de lui.

Il ne connaissait d'elle que son nom. Et le peu qu'elle lui avait raconté au sujet d'une sœur enlevée il y a seize ans. Mais elle avait perçu dès le premier instant les remords qui lui corrodait le cœur. Pas parce qu'il avait tiré sur l'homme qui avait tué Adèle. Cet acte désespéré ne tourmentait pas sa conscience ; il ne gardait d'ailleurs aucun souvenir d'avoir appuyé sur la détente. Non, au cœur vénénéux de sa souffrance était l'horreur d'avoir laissé tomber sa fille entre les mains de ce monstre pervers. Alors qu'il lui aurait incombé de la protéger, de l'accompagner. Alors qu'il aurait pu lui interdire de partir seule à vélo chez son amie Elisabeth.

Un seul pâté de maisons séparait leurs deux domiciles, au cœur d'un quartier paisible. Comment imaginer qu'un unique pâté de maisons puisse mettre une enfant de dix ans en danger de mort ? Et pourtant l'impensable était arrivé, et ses regrets venaient trop tard. Il avait perdu sa fille dans les conditions les plus cruelles, les plus déchirantes qu'un parent puisse imaginer. Et il ne pouvait plus jamais fermer les yeux sans être assailli aussitôt par une vision de Moreau arrachant Adèle de sa bicyclette pour la jeter de force dans sa camionnette rouillée, avant de lui faire subir les violences les plus innommables. Des tortures qu'elle n'aurait pas eu à subir si seulement, ce jour-là, il avait dit *non*...

Il se retrouva soudain planté devant la bibliothèque, face à son petit visage confiant.

— Je regrette, murmura-t-il d'une voix étranglée. Je regrette tellement.

Comme d'habitude, aucune réponse ne vint. Seul le vrombissement tête du générateur venait troubler le silence, tandis que sa fille le fixait — auprès de lui, toujours, à chaque instant, et néanmoins absente à jamais.

Qu'est-ce que Jasmine Stratford savait au juste, au sujet de l'homme qui l'avait tuée ? Si cette femme était capable de décrire le collier d'Adèle, elle détenait forcément d'autres informations. Mais il n'était pas persuadé qu'elles seraient aussi consolatrices que le peu qu'elle lui avait dit en partant. Ou alors ses réponses appelleraient de nouvelles questions. Ou l'amèneraient à douter de ce qu'il savait être vrai.

Il retourna à son film, tenta de retrouver le fil de l'action et finit par renoncer, au bout d'une heure passée à regarder défiler une suite d'images sans lien. En lui assurant qu'il n'aurait pas pu sauver Adèle, même s'il s'était montré plus vigilant, cette femme lui avait offert l'absolution. Et l'absolution était irrésistible.

Traversant la pièce, il prit les clés de sa moto customisée et hâta le pas en sortant. Elle avait dit qu'elle était descendue à l'hôtel de Portsville, mais pour combien de temps ? S'il attendait le lever du jour, elle serait peut-être déjà partie sans laisser d'adresse.

* * *

Le fracas de la moto fit trembler les murs de la chambre d'hôtel de Jasmine alors qu'elle venait juste d'enfiler la fine camisole et le short assorti dans lesquels elle aimait dormir. En entendant le grondement du moteur, sa première pensée fut pour Fornier. A 11 heures du soir, tout le village dormait déjà. Et il n'y avait pratiquement aucune circulation.

Si c'était le père d'Adèle et qu'il voulait lui parler, elle le saurait bien assez vite. Guettant un appel de la réception, elle eut la surprise d'entendre frapper un grand coup à sa porte.

— Non, je rêve ? Le vieil homme l'a laissé monter jusqu'ici ? murmura-t-elle entre ses dents.

Elle courut enfiler un court peignoir assorti à sa tenue de nuit.

— Oui ? lança-t-elle sans ouvrir.

— C'est moi.

Fornier, bien sûr. Les mensonges qu'elle avait racontés au vieux Cajun lui revenaient à la figure. Il n'avait pas dû juger utile de faire barrage à son « soupirant » supposé. Prenant une profonde inspiration, elle entrebâilla la porte. S'il y avait eu une chaîne, elle l'aurait sans doute utilisée, tant cet homme était déstabilisé — et déstabilisant.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Difficile de résister à la tentation de le mettre en position de demandeur à son tour.

— Vous pourriez m'ouvrir, pour commencer.

Elle hésita brièvement.

— Pourquoi ne pas nous retrouver demain matin pour un petit déjeuner ?

— Parce que je suis là.

Laisser entrer un inconnu dans sa chambre d'hôtel ? Ce n'était pas dans ses habitudes. Et encore moins ici, dans cet endroit fantomatique à moitié enfoncé sous les eaux. Mais elle ne sentait pas Fornier comme un être dangereux. Il aurait pu faire d'elle ce qu'il voulait alors qu'ils étaient seuls chez lui, au milieu des marécages où abondaient les alligators susceptibles de jouer les croque-morts de service.

Elle recula d'un pas et le laissa pousser la porte.

— Vous avez fini par écouter votre cœur, alors ? lui demanda-t-elle de but en blanc.

Il referma derrière lui.

— Mon cœur ? Quel cœur ? Il y a déjà un moment que je ne dispose plus de cet article.

Il ne l'avait pas perdu, pourtant, c'était évident. Et c'était bien là son problème. Il était obligé de museler ses sentiments en permanence pour ne pas souffrir. Péniblement consciente de la légèreté de sa tenue, Jasmine resserra la ceinture de son peignoir.

— Donc, vous êtes venu pour...

Un changement subtil dans son langage corporel avertit Jasmine qu'il avait noté qu'elle ne portait pas de soutien-gorge. Mais il eut la discrétion de ne pas laisser son regard plonger trop bas.

— Vous savez pourquoi je suis là. J'ai besoin de comprendre. D'où tenez-vous cette histoire de collier volé ?

— Peu importe d'où je la tiens.

— Cela m'importe, à moi.

— Ce qui compte, c'est que vous sachiez que, même si Moreau n'avait pas tiré parti de cette opportunité, il aurait trouvé le moyen de kidnapper votre fille à un moment ou à un autre. Aucun parent ne monte la garde auprès de son enfant vingt-quatre heures sur vingt-quatre, s'il ignore qu'il court un danger.

— J'aurais dû l'anticiper, le danger, justement.

L'intensité de sa voix laissait deviner la violence de son sentiment de culpabilité.

— Pas si vous meniez une vie ordinaire, dans un quartier ordinaire.

— Il suffit de regarder les infos pour savoir que la menace est partout.

— Personne ne peut vivre en état de siège permanent.

Elle avait les yeux rivés sur son visage, avec l'espoir qu'il lui

accorderait un minimum de confiance et parviendrait à se pardonner. Mais son expression restait indéchiffrable.

Il s'avança jusqu'à la fenêtre.

— Vous avez l'air de bien maîtriser votre sujet.

— J'ai passé ma vie à faire des recherches sur ces questions.

Il glissa ses grandes mains dans les poches de son bomber en cuir.

— Mais vous n'avez pas été capable de retrouver votre sœur pour autant.

Jasmine était consciente qu'il n'aurait jamais lâché cette flèche cruelle si elle ne s'était pas permis de frapper à sa porte pour remuer un passé qu'il s'était savamment arrangé pour tenir à distance. Mais le coup porta, malgré tout. Ses parents n'avaient jamais proféré la moindre accusation. Mais elle savait qu'ils lui reprochaient son manque de vigilance, alors qu'elle était censée garder sa petite sœur. Qu'ils lui en voulaient de ne pas avoir été capable, par la suite, de donner une description valable de l'homme barbu. Et peut-être même la blâmaient-ils en secret de ne pas avoir su combler l'abîme que la disparition de leur « bébé chéri » avait laissé dans leurs cœurs.

— Je ne m'avoue pas vaincue.

— C'est bientôt Noël. Qu'est-ce que vous fichez en pays cajun ? s'enquit-il avec brusquerie. Et que fait votre mari ?

— Je ne suis pas mariée.

Son regard se porta sur sa poitrine, comme si elle le préoccupait au point de l'empêcher de rassembler ses pensées.

— Pouvez-vous justifier de votre identité, mademoiselle Stratford ?

Elle prit son sac à main sur la table de chevet, lui montra son permis de conduire, puis lui tendit une carte de visite.

— « Jasmine Stratford. La Contre-attaque. Soutien et assistance aux victimes. Association à but non lucratif », lut-il à voix haute.

Elle sourit.

— C'est bien moi.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je peux vous être utile ? demanda-t-il en glissant sa carte dans la poche de son blouson.

— Je vous l'ai déjà dit. Le kidnappeur que je recherche a la même signature que l'assassin d'Adèle. Je veux vérifier s'il existe d'autres ressemblances.

— Votre raisonnement se tiendrait s'il ne faisait pas abstraction de l'essentiel : Moreau est *mort*. Je l'ai abattu moi-même, de sang-froid, et si vous estimez que cela fait de moi un meurtrier au même titre que lui vous prenez des risques déraisonnables en venant me titiller.

Elle haussa un sourcil.

— Votre désir n'est pas de me tuer.

— Ah non ? Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer ça avec cette tranquille certitude ?

— Ce que vous avez en tête est moins douloureux.

L'énergie sexuelle émanant de lui était si forte que Jasmine la sentait ondoyer autour d'elle. Sa femme était morte depuis six ans. Il était possible, compte tenu de ce qui lui était arrivé, qu'il n'y ait eu personne d'autre depuis. Il lui donnait l'impression de ne pas avoir touché de femme depuis un certain temps, en tout cas. Autant dire qu'elle ne se sentait pas spécialement flattée par la flambée de désir dont elle faisait l'objet. Il vivait au cœur des marécages, dans la plus grande solitude, passant parfois des semaines d'affilée sans voir personne. Et il la tenait à portée de main dans une chambre à coucher, alors qu'elle ne portait presque rien sur le dos.

Les appétits de Fornier ne l'effrayaient pas, cependant. On sentait chez lui une imprévisibilité, une énergie assez sombre. Mais ce qui irradiait de lui était plus érotique que menaçant.

— Rien ne vous échappe, commenta-t-il avec ironie.

Retournant sa provocation contre elle, il effeuilla du regard le peu de soie qui dissimulait ses épaules et sa poitrine. Jasmine retint son souffle sous la lente caresse visuelle mais ne chercha pas à se couvrir. Elle voulait offrir une façade lisse, indifférente, lui montrer qu'elle n'était pas affectée. Mais les pointes durcies de ses seins se chargèrent de proclamer tout l'inverse.

Son trouble physique n'échappa pas au regard de Fornier. Un sourire averti glissa sur ses lèvres.

— Seriez-vous observateur, vous aussi ? rétorqua-t-elle.

— Vous êtes une femme magnifique. Tout homme en état de tenir debout ne demanderait qu'à poser la main sur vous.

— Et tout particulièrement les hommes qui vivent depuis des années avec des crabes et des alligators pour seule compagnie, répliqua-t-elle sèchement, luttant pour garder un minimum d'objectivité et de logique.

— On pourrait peut-être passer un marché ?

Jasmine le voyait venir de loin.

— Un marché ?

— Je vous donne ce que vous voulez ; vous me donnez ce que je veux.

Jamais Jasmine n'avait été sollicitée sexuellement par un homme de façon aussi désabusée. Et c'était la première fois, pourtant, que s'éveillait en elle un désir aussi immédiat et primitif. Réagissait-elle ainsi parce qu'elle s'identifiait à l'histoire de Romain ? Parce qu'elle admirait son courage et son inventivité, parce qu'elle était solidaire des regrets qu'il traînait derrière lui comme un boulet ? Elle avait épousé Harvey dans un grand élan de reconnaissance et parce qu'elle crevait sur pied de solitude. Les deux aventures qu'elle avait eues après son mariage lui avaient apporté des bénéfices similaires. Mais

jamais un pareil afflux de désir à l'état brut. Rien qui approche de près ou de loin la force de son attirance pour cet inconnu perturbé.

Repliant les doigts dans la paume de sa main, elle lutta contre la fascination qu'il exerçait sur elle.

— Désolée. Pour moi, la sexualité n'est pas une monnaie d'échange.

Il retrouva son sourire cynique.

— Je m'attendais à cette réponse.

— J'aime que les choses soient simples, rétorqua-t-elle en le regardant droit dans les yeux.

— Non, vous les aimez dépourvues de risque.

— Pas plus ni moins que vous.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Vous ne souhaitez pas réellement obtenir ce que vous venez de me demander.

Il plissa le front d'un air perplexe.

— Vous voulez parier ?

— Vous n'auriez pas formulé votre proposition de cette façon, si vous aviez vraiment voulu arriver à vos fins.

— Comment pouvez-vous affirmer ça, alors que vous ignorez qui je suis ?

— Statistiquement, quelles sont les chances pour qu'une femme accepte ce genre de marché ?

— Il existe toujours une possibilité pour qu'elle dise oui.

— Exact. Mais vous avez prévu une porte de sortie.

Il s'adossa au mur.

— Ah oui ?

— Au cas improbable où j'aurais accepté, vous conserviez la possibilité de procéder de façon si mécanique que cela vous aurait à peine changé de vos pratiques solitaires.

Elle précisa sa pensée avec un petit geste de la main qui provoqua chez lui un bel éclat de rire spontané.

— Je vous promets que ce serait très différent.

Pour Jasmine, la tentation était si forte qu'elle en avait des faiblesses dans les jambes. Le désir de se nouer autour de lui comme une liane et de reconforter cet homme ravagé par la souffrance était étrangement prégnant. Mais il était peu probable que Fornier accepte de se laisser toucher autrement que physiquement. Il était trop soucieux de prouver qu'il n'avait besoin de personne.

Elle secoua la tête.

— Non, ça ne marcherait pas.

Son sourire en coin s'élargit.

— Testez-moi avant de juger.

Elle en tremblait d'envie. Mais il serait irresponsable de sa part de se laisser prendre à ce miroir aux alouettes.

— La proposition est tentante. Mais pas assez pour que je franchisse le pas.

Laissant échapper un soupir théâtral, il frotta sa joue râpeuse.

— Donc, on en revient à votre sœur, c'est ça ?

— C'est ça.

— Que voulez-vous savoir alors ?

— Parlez-moi de Moreau.

— Il vivait à quelques kilomètres de chez nous, dans le Garden District. Un type solitaire et renfermé.

Le ton monocorde sur lequel il alignait les faits montrait qu'il cherchait à garder une distance intérieure avec le sujet.

— Moreau avait des antécédents. A vingt ans, il a été arrêté une première fois pour agression sexuelle sur une petite fille. Même chose à vingt-cinq ans, cette fois avec une victime adolescente. Mais il n'a jamais été condamné. C'était un type tordu, malade et dangereux. Et même si je suis le premier à admettre que j'ai eu tort de faire ce que j'ai fait la société peut me remercier pour services rendus. Voilà, c'est tout.

— Y avait-il d'autres suspects ?

— Quelques-uns. Mais aucune preuve matérielle n'a été trouvée contre eux.

Jasmine prit place sur son lit.

— En voulez-vous à Huff d'avoir saboté son enquête ?

— Non. Huff a pris un risque calculé. Et il a perdu.

— ... en vous faisant perdre, vous, par la même occasion.

— Sans les pièces à conviction, nous n'aurions pas pu le faire condamner, de toute façon.

— Et si les flics avaient agi le matin, une fois le mandat signé par le juge ?

— Moreau avait surpris Huff garé devant chez lui un peu plus tôt dans la journée. Il sentait l'étau se resserrer sur lui et il aurait sans doute brûlé l'enregistrement. Ou s'en serait débarrassé d'une façon ou d'une autre.

Un muscle se crispa à l'angle de la mâchoire de Fornier.

— Ce n'est pas Huff qui m'a trahi, c'est le système. Les droits civiques d'un agresseur sexuel reconnu l'ont emporté sur ceux d'une enfant innocente.

Ce constat amer, Jasmine le rencontrait fréquemment dans l'exercice de son métier.

— Quelqu'un d'autre était-il mêlé de près à l'enquête ?

— Comme qui, par exemple ?

— Je ne sais pas. Quelqu'un qui se serait intéressé aux investigations de Huff. En proposant de lui prêter mainforte, par exemple. Ou peut-être même quelqu'un qui se serait spontanément

accusé du meurtre.

— Comme les médias s'étaient emparés de l'affaire, nous avions toutes sortes d'appels de cinglés. Un type se disait coupable mais il n'était pas présent à La Nouvelle-Orléans au moment de l'enlèvement. Six personnes au moins étaient en mesure de le prouver.

— Et il n'y a eu personne d'autre que vous auriez remarqué ?

— Il y avait bien ce collègue de Huff, un flic de la base qui avait l'ambition de devenir inspecteur. Il n'était pas officiellement impliqué dans l'enquête, mais il a marqué un intérêt certain pour cette affaire. Huff pense que c'est sans doute lui qui l'a trahi auprès de l'avocat de la défense, en l'avertissant qu'il y avait eu perquisition illégale.

— Pourquoi aurait-il fait ça ?

— Huff et Black ne s'entendaient pas. Et Black brigait la place de Huff.

— D'après les journaux, c'était le témoignage de la mère de Moreau qui avait mis les irrégularités de l'enquête en lumière.

— C'est ce qu'a raconté l'avocat pour couvrir Pearson Black. Huff affirme qu'il n'y avait personne, chez Moreau, à part Francis Moreau lui-même. Mais Black avait aidé à fouiller la maison, donc il était plus ou moins le seul à être au courant.

— Avez-vous conservé un contact régulier avec l'un de ces deux hommes ?

— Je n'ai de contact régulier avec personne. Et je m'en trouve très bien.

— Mais vous êtes venu ici.

Il la regarda alors droit dans les yeux et fit ce dont elle l'avait cru incapable : il lui montra la part la plus vulnérable de lui-même.

— J'ai envie de vous croire, au sujet du collier.

— Il n'a jamais été retrouvé, n'est-ce pas ?

— Vous pouvez me dire ce qu'il est devenu ?

— Non. Tout ce que je sais, c'est que la personne qui a enlevé Adèle le gardait dans sa poche et caressait parfois le petit pendentif en souvenir d'elle.

Jasmine ne s'était pas rendu compte qu'elle détenait cette information. Les yeux de Romain s'humidifièrent. Mais l'impression qui émanait de lui attestait la colère plus que la faiblesse.

— Si vous me mentez, si vous me racontez cela pour me manipuler et m'entrôler dans votre combat...

— Je ne vous mens pas.

Il fit un pas dans sa direction.

— Alors *comment* le savez-vous ?

Elle détestait parler de ses dons parapsychiques. Sa réputation professionnelle, elle l'avait bâtie entièrement sur ses talents de profileuse. Et c'étaient eux qu'elle mettait en avant dans ses relations

avec les médias et les départements de police auxquels elle proposait son aide. Mais dans ce cas précis elle ne pouvait s'abriter derrière ces explications rationnelles.

— J'ai certaines... capacités intuitives.

Les deux plis amers se creusèrent un peu plus aux coins de la bouche de Fornier.

— Vous vous prenez pour une sorcière, comme la vieille gaga qui vit pas loin de chez moi ?

— Je ne me prends pour rien du tout. Mais il m'arrive, à l'occasion, d'avoir des... images, des impressions. Certaines d'entre elles sont claires, d'autres non. Elles arrivent sans rime ni raison. Je peux essayer de les provoquer en planchant sur une affaire particulière et en touchant quelque chose qui appartient à la victime ou à l'auteur. De temps en temps, ça fonctionne avec une facilité presque inquiétante. Mais la plupart du temps j'obtiens des signes aléatoires, fugaces et indécis, et je me demande si je ne suis pas en train de perdre la tête.

Sa sincérité eut le mérite de devancer les critiques qu'elle n'aurait sans doute pas manqué de susciter si elle avait montré plus d'assurance.

— Mais le crime dont il s'agit remonte déjà à plusieurs années, objecta-t-il.

— Le temps ne change rien à l'affaire. Je capte aléatoirement des bribes et des fragments. J'ai parfois la vision d'un acte ; ou j'ai accès à des pensées ou des sentiments. Mais ils peuvent être aussi bien d'aujourd'hui que d'hier ou même de demain.

— Et depuis combien de temps avez-vous cette *faculté* ?

— Depuis l'âge de quinze, seize ans. Peut-être était-elle là avant, mais je n'en avais pas conscience. J'attribuais mes intuitions à de simples coïncidences, ou je croyais que je devinais juste par un simple coup de chance. Je n'ai commencé à en parler vraiment que lorsque je me suis mise au profilage criminel.

Si seulement elle avait eu conscience de son don au moment où Kimberly avait été enlevée ! Peut-être existait-il déjà en friche, mais elle n'avait pas été en mesure de s'en servir. Elle s'était souvent demandé, par la suite, si cela aurait changé quelque chose. Peut-être aurait-elle intuitivement perçu le danger lorsque cet homme était entré chez eux ? Ou aurait-elle pu seconder utilement les enquêteurs ?

— Et ensuite ?

— Petit à petit, je me suis rendu compte que j'étais plus intuitive que la moyenne des gens. Parfois, je me surprénais à anticiper des événements, à indiquer des lieux où des gens étaient morts. De temps en temps, je retrouve le cheminement des pensées d'un criminel. A force de concentration, je suis parvenue, peu à peu, à faire le tri entre

ce qui venait de moi et ce qui venait de l'extérieur. Mais cela reste une approche très rudimentaire et inexacte. Je fais juste ce que je peux.

— Pouvez-vous me dire ce que je pense, là ?

Il faisait le malin. Elle lui jeta un regard noir.

— Je ne suis pas une bête de cirque. Et je ne suis même pas certaine de souhaiter savoir ce que vous avez dans la tête.

Fornier la surprit en reculant d'un pas.

— Je pensais qu'il y avait des choses plus étranges encore sur cette terre et dans le ciel.

— Je ne vous demande pas de me croire.

De nouveau, elle eut l'impression qu'il avait envie de la toucher. Mais pas sexuellement, cette fois. Il la sentait sur la défensive et voulait la rassurer, la calmer. A cet instant, elle l'aurait probablement autorisé à la prendre dans ses bras. Mais il se dirigea vers la porte.

Jasmine hésita à le retenir. Elle aurait aimé le questionner plus longuement au sujet de Moreau. Mais il lui avait donné le nom d'un nouveau protagoniste qui pourrait peut-être lui apprendre quelque chose : Pearson Black. C'était déjà un début. Et elle savait, à présent, où trouver Fornier s'il lui fallait des informations supplémentaires.

— Le message que vous avez reçu, celui qui était rédigé en lettres de sang..., dit-il en se retournant juste au moment de quitter sa chambre.

— Oui ?

— Qu'est-ce qu'il disait ?

— « Arrête-moi. »

— « Arrête-moi », répéta-t-il à voix basse.

Pendant quelques instants, elle le sentit à des années-lumière de distance. Mais il se ressaisit très vite.

— Je peux le voir ?

— Il est dans un laboratoire médico-légal, en Californie.

— Seriez-vous capable, de mémoire, de me montrer de quelle façon il était écrit ?

Sa question fit battre le cœur de Jasmine plus vite.

— Bien sûr.

Elle prit une feuille de papier sur le secrétaire et traça les lettres telles qu'elle les avait observées sur le message — avec l'étrange succession de minuscules et de majuscules et les « e » dessinés un peu comme des esperluettes.

A-R-R-e-T-e M-o-i.

Elle vit un éclair de reconnaissance dans le regard de Romain. Il avait été frappé par quelque chose, de toute évidence. Mais il ne précisa pas quoi.

— Bon. Eh bien, voilà votre mission toute tracée.

Elle le regarda, interdite.

— C'est tout ce que vous avez à me dire ?

— Votre histoire n'a rien à voir avec la mienne.

Sur cette affirmation péremptoire, il quitta la chambre.

Jasmine contempla fixement le bout de papier qu'elle avait sous les yeux. Quelque chose, pourtant, l'avait interpellé violemment dans les lettres qu'elle venait de tracer. Sinon, il ne serait pas devenu aussi livide sous son hâle.

Son casque sanglé derrière lui sur le siège, Romain roulait à une allure démentielle, le visage livré au vent glacial qui lui coupait le souffle, lui fouettait les joues et les cheveux. *Et si l'homme qu'il avait tué n'était pas l'assassin d'Adèle ?*

Non, impossible. Il ne pouvait pas avoir commis une telle erreur. Moreau était un pédophile avéré, arrêté deux fois déjà pour agression sexuelle sur mineures. Il n'avait jamais été condamné, certes. Mais on avait retrouvé du sang d'Adèle sur l'un de ses pantalons. Et les barrettes de sa fille dans sa maison. Même en imaginant que ces preuves aient été trafiquées, il y avait eu cet immonde enregistrement vidéo.

Il sentit ses muscles se rigidifier au souvenir des images de Moreau violentant sa fille. Indifférent au danger, il accéléra encore, sans se soucier de la chaussée humide ni de l'obscurité. Il avait besoin d'une poussée maximale d'adrénaline pour combattre les doutes, la révolte — pour oublier l'horreur.

Regarder l'enregistrement avait été au-dessus de ses forces. Mais Huff lui avait assuré que l'homme qu'on voyait sur la vidéo avait la corpulence, l'allure et les vêtements de Moreau, même si on ne distinguait jamais ses traits. Quelle probabilité existait-il pour que l'assassin d'Adèle ait été quelqu'un d'autre ?

Aucune. La disparition de la petite sœur de cette Jasmine Stratford remontait déjà à seize ans. Penser qu'il pouvait y avoir un rapport avec l'enlèvement d'Adèle paraissait pour le moins tiré par les cheveux. A moins de supposer que Moreau ait kidnappé la sœur, dans le temps, et que quelqu'un d'autre — un malade quelconque — se soit chargé d'envoyer le bracelet seize ans plus tard pour narguer Jasmine.

Mais le nom d'Adèle avait été tracé, lui aussi, avec les consonnes en majuscule et ces mêmes « e » bizarres. Un détail que n'avaient pourtant pas mentionné les journaux. Huff avait gardé le silence sur l'aspect particulier du graphisme de l'assassin. Dans ces conditions, comment expliquer que la personne qui avait envoyé le bracelet de La Nouvelle-Orléans ait rédigé son message avec du sang, en reproduisant les « e » à l'identique ?

Non seulement Romain ne parvenait pas à trouver une explication logique, mais il se sentait terriblement en colère. En colère parce que ce n'était pas fini. En colère parce que d'autres Moreau continuaient à

sévir de par le monde. En colère parce que Jasmine était venue le déloger de ses certitudes.

Le rugissement de sa moto écrasait tous les autres sons, hormis le grand fracas du vent. Et c'était ce qu'il voulait. Il ne demandait plus grand-chose à la vie, désormais. Juste un peu de tranquillité.

Et, la tranquillité, il l'aurait. Il retournerait à sa chasse, à sa pêche, au bricolage de sa moto. Et tôt ou tard il oublierait jusqu'à l'existence de Jasmine Stratford. Elle se prenait pour un médium ? Et puis quoi encore ? Les gens qui se disaient investis de pouvoirs parapsychiques étaient soit des charlatans, soit des malades mentaux.

Restait juste un petit problème, néanmoins : il ne s'expliquait toujours pas comment elle savait, pour le pendentif d'Adèle.

* * *

Jasmine n'avait pas bougé de son hôtel, après le départ de Romain. Alors comment expliquer sa présence inattendue dans la chambre à coucher de Fornier ? Elle ne se souvenait pas d'avoir pris sa voiture pour rouler en direction du bayou. Et pourtant, dans la faible lumière vacillante, elle discernait la table de chevet de Romain, sur laquelle se trouvaient une lampe à huile et un réveil à piles. Sur sa commode, il avait posé sa montre ainsi que sa monnaie. Ses chaussures étaient placées devant l'armoire dans un alignement parfait. Et ses vêtements soigneusement pliés sur une chaise.

Le seul point de désordre de la chambre se situait au niveau du lit. Mais c'était apparemment le dernier des soucis de Romain en ce moment. Elle vit le jeu puissant de ses muscles alors qu'il la faisait rouler sous lui et se penchait pour l'embrasser, avidement, bouche ouverte. Sa langue jouait avec la sienne et il la poussait à s'abandonner sans réserve, l'amadouant, baiser après baiser, pour l'autoriser à finir de la dévêtir.

Et le plus étonnant, c'est qu'elle se montrait consentante. Chaque geste, chaque attouchement de Romain mettait à mal ses maigres défenses, comme des rafales de vent menaçant de briser les fragiles amarres d'un bateau. Elle sentait l'emprise de sa volonté se desserrer et le sang bouillonner à ses tempes à mesure qu'elle accueillait chaque nouvelle sensation, avec une impudeur surprenante.

Il releva la tête pour la regarder. Ses paupières mi-closes étaient alourdies par le désir, son regard incandescent, sa bouche luisante encore de l'écume de leurs baisers. Jasmine avait conscience de se comporter avec une imprudence totale. Elle ne savait même pas comment elle avait atterri là ! Sa présence dans le lit de Romain confinait à l'absurde, et pourtant elle ne parvenait pas à mettre un terme à ces étreintes déraisonnables. Son désir pour lui était

apparemment aussi puissant que le sien.

— Mmm...? chuchota-t-elle d'un ton interrogateur en le voyant hésiter.

— Tu es belle, dit-il en français cajun.

Jasmine ne comprenait qu'à demi les mots qu'il lui murmurait, mais elle aimait sentir les syllabes inconnues glisser sur ses lèvres. Il lui parlait en anglais aussi, tout en lui embrassant et lui mordillant le cou. « Tu es douce, tellement douce... ».

Fermant les yeux, elle se livra à ses caresses, le laissant exercer en toute liberté un art du toucher qu'il pratiquait avec un réel talent. Sans qu'il ait été question de contraceptifs, elle en vint à le solliciter, à le supplier, puis à prendre elle-même l'initiative. Sans doute était-ce leur chagrin partagé qui endormait ainsi sa conscience et l'empêchait de se préoccuper des éventuelles répercussions. Indifférente à tout sauf à la splendeur du présent qui réchauffait son abyssale solitude, elle se plaça sur lui et le prit en elle. De chaque main, il lui agrippa les cuisses et l'aida, l'encouragea jusqu'à ce que les vagues de son plaisir s'intensifient et se rapprochent pour ne plus former qu'une seule onde de choc. Elle partit comme une torche et gémit, soulevée par un nouveau raz de marée de plaisir, lorsqu'il atteignit l'orgasme à son tour.

Le souffle coupé, elle retomba contre le torse de Romain. Il lui caressa le front en chuchotant en cajun.

— Ça n'a jamais été aussi bon.

Avant qu'elle ait pu lui demander de traduire, Jasmine se réveilla, haletante, chamboulée et repue — mais seule dans sa chambre d'hôtel.

Désorientée, elle scruta le plafond. Comment pouvait-elle se trouver dans son lit, à Portsville, alors que sa peau frissonnait encore sous les caresses de Romain et que l'odeur de fumée de bois de sa cheminée lui flottait toujours dans les narines ?

Avec un soupir de soulagement, elle se dressa sur son séant. Ils n'avaient pas réellement fait l'amour. C'était matériellement impossible, puisqu'elle n'avait pas quitté sa chambre. Mais ce qui venait de se passer était trop précis, trop détaillé pour qu'il puisse s'agir d'un rêve. Elle était en mesure de décrire le corps de Romain par le menu. Alors qu'elle ne l'avait jamais vu qu'habillé.

Brusquement, Jasmine comprit ce qui était arrivé. Ce n'était pas *son* rêve dont elle venait de faire l'expérience.

C'était celui de Romain.

* * *

— Hé ! Qu'est-ce que t'viens faire ici, toi ?

La quarantaine alerte, Casey Lynn Konitz était l'heureuse

propriétaire du café-restaurant local où une clientèle majoritairement constituée de pêcheurs déjà âgés venait boire son café du matin et commandait ce qu'elle appelait « la grue » — une bouillie de semoule de maïs qu'elle consommait au petit déjeuner. Casey était également la seule personne dans tout Portsville à posséder un ordinateur.

— J'ai besoin de me connecter, expliqua Romain, leurs deux voix se perdant dans le brouhaha des conversations mi-anglaises mi-cajuns.

— T'as bien une drôle de tête ce matin, Ti-Côte.

Il avait passé une nuit agitée, en effet. Pendant chacune de ses brèves phases d'endormissement, il avait fait l'amour à Jasmine Stratford. De plus en plus violemment. Mais les rêves, même les plus enflammés, ne suffisaient pas à assouvir le désir très réel qui le tourmentait depuis qu'il l'avait vue en tenue de nuit dans sa chambre d'hôtel. Il était frustré, irrité et inquiet à l'idée que la femme entrée dans sa vie la veille ne bouleverse de façon irrémédiable le fragile équilibre instauré depuis sa sortie de prison.

— Sois gentille avec moi, Casey, tu veux bien ?

— Je ne le dis pas par méchanceté. Tu es toujours beau comme le diable. Mais t'as l'air *cagou*, ce matin.

— Mais non, je ne suis pas malade. Je vais très bien.

— Tu es sûr ?

— Sûr et certain. Je voudrais juste aller sur internet.

— Pour quoi faire, *asteur* ?

Romain savait que Casey ne voyait aucun inconvénient à mettre son ordinateur à sa disposition. Mais comme tous les gens du coin elle était curieuse comme la peste. A Portsville, les commérages étaient l'unique source de distraction. Surtout pendant la saison d'hiver.

— J'ai des achats à faire.

Elle haussa les sourcils.

— Pour Noël ?

— Peut-être, oui.

En vérité, il n'avait pas prévu de faire de cadeaux. Ses parents l'attendaient à Mamou pour partager le repas de fête. Mais ils se contenteraient très volontiers des crevettes — « *chevrettes* », en français cadien — qu'il pêcherait dans les filets de son chalut quelques jours avant la fin de la saison. Ils rempliraient leur congélateur et ils s'en serviraient pour confectionner des « boulettes de chevrettes », plat traditionnel servi pour le jour de l'an. Il adorait ces beignets faits à base de crevettes fraîches et d'épices. Mais l'idée de retourner à Mamou pour les fêtes ne l'enchantait pas outre mesure, sachant que sa sœur aînée serait présente, avec son mari et ses enfants. Susan avait étudié à Harvard, épousé un avocat et déménagé à Boston. Elle avait superbement réussi dans la vie et il était fier d'elle. Mais Susan ne lui pardonnait pas d'avoir accepté de se laisser condamner à la prison

après avoir tiré sur Moreau.

— Avoue plutôt que tu cherches une petite femme, le taquina Casey. Je parie que tu vas t'inscrire sur un site de rencontres.

— Même pas, dit-il. Si je prends une femme, je l'achèterai par correspondance.

Elle éclata de rire.

— N'importe quoi. Comme si un homme comme toi avait besoin de payer pour se marier !

— L'avantage d'une épouse payante, c'est qu'on peut l'avoir à sa botte. Elle sera douce et soumise, toujours prête à me frotter le dos ou à cuisiner mon dîner.

Il s'étira, prenant plaisir à asticoter Casey. Elle pouffa de rire et lui appliqua une bourrade.

— Pff... Tu t'ennuierais ferme avec une femme docile. Il te faut une fille qui a du répondant.

— Je ne pourrais jamais la tenir. N'oublie pas que je suis un fiston à sa maman.

Elle roula les yeux dans ses orbites.

— N'importe quoi ! Tu sais que je t'aime gros, Ti-Côte. Mais tu es un loup déguisé en agneau.

La sonnerie tinta au-dessus de la porte, annonçant l'entrée d'un nouveau client. Casey lui fit signe de passer dans la pièce à l'arrière où se trouvait l'ordinateur et attrapa un menu pour l'arrivant.

— Je t'apporterai du gruaux aux pommes et à la cannelle, promet-elle en s'éloignant. Tu voudras autre chose ?

— Non, non, ça ira.

Il était trop pressé de se connecter pour s'inquiéter de son repas du matin. Jasmine Stratford affirmait avoir besoin de son aide pour retrouver sa petite sœur kidnappée. Mais il était prêt à parier que la sœur en question n'était qu'une fiction commode. Jasmine faisait probablement partie d'une association militant pour les droits des criminels. Et elle voulait s'attacher à démontrer qu'il n'avait pas tué la bonne personne. Ou elle était journaliste et déterminée à rédiger un article en exclusivité. Ou écrivain, avec un contrat déjà signé pour son futur ouvrage : *Quand les pères se transforment en tueurs*. Quel que soit le cas de figure, elle avait dû interroger Black au préalable. C'était le seul — à l'exception de Huff — qui avait pu lui fournir la description des lettres tracées sur le mur.

Pour le pendentif, impossible de trouver une explication, en revanche. Comme il n'avait pas fait le lien entre la perte du collier et la disparition d'Adèle, survenue une semaine plus tard, il ne l'avait pas mentionnée à la police. Ni Huff ni Black n'étaient donc au courant.

Mais en creusant un peu il finirait bien par découvrir d'où Jasmine Stratford avait tiré toutes ses informations. Romain tapa son nom dans

une fenêtre, mais la suite d'occurrences qui apparut à l'écran eut pour seul effet de le perturber davantage. Car Jasmine Stratford, de toute évidence, était bien celle qu'elle prétendait être :

« ... l'activiste pour la défense des droits des victimes, Jasmine Stratford, a établi le profil criminel qui a fini par conduire à l'arrestation de Bellamy... »

« Jasmine Stratford, de l'association à but non lucratif La Contre-attaque, s'est entretenue, aujourd'hui, avec les autorités de... »

« ... Mme Purdue est formelle : jamais elle n'aurait retrouvé sa fille sans l'aide de la militante pour la défense des victimes, Jasmine Stratford, dont la propre sœur a été kidnappée, il y a quatorze ans... »

« ... Cerveaux criminels : profilons la profileuse. Après l'affaire Robbins, largement médiatisée, Jasmine Stratford a été qualifiée de meilleure profileuse psychologique du pays. Elle n'est pourtant diplômée ni en psychologie ni en droit. Avec juste un équivalent du baccalauréat, l'investigatrice de talent attribue à une tragédie personnelle l'intérêt qu'elle porte aux comportements déviants ; un intérêt qui a poussé cette autodidacte à pousser toujours plus loin ses recherches. S'il faut en croire Jasmine Stratford, les tueurs agissent pour satisfaire certaines pulsions. Repérer les fantasmes inconscients des criminels pervers aide à les comprendre et parfois à prédire certains de leurs actes... »

— Tiens, voilà pour toi, Ti-Côte. J'ti pose ton café icitte ?

Il détacha les yeux de l'écran pour remercier d'un signe de tête Casey, qui avait réussi à caser une tasse et une assiette fumantes sur un coin du bureau, entre deux piles de papiers.

Elle fronça les sourcils en découvrant l'article qu'il consultait.

— Drôles de cadeaux que tu commandes sur internet. Ils ne vont pas te coûter trop cher, ceux-là.

— C'est vrai.

Ce qu'il venait de lire risquait d'avoir un coût, pourtant. Un coût très élevé, même. Car si Jasmine Stratford disait vrai il n'était pas complètement impossible que, d'une façon ou d'une autre, si sidérant que cela paraisse, il se soit trompé en croyant abattre le meurtrier d'Adèle...

* * *

Rien n'avait préparé Jasmine à rencontrer Fornier dans le bar-restaurant Chez Casey. Elle n'avait pas entendu rugir sa moto au petit

matin, et n'avait pas vu l'engin de choc garé sur le port. Mais il disposait vraisemblablement d'un autre véhicule, type pick-up ou camionnette, ne serait-ce que pour transporter son matériel et ses vivres.

Quoi qu'il en soit, l'identité de l'homme de haute taille qui émergeait du fond de la salle ne faisait aucun doute. Elle l'aurait reconnu à sa démarche, à son allure, même sans voir son visage. Elle se dissimula derrière son menu en priant pour qu'il passe son chemin sans la voir. Même si elle n'avait pas réellement passé la nuit avec lui, l'impression était quasiment identique. La surface entière de sa peau brûlait encore au souvenir de ses mains hardies. Elle se sentait d'autant plus troublée que la façon dont ils avaient fait l'amour, dans le rêve de Fornier, répondait point par point aux exigences de sa propre sensualité.

La chance, en tout cas, n'était pas de son côté aujourd'hui. N'entendant pas le petit carillon qui accompagnait l'ouverture de la porte, elle jeta un coup d'œil prudent par-dessus son menu. Et le vit à la caisse, en train de glisser son portefeuille dans sa poche, le regard rivé sur elle. Jasmine pesta en silence d'avoir relevé la tête une seconde trop tôt. Reposant son menu, elle sourit poliment tout en essayant de retrouver où ils en étaient, elle et lui, avant son incursion mouvementée dans les rêves érotiques de Romain.

« Nous sommes juste deux inconnus pas spécialement bien disposés l'un envers l'autre », se rappela-t-elle. Mais des visions érotiques continuèrent à faire irruption dans ses pensées — les bras et le torse nu de Romain alors qu'il se tenait en appui au-dessus d'elle, la pression de la cuisse qu'il avait glissée avec assurance entre les siennes, l'expression presque douloureuse sur son visage lorsque la jouissance l'avait emporté au-delà de tout contrôle.

Un rêve trop entêtant pour se laisser oublier facilement.

Fornier ne lui rendit pas son sourire mais se fraya un chemin entre les tables pour s'asseoir d'autorité en face d'elle.

— Mais je vous en prie, joignez-vous à moi, ironisa-t-elle.

Il soutint son regard.

— C'est vous qui êtes venue me chercher, Jasmine, O.K. ?

— Je repars ce matin. Vous n'aurez pas à subir ma présence trop longtemps.

— Avez-vous l'intention de parler à Black lorsque vous serez de retour à La Nouvelle-Orléans ?

— S'il n'a pas pris de congé pour les fêtes, oui.

— Et s'il s'est absenté ?

— J'attendrai son retour.

— Vous comptez passer Noël en Louisiane ?

— Ça a tout l'air d'en prendre le chemin, oui.

— Et votre famille ? Est-elle prête à se passer de vous ?

Sa famille... Elle faillit éclater de rire à l'idée que ses parents pourraient s'intéresser à ses projets pour les fêtes. Mais elle préféra ne rien laisser transparaître plutôt que d'avoir à expliquer sa réaction à Fornier.

— Je suis déterminée à trouver ce que je cherche.

Romain prit une petite serviette en papier sur un présentoir et lui demanda un stylo qu'elle sortit de son sac. Il traça quelques lettres puis lui montra la serviette.

« a-D-è-L-e »

Un frisson parcourut Jasmine lorsqu'elle vit les majuscules disparates et les « e » bizarrement formés. C'était ce que Romain avait vu la veille et qu'il avait choisi de fuir.

Elle se renversa contre son dossier.

— Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis, Romain ?

— Si j'avais pu faire abstraction de votre histoire, je l'aurais fait.

— Et vous n'avez pas pu parce que...

— Cela n'aurait pas été juste.

En d'autres termes, la vérité était la vérité et il refusait de se cacher la tête dans le sable, même si cela l'acculait à des remises en question douloureuses. Jasmine ne pouvait que s'incliner devant son courage.

— Vous acceptez de m'aider, alors ?

— C'est ce que je viens de faire.

Il se leva et sortit un trousseau de clés de sa poche. Pour lui, la discussion était close. Mais Jasmine avait encore une question en réserve.

— Vous êtes tatoué ?

Son sourcil levé lui donna un air sarcastique.

— A deux endroits, même.

— Un cœur avec un ruban portant le prénom de votre fille ?

Une part d'elle-même espérait qu'il lui dirait non, lui signifiant qu'elle avait échoué à ce petit test. Il lui arrivait par moments de se tromper. Et lorsque c'était le cas elle se disait qu'elle n'était, au fond, pas si différente des autres.

Visiblement déstabilisé, Romain hésita avant d'acquiescer d'un signe de tête.

— Oui, c'est ça. Pourquoi cette question ?

Vérifier de façon irréfutable que, là encore, son « intuition » avait fonctionné secoua Jasmine. Chaque fois, elle avait le sentiment de n'utiliser qu'une infime partie de son don. Mais elle n'était pas certaine d'avoir envie de développer davantage ses capacités de perception. Elle était convaincue qu'elle n'avait pu partager les fantasmes oniriques de Romain que parce qu'il l'avait, d'une certaine

façon, invitée à entrer dans son rêve, et que leurs deux désirs s'étaient répondu en écho. Avec aucun autre homme, en tout cas, elle n'avait vécu ce type d'expérience.

— Je voulais juste m'assurer que je ne me trompais pas.

Romain scruta son visage avec une attention soutenue.

— Et mon second tatouage, il ressemble à quoi ?

Et si elle lui donnait une réponse fausse ? Il en conclurait qu'elle tenait son savoir sur le premier d'une personne qui l'aurait vu nager. Ou pêcher torse nu. Mais, si l'histoire de sa fille était liée à celle de Kimberly d'une façon ou d'une autre, il viendrait peut-être un moment où elle aurait besoin que Romain Fornier croie en ses facultés.

— Une rose avec le prénom de votre femme décédée.

Son visage resta figé en un masque impassible.

— Où est-il ?

— Son prénom ? Le long de la tige de la rose.

— Je parle du tatouage en lui-même.

— Sur la partie plate de l'omoplate, répondit-elle, rougissant au souvenir d'avoir posé les lèvres à cet endroit précis durant la nuit.

Il réfléchit un instant en faisant tourner ses clés autour de l'anneau.

— Vous avez envie de me dire comment vous savez cela ?

— Pas vraiment, non.

Il hésita, puis haussa les épaules, comme s'il avait compris qu'il ne serait pas très judicieux pour lui de se laisser aspirer encore plus avant dans les bizarreries de son univers psychique.

— A votre guise. Je vous souhaite bonne chance pour la suite de vos recherches.

Incapable de résister à la tentation, Jasmine lui lança une ultime provocation.

— Ah, juste une dernière chose : n'oubliez pas de soigner la coupure que vous avez sur la cuisse.

* * *

— Désolé. Pearson Black ne fait plus partie de nos effectifs.

Jasmine soupira. Le brigadier à l'accueil derrière la vitre pare-balles du poste de police n'avait pas consulté son ordinateur avant de lui fournir cette information. Il connaissait Black de nom, manifestement.

— Vous en êtes certain ?

— Ah, ça oui ! Pour en être certain, j'en suis certain.

Le badge sur l'uniforme du brigadier chauve indiquait « P. Kozlowski ».

— Il a été muté il y a longtemps ?

— Il n'y a pas eu de mutation. Black a été viré il y a un an.

Jasmine luttait pour surmonter sa déception devant cette nouvelle complication.

— Vous le connaissiez bien ?

— Comme ci comme ça.

La réponse claqua sèchement.

— Et vous ne l'aimiez pas beaucoup, apparemment ?

Kozlowski baissa les yeux sur la carte de visite qu'elle venait de lui faire passer.

— C'est pourquoi déjà que vous vous intéressez à Black ?

— J'espère qu'il pourra m'apporter un complément d'information sur une affaire.

— Quelle affaire ?

Son attitude était sceptique. Les investigateurs extérieurs à la police ne lui inspiraient aucune confiance, visiblement.

— Adèle Fornier.

Kozlowski regarda autour de lui pour s'assurer que personne n'écoutait avant de s'éclaircir la voix.

— Elle a fait tant de remous que nous en avons eu notre dose pour le restant de nos jours, de l'affaire Adèle Fornier.

— Je comprends. L'erreur de l'inspecteur Huff a eu des répercussions désastreuses pour beaucoup de monde.

— Si on peut appeler ça une erreur.

— Vous appelleriez ça comment, vous ?

Il se passa la langue sur les dents.

— C'est de la vieille histoire.

Elle lui avait donné sa carte, mais cela ne signifiait pas grand-chose pour lui. Rien ne lui prouvait qu'elle était bien celle qu'elle prétendait être. Et il ne savait rien non plus de ses buts véritables.

— Vous avez participé à l'enquête ?

— Pas vraiment, non.

— Mais vous étiez informé de ce qui se passait.

— Sans plus. Le meurtrier est mort, de toute façon.

— C'est ce que j'ai entendu dire, oui.

Il lui jeta un regard circonspect.

— Alors qu'espérez-vous apprendre de Black, au juste ? Il n'a pas participé à l'enquête non plus.

— On m'a dit qu'il l'avait suivie de très près. Et j'ai découvert des points communs entre Moreau et l'homme qui a kidnappé ma jeune sœur, il y a seize ans, à Cleveland.

Le regard du brigadier s'éclaira.

— Ah, mais c'est *vous* ! Je vous ai écoutée à l'émission *America's Most Wanted*. Quand, déjà ? Le mois dernier ?

— Vers la mi-novembre, oui.

— Il me semblait que je vous avais déjà vue quelque part. C'est

vosre carte de visite qui m'a induit en erreur. Comme j'avais pris l'émission en cours de route, j'avais cru comprendre que vous étiez du FBI.

— Il m'arrive de travailler pour eux en tant que consultante.

— C'est ce que j'ai dû entendre.

A présent qu'il la situait mieux, l'attitude de Kozlowski se réchauffait sensiblement.

— Ça fait quoi, alors, de passer à la télé ?

Jasmine dissimula un sourire devant tant d'enthousiasme. Et chercha un terrain de proximité possible avec le brigadier Kozlowski :

— C'est encourageant d'avoir les médias avec nous, pour une fois.

— Ça, je ne vous le fais pas dire.

— J'imagine que je ne vous apprends rien, mais ils ont pu arrêter le type dont j'avais établi le profil.

— La semaine qui a suivi l'émission, je crois.

— Dans les vingt-quatre heures, en fait.

— Je fais un tour sur leur site tous les deux ou trois jours.

— A propos de Black...

Il fit la grimace et leva la main pour l'arrêter.

— Ne perdez pas votre temps avec ce type. Il s'intéressait à toutes les affaires qui faisaient sensation. Mais c'était un flic lamentable. Le pire qu'on puisse imaginer, même.

Ainsi, elle avait deviné juste. Kozlowski n'appréciait pas son ancien collègue.

— J'aimerais le questionner quand même. Vous savez où je pourrais le trouver ?

Il jeta un nouveau regard par-dessus l'épaule et parut rassuré de constater que personne n'écoutait.

— La dernière fois que j'ai entendu parler de lui, il travaillait comme vigile dans le centre commercial d'un quartier assez chaud.

— Il est dans une mauvaise passe, alors ?

— On peut dire ça, oui.

Ses lèvres frémirent en une amorce de sourire. Les mésaventures de Black ne semblaient pas l'affliger beaucoup, apparemment.

— Vous connaissez La Nouvelle-Orléans ?

— Très peu.

— Alors, il faudra attendre de voir le quartier de vos yeux pour comprendre à quel point il est tombé bas. Je vais vous faire un plan.

Ainsi, en l'espace d'à peine quelques minutes, Kozlowski s'était transformé en allié. Intéressants, les effets secondaires d'un minimum de célébrité.

— Qu'est-ce que vous déplaissait chez Black ? demanda-t-elle pendant qu'il lui dessinait son plan.

— Il était... bizarre.

— De quel point de vue ?

— J'imagine que, comme moi, vous devez voir pas mal d'horreurs dans votre métier, répondit-il en lui faisant passer le plan. Ce n'est pas ce qu'on préfère, mais on sait que c'est un aspect incontournable du boulot et on se débrouille pour faire avec.

— C'est à peu près comme ça que je vois les choses, oui.

— Eh bien, avec Black, c'était le contraire. Il ne se contentait pas de *faire avec* la dépravation, la violence ; il s'en nourrissait, si l'on peut dire. Plus la situation était tordue, plus ça l'excitait. C'était un drôle de conna... de coco, rectifia-t-il, in extremis. Je me demande comment sa femme le supporte. Et je me fais du souci pour son fils de quatre ans.

— Si je comprends bien, il aime les scènes de meurtre.

— Ou les scènes de bataille. Les accidents de voiture. Tout ce qui est sanglant. Il faisait toujours plein de photos et conservait les plus *gore* dans un album. Il ne manquait jamais une occasion d'assister à une autopsie et nous les racontait ensuite par le menu. Vers la fin, il tenait même un blog.

— Comment le savez-vous ?

— Ben, parce que je le lisais, tiens ! Et je n'étais pas le seul. Faut voir ce qu'il racontait. Il donnait de lui une image encore plus inquiétante que celle des types qu'il mettait à l'ombre.

— Et le chef de police ? Que pensait-il de Black ?

— Il ne l'aimait pas. Personne ne l'appréciait, d'ailleurs.

Jasmine savait que les individus souffrant de personnalités pathologiques étaient souvent attirés par les métiers de la police. Par chance, la plupart échouaient aux tests de sélection et aux entretiens. Mais tout système avait ses failles.

— Comment se fait-il qu'on l'ait laissé entrer au NOPD ?

— Au début, il n'avait pas l'air si mal. Mais ses défauts se sont accusés au fil du temps.

Jasmine prit le plan et ajusta la bride de son sac.

— Et qu'est-ce qui a provoqué son renvoi, au bout du compte ?

La porte d'entrée du poste de police s'ouvrit derrière elle, livrant passage à une femme d'allure massive. Kozlowski appela un de ses collègues brigadiers pour accueillir l'arrivante. Puis il annonça à Jasmine qu'il prenait sa pause et qu'il la retrouverait à l'extérieur.

Elle le vit se frayer un chemin entre les bureaux placés derrière la séparation de verre et sortir par une porte latérale métallique. Il l'escorta alors jusqu'à l'extérieur.

— Si vous répétez ce que je vais vous dire, je nierai, annonça-t-il d'emblée.

Elle leva la main en signe de serment.

— Ne vous inquiétez pas. Je tiendrai ma langue.

— Un inspecteur a surpris Black en train de voler du matériel de

preuve dans une affaire importante.

C'était donc ça qu'il brûlait de divulguer...

— Vous plaisantez ?

Kozlowski laissa passer un homme âgé qui entra avant de répondre.

— Je suis on ne peut plus sérieux. Il s'agissait d'un double homicide et nous tenions le coupable. Pourquoi Black a essayé de magouiller pour le disculper, franchement, ça me dépasse.

— Il a été acheté ?

— Possible. Un salaire de flic suffit à peine à nourrir une famille. Et sa femme était au chômage, à l'époque.

— Il était passé inspecteur ?

Kozlowski se gratta la tête.

— Non. Il n'est jamais arrivé jusque-là.

— Il connaissait l'accusé, peut-être ?

— Pas à ma connaissance, non.

— Il devait quand même avoir une raison pour agir ainsi.

Il haussa les épaules.

— L'argent, peut-être, comme vous venez de le dire vous-même.

— A moins qu'il n'ait cherché à ternir la réputation de la police ? C'était peut-être sa façon de se venger de ses collègues avec qui il ne s'entendait pas ?

— Il a prétendu qu'il procédait à une simple vérification, qu'il voulait être certain que les pièces à conviction étaient réunies. Mais son histoire ne tenait pas debout. Il n'était même pas affecté à l'enquête.

— Comment s'est-il fait prendre ?

— Il a été surpris en flagrant délit alors qu'il tentait d'intervertir deux échantillons d'ADN.

— Et il a eu à répondre de son acte devant les tribunaux ?

— Non. Le chef de police n'a pas voulu de ce genre de publicité, après le drame de Katrina. Il avait déjà assez à faire pour réorganiser son service et regagner la confiance du public.

— De toute façon, il savait qu'aucune police, dans ce pays, n'accepterait de prendre Black après un renvoi pour faute.

— Oui, c'est sûr. Il a dû se reconvertir dans la sécurité, du coup. Il faut bien gagner sa vie d'une façon ou d'une autre.

Jasmine jeta un coup d'œil au plan que Kozlowski lui avait remis.

— C'est ici qu'il travaille ?

Elle désigna la croix qu'il avait dessinée à côté d'un supermarché.

— Un de mes amis l'a vu patrouiller en uniforme sur un parking, là-bas. Il y a un bar assez mal fréquenté dans le secteur. Je pense qu'il assure la sécurité du bar et pas du supermarché. Mais je ne me souviens plus comment il s'appelle.

— Il y a longtemps que votre ami l'a croisé ?

— Un mois ou deux.

Jasmine pria pour que Black ait réussi à garder son job.

— Et l'inspecteur Huff ?

— Comment ça, l'inspecteur Huff ?

— C'était un bon flic ?

— Le meilleur, répondit-il sans une hésitation.

Et pourtant Huff avait, lui aussi, pris des libertés avec la loi. Kozlowski l'avait reconnu à demi-mot.

— Et où est-il, maintenant ?

— J'ai entendu dire qu'il avait été muté dans le Colorado.

— A Denver ?

— Je ne sais pas trop.

— Et comment ça se passait, entre Huff et Black ?

— Le jour où Huff est parti d'ici, il est allé tout droit dans le bureau du chef et a déclaré que Black était une menace pour le genre humain... Enfin, disons que c'était le fond de sa pensée. Il s'est exprimé en termes un peu moins édulcorés.

Jasmine réprima un soupir. Huff avait triché avec le mandat de perquisition, Fornier s'était fait justice lui-même, Black avait tenté de détruire du matériel de preuve.

Plus ça allait, plus il devenait difficile de distinguer les bons des méchants, dans cette sombre histoire.

Comment avait-elle su, pour sa jambe, bon sang ?

Trois jours plus tôt, il s'était blessé avec un clou rouillé qui dépassait d'une vieille planche alors qu'il construisait un porche de bois. Il aurait dû se faire injecter une dose de vaccin antitétanique, mais n'avait pas eu le courage d'aller jusqu'en ville pour voir un médecin. Voyant que la coupure cicatrisait sans problème, il avait cessé d'y penser. Jusqu'au moment où Jasmine la lui avait rappelée.

Il était pourtant *certain* de n'en avoir parlé à personne.

Posant ses provisions sur le plan de travail, il passa dans sa chambre, déboutonna son jean et examina le haut de sa cuisse droite. La croûte était encore visible, certes. Mais elle se trouvait à un endroit de son anatomie que personne n'avait plus vu depuis très longtemps.

— C'est insensé, cette histoire...

Les étranges facultés de perception de Jasmine commençaient à le mettre mal à l'aise. Il n'avait jamais été adepte du parapsychique. Sa *mamère* lui avait répété assez souvent qu'une femme sur trois était sorcière et que, n'ayant aucun moyen de savoir qui l'était et qui ne l'était pas, il avait intérêt à se montrer aimable avec toutes. Il avait grandi dans une ambiance marquée par des croyances obscurantistes. Et avait très vite appris à rejeter en bloc toutes les superstitions avec lesquelles on le manipulait enfant.

Alors qui était Jasmine ? Miroirs et écrans de fumée ? Ou une femme sincère ?

Il entendit frapper à sa porte et se demanda si elle avait différé son retour à La Nouvelle-Orléans. Considérant les répercussions érotiques qu'elle avait eues sur lui cette nuit, son arrivée inopinée ne serait pas entièrement malvenue. A fortiori maintenant qu'il savait que, d'une façon ou d'une autre, Jasmine Stratford l'avait vu dans son plus simple appareil. Vu la nature des révélations de Jasmine sur lui, il pouvait au moins conclure une chose : elle n'était pas si réfractaire que cela à la proposition qu'il lui avait faite la veille.

D'un autre côté, son « don » l'effrayait. Et la quête de Jasmine ne pouvait que le ramener vers le passé — un lieu où il s'était juré de ne plus jamais mettre les pieds.

— Ti-Côte ? T'es icitte, mon gars ? Ti-Côte !

— A propos de sorcières..., marmonna-t-il en se dirigeant vers la porte.

— T'aurais donc oublié la vieille Mem, dis voir ?

Lorsqu'il s'était installé au cœur du marécage, il avait découvert que sa vieille voisine vivait dans un plus grand dénuement encore que lui. Au début, Mem avait refusé de lui ouvrir sa porte et il s'était contenté de déposer ses modestes offrandes sur le seuil. Mais aujourd'hui il avait le problème inverse. Elle guettait les allées et venues de son pick-up et attendait de pied ferme sa quote-part de provisions.

— Est-ce que je t'ai oubliée une seule fois depuis que je suis ici, Mem ?

Il avait pensé à lui faire ses courses, mais avait été trop pressé d'examiner la petite plaie sur sa cuisse pour prendre le temps de s'arrêter chez elle. Connaissant Mem, elle l'aurait retenu en lui confiant une corvée quelconque. Et il aurait encore perdu deux heures.

— Non, jamais.

— Exactement. Et je ne t'ai pas oubliée aujourd'hui non plus. Allez grimpe, dit-il en désignant son vieux pick-up d'un signe de tête. Je te raccompagne chez toi et on déposera tes courses.

— Dis-moi ce que tu m'as acheté...

— Des œufs, du beurre, du sucre, de la farine. Comme d'habitude, quoi.

Elle s'appuya lourdement sur sa canne, son visage labouré par les rides tourné vers lui, les yeux luisants d'espoir.

— Et du café ?

— Bien sûr que je t'ai pris du café.

Et des beignets aussi, d'ailleurs. Mais, cela, Mem le découvrirait plus tard.

— T'es un gars bien avenant, Ti-Côte. Ta mamère peut être fière de toi, que Dieu bénisse son âme...

D'une main déformée par l'arthrose, Mem esquissa un signe de croix.

— Jamais Ti-Côte n'oublie Mem. Mais, Mem, *alle* s'occupe de toi aussi. *Alle* jette des sorts puissants pour ton bien.

— C'est un échange équitable, acquiesça-t-il, par respect pour la dignité de Mem.

Elle hocha sa tête grise.

— Tiens, prends ça. Je l'ai préparé pour toi.

Glissant la main dans une poche de sa grande robe brune informe, elle en sortit un sachet cousu à la main, rempli d'un mélange de simples récoltés et préparés par ses soins. Chaque semaine ou presque, elle lui en offrait un nouveau.

— Garde-le bien sur toi et il ti donnera un grand pouvoir. Le pouvoir d'obtenir tout ce que ti veux.

Tout ce qu'il voulait ? Aucun sachet d'herbes au monde ne lui ramènerait Adèle ou Pamela.

— Je n'ai pas besoin de grand-chose, grommela-t-il. Juste de gagner de quoi payer à manger pour deux.

— Tu trouves toujours beaucoup de crabes et de chevrettes. Et pourquoi ? C'est la magie de la vieille Mem.

Il estimait que ses pêches n'étaient pas tant miraculeuses que liées à ses longues heures de travail. Mais si Mem croyait au pouvoir de ses sachets rien ne servait de lui ôter ses illusions.

— Pour sûr, oui.

— J'a vu un char devant chez toi, hier soir, observa-t-elle d'un ton désapprobateur.

Le changement de sujet le fit sourire. La voiture de Jasmine devant sa porte avait dû exciter sa curiosité au plus haut point.

— C'était juste une autre sorcière, plaisanta-t-il.

Mais Mem ne prit pas l'information à la légère. Ses yeux assombris se réduisirent à deux fentes minces.

— *Alle* va t'apporter la misère, celle-là. Ne la laisse plus entrer chez toi, marmonna-t-elle en gesticulant.

Romain soupira et lui ouvrit la porte de son camion. Mem passait son temps à l'avertir de toutes sortes de dangers terrifiants. « Ne sors pas sur le bayou aujourd'hui, Ti-Côte... Attention, il pourrait bien faire de l'orage... Des ouragans, cette année, on va en avoir plus que de raison, t'vas voir... »

Pour Mem, la moindre branche cassée devenait sombre présage. En temps normal, ses superstitions le faisaient sourire. Mais aujourd'hui les pressentiments de Mem venaient faire écho à ses propres inquiétudes.

— Tu vois toujours le monde en noir, Mem, objecta-t-il.

La veille femme s'immobilisa pour se frapper le front avec le doigt.

— Mem sait beaucoup de choses.

Et, cette fois-ci, Romain se surprit à se demander si elle n'avait pas raison.

* * *

En attendant qu'il soit suffisamment tard pour aller rendre visite à Black sur son parking, Jasmine prit son téléphone et appela tous les services de police du Colorado pour essayer de pister l'ex-inspecteur Huff. Elle en avait fini avec la liste des postes de police des grandes villes, avait écumé tous les bureaux de shérif de l'Etat et s'attaquait à la courte liste des marshals. Toujours sans le moindre résultat. Mais rien ne prouvait, au fond, que Huff soit resté dans le Colorado après avoir quitté la Louisiane.

Ces activités téléphoniques avaient au moins le mérite d'écarter Fornier de son esprit. Le père d'Adèle devenait un thème récurrent de

ses pensées, et pas seulement à cause de ce qu'il lui avait révélé au sujet du meurtrier de sa fille. Plus souvent qu'à son tour, elle se surprenait à fixer le lit dans le coin de sa chambre d'hôtel en imaginant Romain dedans. Ce qui en disait long sur l'empreinte qu'il avait réussi à laisser sur elle en si peu de temps.

— Qu'est-ce qui me prend, franchement ? se demanda-t-elle tout haut.

Et fit un bond dans son fauteuil lorsqu'une voix s'éleva en réponse.

— Pardon ?

A force de passer des appels, elle avait oublié qu'elle venait de composer un nouveau numéro.

— Excusez-moi. Je suis bien chez le marshal de Bayfield ?

— Tout à fait.

— Auriez-vous un Alvin Huff parmi vos effectifs ?

— Alvin Huff, vous dites ?

— Oui. H-u-f-f.

— Désolé, non. Je ne connais personne de ce nom.

— Tant pis, merci.

Jasmine raccrocha avec un soupir et pointa le doigt sur le numéro suivant sur sa liste. La plupart des bureaux de marshals se trouvaient dans des villes minuscules. Difficile d'imaginer que l'inspecteur Huff soit passé sans transition d'une ville bouillonnante de vie comme La Nouvelle-Orléans à un trou perdu dans les Rocheuses. Il était évident qu'elle perdait son temps. Mais il lui restait quelques minutes à tuer avant de partir. Elle ne perdait rien à composer encore un numéro ou deux en attendant.

Elle appela les bureaux du marshal de Crystal Butte, s'éclaircit la voix et demanda à parler à Huff.

— Une petite seconde, s'il vous plaît.

De surprise, elle cria presque.

— Parce qu'il est là ?

— Euh... Je vais vérifier, répondit son interlocutrice, manifestement étonnée par sa réaction.

— Merci. Merci beaucoup, madame.

Le téléphone collé à l'oreille, Jasmine arpena sa chambre. « Sois présent, s'il te plaît », psalmodia-t-elle. Mais, lorsque la secrétaire revint en ligne, ce fut pour lui annoncer que le marshal adjoint Huff avait pris un congé pour la journée.

— Souhaitez-vous lui laisser un message pour son retour ?

— Oui, je veux bien. Dites-lui que Jasmine Stratford, de La Contre-attaque, une association de défense du droit des victimes, souhaite lui parler. C'est urgent.

— Vous voulez que je lui passe le message sur son portable ?

— Vous feriez cela ? Volontiers, oui, si ça ne vous dérange pas.

— Aucun problème. Je l'appelle tout de suite.

Jasmine la remercia chaleureusement pour son aide, lui donna son propre numéro et recommença à faire les cent pas. Mais lorsque Huff rappela il ne se montra pas très avenant.

— On m'a dit que vous vouliez me parler ?

— Oui, je suis Jasmine Strat...

— Je sais qui vous êtes.

Elle cessa d'arpenter la pièce.

— Vous savez ?

— J'ai cherché sur internet lorsque j'ai eu votre message. Vous êtes de Californie où vous dirigez une association caritative destinée à soutenir les victimes d'actes criminels. Il vous arrive de faire des missions pour le FBI ainsi que pour différents services de police, et vous avez aidé à résoudre quelques affaires importantes. Le 24 novembre, vous êtes passée à *America's Most Wanted* et votre intervention a conduit à l'arrestation d'un pédophile. J'oublie quelque chose ?

L'amabilité, peut-être ?

— Le fait que ma petite sœur a été kidnappée il y a seize ans et que je suis prête à tout mettre en œuvre pour comprendre ce qui s'est passé. C'est la raison de mon appel.

— Si je me souviens bien, votre sœur a été enlevée à Cleveland ?

S'il se souvenait bien ? Selon toute vraisemblance, il était assis derrière son ordinateur et lisait les informations à l'écran.

— A Cleveland, oui. Mais j'ai reçu un colis contenant le bracelet de ma jeune sœur. Et il m'a été posté de La Nouvelle-Orléans. Le message qui accompagnait le bracelet était écrit en lettres de sang — avec le même mélange bizarre de majuscules et de minuscules et les « e » très particuliers que vous avez attribués à Moreau au moment où il aurait inscrit le nom d'Adèle dans les sanitaires.

— *Attribués* ? reprit-il en écho.

— C'est ce que j'ai dit, oui.

— Moreau a tué cette petite fille. Ça n'a jamais fait l'ombre d'un doute.

Jasmine entendit la conviction passionnée dans sa voix.

— Si c'est vrai, Moreau doit être encore en vie. Car la personne qui m'a envoyé ce paquet l'a fait il y a moins d'une semaine. Et j'ai du mal à imaginer que deux hommes différents puissent avoir une signature à ce point identique. Pas vous ?

— Moreau est mort.

— Alors comment expliquez-vous ces similitudes ?

— Je n'explique rien. Je dis simplement que les preuves accablant Moreau étaient trop flagrantes pour qu'il puisse subsister le moindre doute. On a trouvé les barrettes d'Adèle, des taches de sang sur un

pantalon de Moreau, et une vidéo où on le voit torturer sexuellement cette enfant.

— Il doit y avoir une explication, quand même...

— S'il y en a une, je ne la connais pas. Cette affaire m'a coûté ma carrière, ou presque. Et Romain Fornier, un homme que j'estime et que je respecte, a payé un prix beaucoup plus élevé encore. Je ne veux plus rien avoir à faire avec ce qui s'est passé à La Nouvelle-Orléans.

Jasmine avait cru que la curiosité de Huff serait piquée par ces nouveaux rebondissements dans l'affaire Adèle Fornier. Mais il avait été échaudé, apparemment.

— Et Pearson Black ?

Il y eut un temps de silence, comme si le changement de sujet le prenait au dépourvu.

— Pearson Black, quoi ?

— Fornier dit qu'il se mêlait en permanence de vos recherches.

— Black est un pourri. Il aurait vendu père et mère pour quelques centaines de dollars.

— Vous pensez que quelqu'un l'a acheté pour faire échouer votre enquête ?

— J'en suis persuadé, oui.

— Et l'argent serait venu d'où, à votre avis ?

— Du frère ou de la mère de Moreau. Quand un flic est vénal à ce point, n'importe qui ou presque a les moyens de le corrompre. C'est peut-être Moreau lui-même qui l'a soudoyé, d'ailleurs. Black est allé le voir à plusieurs reprises dans sa cellule. Il prétendait vouloir écrire un bouquin sur les ressorts du psychisme criminel.

— Je n'ai pas l'impression que le livre ait vu le jour. Mais j'ai appris qu'il avait tenu un blog, passé un temps.

— Je ne vous recommande pas sa lecture. Sauf si vous avez un estomac particulièrement bien accroché.

Encore un avertissement au sujet de la prose de Black. Jasmine se demanda ce qu'elle pouvait avoir de si terrible.

— J'ai tout le contraire d'un estomac en béton. Mais je *veux* comprendre en quoi l'enlèvement d'Adèle Fornier et celui de ma sœur peuvent être liés — si tant est qu'ils le sont. Savez-vous comment je peux accéder à son blog ?

— Je vous dis qu'il n'y a aucun rapport. C'est impossible.

— En apparence, oui. Et pourtant il *doit* y avoir un lien.

Ce fut au tour de Huff de soupirer.

— L'humour de Black étant ce qu'il est, vous mémoriserez sans difficulté : www.noireslecturessurl'oreiller.com.

Elle griffonna l'URL sur un papier.

— Et cela vous plaît, d'être en fonction dans le bureau du marshal ?

— J'adore, ça ne se voit pas ?

Et il lui raccrocha au nez. Jasmine fronça les sourcils en coupant la communication. Huff ne lui avait pas fourni autant d'éléments qu'elle l'avait espéré. Et elle n'aurait pas les résultats du labo de Los Angeles avant trois semaines.

Trois semaines. Une éternité, pour qui se trouvait fin décembre dans une ville inconnue, sans famille et sans amis. Fornier, une fois de plus, vint se glisser de manière impromptue dans ses pensées. Passerait-il Noël seul, dans le bayou ? Comment survivait-il à son isolement ?

« Oublie Fornier. Tu as plus urgent à faire. »

Jasmine prit la clé de sa chambre et descendit à la réception de l'hôtel. Il était 21 h 30. A priori, c'était la bonne heure pour trouver un vigile sur un parking. Mais, avant d'aller affronter l'inquiétant *mister* Black dans un des quartiers les plus mal famés de la ville, il serait peut-être plus prudent de jeter un coup d'œil sur son fameux blog.

* * *

Ce ne fut pas la violence, dans le journal en ligne de Black, qui choqua Jasmine. Elle s'y était préparée. Non, ce qui la mit mal à l'aise fut le mépris qui transpirait entre les lignes. Les commentaires de Black, même dans des circonstances aussi banales qu'une arrestation pour excès de vitesse, le dépeignaient comme le seul être normal et rationnel de la situation. Il se plaignait de sombrer dans le désabusement et le cynisme. Et ne cessait de le déplorer. Mais Jasmine avait l'impression qu'il jouissait immodérément du pouvoir que lui conférait l'uniforme. Ses lamentations au sujet de la « connerie humaine » n'étaient à ses yeux qu'une excuse pour étaler sa condescendance.

« L'abruti fini » qu'il accablait de son dédain pour des infractions aussi anodines qu'une plaque d'immatriculation mal vissée était également le contribuable qui payait son salaire. Mais cette considération ne paraissait pas le préoccuper outre mesure. Il ne semblait pas avoir beaucoup médité sur la notion de *service public*, qui était pourtant l'essence même de son métier.

— Vous êtes un drôle de numéro, monsieur Black, marmonna-t-elle, tout en lisant la liste des éléments scabreux qu'il rapportait au sujet d'un tueur en série colombien.

Black mettait l'accent sur les obsessions les plus malades du criminel, s'attardant avec un plaisir non dissimulé sur ses côtés les plus bas et les plus inhumains. Il se lançait ensuite dans une série d'hypothèses. Mais elle en savait déjà assez sur les meurtres commis par Pedro Alonso Lopez, et ne s'intéressait pas vraiment aux analyses pompeuses où l'ex-policier ne cessait de se mettre en avant. Ce qui

l'intéressait surtout, dans les écrits de Black, c'était la façon dont il commentait les événements de son quotidien. Peu lui importait sa fascination pour un psychopathe qui avait plus de trois cents décès d'enfants à son actif.

Sautant plusieurs pages du blog, elle lut une note intitulée « Histoire de blonde », écrite environ quatorze mois plus tôt. Peu avant son renvoi, donc, si Kozlowski l'avait renseignée correctement.

« Ça ne loupe jamais. Pour échapper à une contravention, une femme se montre souvent prête à tout.

» Aujourd'hui donc, j'en interpelle une. Nous l'appellerons Lola puisque je ne peux pas donner son vrai nom. J'arrive, je me penche à sa fenêtre et je me trouve face à une créature qui a fait appel à tous les artifices possibles pour donner un coup de pouce à Mère Nature : lèvres au Botox, décolleté travaillé au silicone et descendant jusqu'aux genoux, longs cheveux teints en blond platine, faux ongles rouge sang, maquillage comme s'il en pleuvait. Vous voyez le style ? Le genre star du porno qui vous fait lever les yeux au ciel tout en vous titillant un peu côté braguette. Elle avait également le pied lourd sur l'accélérateur, d'où mon intention d'avoir une petite conversation avec elle.

» — Qu'est-ce que j'ai fait, monsieur l'agent ? me demande-t-elle, avec de grands yeux écarquillés — l'image même de l'innocence.

» Je lui dis qu'elle est en excès de vitesse, demande à voir son permis et là, naturellement, arrivée des larmes. Elle ne l'a pas sur elle, ou en tout cas pas dans son sac. Puis viennent les excuses classiques : sac volé récemment, etc. Moi, imperturbable, je continue à dresser ma contravention. Et là, changement de tactique. La voix se fait plus suave : — Y a-t-il quelque chose — n'importe quoi — que je puisse faire pour que vous changiez d'avis, monsieur l'agent ? Je n'ai pas d'argent pour payer la contravention. Et mon petit ami me tuera si mon assurance auto augmente encore.

» Ainsi, c'est son mec qui lui paye son assurance ? A croire que le type est encore plus stupide qu'elle. Mais qu'est-ce qu'un homme ne ferait pas pour garder un bon coup ? »

Le récit s'arrêtait là. Pourquoi avait-il choisi de commenter une infraction aussi banale dans son blog ? Jasmine vérifia les dates de ses autres entrées. Sa page précédente remontait à trois semaines. Et il n'avait plus rien écrit les dix jours suivants. Bizarre. C'était la seule entrée où il n'était question ni de violence ni de sang ; la seule où il ne jouait pas les Sherlock Holmes de service. Son post suivant mentionnait également « La ravissante idiote », comme si cette rencontre avait été déterminante pour lui.

La vie de flic devait pourtant être jalonnée d'incidents plus

intéressants que celui-là. Des propositions de ce type, Black en recevait sûrement treize à la douzaine, vu sa fonction. Surtout s'il se montrait ouvert à ce genre de transaction : le premier regard de Black ne s'était-il pas posé sur le « décolleté jusqu'aux genoux » ? Quoi qu'il en soit, les contacts avec des femmes en difficulté et peu regardantes sur la morale faisaient partie intégrante de son métier.

Jasmine relut le message. « Mais qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour un bon coup ? » Comment savait-il que la blonde était un « bon coup », comme il disait si gracieusement ? Elle se renversa contre son dossier. Et s'il avait accepté le marché proposé ? *Quelque chose s'était passé avec cette femme.* Quelque chose qu'il ne détaillait pas dans son blog.

« Genre star du porno », « vous titille au niveau de la braguette »... Il avait pris plaisir à ce qu'il avait obtenu ce soir-là. Appréciait les avantages en nature qu'il tirait de sa position d'autorité.

— Quelque chose ne va pas ?

Tournant la tête par-dessus l'épaule, Jasmine vit le regard intrigué de la fille de Cabanis posé sur elle.

— Si, si, tout va bien. Pourquoi ?

— Vous avez eu l'air écœurée, tout à coup.

Elle l'était, oui. Et à juste titre. Pearson Black ne méritait pas de porter l'insigne de la police. Était-il à l'origine de la fuite sur la perquisition illégale de Huff ? Et, si oui, quels avantages en avait-il retirés ? A présent qu'elle avait lu son journal en ligne, elle était persuadée que tous les actes de Black, sans exception, visaient à l'obtention d'un bénéfice personnel.

* * *

Jasmine reconnut Black au premier regard, même s'il avait quelques kilos de moins que sur la photo affichée sur son blog. Des kilos qu'il avait convertis en muscles, à vue de nez. En passant en voiture à sa hauteur, elle ne vit plus trace de ventre ni de graisse sous le menton. C'était un homme de haute taille, avec un cou puissant, qui portait sa veste d'uniforme ouverte malgré le froid, et qui prenait visiblement son entraînement physique très au sérieux. Avec sa carrure, son visage obscurci par un début de barbe et ses cheveux dépeignés, il avait l'air aussi redoutable qu'un pit-bull. Le genre d'homme qu'on imaginerait volontiers avec un collier clouté à pointes.

Adossé au capot de sa voiture dans le parking faiblement éclairé, il fumait cigarette sur cigarette. Le bar mentionné par Kozlowski s'appelait Shooters. Il était coïncé entre un magasin de spiritueux et une solderie. Jasmine fronça les sourcils. Avec un peu de chance, ce Shooters était à prendre dans le sens de « cocktail », et pas dans celui

de tueur à gages ou autres tireurs fous du même acabit.

Elle trouva une place de stationnement libre devant le supermarché, vérifia qu'elle avait sa bombe anti-agression sur elle et descendit de voiture. Il était peu probable que l'ex-flic soit dangereux. A aucun moment, Black n'avait été accusé de violence. Mais le quartier lui-même constituait une source d'inquiétude. Le bar, le supermarché et tous les commerces proches avaient des barres de fer sur les portes, et les fenêtres et les murs étaient couverts de graffitis. Le décor était lugubre à souhait. Et elle n'était pas convaincue que Black ferait beaucoup d'efforts pour la protéger, malgré sa musculature et le logo « Sécurité » sur sa voiture.

Alors qu'elle se dirigeait vers lui sur le parking, elle essaya de se servir de son intuition pour vérifier si elle courait un risque. Mais aucune vision précise ne se présenta. Elle ressentait juste une anxiété vague, que n'importe quelle autre femme, a priori, aurait éprouvée dans une situation analogue. Jamais, jusqu'à présent, elle n'avait réussi à utiliser son don sur commande. Si elle en prenait la peine, elle pourrait vraisemblablement y parvenir, mais le prix à payer serait trop élevé à son goût. Développer sa sensibilité psychique, c'était accepter d'être envahie en permanence par des pensées et des sensations autres que les siennes. Et elle n'avait pas envie de vivre de cette façon. C'était déjà bien assez compliqué ainsi, d'explorer ses ressentis parapsychiques lorsqu'elle faisait un profilage.

Les talons de ses boots claquaient sur les dalles en ciment. La voyant approcher, Black se redressa et souffla sa fumée de cigarette sur le côté.

— Vous vous êtes perdue, je parie ? commenta-t-il en l'enveloppant d'un regard appuyé.

Elle attendit qu'il reporte son attention sur son visage.

— J'ai l'air si déplacée, ici ?

— Vous avez vu quel genre de femme se trimballe dans le coin ?

Elle avait surtout vu des hommes, à vrai dire. Plusieurs d'entre eux traînaient devant l'entrée du bar et bavardaient entre eux en la regardant. L'un d'eux l'avait sifflée lorsqu'elle était descendue de voiture et un autre continuait de lancer des commentaires anatomiques flatteurs sur sa personne.

— Comment sont-elles, les femmes d'ici, alors ? Du type qui vous fait lever les yeux au ciel et qui vous titille côté braguette en même temps ? lui lança-t-elle, de but en blanc.

Il partit d'un grand rire, bouche ouverte. Une de ses canines était légèrement saillante et lui fit penser à un croc.

— Oh non ! Les filles, ici, sont abîmées par la came et le tapin. Bien moins jolies que vous. Et pas tentantes à mes yeux.

Elle ne releva pas sa remarque sur son physique.

— Mais la blonde que vous avez arrêtée pour excès de vitesse, Lola, elle vous plaisait, n'est-ce pas ?

— Elle m'a plu un moment. Jusqu'à ce que je découvre qu'elle était un « il ».

Jasmine resta un instant prise de court.

— Vous me dites ça pour rire, n'est-ce pas ?

Il ricana doucement.

— Pas du tout.

— Et comment vous en êtes-vous aperçu ?

— Quand j'ai insisté, elle — ou plutôt « il » — a fini par me sortir son permis de conduire, au nom d'Henry Hovell. Comme je refusais de croire que c'était le sien, il a décidé de me montrer ce qu'il en était.

— Vous auriez pu mentionner ce dénouement, dans votre blog. Ça vous aurait fait une jolie chute humoristique.

Il tira longuement sur sa cigarette.

— J'ai préféré la fermer car je le trouvais attirant en tant que femme. Et je n'avais pas envie de me faire chambrer par mes collègues du service. Mais vous, qu'est-ce qui vous amène ? Aux dernières nouvelles, je suis toujours viré du NOPD, donc vous ne pouvez pas être de l'inspection générale des services.

— Non.

— Alors qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous poser quelques questions.

De nouveau, il laissa glisser son regard sur elle.

— Vous devez être motivée, si vous êtes venue les poser jusqu'ici.

— C'est au sujet de l'affaire Fornier.

Son sourire s'évanouit — et le croc rebutant par la même occasion.

— Je n'étais pas affecté à cette enquête.

— Mais vous l'avez suivie de près.

— Qui vous a dit ça ?

— Vos potes de la police.

— Je n'avais pas d'amis là-bas.

— Normalement, les agents d'un même service sont solidaires. Pourquoi étiez-vous si mal intégré ?

— Ils ne supportaient pas que je sois un bien meilleur flic qu'eux.

S'il était si brillant qu'il le disait, sa supériorité ne transparaissait pas dans son blog.

— Et vous vous attachiez à le prouver ?

— Je ne me souviens pas d'avoir entendu votre nom, rétorqua-t-il au lieu de répondre.

Elle lui tendit une carte de visite.

— Jasmine Stratford. Je représente une association de défense des droits des victimes basée en Californie.

Contrairement à Kozlowski, il ne donna aucun signe indiquant qu'il

avait entendu parler d'elle.

— Et que faites-vous si loin de chez vous ?

— Je suis aussi une profileuse free-lance qui a des raisons de penser que Fornier n'a pas tiré sur la bonne personne. Croyez-vous que ce soit une possibilité ?

Black fit tomber la cendre de sa cigarette.

— Si j'étais vous, j'évitais de poser la question. Oubliez l'affaire Fornier, ça vaut mieux pour vous.

— Et pourquoi ça ?

— C'est quoi le proverbe, déjà ? « Il ne faut pas réveiller le chien mort » ?

— On dit « le chien *qui dort* ».

Black eut un sourire en coin.

— Dans le cas qui nous occupe, « mort » fait l'affaire.

Jasmine ne trouva pas ce trait d'humour à son goût.

— Ce n'est pas une explication.

— O.K.

Il se pencha vers elle, l'enveloppant dans un nuage de fumée.

— Parce qu'il risquerait de vous en cuire, murmura-t-il. C'est plus clair, comme ça ?

Il était si près qu'il menaçait son espace vital. Elle faillit prendre sa bombe, mais il cherchait seulement à l'intimider. Et elle n'avait pas envie de lui montrer qu'il avait réussi.

— C'est une menace voilée, monsieur Black ?

— Pas de ma part.

Il recula d'un pas et sourit, dévoilant le croc de vampire.

— Pourquoi voudriez-vous que je vous fasse du mal ?

— A vous de me le dire.

Il haussa les épaules avec une indifférence qui lui parut feinte.

— Je n'ai rien à perdre ni à gagner dans l'histoire. Je vous informe juste que certaines personnes n'apprécieraient pas de voir des éléments obscurs de cette affaire remonter à la surface maintenant. Des personnes qui, elles, ont beaucoup à perdre.

— Comme qui, par exemple ?

— Comme celui qui a réellement tué cette gamine. Moreau était un pervers, c'est vrai. Mais ce n'était pas un tueur.

Les hommes groupés devant le bar avaient renoncé à attirer son attention et s'étaient repliés à l'intérieur. Le vent forçissait et il commençait à pleuvoir.

— Et que faites-vous des pièces à conviction ?

Elle avait cru le coincer, mais il resta impassible.

— C'est un coup monté. Quelqu'un les a introduites chez Moreau pour l'incriminer. Le sang sur le pantalon, les barrettes, la vidéo. Tout.

— Comment le savez-vous ?

Black jeta sa cigarette avec un second haussement d'épaules.

— N'importe quel investigateur avec un minimum de jugeote aurait été capable de comprendre que ce n'était pas Moreau qui avait caché ces affaires sous sa maison.

— Pourquoi ?

— Les éléments de preuve ont été introduits de l'extérieur. La personne qui les a déposés dans le vide sanitaire est passée par la cave.

— Et alors ?

— Franchement, si vous veniez de tuer un enfant chez vous, vous sortiriez avec des éléments compromettants sous le bras pour contourner votre maison et rentrer de nouveau par la porte extérieure du bas ? Pourquoi prendre le risque d'être observé par un voisin, alors qu'il suffit de soulever la trappe dans l'arrière-cuisine et de descendre par l'intérieur ?

— Pourquoi aurait-il eu besoin de faire le tour ? Je ne connais pas une seule maison, dans ce pays, où il n'y a pas de porte de cuisine donnant sur l'arrière.

Black sortit une nouvelle cigarette de son paquet et la ficha entre ses lèvres sans l'allumer.

— Chez Moreau, elle était bloquée par un énorme congélateur surmonté de vieux cartons bourrés de tout un tas de cochonneries. Je suis sûr que Moreau n'a pas pris la peine de déplacer tout ce merdier, alors qu'il avait d'autres possibilités, plus commodes. Avec ça, les cartons étaient couverts de poussière. Ils n'avaient pas été touchés depuis des mois. Moreau vivait seul là-bas dedans, à l'époque, et croyez-moi ce n'était pas une fée du logis.

— Peut-être que la trappe était encombrée, elle aussi.

— Il y avait juste un sac de pommes de terre posé dessus. Il aurait été facile de passer par là. Mais personne ne l'a fait.

— Et qu'est-ce qui vous le prouve ?

Il se frappa la poitrine.

— A la différence de Huff, j'ai fait mon boulot d'investigation. Par terre, il y avait un de ces vieux planchers de bois, vous savez ? Et il avait été repeint bien avant la disparition d'Adèle.

Jasmine commençait à comprendre où il voulait en venir.

— ... or la peinture avait séché dans l'espace autour de la trappe et l'avait scellée, c'est ça ?

— Exact. La peinture était toujours intacte quand nous sommes entrés pour la perquisition.

— Comment avez-vous vu ça ?

— J'ai vérifié. Et j'ai essayé d'en parler à Huff. Mais il n'a rien voulu savoir. Tout ce qui l'intéressait, c'était de coincer Moreau. Il avait trouvé son pédophile, mis la main sur ses preuves matérielles, et basta. Rien à foutre du reste !

Il plaça une main en coupe devant son visage pour allumer sa cigarette.

— Tu parles d'un inspecteur, celui-là ! ajouta-t-il avec amertume.

— Et la porte de la cave ? Il y avait des signes visibles, indiquant qu'elle avait été forcée ?

— Il n'y avait que ça ! Le verrou avait rouillé et ne fonctionnait plus. D'après les marques sur le linteau, quelqu'un avait récemment utilisé un pied-de-biche ou un truc de ce style pour l'ouvrir. Des empreintes dans la boue indiquaient qu'on avait piétiné devant l'entrée. Le pantalon ensanglanté, ainsi que la cassette vidéo et les barrettes gisaient par terre, à quelque pas de l'entrée, comme si quelqu'un les avait jetés là en vitesse.

— Et vous avez attiré l'attention de Huff là-dessus ?

— J'ai essayé, oui.

— Mais ?

Il jeta son allumette consumée, prit une grande bouffée et répondit en exhalant sa fumée :

— Il a dit que Moreau avait pu contourner la maison et forcer la porte aussi bien que quelqu'un d'autre.

— Et il a raison, même si cela vous paraît peu vraisemblable. Le pantalon était à lui, n'est-ce pas ?

— C'était un de ces pantalons kaki comme on en voit partout. Les trois quarts de la population masculine en portent, par ici.

Jasmine prit le temps de réfléchir à ces arguments. Ils se tenaient, mais Black lui déplaisait. Et après les révélations de Kozlowski à son sujet elle avait du mal à le trouver crédible.

— Et la taille ? demanda-t-elle.

Il tira hargneusement sur sa cigarette.

— Elle ne correspondait pas. Tous les vêtements dans les placards de Moreau faisaient une taille de plus.

— Une différence d'une taille ne permet pas de tirer de conclusions fiables, objecta-t-elle. Moreau avait pu l'acheter avant de prendre du poids. Ou peut-être avait-il prévu de faire un régime.

— Un régime !

Rejetant la tête en arrière, Black envoya un mince filet de fumée

vers le ciel.

— Je me demande pourquoi je perds mon temps à vous parler. Vous êtes comme Huff. Vous ne voyez que ce que vous voulez voir.

Jasmine devait admettre qu'elle avait tendance à prendre la défense de l'inspecteur trop zélé. Et celle de Romain, par la même occasion. Surtout celle de Romain, d'ailleurs. Si les assertions de Black étaient exactes, il aurait tué Moreau sur la base d'informations erronées.

Une part d'elle-même, cependant, ne pouvait s'empêcher de souscrire à ce qu'avancait le vigile. Quelqu'un d'autre que Moreau avait tué Adèle Fornier. Et cet autre était l'homme qui lui avait envoyé le colis. Un homme dont elle avait la certitude qu'il était toujours en vie.

— Pourquoi Huff n'a-t-il pas vu les anomalies que vous avez pointées ? Il ne s'est pas inquiété de ces incohérences ?

— En quelle langue faut-il que je vous le dise ? Huff était tellement convaincu de tenir son coupable qu'il était aveugle à tout le reste. Et il faut regarder les choses en face : élucider une affaire aussi médiatique aurait joliment boosté sa carrière. Huff, croyez-moi, n'était pas tout à fait au-dessus de ce genre d'ambition. Il voulait une condamnation et il a tout fait pour l'obtenir. Ce n'est pas Fornier, mais lui, que je tiens pour responsable de la mort de Moreau.

— C'est pour ça que vous l'avez dénoncé, alors ?

Jetant sa cigarette au sol, Black lui attrapa le bras d'un geste fulgurant.

— Je ne l'ai pas dénoncé. J'ai fermé ma gueule, d'accord ?

Elle avait touché un point sensible, apparemment. A moins qu'il ne soit un peu désaxé. Elle baissa les yeux sur ses doigts.

— Lâchez-moi.

— Arrêtez de parler de choses auxquelles vous ne comprenez rien.

Elle soutint son regard étincelant.

— J'ai dit : lâchez-moi. *Tout de suite.*

Le souffle chaud de Black glissa sur sa joue, fortement imprégné de tabac.

— Et que fera un tout petit format comme vous, si je ne lâche pas ?

— Je porterai plainte pour agression, s'il le faut.

Il allait lui répondre lorsque deux hommes surgirent du bar. Jasmine jeta un coup d'œil dans leur direction, prête à crier pour demander de l'aide. Mais il desserra sa prise et recula d'un pas.

— Vous allez finir par vous ramasser un sale coup. Vous en avez conscience ou non ?

— Encore une nouvelle menace, monsieur Black ?

Il glissa les pouces dans les poches de son pantalon d'uniforme bleu.

— C'est un endroit dangereux pour une femme seule, ici. Je vous conseille de partir sans traîner.

Elle aurait aimé s'en aller. L'agressivité qu'elle percevait chez lui était à peine contenue. Mais il lui restait des points à éclaircir.

— Pourquoi Huff vous tient-il pour responsable, si vous ne l'avez pas dénoncé ?

— Il est convaincu que c'était moi. Uniquement parce que je n'étais pas d'accord avec ses conclusions, suite à la perquisition.

Il cracha par terre.

— C'est à cause de lui que je moisiss ici, à passer des nuits entières sans rien faire.

C'était sa version de l'histoire. Mais, si Huff était dans le vrai, la dénonciation de Black avait permis à un assassin d'enfant de sortir libre du tribunal, en suscitant une réaction désespérée chez le père de la victime.

— Si ce n'est pas vous la balance, *qui* a parlé ?

Il lui jeta un regard noir.

— La mère de Moreau, je pense.

— Huff prétend qu'elle n'était pas présente.

— Ça, c'est vrai. Je ne l'ai pas vue, en tout cas. Mais on peut supposer que Moreau a fait appel à sa mère. Ça ne me paraît pas spécialement tiré par les cheveux. Ou alors, c'était quelqu'un d'autre. Je n'étais pas le seul autre flic présent. Kozlowski et Brenner étaient aussi de la partie. La fuite peut venir d'eux. Ou de quelqu'un qui aurait surpris une de leurs conversations.

Ainsi, Kozlowski avait participé à la perquisition, lui aussi. C'était surprenant qu'il ne lui en ait rien dit. Mais l'affirmation suivante de Black souleva encore plus de questions.

— Autre possibilité encore : le beau-frère de Fornier.

— Son *beau-frère* ? répéta-t-elle, intriguée.

— C'est un avocat de Boston qui a la grosse tête et qui venait fourrer son nez partout. Fornier pensait qu'il voulait se rendre utile, mais il était tout le temps dans nos jambes.

La pluie tombait plus fort. S'abritant le visage d'une main, Jasmine médita sur ce nouveau cas de figure.

— Vous pensez que le beau-frère de Fornier a pu tomber sur l'information et qu'il l'a ébruitée par mégarde ?

— Par mégarde... ou non. D'après ce que j'ai entendu, il voulait retrouver sa nièce. Mais Fornier et lui étaient à couteaux tirés.

— Et quelle était la source du conflit entre eux ?

Il plissa les yeux, comme s'il était irrité par sa question.

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— S'il y avait tant de délateurs potentiels, pourquoi Huff vous a-t-il fait porter le chapeau ?

— Parce que Huff est un âne, c'est tout. Il a foiré son enquête, alors il s'est trouvé un bouc émissaire commode. Vous n'avez toujours pas

saisi ça ?

Jasmine avait « saisi » que Black était jaloux de la position de Huff. Il n'avait jamais réussi à passer inspecteur alors qu'il se considérait clairement comme le plus brillant du lot. Lui disait-il la vérité, ou avait-il essayé de faire tomber Huff de son piédestal en sabotant ses investigations ?

— Où habitait Moreau, lorsque vous avez perquisitionné chez lui ?

— Pourquoi cette question ?

Une rafale de vent ramena ses cheveux sur son visage.

— Parce que je la pose.

Black fit claquer sa langue avec impatience.

— Vous voulez vous rendre compte par vous-même. Ce que je vous dis ne vous suffit pas.

Elle ne jugea pas utile de rentrer dans ce débat.

— Vous pouvez m'indiquer comment je peux m'y rendre ?

— Je peux, oui. Mais vous ne trouverez rien de nouveau. J'ai ouvert la trappe la nuit de la perquisition pour essayer de prouver mon point de vue.

Il était fort possible qu'elle ne voie rien de particulier, en effet. Mais peut-être *sentirait-elle* quelque chose.

— J'aimerais me faire une idée du cadre. Avoir une représentation claire des lieux.

— Vous faites ce que vous voulez. Je ne suis pas personnellement concerné par cette histoire, je vous l'ai déjà dit.

Il soutint son regard, mais seulement un bref instant. Puis il s'intéressa de nouveau à son paquet de cigarettes.

— C'est au 2303, Sea Breeze Way, dans le Garden District.

— Vous connaissez l'adresse par cœur, après tout ce temps ?

Il gratta une allumette.

— J'ai une mémoire phénoménale.

— Ce n'était même pas votre enquête.

— Il m'arrive d'aller là-bas de temps en temps. Je suis un ami du frère de Moreau, admit-il.

Huff avait mentionné ce frère. Il pensait, en fait, que c'était ce dernier qui avait acheté Black pour sortir Moreau de ses difficultés.

— Son frère vit là-bas, maintenant ?

— Sa mère et lui, oui. Ils ont dû vendre leur propre maison pour payer l'avocat de Francis. Puis ils ont emménagé chez lui après son arrestation, car c'était la solution la moins coûteuse pour eux.

Jasmine cligna des yeux pour chasser les gouttes de pluie accrochées à ses cils.

— Et le père ?

— Il est mort depuis plusieurs années. D'un infarctus.

— O.K., je vous remercie.

Considérant qu'il n'avait plus rien d'autre à lui dire, Jasmine se détourna pour partir. Mais il lança dans son dos :

— Soyez prudente.

Elle se retourna, la main en visière sous la pluie battante.

— Pourquoi ?

Il secoua ses cheveux mouillés et ses dents — canine protubérante comprise — étincelèrent, tranchant sur sa joue obscurcie par un épais début de barbe.

— Dans cette affaire, si vous échappez aux méchants, ce seront les bons qui auront raison de vous.

* * *

Impossible de parvenir à une détente suffisante pour s'endormir. Chaque fois qu'elle commençait à partir dans un demi-sommeil, Jasmine revoyait Pearson Black adossé à sa voiture, cigarette aux lèvres, rejetant une fumée qui, en l'espace de quelques secondes, venait s'enrouler autour d'elle, lui brûlant la gorge et les narines, formant un nuage de plus en plus compact, jusqu'au moment où il lui devenait impossible de respirer. Elle se réveillait alors en sursaut, s'assurant que ce n'était qu'un rêve, puis contemplait par la fenêtre l'orage qui se déchaînait au-dehors, jusqu'au moment où ses paupières s'alourdissaient et qu'un nouveau cycle recommençait.

Lorsqu'elle eut fait trois fois de suite le même cauchemar, elle commença à s'inquiéter à l'idée d'une éventuelle prémonition. Qui était *réellement* Pearson Black ? Le rouleur de mécaniques morbide et mélodramatique dont il donnait l'image ? Elle était convaincue qu'il ne lui avait pas tout dit. Alors qu'il n'aurait eu aucune raison, a priori, de garder des informations pour lui. Et que fallait-il penser de cette histoire de pièces à conviction trafiquées ?

Jasmine allait se lever pour chasser ses tensions sous une douche brûlante lorsque son téléphone sonna. Un rapide coup d'œil à son réveil lui confirma qu'il était minuit passé. Mais 22 heures seulement en Californie. Sûrement Skye ou Sheridan qui venait aux nouvelles.

— Alors ? Comment ça se passe, au ranch ? s'enquit-elle en étouffant un bâillement.

— Au ranch ?

Jasmine se dressa d'un coup sur son séant. La voix à son oreille était distinctement masculine. Avec le fracas du tonnerre et l'oppression due à ses cauchemars, elle ne l'identifia pas tout de suite.

— Qui est-ce ?

— Romain Fornier.

Cela lui ressemblait, en effet. Mais Fornier n'était pas censé avoir le téléphone. Il vivait en ermite pour fuir tout contact avec le monde

civilisé.

— Où êtes-vous ?

— A l'Ecureuil Volant.

Le pub délabré avec l'alligator empaillé sous l'auvent de l'entrée. Elle se souvint d'avoir aperçu le bar, qui n'était guère plus qu'un apprentis adossé à une petite épicerie, juste à la sortie de Portsville.

— Dites-moi quelque chose que vous êtes seul à savoir.

La question aurait pu être lancée par jeu, même si elle ne plaisantait qu'à moitié. Après sa rencontre avec Black dans les bas-fonds, elle se sentait plus que jamais vulnérable, dans cette ville inconnue.

— J'ai une coupure sur ma cuisse droite.

— Bon, c'est bien vous.

— Comment le savez-vous ? demanda-t-il après un temps de silence.

A son ton, elle conclut qu'il lui coûtait d'accepter ce qu'il commençait à reconnaître. Elle le comprenait. Elle-même avait parfois du mal à prendre en sérieux les étranges productions de son subconscient.

— Je l'ai touchée, admit-elle.

— Quand ?

A ses inflexions soudain plus sensuelles, elle réagit en baissant la voix.

— Quand je touchais le reste de votre personne.

— Et j'étais où, moi, pendant ce temps ?

Elle sourit.

— Vous dormiez, je crois.

— La prochaine fois que vous effectuerez ce genre d'exploration, n'hésitez pas à me réveiller. On s'amuse toujours mieux à deux.

— De mon point de vue, ce n'était pas mal du tout, tel que ça s'est passé.

— Ah oui ?

Son sourire s'élargit.

— Absolument.

— Racontez-moi.

Le son rauque de sa voix lui fit battre le cœur plus vite. Elle se laissait aspirer un peu trop près de la flamme de leur attirance mutuelle. Mais le jeu paraissait inoffensif, vu qu'il était à deux heures de route de là et qu'elle était bouclée en sécurité dans sa chambre d'hôtel. Et sa voix dans la nuit noire traversée d'éclairs était comme un fil auquel se raccrocher.

— J'étais dessus, chuchota-t-elle.

La voix de Romain descendit encore plus bas dans les graves.

— Et j'étais en vous ?

Jasmine avait conscience d'aller trop loin. Mais tous ses sens soudain exacerbés l'aiguillonnaient à poursuivre.

— En moi oui... emboîté... en accord parfait.

Il émit un son de gorge.

— Ça s'améliore.

D'un coup de reins, elle se propulsa au fond du lit et tira les couvertures sur sa tête.

— Vous me parliez en français cajun. Ça sonnait bien.

Elle n'avait cessé de se répéter les sonorités étrangères qui caressaient l'oreille.

— Vous me disiez que j'étais belle.

Une vague de chaleur la souleva, la hissait sur sa crête, comme si elle flottait sur un océan de volupté.

— Dommage que cette opinion ne soit pas fondée, ajouta-t-elle avec un soupir, cherchant à reprendre pied sur terre.

— Pourquoi pas ?

— Vous n'avez jamais vu en réalité ce que vous regardiez en murmurant ces mots.

— Mais j'ai vu le reste de votre personne. Qu'ai-je dit d'autre ?

— Je risque de massacrer votre langue, avec mon accent, mais ça ressemblait à : « Cela faisait trop longtemps. »

— Attendez une seconde... On dirait des extraits choisis de...

Elle se mit à rire.

— Je croyais que vous dormiez.

Il hésita, en butte à une incrédulité manifeste, puis s'inclina devant l'évidence.

— Et moi, je croyais que mes fantasmes n'appartenaient qu'à moi.

— Je n'ai pas demandé à y être conviée.

— Je ne vous avais pas lancé d'invitation. Vous avez joué les pique-assiettes. Comment avez-vous fait pour vous introduire dans mes pensées ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Cela vous arrive souvent, ce genre de plaisanterie ?

— Des comme ça, non. C'était la première fois.

Il y eut un temps de silence. Puis :

— Mais vous y avez trouvé votre plaisir ?

— Totalement.

Le souvenir de ses étreintes rêvées avec Romain aurait dû suffire à la combler pour quelque temps encore. Mais déjà elle aspirait à renouveler l'expérience.

— On peut dire que d'une certaine manière ça a été meilleur pour vous que pour moi, protesta-t-il.

La gorge soudain très sèche, elle eut du mal à déglutir.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui vous a déplu ?

— Je préfère la réalité à la fiction.

Jasmine sentit sa respiration s'emballer ; de légers frissons

déferlaient sur sa peau, comme des vagues en escalade venant heurter le roc de la jouissance. C'était une excellente chose que Romain soit à Portsville. Sinon, il serait déjà à sa porte. Ou elle à la sienne.

— La fiction a ses avantages.

— Lesquels ?

— La réalité comporte plus de dangers.

Rejetant les couvertures qu'elle avait tirées sur sa tête, elle inspira profondément l'air frais de la chambre et s'efforça de reprendre pied dans la froide réalité.

— Quel danger, dans ce cas particulier ? s'étonna-t-il.

Les dangers majeurs inhérents à un homme comme Fornier : l'accoutumance, l'obsession, l'addiction ; l'attente vaine, le cœur et l'espoir fracassés.

— La perte de contrôle, répondit-elle.

Plus jeune, elle avait cédé au besoin de fuir, de se disperser, de se dissoudre dans n'importe quel vertige qui lui permettait d'oublier sa sœur. Le chemin qu'elle avait dû prendre pour sortir de la drogue avait été escarpé, harassant. Et il lui avait appris au moins une chose : la prudence.

— Vous seriez en sécurité avec moi, Jasmine.

Mais oui, bien sûr ! Ils disaient tous cela, non ?

— Je suis passée par quelques expériences intéressantes quand j'étais jeune. A présent, je sais ce que je veux et ce que je ne veux pas.

— Et en quoi une seule nuit passée avec moi mettrait-elle le contrôle de votre vie en péril ?

— Ce n'est pas dans mes habitudes.

— Mais ce ne serait pas inconcevable pour autant ?

— Si.

Il laissa passer un temps de silence, comme s'il réfléchissait intensément.

— Là, vous faites un grand pas en arrière, parce que vous prenez peur, mais vous n'êtes pas inatteignable. A votre manière, vous avez participé au fantasme.

— C'est peut-être vous, le médium, au fond.

— Vous m'avez dit ouvertement que vous aviez apprécié. Mais je l'aurais deviné. Je sens quand une femme est intéressée. Et je sens quand elle est prête à fuir. Qu'est-ce qui vous rend soudain si inquiète ?

— Je n'ai pas envie de renouveler mes erreurs passées.

— Vous avez été blessée ?

— Pas par un homme, non. Pas directement, en tout cas.

— C'est lié à votre sœur, alors ?

Elle aurait dû mettre un terme à la conversation. Mais elle aimait le son de la voix de Romain. Et l'atmosphère d'intimité qu'elle distillait

dans la petite chambre solitaire.

— Peut-être.

— Que s'est-il passé après son enlèvement ?

— Beaucoup de choses.

Sa question touchait un territoire trop secret. Ses années d'errance, elle n'en parlait à personne. Pas même avec Skye et Sheridan, lorsqu'elle pouvait l'éviter. Repoussant ses couvertures du pied, elle se redressa.

— Pourquoi m'appeliez-vous, au fait ?

Elle sentit qu'il aurait aimé la questionner plus avant, mais il accepta le changement de sujet.

— Je me demandais si vous aviez réussi à mettre la main sur Black.

— Quand vous êtes sorti de chez Casey, hier, j'ai eu l'impression que je n'entendrais plus jamais parler de vous.

— C'est ce que je m'étais dit, oui.

— Et puis...

Elle l'entendit soupirer.

— Et puis j'ai bu quelques verres... Sans doute un de trop.

Un éclair fendit le ciel, illuminant la pièce. Jasmine regardait la pluie dessiner ses portées mouvantes sur la vitre, l'entendait rebondir sur l'escalier d'incendie.

— J'ai trouvé Black, oui.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

A part pour lui demander d'éventuelles précisions sur Moreau, Huff et Black, Jasmine n'avait pas l'intention d'impliquer Romain dans ses recherches. Si attirant qu'il soit, Fornier était couturé de profondes cicatrices qui pouvaient le rendre imprévisible, voire faire de lui un obstacle.

— Pas grand-chose.

Il émit un rire incrédule.

— Parce que vous comptez garder pour vous ce qu'il vous a appris ? Vous me demandez de vous faire confiance, mais l'inverse ne marche pas ?

Vu sous cet angle, cela paraissait injuste, en effet. Et peut-être serait-il en mesure de réfuter les arguments de Black ?

— J'avais peur que vous ne soyez secoué d'en entendre parler.

— Vous arrivez six ans trop tard pour ça.

— Bon, d'accord. Black prétend que Moreau n'a pas tué votre fille.

— Je ne suis pas surpris qu'il tienne ce discours. C'est à cause de lui que Moreau est sorti libre du tribunal.

— Il affirme qu'il a tenu sa langue au sujet de la perquisition illégale, et que c'est peut-être Kozlowski — ou un autre flic présent — qui a trop parlé.

... Ou le beau-frère avocat de Romain. Mais elle ne jugea pas utile

de le mentionner. Pas avant qu'elle n'ait pu obtenir de nouveaux éléments, en tout cas.

— Et il peut le prouver ?

— Bien sûr que non. Sinon, il l'aurait fait.

Elle songea à la façon dont Black lui avait attrapé le bras.

— J'ai l'impression qu'il a été accusé une fois de trop, pour un homme avec un tempérament comme le sien.

— C'est-à-dire ?

— Il réagit mal.

— Il s'en est pris à vous physiquement ?

— Non.

— Et les preuves matérielles ? Même si Huff n'a pas respecté la procédure, elles n'ont pas été contestées en tant que telles.

— Black affirme qu'il s'agit d'un coup monté.

— Monté par qui, en l'occurrence ?

— Il n'en sait rien.

La voix de Romain se fit sarcastique.

— Comme par hasard.

— Je ne prétends pas que Black soit crédible. Je me contente de restituer ses propos.

— Mais vous n'excluez pas qu'il puisse avoir raison ?

Jasmine choisit ses mots avec soin.

— Certaines de ses assertions sonnaient juste. Il faut maintenant que je vérifie certaines choses. C'est tout.

— Je n'ai pas tiré sur un innocent, Jasmine.

L'idée faisait frémir. Mais le message qu'elle avait reçu rendait la chose vraisemblable.

— Il se peut que ce soit le cas.

— Allez vous faire foutre !

Et il raccrocha.

Jasmine ne pouvait pas en vouloir à Romain de sa réaction. Il avait appelé dans l'espoir de l'entendre annoncer que la culpabilité de Moreau était confirmée. Or, elle lui assenait le contraire. Le brutal revirement émotionnel entre eux — aussi bien de son côté que de celui de Romain — la laissa plus déprimée, plus épuisée encore qu'avant leur conversation. La prudence voulait qu'elle prenne ses distances avec Fornier. C'était la seule chose à faire.

Alors pourquoi ses doigts la démangeaient-ils de le rappeler ?

* * *

Elle ne pouvait plus respirer. Mais ce n'était pas la fumée de cigarette de Black qui la faisait suffoquer. Le nuage, cette fois, était fait de vapeur ; la vapeur brûlante d'une cabine de douche. Et Fornier

s'y trouvait avec elle. Elle l'aurait reconnu à la façon dont il maniait son corps, dont il la touchait, l'embrassait, même si elle n'avait pas eu le réflexe de chercher la coupure sur sa cuisse.

— C'est bien moi, oui, murmura-t-il en frottant son corps glissant de savon contre le sien. Tu pensais que j'étais devenu quelqu'un d'autre ?

Non. Mais un trop-plein d'idées noires l'avait rendue nerveuse, sur la défensive.

— Détends-toi.

Il passait un pain de savon sur ses seins et sur son ventre, en s'attardant sur les points sensibles.

— Tu me désires, avoue-le ? Tu as envie de moi tant que tu ne cours aucun risque.

L'amertume dans la voix de Romain lui rappela que leur dernière conversation s'était terminée sur un clash. Il était en colère et elle sentait en lui une rage à peine contenue. C'était apparent jusque dans ses gestes. Mais elle ne ressentait aucune peur. Romain était un amant magistral, magnifique. Il était sûr de lui, sûr d'elle, sûr de leurs gestes et de l'entente de leurs corps. Jamais, avec aucun homme, elle n'avait fait l'amour comme avec lui.

Penchant la tête, il laissa l'eau de la douche couler sur leurs corps enlacés tandis qu'il l'embrassait, mordillant sa lèvre inférieure, jouant paresseusement avec sa langue. Elle sentait sur ses papilles le goût de l'eau, de sa bouche, de sa peau.

La faible lumière provenait d'une pièce adjacente. Un feu de bois ? Une lanterne ? Quelle que soit la source, elle était discrète et très douce. Elle ne connaissait aucun endroit qui soit aussi sombre, aussi calme, aussi intime. Aucun autre endroit où elle aurait préféré se trouver...

Romain se pencha pour lécher une goutte d'eau oscillant à la pointe d'un de ses seins. Elle commençait à avoir la chair de poule de partout, à vouloir davantage, et elle le lui fit savoir en enfonçant les doigts dans la chair musclée de ses épaules.

— Tu aimes ? chuchota-t-il.

— Mmm...

Elle se pressa contre lui et il se mit à rire.

— Patience, ma toute belle. Patience.

Fermant les yeux, elle gémit lorsque ses doigts se murent à l'unisson avec sa langue. Très vite, elle n'entendit plus que le fracas du sang à ses tempes, si puissant qu'il couvrait jusqu'au bruit de la douche. Mais peu lui importait. Rien ne comptait plus, d'ailleurs. Surtout lorsqu'il s'agenouilla devant elle et se servit de ses mains pour la plaquer contre la paroi de la cabine de douche.

Sa bouche était si douce... Si chaude.

Elle enfonça les doigts dans l'épaisseur de ses cheveux, ses mains

formant des poings pour l'attirer et l'arrêter à la fois. C'était... intime. Trop intime. Et elle ne s'était jamais sentie aussi vulnérable.

Mais il écarta ses mains, exigea sa confiance. Et elle renonça à lutter. Aspirant une goulée d'air chaude et humide, elle la garda dans ses poumons et offrit son visage au jet d'eau tiède, le laissant l'aimer à sa guise. Très vite ses jambes se mirent à trembler. Elle poussa un petit cri en sentant venir les prémices de l'orgasme qu'il lui avait promis.

Là, à cet instant précis, il s'interrompit.

— Pourquoi ? chuchota-t-elle, faiblement.

Ses mains glissèrent sur ses hanches et entourèrent sa taille. Il l'attira contre lui, sa bouche pressée contre son oreille.

— Tu en veux plus ?

Elle prit une inspiration tremblante.

— A ton avis ?

— Alors, tu sais où me trouver.

Sans autre forme de procès, il la laissa tomber. Elle ne chuta pas sur le sol, cependant, mais se réveilla en sursaut, entortillée dans les draps, livrée aux affres de la frustration.

Au début, elle crut qu'elle s'était encore glissée dans un des fantasmes de Romain. Mais aurait-il mis en scène une cabine de douche, alors qu'il vivait dans les marécages, sans même l'eau courante ? Non, pour ce rêve-là, elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même. Il était directement issu de leur conversation téléphonique.

Tout, en elle, aspirait à transformer ces productions purement mentales en réalité charnelle. Mais elle refusait d'aller jusqu'à lui. Elle préféra se lever, lire, faire les cent pas dans sa chambre et rédiger des notes sur toutes les informations qu'elle avait pu rassembler jusque-là. Puis elle dessina une caricature de Fornier, avec un regard dur, une bouche cruelle et une petite barbiche démoniaque.

Mais cela ne changea rien, évidemment. Elle froissa la feuille de papier en boule et fit des patiences sur son ordinateur jusqu'au moment où l'orage se dissipa enfin, et que la nuit céda la place aux premières lueurs du jour.

Elle poussa un soupir de soulagement lorsque son réveil sonna à 7 heures. Il était temps de prendre une douche, de s'habiller et de partir faire un tour du côté de l'ancienne maison de Moreau. Une fois qu'elle se serait mise au travail, elle aurait l'esprit trop occupé pour que Fornier vienne s'y immiscer.

Elle ôta son pyjama et s'immobilisa un instant devant le miroir avant de poursuivre jusqu'à la salle de bains. La trouverait-il belle « pour de vrai », s'il devait la voir un jour ?

C'est comme si je te voyais déjà.

Jasmine serra les poings. Comment avait-il réussi à entrer dans ses pensées aussi facilement ?

— Je n'ai pas envie de faire l'amour avec lui, déclara-t-elle à son reflet.

Mais la façon dont sa peau se mit à brûler à cette seule pensée était déjà une accusation de mensonge.

La maison des Moreau paraissait déserte. Jasmine frappa à la porte d'entrée, appela même, mais personne ne se manifesta. Elle aurait dû penser à demander à Black si le frère et la mère de Moreau travaillaient pendant la journée. Il avait l'air de bien les connaître, ce qui n'avait pas manqué de la surprendre. Il arrivait qu'un policier se lie d'amitié avec la famille d'une victime, ce qui se comprenait facilement. L'empathie, un désir de réparation, un sentiment de responsabilité, les contacts fréquents : tels étaient les fils qui se tissaient entre protecteurs et protégés. Mais il était rare qu'un enquêteur se rapproche durablement de la famille d'un criminel. Les proches d'un suspect faisaient généralement corps avec lui. Ce qui engendrait presque toujours une animosité entre les deux parties.

Mais le cas de Black était particulier, bien sûr. Si Huff avait raison, Moreau lui avait été redevable de sa liberté. Ce qui pouvait expliquer ses liens privilégiés avec sa famille.

Jasmine descendit les marches du porche gris affaissé et leva les yeux vers les lucarnes du toit. La maison donnait l'impression d'être refermée sur elle-même, comme si les occupants n'appréciaient guère les visiteurs. Les stores étaient baissés ; le garage, séparé de la maison, était fermé avec un énorme cadenas. Mais le signe le plus ostensible de méfiance était le panneau « Entrée interdite » cloué sur le grand cyprès chauve à l'entrée.

Pas très accueillant, comme endroit. Il n'y avait pas de paillason marqué « Bienvenue », pas de décoration de Noël sur la porte, pas même un chien pour vous saluer d'un aboiement.

— Glauque, tout ça, murmura-t-elle.

Jasmine imaginait sans peine qu'un pédophile ait pu se terrer là-dedans. Finalement, ce n'était peut-être pas une mauvaise chose que personne ne soit venu lui ouvrir. Fouiner aux abords de la maison était sans doute illégal et, de toute façon, contraire à l'éthique. Mais, tant qu'elle restait à l'extérieur des bâtiments, que risquait-elle ? Au pire, elle se ferait taper sur les doigts.

Avant de repartir, autant jeter un coup d'œil sur la cave où la vidéo et le pantalon ensanglanté avaient été retrouvés. Ne serait-ce que pour examiner les marques sur le linteau. Difficile, en effet, de concevoir qu'un propriétaire s'amuse à attaquer ses propres serrures à coups de pied-de-biche, alors qu'il a un accès plus commode à sa disposition.

Jetant un coup d'œil dans la rue, Jasmine vérifia que tout était tranquille. Comme rien n'indiquait qu'elle était observée, elle prit son courage à deux mains et se dirigea vers le garage en contournant la Buick antique garée dans l'allée. Vu le panneau à l'entrée, elle s'attendait à trouver le terrain à l'arrière fermé par un grillage, mais il y avait juste une clôture métallique, sans aucune séparation.

Attentive à étouffer le son de ses pas, elle se glissa entre la maison et le garage. La première chose qu'elle vit fut un amoncellement d'au moins trente sacs-poubelles pleins. Bizarre, vraiment bizarre... Vu l'état déliquescent du dessous de la pile, on pouvait supposer que les Moreau n'avaient pas évacué leurs ordures depuis des mois, voire des années.

Elle secoua la tête en contemplant le tas, mais son attention fut accaparée presque aussitôt par une lourde porte de bois : l'accès à la cave qu'elle cherchait. Trop tordue pour être ajustée, la porte bâillait légèrement. Mais le vent violent qui faisait claquer le plastique des poubelles et qui tirait sur ses cheveux longs ne suffisait pas à l'ébranler.

Repoussant les cheveux qui lui tombaient sur les yeux, Jasmine s'approcha des trois marches qui descendaient vers la cave et repéra deux mégots de cigarette détrempés sur le ciment. La mère ou le frère de Moreau étaient peut-être fumeurs. Mais elle ne put s'empêcher de penser à Black, en voyant ces bouts de cigarette.

Était-il venu ici la veille après son travail ? Elle ne voyait pas ce qui aurait pu amener Mme Moreau ou son fils à sortir fumer devant la porte de leur cave en plein hiver. Surtout avec la puanteur qui émanait de ces sacs d'ordures. Il n'y avait pas de chaises, pas de barbecue ; le jardin était à l'abandon. Et les mégots paraissaient récents.

Retirant son appareil photo numérique de son sac, Jasmine photographia les cigarettes et l'entassement de poubelles. Elle ne savait pas trop ce qu'elle retirerait de ces éléments. Mais elle trouvait l'aspect des lieux étrange. Dans un sac à indices, elle préleva avec précaution l'un des mégots. Black avait déjà admis que le frère de Moreau et lui étaient amis. Ce qui lui fournissait une justification commode pour sa présence éventuelle dans les parages. Mais à force de participer à des enquêtes policières elle avait appris à porter une attention vigilante à tous les détails, même les plus anodins en apparence. Et ceux-ci lui donnaient l'impression que Black était passé par là il y a peu.

Les recherches qu'elle effectuait le menaçaient-elles d'une façon ou d'une autre ? Avait-il filé directement chez les Moreau pour les avertir de son passage ?

Si seulement elle pouvait plonger de nouveau dans les pensées de

l'individu qu'elle avait senti exister dans son esprit — l'homme qui aurait tant voulu être normal et qui savait qu'il ne le serait jamais. Mais cette expérience l'avait terrifiée. Et elle ne parvenait pas à baisser suffisamment sa garde pour qu'une nouvelle communication psychique puisse s'établir. Elle n'avait pas eu la moindre perception parapsychique depuis son arrivée à La Nouvelle-Orléans, en fait, hormis sa brève incursion dans les rêves érotiques de Fornier.

Elle se rapprocha de la cave et examina les marques sur le panneau et sur le linteau. Il était clair que la porte avait été forcée avec un pied-de-biche, en effet. Elle ignorait juste quand et pourquoi.

Après avoir pris quelques photos, elle appuya la main sur le panneau et exerça une pression croissante, jusqu'à ce qu'il finisse par céder. Une odeur de terre mouillée lui monta aux narines. Quelque part dans un coin, on entendait de l'eau couler, comme si elle se tenait à l'entrée d'une grotte. Les Moreau devaient avoir un problème de fuite. Mais s'ils s'accommodaient sans difficulté de la présence d'une montagne pestilentielle d'ordures sur leur terrain, ils ne devaient pas être incommodés si la boue et les moisissures envahissaient leur cave.

A quel endroit Huff avait-il découvert les éléments de preuve, alors ? D'après Black, ils avaient été jetés en vrac près de l'entrée. Elle sortit de son sac la lampe de poche qu'elle avait achetée en route et fit glisser le faisceau sur le sol boueux et inégal. Plus au fond, elle vit des sacs et des cartons sur une palette de bois. Elle aurait été curieuse de savoir ce que les Moreau stockaient là, mais elle n'avait aucune envie de se risquer à l'intérieur de la cave. Plus elle s'en approchait, plus cet endroit lui procurait des sensations pénibles. Il s'était passé des choses affreuses, ici. Elle ne savait pas si elle percevait la détresse d'Adèle ou de quelqu'un d'autre. Mais il y avait eu souffrance mortelle, en tout cas.

Le faisceau de lumière accrocha un objet non identifié vers le fond de la cave, à proximité de la fuite. L'endroit semblait trop mouillé pour qu'on puisse y ranger quoi que ce soit, pourtant. De quoi s'agissait-il ? D'un chiffon blanc ? Remontant nerveusement la bride de son sac sur son épaule, Jasmine se pencha pour mieux regarder. Elle n'irait pas plus loin, en tout cas. L'énergie négative qui émanait de ce sous-sol était comme une main qui la repoussait avec force. Il lui fallait juste jeter un dernier regard, en essayant de changer l'angle d'éclairage de la lampe de poche.

Lorsqu'elle sentit bouger derrière elle, ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Mais elle n'eut même pas le temps de se retourner. Quelqu'un lui arracha son sac et la poussa d'un même mouvement, envoyant voler sa lampe et son appareil alors qu'elle s'effondrait au sol.

Elle atterrit face contre terre dans la boue. Le grincement du bois frottant contre le ciment se réverbéra dans l'air humide, suivi

seulement du grincement d'une chaîne, du claquement d'un cadenas et de ses propres cris qui se perdirent dans le silence.

* * *

Une froide puanteur de décomposition envahissait ses narines. A moins que ce ne soit son sixième sens ? S'agissait-il d'une perception réelle, ou d'une hallucination née de la peur ? Elle était hantée par la vision de corps pourrissant dans des tombes à peine creusées — l'œuvre d'un psychopathe qu'elle avait aidé à pister l'année précédente. Et ces images obsédantes accroissaient encore son sentiment de panique. Elle en avait trop vu, pendant toutes ces années où elle avait profilé pour La Contre-attaque. Il y avait eu trop de scènes de crime, trop de photos macabres dont les souvenirs emmagasinés resurgissaient avec force, dans cette cave sinistre qui suintait le mal par tous les pores. Alors que personne, strictement personne, ne savait où elle se trouvait.

Personne, sauf un : l'homme qui l'avait enfermée là. Elle était quasiment persuadée qu'il ne s'agissait pas d'une femme. Il aurait fallu qu'elle ait une force diabolique pour refermer aussi facilement la lourde porte récalcitrante.

Un faible interstice entre le panneau et l'encadrement lui permettait de discerner la marche où elle se tenait encore quelques minutes plus tôt. Mais elle ne voyait ni n'entendait personne.

Où était-il parti ? Et qu'espérait-il obtenir en l'enfermant ? Avait-il le projet de revenir, au moins ?

— Hou hou !

Elle se jeta contre la porte, essayant de briser le cadenas ou d'attirer l'attention, ou les deux de préférence.

— Pouvez-vous m'aider, s'il vous plaît ? Je suis enfermée dans la cave des Moreau. Aidez-moi ! Il y a quelqu'un ?

Jasmine continua ainsi pendant ce qui lui parut être une éternité, jusqu'à ce que ses épaules lui fassent mal à crier et que sa gorge soit trop sèche pour émettre un son. Malgré son épuisement, elle aurait continué à cogner si elle avait eu le sentiment qu'on pouvait l'entendre. Mais ses efforts étaient manifestement futiles. La plupart des voisins des Moreau devaient travailler, dans ce quartier ouvrier.

La boue et l'humidité du sol avaient transpercé ses vêtements. Jasmine frissonna et resserra les pans de son manteau autour d'elle, tout en examinant sa prison. La cave, très basse, tenait plutôt du vide sanitaire. Il y régnait une obscurité complète, à l'exception de la faible lumière filtrant par la porte et du rayon jaune de sa lampe-torche, tombée à terre, qui dessinait un cercle parfait sur le mur en moellons. Elle avait faim, soif et besoin d'aller aux toilettes. Mais c'était sans

doute l'impossibilité de les satisfaire qui réveillait ces trois besoins.

« Reste concentrée ! Ne laisse pas la peur prendre le dessus. » Elle en avait assez appris pendant les cours d'auto défense que donnait Skye, à Sacramento, pour savoir que la priorité des priorités était de rester calme et inventive. Un objectif qui aurait été plus aisé à atteindre si elle n'avait pas été bombardée par des images de mort et de violence. Couvrant son visage de ses mains, elle s'efforça de faire abstraction du lieu et de respirer lentement, profondément. Il devait y avoir un moyen de sortir de cette cave.

Elle se baissa pour récupérer sa lampe et s'avança courbée en deux pour ne pas se cogner la tête. Black avait parlé d'une trappe ouvrant sur un cellier. Le jour où il était venu perquisitionner avec Huff, seul un sac de pommes de terre en bloquait le passage. Avec un peu de chance, les Moreau n'auraient rien ajouté de pesant depuis. Si elle débloquait la trappe, elle pourrait s'enfuir en passant par la maison.

Sauf si c'était le frère de Francis Moreau qui l'avait cloîtrée dans ce tombeau. S'il était là-haut, son plan B risquait de se terminer très mal.

Non, c'était sans aucun doute Black qui l'avait poussée, lorsqu'il l'avait vue ramasser un de ses mégots de cigarette. Il était d'ailleurs le seul à connaître son intention de venir ici.

— Pearson Black, j'espère que tu crèveras en enfer !

Parler à voix haute l'aidait à se sentir vivante.

Elle trouva la trappe sans difficulté. Et même une ampoule qui pendait juste à côté. Elle tira sur la chaînette et la lumière s'alluma, ce qui atténua légèrement son sentiment de panique. Mais son soulagement fut de courte durée. Car la trappe était verrouillée. Impossible de la faire bouger, ne serait-ce que d'un millimètre.

Et maintenant ? Il fallait sortir de ce trou à rats au plus vite. Avant que Black — ou celui qui l'avait enfermée là — ne revienne. S'il avait l'intention de se débarrasser d'elle, il aurait eu tout le temps de réfléchir à la meilleure façon de procéder. Dissimuler le corps ne lui poserait aucun problème. Il lui suffirait de l'enterrer sur place. Ou de la fourrer dans un grand sac-poubelle et de la placer sur le tas. Personne ne se plaindrait de l'odeur, vu la puanteur qui régnait déjà. Sa disparition ne serait pas signalée avant plusieurs jours. Lorsque Skye et Sheridan s'inquiéteraient au point de déclencher des recherches, elle serait morte depuis longtemps. La police se rendrait à son hôtel. Ils retrouveraient peut-être sa trace jusqu'à Mamou et Portsville. Mais la piste s'arrêterait là.

Jurant amèrement, elle récupéra sa torche, qu'elle avait posée en trouvant l'ampoule, et éclaira les recoins les plus sombres de la cave. Il y avait toujours moyen d'inventer des solutions à un problème. Pouvait-elle creuser une voie de sortie ? Traçant le périmètre de sa prison avec le rayon de sa lampe, Jasmine évalua ses possibilités. Elle

ne disposait d'aucun outil, à part la torche. Et la personne qui l'avait enfermée reviendrait avant qu'elle ait eu le temps de débayer quelques maigres centimètres.

Non, creuser ne lui servirait à rien qu'à s'épuiser davantage. Elle attendrait le retour des Moreau, tout simplement. Il n'était pas dit qu'ils refuseraient de l'aider, après tout. Le fait que Francis ait été pédophile, voire meurtrier, ne rejaillissait pas forcément sur ses proches.

Et pourtant quelqu'un ici était habité par le mal — le mal le plus noir, le plus terrible. Elle sentait le danger entre ces murs. L'image du panneau « Entrée interdite » s'afficha en grand format dans son esprit, fauchant ses derniers espoirs. Les Moreau ne tenaient pas à être dérangés et ils le faisaient savoir. Or, elle était entrée chez eux sans y avoir été invitée. En fourrant son nez là où elle n'aurait pas dû.

Elle ne sortirait pas vivante de cette cave.

Essuyant les larmes qui roulaient sur ses joues, elle s'assit sur le bord de la palette et posa la tête sur ses genoux. Si seulement elle était allée rejoindre Romain, après leur conversation au téléphone ! Passer sa dernière nuit sur terre à faire l'amour avec lui aurait été nettement moins déprimant que de rester seule avec ses cauchemars.

Elle en était là de ses considérations lugubres, lorsqu'elle entendit du bruit à l'étage au-dessus. Quelqu'un était rentré. Restait à savoir si l'arrivée d'un des Moreau arrangerait ses affaires — ou si elle annonçait sa fin.

* * *

— Pourquoi a-t-il sorti une énormité pareille ?

Romain tourna le dos à l'entrée de la petite épicerie, espérant qu'on lui accorderait un instant de tranquillité pendant qu'il était au téléphone. Insérer des pièces de monnaie dans une cabine n'était pas spécialement commode pour passer un coup de fil à distance. Mais il ne pouvait tenir cette conversation devant Casey Lynn ou tout autre habitant de Portsville susceptible de lui laisser utiliser son téléphone.

— Tu connais Black, répondit Huff. Dès qu'il peut semer la pagaille quelque part...

— Apparemment, il était plutôt convaincant. Je pense que Jasmine le croit.

— Il faut bien qu'il justifie ce qu'il a fait, tu comprends ?

Romain fit un pas de côté pour laisser passer « Doc » Crawley, les bras chargés de provisions sous son sourire édenté.

— Qui ça dit, Romain ? Ti passes commande pour acheter ta tite femme, asteur ?

Momentanément distrait par la question, il fronça les sourcils.

— Quelle petite femme ?
— Casey, *alle* dit que t'en as assez de vivre tout seul dans ta cabane et que t'veux une femme à toi. C'est que les hivers, y sont rudes, hein ?

Romain secoua la tête.

— Faut pas écouter les ragots, Doc !

Il prit congé, d'un signe de main, du vieil homme qui grimpait dans son antique Cadillac.

— Romain ? Tu es toujours là ? demanda Huff au téléphone.

Il se boucha l'oreille pour tenter d'entendre malgré le moteur pétaradant de Doc.

— Oui ?

— Tu as déjà suffisamment ramassé comme ça, tu ne crois pas ? Dis à Jasmine Stratford qu'elle te foute la paix.

Excellent conseil. Et pourtant, lorsqu'il l'avait appelée, la veille, il avait tout fait pour la ramener à lui.

— Elle cherche sa sœur.

— Il paraît, oui. Et alors ?

Alors, il ne pouvait s'empêcher de se sentir solidaire. Il comprenait sa souffrance comme peu de gens pouvaient la comprendre. Et, pour la première fois depuis des années, il avait envie d'une femme, exactement comme le prétendaient les commères de Portsville. Peut-être pas une épouse, mais un corps féminin, chaud et doux dans son lit. Et pas n'importe quel corps, au demeurant. C'était Jasmine qu'il voulait.

— Elle n'a pas eu une vie facile, elle non plus.

— Je sais. Mais l'enlèvement de sa sœur remonte à seize ans. La probabilité pour qu'elle la retrouve est minime. Et l'enlèvement a eu lieu à Cleveland. Ça n'a aucun rapport avec Adèle.

— Elle t'a parlé du message en lettres de sang ?

— Oui, bien sûr.

— Et qu'est-ce que tu en penses ?

— Que c'est une coïncidence.

— Mais Jasmine m'a montré la façon dont il avait formé ses lettres sur son bout de papier *avant* que je ne lui indique comment il avait tracé le nom de ma fille sur le mur des toilettes.

— L'homme qui a retrouvé le corps d'Adèle n'a pas su tenir sa langue, voilà tout. Quelqu'un a dû entendre sa description et s'en servir pour l'imiter. Elle doit avoir affaire à un copycat qui a pris Moreau pour modèle. Ou à un plaisantin.

Cela pouvait expliquer le petit mot, en effet. Mais ce n'était pas tout.

— Jasmine affirme que l'assassin d'Adèle lui a volé un collier quelques jours avant de la kidnapper.

Pas de réponse.

— Huff ?

— Oui, oui, je t'écoute.

Il avait l'air fatigué, mais Romain avait besoin de tirer cette histoire au clair. Essayer d'oublier ne marchait pas. Trop de détails le tourmentaient.

— Jasmine a raison. Adèle avait un collier qui a disparu quelques jours avant elle. Je n'ai pas fait le lien, à l'époque.

— Mais depuis que tu as vu Jasmine Stratford tu penses qu'il y a un rapport ?

— Disons que je me pose la question.

— Romain, les enfants passent leur temps à perdre leurs affaires. Rien ne prouve que ce collier a été volé.

Mais Jasmine avait pu décrire le pendentif sans l'avoir jamais vu. Si elle était capable de le faire, pourquoi le reste de ses révélations ne serait-il pas conforme à la réalité ?

— Adèle ne l'a pas perdu, il a été dérobé, insista-t-il.

— Bon. Tu crois ce que te raconte Mlle Stratford. Je suppose que le côté fétichiste est une possibilité. Moreau avait gardé les barrettes d'Adèle, après tout.

— Elle les portait le jour où elle a été kidnappée.

— Oui. Et après ?

— Moreau n'était pas à La Nouvelle-Orléans pendant la semaine qui a précédé l'enlèvement, souviens-toi. Il circulait dans le Tennessee, pour une livraison de luminaires. A l'époque, il a fallu démontrer qu'il était rentré à temps et qu'il était matériellement possible qu'il ait enlevé Adèle.

— Nous l'avons prouvé sans difficulté, Romain, souviens-toi. Un témoin a vu Moreau près de l'école, occupé à la regarder jouer dans la cour de récré. Je ne vois pas où tu veux en venir, franchement...

— Moreau était en déplacement lorsque le collier a été volé.

— Parce que tu sais à quelle date précise le larcin s'est produit ?

— Ça a dû se passer au club de sport.

D'après Jasmine, le meurtrier d'Adèle l'avait pris dans un vestiaire métallique. Et le seul casier qu'utilisait sa fille, c'était celui de la piscine.

— Je l'ai emmenée nager le samedi qui a précédé son enlèvement.

— Tu penses que quelqu'un a ouvert son vestiaire et a pris son collier ?

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'un vestiaire ferme généralement à clé, pour commencer.

— Nous n'utilisons jamais le cadenas, car il fallait une pièce de 25 cents pour récupérer nos affaires. Et nous n'emportons rien avec nous, à part une paire de lunettes de natation de rechange et de

la crème solaire. Adèle avait oublié d'enlever son collier avant de quitter la maison, ce samedi-là. C'est pour ça que nous l'avions mis dans le casier.

— Donc, tu affirmes que ce n'est pas Moreau qui a pris le collier. Tu en conclus que le voleur est forcément un membre du club sportif, c'est ça ?

— Pas nécessairement, non. Il y avait une offre promotionnelle, ce jour-là. Les enfants avaient droit à la piscine et aux glaces gratuites, à condition que les parents s'engagent à assister à une présentation de produits.

Huff soupira.

— Super ! Ça limite drôlement le nombre de possibilités... Tu ne vois pas que *rien* ne permet de faire le lien entre le collier et l'enlèvement, hormis les assertions de Jasmine Stratford ? Même à supposer que le collier ait été volé, n'importe qui a pu le prendre. Un autre enfant, par jalousie. Ou... Je ne sais pas, moi ! D'ailleurs, comment cette Jasmine serait-elle informée de ce qui s'est vraiment passé ?

Romain n'avait pas envie d'entrer dans ces détails.

— Elle le sait, c'est tout.

— J'ai fait des recherches sur cette fille, Romain. Ces prétendus pouvoirs parapsychiques, c'est du flan.

— Je n'ai rien trouvé en ligne qui aille dans ce sens.

— Parce que personne n'a envie de se ramasser un procès en diffamation sur le dos. Mais j'ai appelé le département de police de Sacramento et j'ai discuté avec des flics du coin. L'un d'eux m'a dit qu'il l'avait fait intervenir dans une enquête où elle clamait haut et fort que la victime était toujours vivante. Et on a retrouvé la gamine une semaine plus tard. Morte depuis trois mois. Elle te fait un numéro de charlatan.

Romain hésita. Mais Jasmine avait déjà admis qu'il ne s'agissait pas d'une science exacte. Et personne n'avait pu lui parler de la coupure sur sa cuisse. Il savait avec la plus grande certitude qu'elle ne l'avait jamais touchée. Ni la coupure ni le reste de sa personne. Si elle l'avait fait, il s'en serait souvenu.

— Elle sait des choses à mon sujet qu'elle n'a pas pu apprendre de quelqu'un d'autre.

— Elle essaie de se servir de toi parce qu'elle pense que tu l'aideras à retrouver sa sœur. Mais tu ne peux rien pour elle. Alors oublie Jasmine Stratford, et laisse dormir le passé. Crois-moi, c'est préférable pour toi.

— Je ne *peux* plus laisser dormir le passé, répondit-il hargneusement.

— Si, tu le peux. Imagine qu'elle dise vrai ; ça signifierait que tu as

tiré sur un innocent. Tu as vraiment envie de vivre le reste de tes jours avec ça sur la conscience ?

Huff en criait presque.

Romain tripota nerveusement le fil du téléphone. Non, il n'avait pas envie d'apprendre qu'il s'était trompé. Mais il ne pouvait pas se cacher la tête dans le sable, si le tueur d'Adèle courait toujours et continuait de s'en prendre à des enfants.

— Tu ne veux pas comprendre.

— Non, c'est vrai, acquiesça Huff. Car si tu n'as pas tué la bonne personne j'en partage la responsabilité. Je t'ai dit que c'était Moreau, et je suis toujours persuadé de sa culpabilité.

— A nous de faire l'effort de regarder la vérité en face. D'autres enfants pourraient faire les frais de notre aveuglement !

— Nous n'avons pas fait erreur, merde ! C'est impossible. J'ai vu l'enregistrement. Je *sais* ce que Moreau a fait.

Romain serra les mâchoires pour se défendre du flux d'images atroces qui envahissait son esprit : sa fille l'appelant à l'aide pendant que Moreau la forçait à subir l'innommable.

— C'est vrai, tu as raison, admit-il enfin. Je ne sais pas ce qui m'est passé par la tête.

— Tu as un courage, une discipline intérieure et une honnêteté rares, Romain. Mais j'ai tourné la page. Rien ne sert de remuer les cendres. C'est fini, terminé. Nous sommes passés à autre chose, toi et moi.

Romain contempla le trou paumé où il vivait dans sa cabane, avec le strict nécessaire pour survivre.

— On peut dire ça, oui : nous sommes passés à autre chose.

* * *

Jasmine retint son souffle lorsqu'elle entendit piétiner au-dessus de sa tête. Qui était-ce ? Les pas étaient-ils lourds ou légers ? Masculins ou féminins ? Impossible de se prononcer. A tout prendre, elle préférerait avoir affaire à la mère de Moreau qu'à son frère. Quitte à devoir affronter physiquement ses geôliers, elle aurait de meilleures chances face à une femme sans doute déjà âgée.

Que faire ? Appeler pour signaler sa présence ? Jasmine ne parvenait pas à se décider. Elle captait autant d'énergie négative là-haut qu'il en régnait dans cette cave. Comme si la maison entière était imprégnée de pulsions destructrices. Elle s'était escrimée à convaincre Romain que Moreau n'avait pas tué sa fille et que le vrai meurtrier vivait toujours. C'était la seule explication plausible, compte tenu du message qu'elle avait reçu. Mais elle sentait de plus en plus distinctement que *quelqu'un* avait été tué ici. Elle recevait des

impressions violentes, bizarres. *Une lutte à mains nues... Une arme à feu... Du sang.*

Elle s'apprêtait à marteler la trappe de ses poings lorsqu'elle se souvint du tissu blanc qui avait attiré son attention en entrant. Une fois enfermée, elle avait cessé de s'en soucier, oubliant même son existence. Mais elle se demandait, à présent, si ce drôle de chiffon avait un rapport avec l'atmosphère sinistre teintée de désespoir qui pesait comme du plomb autour d'elle.

Rassemblant son courage, elle dirigea le faisceau de sa lampe sur le recoin près de la fuite. Au début, elle ne vit rien que de la terre boueuse, mais il ne lui fallut pas longtemps pour retrouver la tache blanche dans le rayon de sa lampe. Juste à côté de la flaque.

Floc... floc...

A mesure qu'elle s'en approchait, la pression augmentait dans sa poitrine. Plus encore que tout le reste, ce coin de cave l'emplissait d'horreur. Des toiles d'araignée s'accrochaient à ses mains, se collaient dans ses cheveux ; des petites griffes crissaient sur le sol à mesure que les rongeurs détalait devant la lampe. Jasmine frémit d'horreur. Il ne faisait aucun doute que les ordures entassées devant la porte expliquaient la surpopulation de rats dans cette cave. Mais elle commençait à comprendre la raison de cette accumulation de poubelles. Quelqu'un chercherait-il à couvrir la puanteur douceâtre qui devenait de plus en plus distincte ?

Les odeurs de bois et de terre mouillés se mêlaient à celle des détritiques ménagers pour aider à camoufler les miasmes qu'il lui semblait détecter. Mais elle était sûre que quelque chose, ou plutôt quelqu'un, était enterré par ici. Et, s'il s'agissait d'un meurtre, la police devait en être informée. Quelque part, peut-être, une famille désespérée cherchait un proche aimé, tout comme elle-même avait cherché sa vie durant.

Le cœur battant, elle s'immobilisa devant le tissu blanc qui dépassait du sol comme s'il était fixé à autre chose, de plus volumineux. Ecartant une toile d'araignée, elle dut se faire violence pour attraper le morceau d'étoffe. Gluante et humide sous ses doigts, elle lui procura un haut-le-cœur. Son premier réflexe fut de retirer sa main, mais elle discerna un bouton juste sur le bord.

Une chemise d'homme.

Les pas cessèrent de résonner au-dessus de sa tête. Jasmine enregistra cette information dans un coin de son cerveau, mais elle était si absorbée par sa découverte qu'elle ne se souciait plus de ce qui se passait à l'étage au-dessus. Ses forces se dérobaient tandis qu'elle tirait sur le tissu qui refusa de céder. Malgré la faiblesse et la nausée, elle creusa à l'aide de la lampe de poche.

Il ne lui fallut pas très longtemps pour découvrir ce que son

intuition avait déjà pressenti : des restes humains étaient ensevelis là, à même la terre.

Le corps devait être en terre depuis un certain temps, à en juger par son état de décomposition très avancé. Jasmine n'avait pas l'intention de le déterrer plus avant pour dégager l'intégralité du squelette, mais le crâne qu'elle avait sorti de la boue n'était plus recouvert que d'une couche de peau épaisse comme du cuir et d'une plaque de cheveux blond-roux. Si la dentition était préservée, les yeux étaient évidemment absents.

Ce n'était pas le corps d'un enfant. Mais Jasmine n'en était pas moins choquée. Révulsée. Tremblant sous l'effet de la peur et du dégoût plus que du froid, elle se réfugia le plus loin possible du corps. Qu'était-il arrivé à cette malheureuse personne avant qu'elle ne finisse ensevelie dans la cave des Moreau ?

Son esprit lui livra des images de lutte désespérée, mais rien de plus.

Il fallait qu'elle sorte de là. Vite. Avant que quelqu'un ne s'avise de sa macabre découverte. Avant le retour de l'homme qui l'avait enfermée. Avant de se retrouver couchée à côté de son voisin qui la fixait de ses orbites creuses, condamnée à pourrir comme lui dans ce tombeau de boue.

Elle se précipita vers la trappe, prête à tambouriner, à crier, et même à supplier s'il le fallait. Mais à mi-chemin elle s'immobilisa net. Elle ne pouvait pas laisser le squelette apparent. Si la personne présente dans la maison au-dessus était responsable de ce décès, elle aurait encore moins de chances de survivre, si on voyait qu'elle avait repéré le cadavre.

Avant d'appeler au secours, elle devait réensevelir ce qu'elle venait de déterrer.

En larmes, les jambes coupées et secouée par des hoquets, elle rampa de nouveau jusqu'à l'amas de terre soulevée. Ses haut-le-cœur se succédaient sans relâche et elle tremblait de façon incontrôlée. Mais malgré les pleurs et les spasmes elle réussit à se mettre à la tâche. Lorsqu'elle aurait terminé, personne ne verrait qu'elle avait procédé à des fouilles. Vu d'en haut, de la trappe, le recoin était trop sombre pour qu'on puisse distinguer quoi que ce soit.

Fermant les yeux pour échapper à la vision de cauchemar, elle remplaça la terre boueuse sur la chemise blanche et le torse décharné, en remontant en direction de la tête. Sans autre outil que ses mains, elle progressait centimètre par centimètre. Ses doigts se dérobaient en

permanence aux ordres de son cerveau, tant elle était terrifiée à l'idée de toucher la peau craquelée, des cheveux ou un bout d'os ; tant il lui était odieux de penser que ces restes sinistres avaient été chair et vie.

Une légère bosse subsistait lorsqu'elle eut terminé. Elle l'aplatit du mieux qu'elle put, puis rampa dans la boue jusque vers le milieu de la cave, incapable de se déplacer debout. Tous les os de son corps semblaient s'être mués en gélatine. Des cadavres, elle en avait déjà vu, pourtant. Mais dans un décor de « scène de crime » dûment circonscrit, avec des inspecteurs de police aux commandes. Elle avait pu maintenir un certain détachement et garder la tête froide. Faire fonctionner son cerveau pour analyser, observer, poser des hypothèses.

Mais aujourd'hui c'était *sa* vie qui était en jeu.

— Hou hou !

Elle dut hisser des poings lourds comme des haltères pour cogner faiblement contre le panneau.

— Ai... aidez-moi. Je suis enfermée ! S'il vous plaît, ne me laissez pas là-dedans !

Pour mieux se faire entendre, elle frappa avec le manche de sa lampe de poche. Et finalement les pas au-dessus de sa tête se rapprochèrent. Jasmine n'aurait su dire exactement à quoi elle s'attendait, mais sûrement pas au rassurant visage de vieille dame qui se dessina au-dessus d'elle.

— Mon Dieu, mais d'où sortez-vous ? s'écria-t-elle, les yeux bleus écarquillés derrière les lunettes.

Jasmine faillit fondre en larmes. Avec ses cheveux blancs comme neige et la chaîne qui retenait ses lunettes, elle ressemblait à la grand-mère américaine classique.

— Qu... quelqu'un m'a en... enfermée là-dedans, balbutia-t-elle.

— Qui ?

Une autre femme apparut, bien plus jeune que sa compagne et plutôt jolie. Jasmine tenta vainement d'empêcher ses dents de claquer.

— Je... je ne sais pas. Je ne l'ai pas vu.

— Je vous disais bien que j'avais entendu quelque chose, Beverly ! s'exclama la plus jeune.

Ainsi, la dame aux cheveux blancs était Mme Moreau. Jasmine avait lu son nom dans plusieurs articles de journaux.

— Quelle chance que vous m'ayez prévenue ! s'exclama Beverly en se tournant vers sa compagne.

Mais Jasmine perçut une certaine raideur dans la voix de la vieille dame. La jeune femme, elle, ne parut rien remarquer.

— J'ai hésité à vous déranger, Beverly ! Je sais que vous travaillez la nuit et que vous avez besoin de vous reposer dans la journée. Mais je ne voulais pas m'introduire chez vous et agir de ma propre

initiative.

— Personne n'apprécie d'avoir des voisins sans-gêne, en effet, acquiesça la vieille dame. Voyons, où ai-je mis ma petite échelle ?

Jasmine pria pour qu'elle la retrouve et ne fut pas déçue. Quelques secondes plus tard, les deux femmes lui faisaient descendre l'échelle et elle put sortir de sa cage, prenant soin de ne pas jeter un dernier regard sur la sépulture.

— Mais regardez dans quel état vous êtes ! se récria Mme Moreau. Comment avez-vous réussi à vous couvrir de boue à ce point ? Qu'avez-vous fabriqué, là-dedans ?

Jasmine avait été sur le point d'éclater en sanglots et de raconter par le menu ce qui venait de lui arriver. Comment ces deux femmes, si normales d'aspect, pourraient-elles être mêlées à ces sombres histoires de cadavre ? Elles seraient aussi surprises, aussi choquées qu'elle d'apprendre l'existence du corps, et se hâteraient de prévenir la police.

Mais la question posée par Mme Moreau la fit hésiter. N'importe qui d'autre, dans la même situation, aurait commencé par chercher à comprendre comment elle avait atterri dans cette cave.

— Je me suis salie en essayant de sortir.

Elle replia les doigts au creux de ses paumes pour dissimuler ses ongles noirs de terre.

— Ma pauvre, quelle horreur ! commenta la jeune femme. Mais qu'est-il arrivé ?

— Je... j'étais venue ici pour parler à Mme Moreau et...

Beverly fronça les sourcils.

— Pour me parler ? Mais je ne vous connais même pas.

— C'est exact. Mon nom est Jasmine Stratford. Je travaille pour une association de défense des victimes. Je voulais savoir si votre fils...

— Phillip n'est pas là en ce moment.

Sa jeune compagne parut surprise.

— Phillip ? Mais où est-il donc parti ? Je m'appelle Tattie, au fait. Je suis la voisine d'à côté.

— Enchantée, murmura Jasmine.

Mais Tattie avait déjà cessé d'écouter.

— Il est passé où, Phillip, alors ?

— A Lafayette. Il avait rendez-vous avec une femme qu'il a trouvée sur un site de rencontres.

Jasmine accepta le verre d'eau que lui tendit Beverly mais ne se risqua pas à le boire, même si la maison était d'une propreté exemplaire. Tout, dans la petite cuisine encombrée, était brique, ciré, poli. Le contraste était pour le moins frappant avec les monceaux de poubelles et le jardin laissé à l'abandon. Une faible odeur de chat flottait dans l'air. Jasmine repéra trois félins bien nourris étalés sur des coussins. Mais rien ne traînait dans la pièce. Pas de vaisselle sale,

pas de journaux ou de magazines abandonnés sur la table, pas de placards restés ouverts.

— Ce n'est pas au sujet de Phillip que je voulais vous poser quelques questions, mais de Francis.

L'expression de Mme Moreau resta affable mais ses lèvres se crispèrent.

— Francis est mort.

Jasmine se demanda si elle rejetait la responsabilité de ce décès sur son fils, sur la société, sur elle-même ou sur Fornier. Mais il était clair qu'elle en voulait à quelqu'un ou à quelque chose.

— J'ai lu la nouvelle dans les journaux, en effet.

Elle ne put se forcer à dire qu'elle était désolée. Pas après ce qu'elle avait vu dans la cave.

— J'espérais que vous sauriez me dire s'il lui est déjà arrivé de se rendre à Cleveland ?

— Francis était tout le temps en déplacement, intervint Tattie. Il était chauffeur routier et faisait des livraisons pour un fabricant d'éclairages industriels. Pas vrai, Bev ?

— Oui. Comme son père.

« Bev » se détourna pour fermer la trappe de la cave.

— Il y a longtemps qu'il faisait ce métier ? demanda Jasmine à la voisine.

Mais Beverly s'interposa.

— Pourquoi vous intéressez-vous à ces détails de la vie d'un homme que vous n'avez pas connu ? Après ce qui vient de vous arriver, cela devrait être le dernier de vos soucis.

Excellente esquivé. Si c'en était une, du moins. Tattie, en tout cas, la bombardait aussitôt de questions.

— Pourquoi quelqu'un chercherait-il à vous enfermer dans une cave ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Faut-il appeler la police ? Vous êtes blessée ? Comment allons-nous retrouver la personne qui vous a agressée ?

Si Tattie faisait preuve d'une légitime curiosité, Mme Moreau, elle, ne desserra pas les lèvres. L'apparente indifférence de la mère de Francis acheva de mettre Jasmine mal à l'aise. Mais il serait toujours temps d'essayer de comprendre plus tard. Dans l'immédiat, elle ne voulait qu'une chose : sortir de cette maison.

— La police ne pourra rien faire.

Ils n'auraient même pas le droit d'entrer dans la cave sans mandat. Sauf si Mme Moreau les y autorisait, bien sûr. Mais, méfiante comme elle l'était, cela paraissait peu vraisemblable.

— Vous êtes sûre ? insista Tattie.

— Oui. C'est arrivé trop vite. Je n'ai rien vu, même pas ses mains et

encore moins son visage.

« Juste ses mégots de cigarette. »

Tattie secoua la tête.

— Ça a dû être terrifiant.

— Vous vous en tirez sans une égratignure, c'est déjà quelque chose, commenta sèchement Mme Moreau.

Jasmine posa son verre sur la table pour échapper un instant au regard scrutateur de la maîtresse de maison. Mme Moreau n'aurait pas eu la force physique de la pousser elle-même dans la cave. Mais elle était au courant depuis le début. La mère de Francis n'avait pas ouvert lorsqu'elle avait frappé, alors qu'elle se trouvait manifestement à son domicile. Et elle n'avait pas réagi non plus à ses appels au secours, alors qu'elle les avait forcément entendus.

A priori, l'intervention de la voisine lui avait sauvé la vie. Ni plus ni moins.

— Non, je n'ai pas été blessée. Mais il s'est sauvé avec mon sac.

— Eh bien, voilà l'explication ! s'exclama Tattie. C'était un voleur de sac à main ! Vous êtes sûre que vous ne voulez pas prévenir la police ? Cela mérite au moins d'être signalé, non ?

— J'irai plus tard. Pour le moment, tout ce que je voudrais, c'est passer à l'agence de location pour récupérer le double de mes clés de voiture. Et rentrer prendre une douche.

Mme Moreau lui tapota la main.

— Je vous conduirai où vous voudrez, mon petit.

Jasmine dut faire un effort pour ne pas retirer ses doigts au contact de la paume sèche et osseuse, durcie par les travaux ménagers. Elle s'apprêtait à répliquer qu'elle préférerait marcher lorsque Tattie présenta une solution de rechange.

— Non, Bev, restez plutôt ici avec Dustin.

Qui était Dustin ? Jasmine n'eut pas besoin de poser la question à voix haute. Avant même qu'on lui demande quoi que ce soit, Tattie fournit l'explication.

— Le second fils de Beverly a... besoin d'attention. Je vous emmène.

Jasmine n'avait jamais entendu parler d'un troisième fils Moreau. Elle jugea indélicat de demander quelle était la nature du problème de ce Dustin.

— Cela m'ennuie de vous prendre votre temps, Tattie. Si vous acceptez de m'avancer quarante dollars pour un taxi, je m'engage à vous les rendre dès que j'aurai réglé ma situation.

Tattie regarda sa montre.

— Ce n'est pas un problème. J'ai une heure avant de récupérer mon petit dernier à la crèche. Je fais juste un saut à la maison pour récupérer mon sac, O.K. ? Profitez-en peut-être pour passer un coup de

fil à l'agence de location ?

Mais Jasmine ne fit ni une ni deux et lui emboîta le pas. Il était hors de question qu'elle perde de vue la voisine providentielle.

— Je leur expliquerai directement sur place.

Tattie haussa les épaules.

— Vous faites bien comme vous voulez.

Ce qu'elle voulait, c'était échapper aux griffes des Moreau aussi rapidement que possible.

— Merci.

— Je n'arrive pas à croire qu'on ait pu vous agresser ainsi en plein jour, commenta Tattie alors qu'elles se dirigeaient toutes trois vers la porte. Le quartier est pourtant tranquille.

Un quartier tranquille dont l'un des habitants avait été, à tout le moins, un prédateur sexuel. Jasmine se demanda depuis combien de temps Tattie vivait là et si elle avait connu Francis. Mais elle ne fit pas de commentaire. Tattie ne semblait d'ailleurs pas attendre de réponses à ses questions, essentiellement rhétoriques.

— Imaginez que je ne sois pas sortie pour aller à la bibliothèque ! Vous auriez pu y passer des heures. Peut-être même toute la nuit, en fait. Beverly n'entendait rien à cause de la télé. C'est une chance que je sois passée par là, hein, Bev ?

Mme Moreau acquiesça, mais Jasmine doutait fortement de sa sincérité. Elle mentait au sujet de la télévision. Si elle avait été réglée si fort que cela, comment expliquer qu'elle ne l'ait pas entendue alors qu'elle faisait le tour de la maison ?

Quels avaient été les projets de la vieille dame à son égard ? Mme Moreau avait-elle tué l'homme qui gisait dans la cave ? Ou couvrirait-elle simplement le meurtrier ?

— Au revoir, madame Moreau. Et encore merci d'être venue à mon secours.

Jasmine avait lancé cette provocation à dessein pour voir si elle amenait une réaction. Mais le sourire de Beverly demeura inaltérable.

— Je suis ravie que vous vous en soyez bien sortie. Les choses auraient pu mal tourner, après tout.

Aussi mal que pour le mort enterré dans la cave ?

— Sans Tattie, oui, marmonna-t-elle.

Mme Moreau hocha la tête et tint la porte ouverte pour leur laisser le passage.

— Sans Tattie, oui... Je vous conseille un peu plus de prudence, à l'avenir. Ce n'est jamais sans risque d'aller fouiner chez les autres. Vous ne croyez pas ?

Jasmine se pétrifia.

— Je croyais que vous ignoriez que j'étais là ?

— Je parle en règle générale.

Tentée de la pousser dans ses retranchements, Jasmine hésita. Mais une voix appela du premier étage :

— Maman ? Tu viens ? *Maman* ? Qu'est-ce qui se passe ?

Une expression de sollicitude inquiète assombrit les traits de Beverly.

— Je vous laisse, déclara-t-elle abruptement en fermant la porte.

— Cette famille est passée par tant d'épreuves..., commenta Tattie avec un petit soupir, alors qu'elles traversaient jusqu'à la maison voisine.

Jasmine n'avait qu'une hâte : prévenir la police et la guider jusqu'au squelette dans la cave. Elle était curieuse de voir la réaction de Mme Moreau lorsque le corps apparaîtrait au grand jour. Mais, même si elle avait du mal à penser à autre chose, elle était également désireuse d'en apprendre le plus possible sur la famille Moreau.

— Qu'est-ce qu'il a, Dustin ?

— Une maladie neurodégénérative, je crois. Les médecins hésitent encore sur le diagnostic. Au début, on a cru à une sclérose en plaques, mais il n'y a pas de destruction de la myéline nerveuse. Ils ont pensé alors à un lupus. Maintenant, je ne sais plus comment ils l'appellent, sa maladie.

— Il est invalide, alors ?

— Alité, oui.

— Et Phillip ?

Elles passèrent à côté de deux rennes en fil de fer qui décoraient le jardin.

— Il va bien, lui, par chance. Des trois, c'est le seul qui soit normal.

— Vous êtes au courant pour Francis, alors.

— Comme tout le monde, oui. On ne parlait que de lui, dans les journaux.

Sur le porche de Tattie, Jasmine tint la porte-moustiquaire ouverte pendant que la jeune femme introduisait sa clé dans la serrure.

— Vous le connaissiez, Francis ?

— Pas beaucoup.

— Vous pensez qu'il a tué Adèle Fornier ?

— Probablement, oui. En apparence, c'était le plus doux des hommes. Mais on sentait qu'il n'était pas bien dans sa tête.

Tattie lui fit signe de la précéder à l'intérieur.

— Vous imaginez quel effet cela doit faire, pour une mère, d'avoir un meurtrier d'enfant pour fils ? Je crois qu'il n'y a rien de pire.

Pour une mère ordinaire, non, sans doute. Mais Beverly Moreau ne semblait pas être une mère tout à fait comme les autres.

Debout à côté du carré de terre remuée dans sa cave, Beverly Moreau se servit de son portable pour appeler l'homme qu'on lui avait appris à appeler Peccavi. Elle savait qu'il s'agissait d'un mot latin. Et elle avait suffisamment fréquenté les églises, par le passé, pour comprendre que le terme avait un rapport avec le péché. Mais elle n'en connaissait pas la signification exacte. Lorsqu'elle la lui avait demandée, Peccavi n'avait pas répondu ; il s'était contenté d'ébaucher un fin sourire.

— J'arrive, lança-t-il hargneusement, sans même la saluer. Vous croyez que c'est simple pour moi, de me libérer du jour au lendemain, à cette époque de l'année ! Je serai chez vous dès que possible.

Beverly examina l'appareil photo qu'elle avait trouvé à côté de la porte. Il fonctionnait encore malgré la boue.

— On va avoir des ennuis, grommela-t-elle en visionnant les photos prises par Jasmine Stratford.

— Pas de panique. Tout va s'arranger, riposta-t-il avec son impatience habituelle.

Pour une fois, elle réagit avec agressivité.

— Rien ne va s'arranger ! Elle a trouvé Jack pendant qu'elle était enfermée.

Beverly faillit appeler Peccavi par son vrai nom, mais elle se reprit in extremis. Il avait décrété que ce serait plus sûr s'ils s'adressaient à lui en utilisant un surnom. Heureusement qu'elle n'avait pas gaffé. Surtout au téléphone.

La voix de Peccavi se fit mauvaise.

— Comment ça, pendant qu'elle *était* enfermée ? J'espère pour vous qu'elle est encore bouclée dans la cave.

Bev essuya machinalement la boue sur l'appareil photo.

— Non. Elle est partie.

Les jurons qui lui tombèrent dans les oreilles étaient si grossiers qu'elle grimaça en écartant le téléphone de son oreille.

— Comment vous êtes-vous débrouillés pour la laisser filer, bordel ?

Une vague d'anxiété réveilla l'ulcère qu'elle traitait chaque jour avec des poignées de cachets.

— Ma voisine d'à côté l'a entendue hurler et elle est venue me chercher. Je pouvais difficilement faire la sourde oreille.

Peccavi jura de plus belle.

— Cette connasse de voisine devrait s'occuper de ses fesses !

Beverly avait de l'affection pour Tattie. Elle était un peu commère, dans son genre, mais elle avait été la seule du quartier à lui témoigner un minimum de sympathie, après la mort brutale de Francis.

— Qu'allez-vous faire, alors ? La tuer ?

— La ferme. On est au téléphone, nom de Dieu ! Tout ce que je dis, c'est que Phillip aurait dû s'en occuper avant que le quartier s'en mêle.

— Il l'a enfermée dans la cave. Que pouvait-il faire de plus ?
— A votre avis ?
— S'occuper du problème, comme vous dites, c'est votre spécialité, pas la nôtre.

— Cela ne demande aucune compétence particulière. Juste un objet et le courage de l'utiliser.

— Phillip a autre chose à faire.

— Oui, c'est ça, bien sûr...

Beverly ne prit pas la peine de répondre. Elle savait aussi bien que lui que son fils avait fui la situation, horrifié par les appels au secours de Jasmine Stratford et conscient du sort qui risquait de lui échoir par sa faute. D'un côté, elle en voulait à Phillip de l'avoir laissée en plan au moment où elle aurait eu le plus besoin de lui. Mais ce garçon, au moins, avait une conscience. Si Francis avait été comme Phillip, il serait peut-être encore vivant, aujourd'hui.

— Il ne va pas tarder à rentrer, précisa-t-elle.

En principe, du moins. Depuis quelque temps, Phillip devenait de plus en plus imprévisible. Par moments, elle redoutait qu'il ne succombe à la dépression qui le rongait et qu'il ne mette fin à ses jours. Ou qu'il ne passe aux aveux et les dénonce tous. Mais elle ne fit pas part de ses inquiétudes à Peccavi. Elle savait comment il réagirait. *Pas de maillon faible*. Telle était sa devise. Jack était devenu un maillon faible et Peccavi l'avait descendu sans se poser de questions. Et, comme il n'avait pas voulu prendre le risque d'être surpris à évacuer le corps, il l'avait enterré dans leur cave.

— Phillip n'est qu'une gonzesse. C'est sa faute si nous sommes dans ce merdier.

— Il va revenir, répéta-t-elle.

— Et vous savez où elle est partie, au moins, la fille Stratford ?

Glissant la courroie de l'appareil photo autour de son poignet, Beverly gravit l'échelle.

— Je viens de la voir partir en voiture avec ma voisine.

— Débrouillez-vous pour joindre Phillip et dites-lui de ne pas revenir avant que la police soit passée.

Beverly referma la trappe.

— De ne pas revenir ? Mais pourquoi ?

— J'aime autant que les flics aient affaire à vous.

Parce qu'ils ne verraient en elle qu'une vieille femme inoffensive. Ça, elle pouvait le comprendre. Plus obscure, en revanche, était l'apparente absence d'inquiétude de Peccavi au sujet du cadavre.

— Vous ne voulez pas qu'on essaie de déplacer le... Enfin, vous voyez ce que je veux dire ?

— Non. Ne touchez à rien, surtout. Ça s'est passé avant les ennuis de Francis. On lui mettra ce petit problème sur le dos. Sa réputation

n'est plus à faire, de toute façon. Et la police ne demandera pas mieux que de se contenter d'une solution simple. Nous sommes à la veille de Noël. Personne n'aura envie de se coltiner une enquête sur une affaire classée qu'ils n'ont quasiment aucune chance d'élucider.

Beverly soupira. L'aîné de ses fils était déjà immortalisé sous les traits d'un monstre. L'idée de le voir endosser un nouveau crime ne l'enchantait pas. Mais elle devait reconnaître que le plan de Peccavi était brillant.

— Quelle raison Francis aurait-il eue de... vous savez quoi ?

Cela la peinait d'avoir à le reconnaître, mais Jack ne correspondait pas au type habituel des victimes de Francis.

— Les mobiles possibles ne manquent pas. Jack et Francis étaient collègues, je crois ? Et même amis. On peut supposer que Jack soit devenu un peu trop curieux et qu'il ait surpris Francis dans ses activités pédophiles. Ou qu'ils aient eu un désaccord sur une question d'argent. Manifestez bien votre surprise, surtout. Puis fondez en larmes et murmurez le nom de Francis. « Oh, mon Dieu, comment a-t-il pu faire une chose pareille ? Encore une vie innocente... » Ce genre de mélo, quoi... Ils feront le minimum pour l'enquête, si le coupable est déjà désigné. Et comme il est déjà mort et enterré, l'affaire sera classée direct.

Beverly était un peu surprise que Peccavi prenne le risque de parler aussi ouvertement. Mais avait-il le choix ? Ils devaient présenter une histoire cohérente, sinon ils coulaient tous. Et la police pouvait arriver à tout moment.

— Et notre Mlle Stratford ? Elle gèrera cette explication ?

— Non. Elle continuera à fourrer son nez partout.

— Vous croyez ?

Beverly ôta ses chaussures, les passa sous l'eau pour enlever la boue sous les semelles en caoutchouc et les mit à sécher près de la porte. La police n'avait pas besoin de savoir qu'elle était descendue à la cave.

— Elle est trop têtue pour s'arrêter là. Je l'ai vue à la télé, je l'ai entendue s'exprimer.

Ce n'était pas ce que Beverly avait espéré entendre.

— Mais elle sait qu'elle s'en est tirée de justesse, tout à l'heure. J'ai vu dans son regard qu'elle avait compris. Son passage dans la cave devrait suffire à lui procurer des cauchemars pour le restant de ses jours. Elle va peut-être prendre ses cliques et ses claques et rentrer chez elle.

— Elle ne partira pas, non.

— Pourquoi ?

— Cela fait des années qu'elle cherche sa sœur. Si elle avait dû renoncer, elle l'aurait déjà fait.

Beverly connut une brève flambée de culpabilité pour tous les

innocents qui avaient souffert dans l'histoire. Mais elle ne pouvait plus rien faire. Elle en savait trop, désormais, pour espérer changer quoi que ce soit. Et comment, sinon, paierait-elle les frais médicaux démesurés occasionnés par Dustin ?

— Comment est-ce qu'on fait, alors ? demanda-t-elle.

— Je vais m'occuper de Jasmine Stratford.

Beverly nettoya l'appareil photo et le cacha dans un tiroir. Puis elle passa à l'avant de la maison et écarta le store. La voiture de location de Jasmine était toujours garée le long du trottoir. Et le calme habituel régnait dans la rue. Pas de voiture de patrouille à l'horizon.

— Soyez prudent.

— Maman ? Tu es où ? La douleur revient ! *Maman* ?

Dustin... Le cœur de Beverly se serra. Il souffrait tellement... Et elle avait si peu de recours pour le soulager.

— J'arrive tout de suite, mon chéri.

Mais en atteignant le haut des marches elle passa dans la chambre qui lui servait de bureau. C'était là qu'elle avait vidé le contenu du sac à main de Jasmine.

— Une seconde, dit-elle à Peccavi. Je vais peut-être pouvoir vous faciliter la tâche.

Chassant un chat de la chaise — encore un animal errant qu'elle avait récupéré quelques mois plus tôt —, elle prit place devant le petit secrétaire et sortit le portefeuille, le carnet d'adresses, les chewing-gums, les bonbons, les papiers qu'elle avait déjà examinés plus tôt. Elle avait trouvé une confirmation de réservation d'un hôtel dans le quartier français juste au moment où Tattie avait cogné à sa porte...

Elle prit le morceau de papier et le leva pour mieux le lire à la claire lumière du soleil qui entrait à flots par la fenêtre. Il lui était odieux de transmettre cette information à Peccavi. Elle était fatiguée. Fatiguée de la violence, des secrets, de la peur. Mais la police serait bientôt à sa porte. Une fois de plus. Et si elle ne prenait pas les bonnes mesures la situation pourrait devenir intenable. Pire encore que du temps de Francis.

— Elle est descendue à la Maison du Soleil, dans le Vieux Carré. Et j'ai la clé de sa chambre.

— Comment ça se fait ?

— Elle était dans son sac.

— Ils changeront la serrure.

Beverly hésita.

— Pas si vous vous arrangez pour vous trouver dans la chambre avant elle.

Raccrochant là-dessus, elle avala quatre cachets d'un coup pour enrayer la montée d'acidité qui lui vrilla l'estomac.

Jasmine n'en avait pas encore fini avec ses épreuves du jour. Non contente d'avoir été enfermée dans une cave et d'avoir déterré un squelette à mains nues, elle se retrouvait seule dans une ville inconnue, sans argent, sans papiers, sans portable et sans son précieux carnet d'adresses. La solitude à la veille de Noël virait au cauchemar. Elle se sentait comme une tortue retournée sur le dos qui ne parviendrait pas à se remettre sur ses pattes.

Assise au volant de sa voiture de location, elle assistait aux allées et venues des policiers entrant et sortant de chez les Moreau. Il y avait un moment, déjà, qu'ils traitaient la scène de crime. Mais elle ne savait même pas à quelle heure ils avaient commencé. Obtenir un nouveau jeu de clés et se faire conduire jusqu'à sa voiture par l'agence de location lui avait pris trois bonnes heures. Et lorsqu'elle était enfin arrivée elle avait trouvé la police absorbée dans son travail et très peu communicative.

Elle avait réussi à coincer un jeune policier sur le trottoir pour lui demander de récupérer son appareil photo dans la cave. Il avait accepté, mais elle avait dû attendre plus d'une heure avant de le voir resurgir. Et lorsqu'elle l'avait questionné sur son appareil il avait répondu qu'il ne l'avait pas vu. D'un ton qui laissait clairement entendre qu'il avait d'autres priorités. Il lui avait juste conseillé de poser la question à la propriétaire avant de la planter là. Mme Moreau, à l'évidence, avait coopéré avec la police et ne s'était pas opposée à la perquisition de sa cave. Ce qui avait constitué une surprise. Et un soulagement pour les policiers, tous pressés de rentrer chez eux pour Noël.

Repérant un uniforme qui se dirigeait vers un véhicule garé devant chez Tattie, Jasmine descendit de voiture.

— Vous avez pu identifier le corps ?

L'officier de police lui opposa un visage impassible.

— Nous ne savons rien encore.

— Et quand pensez-vous avoir plus d'informations ?

— Impossible à dire.

Evidemment. Aux yeux de ce policier, rien ne justifiait qu'on la tienne informée. Et elle se heurterait à la même froideur indifférente si elle interrogeait l'un de ses collègues. Non seulement elle n'appartenait à aucun corps de police mais elle ne vivait même pas en Louisiane. Elle ne représentait rien pour eux.

Avec un soupir de découragement, Jasmine regagna sa voiture. Kozlowski n'était pas de service aujourd'hui, et il n'y avait donc personne de qui elle pouvait espérer obtenir plus de renseignements. D'après le brigadier d'accueil qu'elle avait eu au téléphone lorsqu'elle

avait appelé pour signaler la présence du cadavre, un inspecteur demanderait à la voir pour prendre sa déposition. Mais à cause des fêtes elle ne verrait sûrement personne avant lundi ou mardi. Le meurtre étant déjà ancien, rien ne devait presser, aux yeux du NOPD.

Une chose en tout cas était sûre : elle perdait son temps à attendre ici. Même Tattie restait invisible. Sans doute était-elle retournée chez Mme Moreau pour la soutenir dans cette nouvelle épreuve. Jasmine remit le contact et boucla sa ceinture. Avant de partir en voiture avec Tattie, elle s'était débarbouillée comme elle avait pu dans sa salle de bains. Mais elle était fatiguée, affamée, et n'avait plus qu'une envie : retourner à son hôtel. Sans liquide et sans carte de crédit, elle n'avait même pas les moyens de se payer un repas. Mais, si elle commandait un sandwich au bar du rez-de-chaussée, il y aurait sans doute moyen de le faire mettre sur sa note d'hôtel. Dans le pire des cas, elle aurait au moins le réconfort d'une douche chaude et d'un lit confortable, en attendant que Skye lui fasse un virement à la Western Union la plus proche. Pendant qu'elle attendait à l'agence de location, elle avait fait opposition sur ses cartes de crédit et appelé ses amies pour leur demander de l'aide. Mais elle n'avait pas voulu entrer dans les détails pour ne pas les inquiéter le soir de leur réveillon. Elle leur avait juste dit qu'elle avait perdu son sac, sans préciser les circonstances.

Au moment où elle quittait sa place de stationnement, elle vit une vieille Camaro arriver de la direction opposée. A cause des voitures de police qui encombraient la rue, le conducteur dut se ranger sur le côté pour lui laisser le passage. Mais son regard retint le sien une seconde de trop. Et elle lut dans ses yeux qu'il l'avait reconnue.

Ecrasant la pédale de frein, elle laissa tourner le moteur et descendit de voiture. L'homme au volant de la Camaro rougit. Il paraissait affolé et désireux de passer son chemin. Mais elle l'avait coincé.

Elle frappa à sa vitre et il l'abaisse de quelques centimètres.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il, sourcils froncés.

— Qui êtes-vous ?

— Ça ne vous regarde pas.

Mais Jasmine avait déjà deviné. Il ressemblait à la photo de Francis Moreau qu'elle avait vue sur microfilm. Pas très grand, trapu, avec des cheveux noirs ondulés, de petits yeux sombres et un nez droit. Il devait s'agir d'un proche parent de Francis — très vraisemblablement son frère.

— Vous êtes Phillip.

Le pli se creusa entre ses sourcils. Mais il lui désigna la maison d'un geste du menton, sans chercher à la contredire.

— Que se passe-t-il ?

Elle nota la présence d'un paquet de cigarettes sur son tableau de bord.

— Vous ne devinez pas ?

— Si je le savais, je ne vous l'aurais pas demandé.

Avait-elle sous les yeux l'homme qui l'avait enfermée dans la cave ? Celui qui avait laissé les mégots de cigarette ? Ou l'avait-il simplement reconnue pour l'avoir vue à la télé ?

— On a trouvé un cadavre dans votre cave.

Il ne laissa transparaître aucune réaction.

— Qui vous a dit ça ?

— C'est moi qui l'ai déterré.

— Vous plaisantez ?

Il n'avait pas l'air très surpris, cependant.

— Je ne plaisante pas, non. Vous le saviez ?

— Non.

Il mentait. Elle le voyait aux jointures de ses doigts crispés sur le volant.

— Qui était cet homme ? insista-t-elle. Que s'est-il passé ?

Il ouvrit la bouche pour répondre mais, avant qu'il ait prononcé un mot, on entendit appeler son nom.

— Phillip ?

Jasmine tourna la tête et vit Mme Moreau qui les observait, les poings sur les hanches, de son jardinet, à l'avant de la maison.

— Ah, te voilà enfin, Phillip... Rentre vite. Le cauchemar que nous avons connu avec Francis n'est malheureusement pas terminé.

Il ne réagit pas tout de suite, mais Jasmine lut comme un appel dans son regard, une prière muette. Puis sa bouche se durcit et il reporta résolument son attention sur sa mère.

— Ça ne me surprend qu'à moitié. Mon frère était un meurtrier, hélas.

Puis il démarra, lui écrasant presque les orteils en se glissant entre sa voiture et un véhicule de la police.

* * *

Gruber Coen prit la télécommande pour se repasser l'épisode d'*America's Most Wanted* qu'il avait conservé grâce à l'enregistreur relié à son décodeur satellite. Peccavi venait de l'appeler pour l'avertir que Jasmine Stratford était à La Nouvelle-Orléans et qu'elle fouinait partout. Mais la nouvelle ne l'avait pas pris au dépourvu. Il avait lui-même lancé l'invitation, pour ainsi dire.

Ce qui le surprenait beaucoup plus, en revanche, c'est qu'elle ait déjà fait le rapport entre son message et ce qu'il avait écrit sur le mur des toilettes en déposant le corps d'Adèle.

Il siffla entre ses dents en observant la gestuelle de Jasmine et la gamme d'émotions qui jouait sur ses traits. Il était tout

particulièrement intéressé par sa tristesse lorsqu'elle parlait de sa petite sœur disparue. Il attendit un peu, espérant vaguement que sa conscience se réveillerait et qu'il éprouverait de la compassion, voire des remords. Mais rien ne se produisit. Son cerveau lui disait qu'il devrait avoir de la peine pour elle, éprouver de la honte, mettre un terme à ses activités condamnables. Mais tout ce qu'il ressentait, c'était cette montée d'excitation très particulière qui l'amenait à faire ce qu'il faisait.

Et une pointe d'admiration, aussi.

Il avait prévu que Jasmine ferait le rapport entre la disparition de sa sœur et l'affaire Adèle Fornier. Mais seulement au bout de longues recherches. Elle était plus brillante qu'il ne l'avait imaginé.

Ce constat l'excitait et l'effrayait à la fois. Saurait-elle l'arrêter, *elle* ? Avait-il enfin trouvé un ennemi à sa hauteur ? La ressemblance avec sa sœur était frappante, en tout cas. Mais, chez Jasmine, aucune trace de la frayeur qui l'avait tant attiré chez Kimberly. Jasmine n'avait peur de rien. Elle était forte, déterminée.

Montant le son, Gruber écouta une fois de plus ses commentaires sur le profil d'un agresseur sexuel qui s'attaquait aux petits garçons.

« Sale pervers, tiens ! » Quel genre d'homme, franchement, s'intéressait aux garçons ? Il se rapprocha de l'écran. On arrivait à la phase de l'interview où Jasmine parlait de sa sœur et il ne voulait pas manquer ce moment. Il mit le volume à fond. Aucun risque de plainte de la part de ses voisins. Le bunker en béton qu'il avait construit lui-même était parfaitement insonorisé. Le laboratoire idéal. Il pouvait faire n'importe quoi, là-dedans.

— J'avais douze ans lorsque ma sœur a disparu. Un inconnu barbu s'est présenté chez nous et a demandé à voir mon père.

Gruber sourit en frottant une joue parfaitement glabre. D'après sa sœur, qui passait son temps à souligner ses défauts, il avait un menton fuyant et la barbe s'imposait pour dissimuler cette disgrâce physique. Mais il tenait, pour sa sécurité, à changer régulièrement d'apparence. Jasmine était peut-être maligne, mais il était plus rusé encore. Et tant pis pour sa vanité. Sa survie passait avant tout.

— Après le départ de cet homme, je me suis rendu compte que ma sœur avait disparu en même temps que lui.

Il se souvenait de ce jour-là comme si c'était la veille. Peccavi l'avait envoyé à Cleveland pour récupérer un gamin que Jack avait repéré la semaine précédente. Et il était tombé sur Peter Stratford alors qu'il faisait la queue dans un fast-food. Ils étaient entrés en conversation et Peter lui avait proposé un petit boulot.

Pourquoi il s'était rendu à l'adresse que Stratford lui avait donnée, il n'en savait trop rien, en fait. Peut-être parce qu'il s'ennuyait et qu'il tournait en rond, titillé par des envies vagues. Et il était tombé sur

elle. Si spontanée. Comme un cadeau qui s'offrait. Il lui avait promis une glace pour la remercier d'avoir fait une si belle roue. Et lui avait assuré qu'ils en rapporteraient une seconde pour sa sœur. La gamine avait grimpé à côté de lui dans le pick-up sans se faire prier.

Il jura lorsque le téléphone sonna. Attrapant la télécommande, il remit l'émission au début. Après le coup de fil, il la regarderait une nouvelle fois. Il aimait observer Jasmine. Et il ressentait un sourd plaisir à fantasmer leur rencontre ; à penser au moment où il la regarderait dans les yeux, en lui annonçant que c'était lui qu'elle cherchait depuis seize ans.

— Allô ?

C'était Roger. Ou en tout cas quelqu'un qui se faisait appeler par ce nom. Gruber n'avait aucune idée de son identité véritable. Tout ce qu'il savait, c'est que Jack avait été plus doué que lui pour faire des repérages.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'en ai un pour toi.

Gruber se frotta le crâne.

— Où ça ?

— Ici, même. A La Nouvelle-Orléans.

— Tu es malade ? C'est beaucoup trop près !

— T'inquiète. C'est un bébé qu'on a eu par contrat.

Cela signifiait que Roger avait trouvé une prostituée ou une femme suffisamment désargentée pour accepter de troquer son enfant nouveau-né contre une liasse de billets ou de la drogue. Ils utilisaient différents procédés pour obtenir les enfants qui passaient par leur filière. Les acheter à des droguées ou à des putes était la méthode la moins dangereuse — en tout cas pour lui qui était chargé de les récupérer.

— Même, protesta-t-il. Il vaut mieux éviter.

A cause d'une alerte qu'ils avaient eue l'année précédente et parce que leur activité était basée à La Nouvelle-Orléans, ils ne se procuraient, par principe, aucun enfant sur place. Peccavi insistait toujours sur l'importance de maintenir leurs activités illégales aussi loin que possible du foyer temporaire.

— Peccavi fait une exception, cette fois-ci, grommela Roger. Il n'est pas satisfait de nos rentrées d'argent, en ce moment.

Et comme les bébés étaient rares, chers et très demandés Peccavi acceptait, à l'occasion, de transiger sur ses principes.

— Pourquoi tu ne vas pas le chercher toi-même, dans ce cas ?

— Je suis à Detroit, en ce moment. A la recherche de quelque chose d'un peu plus spécifique.

Gruber fronça les sourcils en scrutant l'écran muet.

— Et la mère abandonne son petit le jour de « Noël ? »

Elle avait le cœur dur, celle-là. Pire encore que sa mère à lui, apparemment.

— Elle a besoin d'argent pour s'acheter deux ou trois petites choses personnelles. Ça te gêne ?

— Y a des gamins qui n'ont aucune chance, grommela-t-il.

— C'est notre boulot, non ? Leur donner une nouvelle chance, justement.

Gruber partit d'un gros rire. L'aveuglement de Roger le sidérait, par moments.

— Parce que tu y crois, toi, à ces conneries ? Que nous sommes, au fond, des bienfaiteurs de l'humanité ?

Roger émit un son désapprobateur. Il n'était pas disposé à regarder la réalité en face aujourd'hui, apparemment.

— Je crois que Peccavi a un gros truc à régler, là, et il aimerait que tu prennes la livraison. Tu préfères que ce soit *lui* qui t'appelle ?

Gruber faillit répondre par l'affirmative. Il était un peu soucieux à l'idée que Peccavi tente d'éliminer Jasmine. Ce qui gâcherait tous ses plans. D'un autre côté, elle ne serait pas une adversaire digne de lui si Peccavi trouvait en elle une cible aussi facile. Et il ne pouvait pas prendre le risque d'éveiller les soupçons de Peccavi. Tout comme sa sœur avant elle, Jasmine était un caprice personnel. Et un risque, bien sûr. Il avait intérêt à jouer malin, s'il ne voulait pas que son boss se retourne contre lui, comme il l'avait fait avec Jack...

— Hé, ho ? T'es encore là ? s'impatienta Roger.

— Je suis là, oui. Je t'écoute.

Roger lui fournit des indications qu'il griffonna au dos de la couverture de *Sports illustrés*, un magazine qu'il achetait de temps en temps pour se donner l'illusion qu'il était un type comme les autres. Il allait parfois jusqu'à se procurer un *Playboy*, même s'il savait que sa lecture ne lui apporterait pas la satisfaction espérée. Il *voulait* être un homme normal. Mais il ne serait jamais comme les autres.

— O.K. C'est noté, Roger.

— Au moins, tu n'auras pas à aller loin pour celui-là.

Gruber reposa son stylo. La mère était sortie de l'hôpital et avait pris une chambre dans un motel aux frais de Peccavi. Il aurait juste à prendre réception du bébé et à le porter à Beverly Moreau, dans le bungalow qui leur servait de foyer-relais.

Mais quitter son bunker le privait du plaisir de regarder la sœur de Kimberly parler de *lui* à la télévision nationale. Et pour cela il haïssait Peccavi et Roger.

Le retour à son hôtel fut moins réconfortant que Jasmine ne l'avait escompté. Il était déjà 18 heures lorsqu'elle passa en voiture devant la Maison du Soleil. Il faisait nuit noire et tous les commerces le long de St Philip Street — et ailleurs — étaient fermés pour cause de réveillon.

Jasmine leva les yeux sur le bâtiment. Avec ses guirlandes de lumières festives luisant faiblement à travers d'épaisses volutes de brouillard, il évoquait une ville fantôme. Le quartier français, qui d'ordinaire bouillonnait de vie et d'activité, semblait avoir été vidé par une main invisible. Jamais sensation de solitude n'avait été aussi oppressante. Même les lampadaires n'éclairaient que faiblement les pavés luisants et trempés.

— Pour un réveillon raté, c'est un réveillon raté, murmura-t-elle, découragée.

Jusqu'au Moody Blues qui avait fermé ses portes. La laissant avec la sombre perspective de passer une nuit à jeun. Et sachant que l'homme qui lui avait arraché son sac était en possession de la clé de sa chambre. Il n'avait pas le numéro, certes, mais cela ne suffisait guère à la rassurer. L'hôtel était tellement petit qu'il avait très bien pu essayer toutes les portes jusqu'à tomber sur la bonne.

Était-il tapi dans sa chambre, à l'attendre ?

Après la montée d'adrénaline de l'après-midi, la retombée la laissait épuisée, mais pas sereine pour autant. Elle se sentait anxieuse, menacée, même si elle n'aurait su l'expliquer précisément. Si la personne qui l'avait poussée dans la cave avait souhaité la tuer, elle aurait déjà eu la possibilité de passer à l'acte. Il lui semblait à peu près certain, maintenant, que Phillip était l'auteur de l'agression. Et il ne lui avait pas paru particulièrement dangereux. Même les « méchants », d'autre part, fêtaient Noël comme tout le monde. S'il y avait une chose qu'elle avait apprise à travers le profilage, c'est que les criminels étaient des gens très ordinaires — en apparence, du moins.

Avec un peu de chance, le détenteur de sa clé était retenu par ses obligations familiales. Elle se contenterait de faire changer le verrou de sa chambre et s'y terrerait jusqu'au matin. Puis elle irait récupérer l'argent viré par Skye et changerait d'hôtel.

Sa décision prise, Jasmine poursuivit jusqu'au petit parking public où elle avait déjà payé à l'avance pour une semaine de stationnement. Ses talons claquèrent dans la nuit lorsqu'elle affronta le brouillard

pour revenir à pied dans la rue déserte. Jamais elle n'aurait imaginé que la perte de son sac la déstabiliserait à ce point. Elle se sentait d'autant plus vulnérable qu'elle était privée de sa bombe anti-agression. Sans doute était-ce son tête-à-tête avec un squelette dans la cave qui la rendait si nerveuse, ce soir. Elle serait en sécurité, à l'hôtel. Et dès le lendemain elle pourrait racheter tout le nécessaire.

Comme elle arrivait près de l'entrée, elle leva les yeux vers la façade et s'immobilisa net. Avec ce brouillard à couper au couteau, ce n'était pas une certitude, mais il lui semblait voir une lumière à la fenêtre de sa chambre. L'aurait-elle laissée allumée en partant ?

La peur contre laquelle elle n'avait cessé de lutter reprit le dessus. Il était hors de question qu'elle regagne sa chambre toute seule. Pas sans arme, en tout cas. Elle pourrait appeler la police, bien sûr. Ou demander à M. ou Mme Cabanis de l'accompagner. Mais la police ne se déplacerait pas un 24 au soir pour un motif qui serait considéré comme futile. Et, même si les propriétaires de l'hôtel l'escortaient jusqu'à sa chambre, cela pourrait mal tourner quand même, si une personne mal intentionnée se trouvait à l'intérieur.

Jasmine se souvint alors de l'escalier de secours. Elle grimperait par l'extérieur pour jeter un rapide coup d'œil et s'assurer qu'aucun occupant indésirable ne se trouvait dans sa chambre. Longeant le mur en brique sordide, elle progressa avec prudence. Ce n'était pas le moment de se tordre une cheville en trébuchant sur une poubelle. Elle prenait sans doute plus de risques en s'aventurant seule dans cette allée sombre entre deux immeubles, mais sa curiosité avait été éveillée par la lumière entrevue dans sa chambre.

Un caillou ricocha sur le sol et elle s'arrêta net. Elle était quasiment certaine de l'avoir délogé elle-même en le faisant rouler sous son pied, mais elle avait la chair la poule et les jambes coupées. Dès l'instant où le vent était tombé et que le brouillard s'était appesanti sur la ville, elle avait eu un pressentiment pénible. Il lui fallut quelques minutes pour rassembler son courage et repartir. Mais plus elle approchait, plus elle était persuadée que la lumière qu'elle avait repérée correspondait bel et bien à la fenêtre de sa chambre.

Le métal de l'escalier de secours était froid et humide sous ses doigts. La structure branlante remua lorsqu'elle mit le pied dessus. L'échelle soutiendrait-elle son poids sans s'écarter du bâtiment ? Le métal grinça lorsqu'elle le secoua énergiquement pour le tester. Mais l'escalier tint bon. Jugeant qu'elle pouvait monter, elle gravit les premiers échelons. Si tout était normal, elle rassemblerait rapidement ses affaires et demanderait à changer de chambre dès ce soir.

Mais tout n'était pas normal.

La lumière qu'elle avait vue de loin provenait, en fait, de la salle de bains. Mais la chambre était suffisamment éclairée pour qu'elle puisse

discerner le lit aux draps arrachés, les tiroirs ouverts et renversés, son ordinateur gisant par terre.

Quelqu'un s'y était introduit, comme elle l'avait redouté.

La main pressée sur la poitrine, Jasmine resta bouche bée à scruter l'intérieur, jusqu'au moment où quelque chose bougea. Elle cligna des yeux. Un homme vêtu d'un long trench-coat noir avec un masque de ski noir sur la tête la fixait, juste de l'autre côté de la vitre.

Avec un hurlement, elle dévala l'escalier. Elle pensait que la porte fermée lui laisserait le temps de prendre une avance confortable, mais l'alarme incendie se déclencha brièvement, et elle comprit qu'il était déjà lancé à sa poursuite. Elle sentit l'échelle trembler tandis qu'il descendait en sautant plusieurs marches à la fois.

Elle glissa, chuta sur le métal froid et perdit un temps précieux à se relever. Mais elle réussit quand même à regagner la rue avant son poursuivant. Si seulement l'allée avait été moins sombre ! Elle trébucha dans une ornière et faillit tomber tête la première dans une flaque.

Il bondit sur le sol à quelques mètres d'elle seulement. Elle sentit le glissement de l'air et chercha désespérément des yeux un endroit où se cacher. A la course, il l'emporterait forcément sur elle. L'homme paraissait en excellente condition physique. Elle se plaqua contre le mur, priant pour qu'il s'élance devant elle sans la voir, mais son espoir fut anéanti en l'espace de quelques secondes. Il alluma une lampe de poche et la captura d'emblée dans le faisceau lumineux.

* * *

Croc, le propriétaire de l'Ecureuil Volant, était veuf depuis une éternité. Il avait grandi à Portsville et possédait le plus beau bateau de pêche à la crevette de la paroisse. Mais ces derniers temps il le laissait à son fils. Croc naviguait encore de temps en temps sur le bayou. Mais il avait pris de l'âge. Et il préférait rester au chaud à servir de la bière aux autres pêcheurs, à écouter leurs histoires et à évoquer quelques-unes des siennes.

Romain aimait bien Croc toute l'année, mais il l'appréciait tout particulièrement pendant les fêtes. A Portsville, tout était fermé, les jours fériés, surtout le 24 décembre. Mais l'Ecureuil Volant restait ouvert 365 jours par an. De 16 heures à minuit, qu'il pleuve ou qu'il vente.

— Rien ne vaut un bon vieux Cajun, dans les moments difficiles, commenta-t-il en avalant une poignée de cacahuètes.

— A qui donc que t'causes, toi, là-bas ? bougonna Croc.

Romain fit pivoter son tabouret pour lui faire face.

— A toi. Je disais que j'étais prêt pour ma bière suivante.

— On dirait, oui.

Pendant que Croc lui servait sa pression, Romain posa les coudes sur le comptoir de bois et regarda la poignée de clients qui fumaient, buvaient et jouaient aux fléchettes. Ce n'était pas le meilleur réveillon imaginable. Rien ne pouvait égaler ceux qu'il avait passés avec Pam et Adèle. Mais boire rendait l'épreuve tolérable. A tout prendre, l'option Ecureuil Volant lui convenait plutôt mieux que la seconde solution à sa disposition. Ses parents l'avaient invité à séjourner à Mamou pour les fêtes. Mais sa sœur Susan était déjà arrivée avec mari et enfants pour la semaine complète. Il s'arrangerait donc pour se faire rare et ne se joindrait à la famille que quelques heures, le lendemain, pour le repas de Noël. Et seulement parce qu'il n'avait pas le cœur de décevoir ses parents.

— Tu avais déjà les fesses sur ce même tabouret à Noël l'année dernière, commenta Croc en posant sa chope devant lui.

— Je ne savais pas que tu tenais un bureau des statistiques.

Depuis le temps qu'il était vissé derrière ce bar, il aurait déjà dû être soûl comme une barrique. Mais son esprit, hélas, était encore clair. Pas pour trop longtemps, avec un peu de chance. Jusqu'à l'arrivée inattendue de Jasmine, il ne s'en sortait pas trop mal, dans l'ensemble. Et tout irait encore très bien, maintenant, si elle n'avait pas semé le doute dans son esprit.

— Je vais encore être obligé de te reconduire chez toi, je parie ? pronostiqua Croc, fataliste.

— Peut-être, oui.

— Une ou deux cuites par an, ce n'est pas trop dramatique, je suppose.

Croc redressa la petite corbeille de cacahuètes et essuya le comptoir déjà propre. Puis il s'éclaircit la voix.

— Tu as quelque chose à me dire ? demanda Romain.

Tourner autour du pot n'avait jamais été le style de Croc.

— Je pensais... Attends une seconde.

Il s'éloigna d'un pas raide pour mettre fin à une dispute qui avait éclaté entre les jumeaux Gatlin au sujet d'une partie de fléchettes. Les deux frères avaient vingt-cinq ans, et une décennie seulement les séparait de Romain. Mais ils vivaient encore chez leurs parents. Et ils se calmèrent instantanément lorsque Croc menaça d'appeler leur père.

Le vieil homme reprit sa place derrière le bar.

— J'ai appris que tu allais te marier par correspondance ?

Romain eut un geste impatient de la main.

— Mais qu'est-ce que vous avez tous, à la fin ? C'était juste une plaisanterie, et maintenant la ville entière organise mon mariage ?

— Ce serait pourtant une bonne idée. Ce n'est pas ici, dans les bayous, que tu trouveras une femme. Et tu ne vas pas passer tous tes

Noëls avec le vieux Croc, nom d'un chien !

— Pourquoi pas ? Il y a pire compagnie que la tienne.

L'Ecureuil Volant n'était qu'un pis-aller, bien sûr. Mais Romain ne voyait pas en quoi sa vie pourrait changer. Alors, autant faire face et accepter la réalité telle qu'elle était.

— Je vois bien que tu te plais, ici.

Croc salua d'un geste un client qui s'en allait, puis reporta son attention sur lui.

— Tu te plais même tellement chez moi que tu bois parfois jusqu'à t'en empoisonner les sangs. Puis tu sors en titubant et je te reconduis chez toi. Après, pendant des mois, tu te contentes d'une bière occasionnelle. Mais arrive ton anniversaire de mariage, ou celui de la mort de ta fille, et ça repart.

— C'est gentil de me le rappeler, Croc. Mais au cas où tu ne l'aurais pas saisi mon but, en venant ici, c'est d'*oublier*, O.K. ?

Romain enfourna une poignée de cacahuètes d'un geste qui se voulait désinvolte. Il n'avait pas envie de laisser paraître que, *grâce* à Jasmine, ce Noël-ci était une pire torture encore que les précédents.

Il était sûr que Moreau avait tué Adèle. Il revoyait encore le regard qu'ils avaient échangé au tribunal : les yeux vides de ce type, son demi-sourire narquois. Il avait *su* en le regardant. Au plus profond de lui-même. Alors pourquoi se laisser envahir par le doute ? Mais il avait beau s'en défendre, les questions soulevées par Jasmine le hantaient sans relâche.

Croc astiqua encore une fois son comptoir étincelant.

— Et si tu t'accordais une seconde chance, Romain ?

— Et si tu te mêlais de tes affaires, Croc ?

Le vieil homme nota quelque chose sur une serviette en papier et la lui tendit.

— C'est quoi ce truc-là ? grommela Romain.

— Un site Web où on trouve des femmes russes. Toutes plus belles les unes que les autres, mon Romain !

— Parce que tu as été sur internet ?

Si la contrariété ne l'avait pas emporté, Romain aurait été hautement amusé. Croc n'était pas homme à frayer avec un ordinateur.

Le vieux haussa les épaules.

— Nous avons jeté un œil sur quelques sites, Casey et moi.

Encore Casey, décidément. La prochaine fois, il surveillerait ses paroles devant elle. Romain repoussa la serviette.

— Désolé, Croc. Mais ça ne me tente vraiment pas.

— Mais *pourquoi* ? Ce sont de vraies beautés, tu sais.

— C'était pour rire que j'ai parlé de femme par correspondance à Casey, O.K. ? Je n'ai jamais eu l'intention de me remarier.

- Mais pense à tout ce dont tu te privés !
- Une prostituée peut remplacer tout ce dont je suis privé.

Le visage de Croc s'assombrit.

- Tu sais très bien que ce n'est pas pareil.

Romain leva la main. Il en avait assez entendu.

- C'est toi qui me fais la leçon, Croc ?
- Ben oui, pourquoi ?
- Tu as perdu Marie, quand ? Il y a vingt ans ?
- Vingt-deux. Mais justement !

Romain secoua la tête.

- Justement quoi ?

— Je n'ai pas envie que tu deviennes un vieux bonhomme solitaire comme moi !

- Il y a pire modèle que toi dans la vie, Croc.

— Mais tu es encore jeune, malheureux ! Ce n'est pas humain de s'enterrer vivant comme tu fais ! Quand vas-tu te décider à créer une nouvelle famille ?

A croire qu'ils parlaient d'un jardin potager, bon sang ! *Tes tomates ont attrapé la maladie ? Tu devrais peut-être essayer une autre variété...* Sa famille, il l'avait déjà fondée. Et il n'en voulait pas d'autre, même s'il était le seul survivant. On ne remplaçait pas une femme et un enfant comme on changeait une chaîne stéréo. Et puis, aimer une autre femme et avoir de nouveaux enfants, ce serait prendre le risque de se voir tout arracher une seconde fois. Et ça, non merci : il avait déjà donné.

- Bon, on parle d'autre chose ?

Croc baissa la voix.

— Il faut que quelqu'un te le dise, Ti-Côte : il est temps que tu te détaches de tes morts et que tu passes à autre chose. Lâche Pam et lâche Adèle. Elles reposeront en paix si elles te savent heureux.

Romain serra les poings. Il fallait qu'il cogne — là, maintenant, tout de suite. Qu'il tape rageusement sur quelqu'un ou quelque chose. Tournant le dos à Croc, il fit face à la salle. Le besoin de décharger sa tension était si impérieux qu'il ne se donna pas le temps de réfléchir.

— Cent dollars pour celui qui me battra dans un match de boxe freestyle, annonça-t-il en sortant le billet de son portefeuille.

— Hé, déconne pas, Ti-Côte ! lança quelqu'un. Tu veux te faire casser la figure le soir de Noël ?

Mais les jumeaux Gatlin échangèrent un regard de connivence silencieuse et sourirent avec enthousiasme. Il y avait longtemps qu'ils lui réclamaient un combat.

- Je veux bien, dit Terry, si mon frère a le droit de m'aider.

Romain mesura ses chances. Deux contre un, c'était un peu plus qu'il n'en avait espéré. Les Gatlin étaient teigneux, souples comme des

chats, et ils avaient la réputation de frapper comme des brutes. Mais un combat était un combat. Et il avait besoin de laisser exploser la colère qui faisait rage en lui.

— O.K., ça roule.

Et il assena son premier coup.

* * *

Jasmine hurla lorsque l'homme à la cagoule l'attrapa par une cheville et la ramena à lui. Sa joue, ses mains et ses genoux raclèrent le goudron. Elle se cassa plusieurs ongles en essayant de se cramponner, cherchant, en vain, une prise à laquelle se retenir. Il la tenait trop fermement pour qu'elle puisse lui échapper. La seule chose à faire était d'attendre une opportunité favorable. Et de ne pas la manquer.

La chance se présenta au moment où il lâcha sa cheville pour lui attraper le poignet ou les cheveux. Au moment précis où il desserra les doigts, elle roula sur le dos et lui envoya un coup de pied dans l'entrejambe, exactement comme Skye le lui avait appris.

Avec un cri de douleur, il s'effondra à genoux, lui laissant juste la fraction de seconde nécessaire pour se relever. Mais si une voix dans sa tête lui hurlait de fuir, ses jambes, elles, ne coopérèrent que difficilement. Elle avait l'impression de vivre un de ces cauchemars où on courait, courait, sans jamais avancer vraiment. Déjà, elle l'entendait se précipiter à sa suite. Le claquement de ses semelles résonnait de plus en plus près sur l'asphalte ; un tap, tap, tap... qui gagnait du terrain, inéluctablement. Même si, au début, il avait paru affaibli, il s'était très vite ressaisi.

Inutile d'espérer garder son avance très longtemps. Si seulement elle voyait le bout de cette allée obscure, elle pourrait appeler à l'aide ! Mais elle n'était même pas certaine de trouver un passant. Elle avait moins d'une seconde pour prendre une décision. Se précipiter vers un axe plus passant et tenter d'arrêter une voiture en se jetant au milieu de la chaussée ? Ou courir se mettre à l'abri dans son propre véhicule ? Sans trop réfléchir, elle opta pour la solution la plus proche : le parking. Elle échapperait ainsi au risque de se faire renverser. Mais, s'il la rattrapait avant qu'elle puisse s'enfermer dans sa voiture, personne ne serait là pour lui porter secours.

Jasmine obliqua en sortant de l'allée et se jeta contre une poubelle surgie d'on ne savait où. Priant pour que son poursuivant fasse de même et heurte le conteneur de plein fouet, elle réussit à repartir. Mais son agresseur dut prendre un virage plus ample car il évita l'obstacle. Jasmine l'entendait se rapprocher, percevait la détermination de l'homme au masque de ski noir. *Tu me le paieras de*

ta vie, salope ! entendit-elle résonner dans sa tête, comme s'il avait hurlé les mots à voix haute.

Lorsqu'elle atteignit le parking, Jasmine avait la gorge brûlante et les poumons sur le point d'éclater. Il ne lui restait plus que quelques mètres à parcourir, mais il lui fallait le temps d'ouvrir la voiture. Et s'il la rattrapait au moment où elle essayait de monter il n'aurait aucun mal à la tirer hors du véhicule et...

Non. Elle ne devait pas se laisser affaiblir par des pensées défaitistes. « Reste dans l'action. Concentre-toi ! » Il fallait trouver un moyen pour le ralentir, ne serait-ce que pour gagner quelques secondes. Mais quoi ? Elle était à bout d'idées, à bout d'énergie, à bout de souffle, à bout de tout...

Son regard tomba sur le morceau de bois pointu, dans le faible cercle de lumière que traçait sur le bitume le projecteur éclairant le panneau : « Parking, 2,75 \$/h ; 35 \$/jour ». Se baissant pour le ramasser, elle pivota sur elle-même et le lui lança de toutes ses forces à la figure.

S'il s'était trouvé à plus grande distance, il aurait à peine senti l'impact du maigre projectile. Mais l'homme au masque était déjà quasiment sur elle. Et il ne s'était pas préparé au coup. Il poussa un cri et tituba en arrière pendant qu'elle déclenchait l'ouverture des portières. Peut-être l'avait-elle touché aux yeux, car il secouait la tête, comme s'il avait du mal à ajuster sa vision. Mais elle n'attendit pas d'en être sûre. Se jetant dans sa voiture, elle faillit coincer la main de son poursuivant dans la portière lorsqu'il tenta de la retenir.

— Oh, mon Dieu...

Elle était secouée de tremblements si violents qu'elle eut du mal à mettre la clé de contact.

Il se mit à cogner contre la vitre. Si fort qu'elle crut qu'il allait la briser. Il *essayait* de la briser. Claquant des dents, elle mit le moteur en route. Puis elle passa la marche arrière et sortit de la place de parking sur les chapeaux de roue, le laissant dans un nuage de gaz d'échappement.

* * *

Jasmine filait en direction de l'ouest. Objectif premier : s'éloigner de la ville pour rassembler ses esprits et prendre une décision. Mais elle n'avait pas suffisamment d'essence pour se permettre de rouler au hasard. Elle ne se dirigeait pas n'importe où, mais vers le bayou La Fourche et vers Romain Fornier. L'autre lieu de refuge possible aurait été chez son père. Mais elle ne voulait pas se présenter chez Peter couverte de bleus avec des vêtements noirs de boue. Surtout un soir de réveillon, en sachant qu'elle enquêtait sur la disparition de Kimberly...

Etrangement, elle se sentirait plus en sécurité auprès de Romain. Même si elle jouait gros en choisissant d'aller chez lui. Ses réserves d'essence lui permettraient d'atteindre Portsville, mais pas de repartir. S'il la mettait dehors, elle serait en plus mauvaise posture que jamais.

« Romain ne refusera pas de m'aider », trancha-t-elle. Et s'il était absent elle s'adresserait à quelqu'un d'autre. Il y aurait toujours quelqu'un pour lui prêter de quoi faire un plein. Ce n'était pas le moment de se soucier du retour sur La Nouvelle-Orléans. Pour l'instant, elle ne voulait penser qu'à la sécurité qu'elle trouverait en arrivant. A un bain chaud. Au repos.

Mais elle trouva la maison de Romain plongée dans l'obscurité lorsqu'elle gara sa voiture devant chez lui. Il était à peine 21 heures pourtant. Serait-il parti à Mamou fêter Noël en famille ? Ou était-il juste allé au village rejoindre des amis ? Elle n'avait pas vu sa moto, lorsqu'elle avait traversé Portsville. Mais elle savait qu'il disposait d'un second véhicule.

Jasmine se mordilla la lèvre en laissant son moteur tourner au ralenti. Elle pouvait refaire le chemin en sens inverse et essayer de le trouver à Portsville. Mais s'il était parti à Mamou ce serait du temps et de l'essence perdus. Et elle était à bout de forces...

Peut-être parviendrait-elle à s'introduire dans la maison, même si la porte était fermée à clé ? Impossible de rester dehors dans la voiture, de toute façon. Elle gèlerait sur place, sans couverture. Si seulement la maison n'était pas aussi noire, aussi solitaire, dans les mystérieuses profondeurs du bayou. Elle n'était toujours pas rassurée à la perspective d'affronter les créatures sauvages des marais. Son habitat naturel à elle, c'étaient les grands espaces, la terre sèche, le bétail paisible...

Laissant ses phares allumés pour décourager d'éventuels prédateurs au sang-froid susceptibles de lui agripper une cheville dans le noir, elle courut jusqu'à la porte tout en s'assurant que rien ne grouillait ou rampait sur le sol devant elle.

— Romain ? appela-t-elle en tambourinant à la porte. Vous êtes là ?

Une mystérieuse cacophonie retentissait autour d'elle — sifflements, voiletements, caquètements, bruits inquiétants d'eau brassée et de branches froissées — mais pas un signe de présence humaine.

S'il te plaît, viens ouvrir. Laisse-moi entrer chez toi. J'ai besoin de chaleur, de nourriture, de sommeil, de réconfort...

— Romain ?

Toujours pas de réaction. Mais la porte n'était pas verrouillée. Et il gardait une lampe de poche sur un rebord de fenêtre extérieur. Après un dernier regard aux grands arbres murmurants qui semblaient tenir le bayou en respect, elle franchit le seuil et se hâta de fermer derrière elle. Les yeux clos, elle respira longuement l'odeur rassurante de

l'homme qui avait éveillé une puissante vague de désir en elle, la veille, au téléphone. Et ce simple contact olfactif lui apporta un début de réconfort. Comme elle ne s'était jamais servie d'une lampe à pétrole, elle se contenta de la torche pour repérer la chambre à coucher, qui était aussi nette, propre et en ordre qu'elle l'avait imaginée. Et pas complètement dénuée de souvenirs. Sur la commode, elle vit une photo encadrée de Romain avec sa femme et sa fille sur la plage, courant pour échapper à une vague déferlante. Adèle riait aux éclats sur les épaules de son père et Romain tirait Pamela par la main.

— Tu as été heureux, Romain, murmura-t-elle en effleurant le cadre.

Elle approcha le rayon de la lampe. Le minuscule portrait de Pam qu'elle avait vu dans le journal ne lui rendait pas justice. Romain avait eu une femme magnifique : grande, avec de longs cheveux blonds au rayonnement doré.

Elle ne pouvait s'empêcher de l'envier d'avoir fait l'expérience du bonheur. Il avait eu le privilège d'aimer, cœur, corps et âme. Elle-même n'avait jamais connu ni la passion ni l'engagement d'un amour durable.

— Qui de nous deux est le plus à plaindre, au fond ? Est-ce qu'il est plus cruel d'avoir aimé, puis perdu, ou d'être resté sans amour depuis toujours ? murmura-t-elle à voix haute, se demandant ce que Romain aurait à répondre.

Retirant ses vêtements souillés, elle fit sa toilette de la tête aux pieds avec l'eau glacée qui coulait d'un contenant en métal dans la salle de bains. Rien à voir avec le bain chaud dont elle avait rêvé, mais elle se sentit propre et apaisée lorsqu'elle eut lavé les derniers restes de boue et désinfecté ses coupures.

Elle avait réussi. Survécu à la cave et à la poursuite dans l'allée. Tout allait bien, désormais. Elle avait trouvé son havre de paix.

Il ne lui restait plus qu'à dénicher quelque chose de chaud à enfiler. Un rapide inventaire des tiroirs de Romain livra un caleçon et un T-shirt qui dégageaient une agréable odeur de propre, comme s'ils sortaient d'une vraie machine à laver. Claquant des dents, elle les enfila puis entassa ses vêtements sales dans un sac qu'elle déposa dans un coin. Ils étaient vraisemblablement irrécupérables. Et elle doutait de pouvoir les remettre, de toute façon. Ils étaient trop intimement liés à la cave et au cadavre enfoui sous la terre.

Un gros manteau était accroché à une patère à côté de la porte. Elle l'enfila, glissa ses pieds dans une grosse paire de bottes de Romain et sortit à grands pas maladroits pour éteindre ses phares. Sur une impulsion, elle décida de garer sa voiture un peu plus loin. Même si la maison de Romain était isolée, ses amis passeraient peut-être lui souhaiter un joyeux Noël le lendemain. Et elle préférerait ne pas afficher sa présence. Jusqu'au moment où elle se sentirait assez forte pour

sortir affronter le monde.

Regagnant la maison, elle reposa le manteau et les bottes de Romain à leur place et faillit se glisser dans son lit. La tentation était presque irrésistible. Entre ses draps et nulle part ailleurs, elle se sentirait en sécurité. Mais, même s'il s'était absenté pour Noël, ce serait une intrusion dans son intimité — comme Boucle d'or chez les trois ours.

Elle se résigna à sortir une grosse couverture d'un placard au fond du couloir, se roula en boule sur le canapé et s'endormit sitôt réchauffée.

* * *

Les frères Gatlin avaient fait leur boulot. Et même au-delà. Romain avait une joue en sang, quelques côtes contusionnées et les jointures des doigts en sale état. Mais après un vote serré les clients de l'Ecureuil Volant avaient conclu à un match nul. C'était toujours cent dollars d'économisés.

Il descendit tant bien que mal du vieux pick-up de Croc. En proie à un mal de tête cinglant, il ferma à moitié les yeux en se retournant pour saluer le vieil homme.

— Merci de m'avoir raccompagné.

Il était à peine 22 h 30 à sa montre. Tant mieux. Une longue nuit de sommeil l'aiderait à évacuer l'alcool qu'il avait ingurgité.

Croc lui jeta un regard sévère.

— C'était quoi le but ? Te tuer ?

— Peut-être, marmonna Romain en se dirigeant vers le porche d'un pas mal assuré.

Croc attendit, lui laissant le bénéfice de ses phares pour qu'il puisse atteindre sa porte. Malgré le sol inégal et son état d'ébriété prononcé, Romain réussit à parcourir la faible distance sans tomber. Il fronça les sourcils en gravissant les marches de bois du porche. Quelqu'un était passé chez lui en son absence. La lampe qu'il laissait en prévision de ses retours nocturnes n'était pas à sa place habituelle, sur le rebord de fenêtre.

Il tourna la poignée, mais la porte résista.

Bizarre. Il prenait rarement la peine de donner un tour de clé, d'habitude. Il se retourna vers Croc en se demandant si l'excès d'alcool lui avait ramolli le cerveau. Mais son regard fut attiré par une seconde anomalie. Une voiture était garée à quelque distance de son allée, à demi dissimulée sous les arbres.

Croc abaissa sa vitre et passa la tête.

— C'est bon ? Tout va bien ?

Romain leva la main.

— Impeccable, oui. Merci.

Mais rien n'allait, en vérité. Il était quasiment certain qu'il s'agissait du véhicule de location de Jasmine. Alors qu'elle était déjà à l'origine de sa soirée de Noël gâchée. Il ne voulait surtout pas que Croc apprenne qu'il avait de la compagnie, en revanche. Et surtout pas de la compagnie *féminine*. Il attendit le départ du pick-up avant d'aller pêcher sa clé de réserve dans sa cachette sous le porche. Il n'avait pas envie de voir Jasmine, et encore moins envie qu'elle le voie. Pas dans l'état où il s'était mis ce soir, en tout cas. Ses comportements n'étaient pas toujours compréhensibles, même lorsqu'un psychologue tentait de fournir un tas d'explications rationnelles sur sa façon de fonctionner.

Il le savait parce que le juge, à son procès, avait ordonné un suivi psychologique à raison d'une séance hebdomadaire. « Pour l'aider à canaliser sa colère », avait-il décrété. D'après la psy, il niait, réprimait, contenait, refoulait jusqu'au moment où la vapeur montait un peu trop dans la cocotte-minute. Et il se livrait ensuite à des « passages à l'acte » agressifs ou autodestructeurs. Ils avaient beaucoup parlé pendant ces séances, mais il n'avait pas l'impression d'avoir résolu grand-chose pour autant. Il savait déjà, avant d'entamer sa thérapie, qu'il était débordé par ses émotions. Et il se sentait beaucoup plus soulagé après avoir joué cinq minutes avec ses poings qu'après des heures passées à essayer d'expliquer pourquoi il avait envie de les utiliser.

Sa thérapeute n'avait pas eu l'air de comprendre qu'il aurait beau parler, parler, il ne redeviendrait jamais celui qu'il avait été : le fier soldat, le père affectueux, le mari aimant. L'aimable dame n'avait cessé d'insister sur tout ce qu'il avait à offrir — au monde, à lui-même, aux autres. Elle avait dit et répété qu'il avait tout ce qu'il fallait en lui pour se reconstruire une existence. Le problème, c'est que ce n'était pas seulement le *fait* d'avoir perdu sa femme et sa fille qui le rongait, mais la *façon* dont ça s'était passé. Pour Adèle, surtout. Que Moreau ait pu lui faire ça l'avait dépossédé de sa belle confiance en lui-même. Avant ces événements, il s'était senti armé pour protéger les siens. Mais aujourd'hui il voyait la recherche du bonheur comme une sorte de jeu de roulette russe. Quel intérêt pouvait-il y avoir à se raccrocher à des félicités aussi périssables ?

Il faisait nuit noire et il ne tenait pas très bien sur ses jambes. Mais il navigua sans trop de difficulté d'un meuble à l'autre. Où était passée Jasmine ? Tant qu'à l'avoir chez lui, il aimerait autant la trouver dans son lit. Même s'il était trop ivre pour lui faire l'amour, sa chaleur et sa douceur contre lui soulageraient peut-être ses peines et ses douleurs, l'aideraient à se détendre. Et il n'était pas dit que dans quelques heures il n'aurait pas recouvré toutes ses capacités...

Mais elle n'était pas dans sa chambre. Une fois qu'il eut approché une allumette de la mèche de sa lampe à huile, il la découvrit sur son

canapé.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Elle ouvrit brusquement les yeux et les referma aussitôt, aveuglée par la lumière.

— Romain ? C'est vous ?

— Oui, qui d'autre ?

— Vous ne voulez pas éteindre ?

Il faillit souffler sur la flamme. Mais ce qu'il discernait de son visage le fit hésiter. Elle était presque aussi amochée que lui.

— Nom de Dieu... Comment avez-vous fait pour vous mettre dans cet état ?

— S'il vous plaît... La lumière !

Elle leva la main pour se protéger de son éclat. Sans tenir compte de ses protestations, il lui saisit le menton, souleva les cheveux qui lui tombaient sur le front et examina les dégâts.

— Vous vous êtes battue ou quoi ?

Jasmine leva les yeux vers lui, tout à fait éveillée, à présent, le regard rivé sur ses propres marques de coups.

— Je pourrais vous retourner la question.

— J'ai eu un petit souci à l'Ecureuil Volant.

— Quelqu'un vous a agressé ?

— Deux « quelqu'un », en fait. Mais je l'avais cherché. A vous, maintenant.

Elle remonta la couverture en frissonnant.

— Il fait vraiment très froid, sans chauffage.

— Cela vous surprend ? Nous sommes en hiver et vous avez choisi de venir dans un lieu dépourvu de toute commodité.

— Je le regrette déjà.

Elle tenta de se dégager pour se lever, mais il lui posa une main sur l'épaule et l'obligea à se rasseoir.

— Je vous ai posé une question.

— Je suis tombée, O.K. ?

Posant sa lampe sur la table, il lui prit les mains, examina les coupures, les morceaux de peau arrachée, les ongles cassés qu'il avait entrevus lorsqu'elle avait tendu le bras pour repousser la lumière. Elle avait les mains de quelqu'un qui aurait essayé de sortir à coups de griffe d'un cercueil scellé.

— Vous vous êtes mis les mains dans cet état en tombant ?

— Entre autres, oui. Vous voulez voir le reste ?

Elle écarta la couverture pour lui montrer. La première chose qu'il remarqua fut qu'elle portait ses vêtements. Son corps réagit par une nette élévation de production hormonale. Mais l'état des genoux et des pieds de Jasmine était trop alarmant pour qu'il pense à lui faire remarquer qu'elle avait fouillé dans ses tiroirs.

— Où étiez-vous quand ça s'est passé ? Pas à Portsville ?
— Non, à La Nouvelle-Orléans. Dans une ruelle obscure entre mon hôtel et l'immeuble d'à côté.

— Et qu'est-ce que vous êtes allée fiche dans ce coupe-gorge ?
Il n'était pas vraiment certain de comprendre, mais le fait de la voir dans cet état l'avait ramené d'un coup à un quasi-état de lucidité.

— Quelqu'un me poursuivait.
Ce n'était pas du tout ce qu'il avait envie d'entendre.
— Qui ?

— Il était masqué. Je suppose que c'était Pearson Black. Ou Phillip Moreau. Quelqu'un qui voulait ma peau, en tout cas.

Absurde. Totalement absurde... Pourquoi chercherait-on à la tuer ? Le dossier était clos, l'assassin enterré. La situation était censée être revenue à la normale.

— Pour quelle raison vous en voudrait-on ?
— Je l'ignore. On pourrait en parler demain matin, plutôt ?
D'un côté, il avait hâte de savoir. Mais il risquait de ne pas aimer ce qu'il allait entendre. Et puis, elle était avec lui, en sécurité. Tant qu'il la gardait sous la main, elle ne risquait rien. Pas d'ici au lever du jour, en tout cas.

— Vous comptez passer la nuit sur le canapé ?
Il avait pensé poser la question gentiment, sachant qu'il aurait de meilleures chances de l'attirer dans son lit s'il se comportait avec un minimum de civilité. Mais les mots étaient tombés de façon plus coupante que prévu. Et sonnaient comme un défi plus que comme une invite.

Il retint son souffle en attendant sa réponse.
— Vous avez une autre suggestion ? demanda-t-elle d'une voix hésitante.

Son cœur battit plus vite. Deux élans contradictoires se déchiraient en lui : l'appel du désir et la répugnance à sentir renaître des émotions qu'il voulait anesthésiées à tout jamais. Il se força à répondre avec la plus grande sincérité possible.

— Je pourrais vous tenir chaud.
Le but n'avait pas été de laisser transparaître une vulnérabilité aussi grande. Mais le résultat fut là :
— La chaleur ne serait pas de refus.

Soulagé, il oublia ses contusions et ses douleurs et la porta jusqu'à sa chambre. Et son odeur — juste son odeur —, lorsqu'elle se pelotonna dans ses bras, suffit à dissiper un instant les ombres de la nuit.

Gruber hésita, téléphone en main. Peccavi détestait qu'on le dérange sans raison sérieuse. Mais il tournait en rond, dévoré par la curiosité au sujet de Jasmine. Servait-elle de nourriture aux alligators ? La sœur de sa chère Kimberly avait-elle déjà été fauchée au tout début de son enquête ?

Indécis, il arpentait son bunker. En plus d'une table et d'un canapé, son repaire comportait un réduit adjacent avec des W.-C. chimiques portables, normalement destinés aux camping-cars. Mais il détestait avoir à les vider. Tant qu'il n'avait pas de prisonnière qui rendait la corvée nécessaire, il se contentait de monter à l'étage.

Il jeta un regard à sa pendule. Il était minuit passé, mais Peccavi n'était sûrement pas couché. Ce ne serait pas un drame s'il l'appelait en vitesse, non ? Quel mal cela pouvait-il faire ?

Il savait ce que Peccavi lui répondrait : que cela représentait un risque. Mais ils n'étaient pas spécialement menacés. La seule fois où leur petit trafic avait failli mal tourner, c'était lorsque Adèle s'était échappée et qu'il avait été obligé de la tuer pour faire taire ses hurlements. Il avait commis une erreur en déposant son corps dans les W.-C. du parc. Il aurait dû l'emmener loin, dans un autre Etat. Ou l'abandonner dans le bayou. Mais il avait plus ou moins jeté le corps à la face du père pour le punir de son obstination. Si Adèle n'avait pas vu le clip où Fornier s'adressait à elle, s'il ne lui avait pas dit qu'elle lui manquait et qu'il voulait qu'elle revienne à la maison, elle n'aurait pas fait cette tentative d'évasion désespérée.

Et, cela, il ne le pardonnerait jamais à Romain.

Gruber reposa le téléphone. Puis le reprit aussitôt. Il avait besoin de savoir *maintenant* si Peccavi avait tué Jasmine. Concoctant un prétexte, il appela avant que ses hésitations ne reprennent le dessus.

— Allô ?

Comme il avait un numéro masqué, il se fit connaître.

— C'est moi, Gruber.

Peccavi baissa aussitôt la voix, comme s'il craignait d'être entendu.

— J'espère que tu as de bonnes raisons de te manifester.

— Je voulais te dire que j'avais porté le bébé à Beverly.

— Elle me l'a déjà signalé. C'est à elle de le faire, pas à toi.

— Je sais. Mais je pensais que cela t'intéresserait de savoir que la jeune maman a une copine qui pourrait être une candidate

intéressante pour notre... association.

C'était complètement faux, mais peu importait.

— On ne se fournit pas sur nos propres plates-bandes.

— Tu as bien pris celui-ci, objecta Gruber.

Peccavi hésita.

— Les circonstances s'y prêtaient.

— Tu ne veux pas que je te parle de ma trouvaille, alors ?

— Elle est enceinte de combien ?

Gruber choisit un chiffre qui pourrait mettre l'eau à la bouche de Peccavi.

— Sept mois.

— Tu as parlé argent ?

— J'ai dit qu'on ferait ce qu'il fallait pour assurer le bonheur de la maman ainsi que de l'enfant. Elle n'est pas en état de s'occuper d'un petit, de toute façon. C'est un service à rendre à l'enfant.

— Et alors ?

— Elle a dit qu'elle réfléchirait.

— Tu as un numéro de téléphone ?

— Elle n'en a pas en ce moment. Mais je lui ai donné les coordonnées du site Web. Elle sait comment te joindre.

— Bon. Ce n'est pas pressé, de toute façon. Je te lais...

— Non, attends ! protesta Gruber avant que Peccavi ne puisse couper. Je voulais savoir si tu t'étais occupé de... de notre petit problème ?

— Quel problème ?

— Tu sais bien... Notre invitée de Californie.

Il y eut un temps de silence. Tellement prolongé que Gruber crut que Peccavi avait raccroché.

— Allô ?

— Non.

— Non ?

— Elle m'a filé entre les doigts. Et j'ai bien cru que j'y laisserais ma peau, en plus.

Gruber n'en revenait pas. Avant qu'il puisse répondre, Peccavi enchaîna d'un ton plus ferme :

— Je ne la louperai pas une seconde fois.

Bizarre, songea Gruber. Il aurait bien aimé savoir comment elle avait réussi à lui échapper. Mais il jugea indélicat de poser la question. Peccavi était généralement aussi efficace qu'il était près de ses sous. Il répétait toujours que c'était grâce à son autodiscipline et à son travail acharné que leur « association » fonctionnait. Mais, s'il y en avait un qui prenait des risques en première ligne, ce n'était sûrement pas Peccavi. *Qui* se chargeait des kidnappings, dans l'affaire ? Leur boss gérait les transactions et fournissait les faux papiers. Il envoyait aussi

ses chauffeurs routiers prospector un peu partout dans le pays pour trouver les enfants qui correspondaient aux desiderata des futurs parents adoptifs. Des données qu'ils obtenaient via un réseau d'avocats spécialisés. Peccavi payait alors une commission pour chaque client qui leur était adressé. Mais c'était lui, Gruber, qu'on envoyait au front pour se charger de l'enlèvement. Peccavi ne se mouillait pas trop, de son côté, même s'il procurait les faux certificats de naissance et les papiers d'adoption.

Gruber essaya de ne pas trop penser à la rancœur qu'il avait accumulée au fil des années. Ce qui l'excitait vraiment, en ce moment, c'était que Jasmine soit toujours en vie. Et qu'elle ait réussi à damer le pion à Peccavi. Si elle était plus maligne que son boss, il avait enfin trouvé une proie vraiment digne de lui. Cette fille était à la hauteur de ses espérances.

Arrête-moi.

— Elle est descendue où ?

— Dans un petit hôtel du quartier français. Mais elle n'y remettra pas les pieds. Pas toute seule, en tout cas.

— Tu crois qu'on l'a perdue de vue ? demanda Gruber en prenant un ton préoccupé.

Mais il souriait tout seul dans son bunker. Il avait eu très peur en apprenant que Peccavi allait « régler le cas » de Jasmine. Cette idiote de Beverly aurait dû s'adresser à lui, au lieu d'appeler le boss. Ils la tenaient dans leur cave, nom d'un chien ! S'il était intervenu, il aurait dit à Peccavi qu'elle était morte et il l'aurait embarquée chez lui.

Voir une aussi belle opportunité gâchée lui restait en travers de la gorge. Mais depuis qu'il avait fait porter le chapeau à Francis pour le meurtre d'Adèle, Beverly se méfiait de lui comme de la peste. Même lorsqu'il avait placé les pièces à conviction dans la cave et qu'il lui avait révélé, ainsi qu'à Peccavi, les écarts passés de Francis, elle avait été ébranlée par les protestations d'innocence de son fils.

— Nous n'avons peut-être pas complètement perdu sa trace, grommela Peccavi. Beverly a trouvé un bout de papier dans son sac avec des indications griffonnées dessus.

— Des indications ?

— Pour aller à Portsville.

Gruber prit sa télécommande et remit le même épisode d'*America's Most Wanted*. Il éprouvait le besoin de revoir Jasmine. Bon sang, qu'elle était belle, cette fille ! Belle comme Kimberly l'avait été.

— Il y a trois pelés et deux tondus à Portsville, commenta-t-il.

— Ouais, c'est un trou. Elle ne pourra pas s'y cacher bien longtemps.

A la télévision, Jasmine déclarait qu'elle ne renoncerait pas avant d'avoir retrouvé sa sœur.

L'excitation de la traque, sans doute la phase la plus jouissive du processus meurtrier, prit Gruber aux tripes. Choisir une nouvelle victime lui apportait une satisfaction presque égale au plaisir de la torturer.

— Si tu veux, je peux m'en occuper.

— Pourquoi ? Elle t'intéresse ?

— Ça ne me dérange pas de filer un coup de main. Et c'est moins compliqué pour moi. Je n'ai pas charge de famille.

— Ce serait différent de ton travail habituel. Il s'agirait d'une solution... permanente.

Gruber faillit rire tout haut. Peccavi pensait être le seul à savoir tuer sous prétexte qu'il avait descendu Jack, lorsque le chauffeur routier avait eu le malheur de lui annoncer qu'il voulait tout arrêter.

— Considère ce petit service comme un cadeau de Noël.

Il y eut un long silence.

— Alors ? demanda Gruber.

— Assure-toi de ne pas laisser de traces derrière toi. Et évacue... les restes. C'est bourré de marécages, là-bas.

Ce cadavre-là, ils ne risquaient pas de le mettre en terre dans la cave des Moreau, c'est sûr.

— Personne ne la retrouvera, promit-il.

Mais Gruber n'était pas pressé de mettre ses restes torturés au rebut. Il n'avait encore jamais brisé une volonté aussi forte que celle de Jasmine. Et il avait hâte de s'y mettre.

* * *

La paume de Romain englobait un de ses seins lorsque Jasmine ouvrit les yeux. Mais elle avait toujours sur elle les vêtements qu'elle avait enfilés pour dormir. S'extrayant avec précaution de son étreinte, elle se retourna pour le regarder. Il dormait encore. Sa poitrine se soulevait et retombait régulièrement sous les couvertures. Et ses cils sombres reposaient sur sa joue.

Elle fronça les sourcils en examinant les contusions et les ecchymoses sur son visage. Il avait pris quelques vilains coups, la veille. Mais même ses plaies et ses bosses ne parvenaient pas à l'enlaidir. Romain était beau — vraiment beau —, surtout au repos. Probablement parce que la détente adoucissait ses traits.

Jasmine se demanda quel genre d'homme il avait été *avant*. Avant de perdre femme et enfant, avant que l'amertume ne prenne le dessus, avant qu'il ne commette le geste irréversible qui l'avait conduit à la prison puis à l'exil. Quelques plis encadrant sa bouche ressemblaient à des marques de sourire...

Romain ouvrit les yeux et son regard rencontra le sien. Mais il

demeura parfaitement immobile. Que se passait-il dans sa tête ? Était-il surpris de la trouver à côté de lui ? La veille, elle avait senti l'odeur de l'alcool dans son haleine. Peut-être ne se souvenait-il pas de l'avoir portée dans son lit ?

— Surprise ! murmura-t-elle doucement.

Il haussa les sourcils.

— Je n'étais pas ivre à ce point.

La rapidité avec laquelle il avait compris sa question déguisée la fit sourire.

— Je crois que tu avais assez bu pour provoquer une solide gueule de bois. Comment va ton mal de tête ?

Il fit la grimace en portant la main à sa joue violacée.

— Il est plutôt léger, par rapport au reste.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Un afflux excessif de testostérone.

Couplé à une montée de désespoir et de violence, sans doute. Romain avait beaucoup de choses en excès. Y compris et surtout son sex-appeal.

— Tu veux me raconter ?

— Pas vraiment, non.

— Pourquoi pas ?

— Je suis sûr que ton histoire est plus intéressante que la mienne. On pourrait commencer par tes aventures d'hier.

Jasmine repoussa les cheveux qui lui tombaient sur les yeux et s'adossa contre la tête de lit. La pièce était froide et bien moins accueillante que l'espace qu'elle venait d'occuper, pelotonnée dans les bras de Romain. Elle se prit à regretter de s'être réveillée aussi tôt.

— Voyons... Hier, je me suis fait voler mon sac à main, j'ai été jetée dans une cave où je suis restée enfermée, j'ai découvert un cadavre, et je suis tombée sur un type avec une cagoule sur la tête qui était déterminé à en finir avec ma personne.

— Rude journée.

Mais elle vit à l'expression de Romain que sa désinvolture n'était que de façade.

— Tu pourrais peut-être fournir quelques détails ?

Elle prit une profonde inspiration et lui fit le récit complet de ses tribulations, en commençant par sa visite au poste de police, suivie, quelques heures plus tard, de sa conversation avec Black sur le parking. Le visage de Romain se figea à mesure qu'elle progressait dans son récit. Elle savait qu'elle ramenait sur le devant de la scène une situation qu'il aurait préféré ne plus voir surgir des profondeurs du passé. Mais il ne fit aucune remarque dans ce sens.

— Donc, à part Black, personne ne savait que tu te rendrais chez les Moreau ?

— Personne, non.

— Mais, comme tu l'as souligné toi-même, ça aurait également pu être Phillip ?

Elle hocha la tête.

— Il est possible qu'il m'ait vue passer et qu'il m'ait suivie, en effet.

— Et les mégots de cigarette que tu as ramassés ? Il y en avait plus d'un, c'est ça ? Comme si quelqu'un avait passé un moment à attendre devant cette cave ?

— Voilà. Au début, j'étais persuadée que Black était passé par là. Mais Phillip fume aussi. Et comme je n'ai pas senti l'odeur du tabac, à l'intérieur de la maison, je pense que sa mère l'oblige à sortir chaque fois qu'il veut griller une cigarette. Et c'est quelqu'un de trop asocial pour aller fumer devant chez lui et s'exposer aux regards de la rue. Il doit probablement se tenir devant la porte de la cave, où personne ne risque de le déranger.

Romain parut surpris.

— Comment sais-tu tout cela au sujet de Phillip ? Tu l'as rencontré ?

— Je l'ai croisé brièvement.

Il réfléchit un instant à sa réponse.

— Et à quoi ressemblait l'homme qui t'a prise en chasse ?

— Il portait un masque et un long imperméable. Avec le brouillard et l'obscurité, il aurait pu être n'importe qui. Même si ç'avait été Mme Moreau, je ne l'aurais pas reconnue.

— Et sa taille ?

— Ni grand ni petit. Je sais que ce n'est pas très précis, comme description, mais je t'avoue que je ne pensais qu'à une chose, sur le moment : courir plus vite que lui.

Les cheveux de Romain étaient en désordre et ses paupières encore appesanties. Mais ce charme trouble qui évoquait l'intimité du sommeil le rendait encore plus irrésistible.

— Maintenant que tu soupçonnes Phillip, tu recommences à prendre au sérieux ce que Black t'a raconté ?

— Tout ce que je dis, c'est qu'il y avait effectivement des marques sur le linteau indiquant que la porte avait été forcée.

— N'importe qui aurait pu entrer dans cette cave par effraction, pour un tas de raisons.

— Huff aurait quand même dû prendre ces marques en considération.

Romain roula sur le dos et elle observa le jeu des muscles de ses bras lorsqu'il croisa les mains derrière la nuque.

— Huff a pris en considération ce qu'il a trouvé dans cette cave : le sang de ma fille sur un vêtement appartenant a priori à Moreau. Quelle est la probabilité pour qu'on vous fasse porter le chapeau à tort pour un crime pareil ?

Les enjeux de la conversation étaient si cruciaux que Jasmine faisait de louables efforts pour ne pas s'en laisser distraire. Elle tenta d'oublier la puissance physique de Romain, la chaleur qui émanait de lui, le regard qu'il posait sur elle.

— C'est improbable, mais c'est techniquement possible, objecta-t-elle, en rassemblant ses esprits.

— Huff n'a jamais eu confiance en Black.

— Black n'est peut-être pas un chouette type. Mais ça ne veut pas dire qu'il ment forcément sur tous les plans.

— De là à croire aveuglément tout ce qu'il raconte...

Le lit craqua lorsque Romain changea de nouveau de position pour arranger ses oreillers.

— Donc, tu dis qu'il y avait un cadavre dans la cave des Moreau ?

— Absolument, oui.

Romain garda le silence un instant. Lorsqu'il reprit la parole, sa voix rendit un son guttural.

— C'était un enfant ?

Jasmine faillit le prendre dans ses bras pour tenter d'adoucir la souffrance qui lui raidissait le corps, et durcissait chaque ligne de son visage. Mais elle se sentit impuissante face à l'afflux de sa douleur.

— Non. Un homme adulte. Décédé de mort violente. J'ai senti qu'il y avait eu lutte.

— Une lutte récente ?

— Pas récente, non. Le décès remonte déjà à quelques années. Cinq ou six ans, peut-être.

C'était plus facile à accepter pour Romain. Mais cette nouvelle donnée n'avait rien de réjouissant pour autant.

— Et qu'est-ce que tu en déduis, alors ? demanda-t-il en se redressant.

Il semblait avoir du mal à rester sans bouger. A cause de ses blessures, peut-être. Mais Jasmine soupçonnait que son inconfort était lié à sa présence dans son lit. Les courants sexuels entre eux étaient trop violents pour se laisser oublier.

— Ce que j'en déduis ? C'est que ce n'est pas terminé. Qui a appelé la police, pour signaler qu'on avait vu Moreau rentrer chez lui en portant quelque chose de volumineux sous le bras, le jour où Adèle a disparu ?

— La voisine d'en face. Une certaine Tracy Cooper.

Jasmine n'avait vu aucun signe d'activité dans la maison en question.

— Sais-tu si elle vit toujours dans le quartier ?

— Aucune idée. Jusqu'à ton arrivée, j'évitais soigneusement de remuer tout ça. J'avais même perdu le contact avec Huff. Jusqu'à hier soir, du moins.

— Tu l'as appelé ?
— Je voulais le questionner à ton sujet.
— Et qu'est-ce qu'il a dit ?
— Que pour retrouver ta sœur tu serais capable de faire et de dire n'importe quoi.

— C'est gentil de sa part.
— Il pense que ton truc de médium, c'est du pur charlatanisme.
Elle se heurtait quotidiennement à l'expression d'un tel scepticisme et avait appris à s'en accommoder. Mais, venant de Romain, c'était plus douloureux à accepter.

— Et qu'est-ce que tu en penses ? demanda-t-elle, hérissée.
— J'en pense que tu ne retrouveras pas ta sœur en rouvrant l'enquête sur Adèle. En tout état de cause, Moreau était un meurtrier. La présence d'un cadavre dans sa cave l'atteste. L'assassin de ma fille est mort, Jasmine. Que tu condamnes ou que tu acceptes mon geste, j'ai payé en passant par la case prison. J'aimerais autant que tu laisses cette vieille histoire en paix et que tu cesses de te mettre en danger pour rien.

La case prison, il n'en était pas encore vraiment sorti. Mais elle ne jugea pas opportun de lui en faire la remarque.

— Si c'était vraiment terminé, comme tu dis, il n'y aurait aucune raison pour que je sois en danger en contre-enquêteant.

Il pressa le bout des doigts sur ses paupières fermées.

— Mais pourquoi, *pourquoi* cela n'en finit-il jamais ?

Elle répondit, même s'il ne s'adressait qu'à lui-même.

— Parce qu'il y a autre chose, là-dessous.

Il laissa retomber sa main.

— *Quelle* autre chose ?

Repliant les genoux, elle les serra contre sa poitrine. Le regard de Romain tomba sur ses cuisses, largement dévoilées par son caleçon trop grand. Elle s'efforça de rester centrée sur leur discussion.

— D'autres secrets. D'autres mensonges. Pourquoi aurait-on essayé de me tuer, sinon ? Simplement pour avoir essayé de jeter un coup d'œil dans une cave ?

Il soupira.

— Et le type qui y est enterré ?

Les yeux rivés sur la bouche de Romain, elle perdait le fil du débat. Il avait des lèvres fascinantes. Des lèvres qui lui rappelaient la scène torride de salle de bains qu'elle avait fantasmée.

— Le type qui y est enterré ?

— Tu as une idée de qui il pourrait s'agir ?

— Aucune, non. La police l'a peut-être identifié. Mais je doute qu'ils se sentent tenus de m'en informer. Et même si un inspecteur cherchait à me joindre il n'aurait aucun moyen de le faire. La personne qui m'a

volé mon sac est en possession de mon téléphone portable.

— Il n'y a pas de réseau, ici, de toute façon.

Le regard de Romain glissa une fois de plus sur ses jambes nues.

— Pourquoi es-tu venue ici ?

— C'est le seul endroit vraiment sûr qui me soit venu à l'esprit.

Alligators et serpents d'eau mis à part, bien sûr.

Elle tendit les jambes pour les glisser de nouveau sous la couverture.

Mais l'attention de Romain se reporta sur ses seins.

— Tu me déshabilles des yeux, finit-elle par observer.

— Ça pose problème ?

Si Jasmine percevait son excitation, elle captait aussi des énergies plus négatives. Il était perturbé par son histoire émotionnelle, par la place de Kimberly dans sa vie. Et par le fait qu'il la désirait à son corps défendant.

— Cela m'irait mieux si tu n'étais pas en colère.

Il rapprocha les sourcils.

— Je ne suis pas en colère.

Depuis le temps que ce sentiment faisait partie de lui, il ne devait probablement plus en avoir conscience.

— Préférerais-tu que je m'en aille, Romain ?

— Non. Tu sais très bien ce que je préférerais, rétorqua-t-il d'une voix rauque. A toi de décider si tu es intéressée ou non.

— Ça dépend.

— De quoi ?

Se relevant à genoux, elle se rapprocha de lui. L'inquiétude qui s'inscrivit sur ses traits disait assez à quel point il hésitait à lui faire confiance. On aurait dit un animal traqué regardant un humain s'avancer vers lui. Lorsqu'elle lissa ses cheveux sur son front, elle s'attendit presque à un mouvement de recul. Elle le sentait sur le qui-vive, prêt à se barricader en lui-même à la première alerte. Il ne repoussa pourtant pas sa main lorsqu'elle lui caressa le visage. Lentement, avec précaution, elle lui embrassa la tempe, une joue, la bouche. Retrouvait-il le souvenir d'une tendresse oubliée ?

— Attention..., dit-il lorsqu'elle plongea les doigts dans ses cheveux.

— Je ne te toucherai pas là où tu as des marques de coup.

Il répondit si près de ses lèvres que leurs bouches se touchaient presque.

— Ce ne sont pas mes plaies et mes bosses qui m'inquiètent. Sache seulement que, si tu commences, il vaut mieux que tu sois prête à aller jusqu'au bout. Ça fait tellement longtemps, pour moi, que je n'ai pas envie de jouer.

— Je ne joue pas.

Lorsqu'elle appliqua les lèvres contre son cou pour sentir vibrer les pulsations furieuses de son sang, il lui posa la main sur la cuisse. Il la

laissa là sans bouger, comme pour s'assurer de sa réaction. Notant qu'elle ne faisait rien pour le repousser, il remonta sur l'arrière de sa cuisse, sous la jambe de son caleçon. Attrapant une fesse bombée au creux de sa paume, il ferma les yeux et renversa la tête en arrière comme s'il venait de goûter au paradis.

— Mon Dieu, que c'est bon...

Le cœur de Jasmine battait si vite qu'elle en avait perdu le souffle.

— Il faut... Il faut que je te dise que je n'ai pas de moyen de contraception.

Prendre la pilule, dans son cas, n'aurait eu aucun sens. Il y avait deux ans maintenant qu'elle vivait dans la plus totale abstinence.

Le regard troublé de Romain se focalisa de nouveau.

— J'ai deux préservatifs, ici. Un ami me les a donnés en guise de cadeau de sortie de prison. Ils ne sont plus tout jeunes, mais ils devraient faire l'affaire.

Prison. Le mot la heurta en pleine figure, comme une bouffée d'air glacial. Elle eut un mouvement instinctif de recul.

Romain ne tenta pas de la ramener à lui, ne chercha pas à la rassurer sur son compte. Il se figea, comme s'il s'attendait à un rejet. Peut-être était-ce la raison pour laquelle il avait mis le sujet sur le tapis — pour vérifier qu'elle savait ce qu'elle faisait. Mais son passé n'avait plus d'importance. Elle le désirait trop passionnément pour interrompre le processus en cours. Il était un inconnu pour elle. Et, pourtant, elle le sentait incroyablement proche : son amant naturel, comme s'ils avaient fait l'amour depuis toujours.

— Un vieux préservatif, c'est mieux que rien.

Il l'attira contre lui et sa main glissa de nouveau le long de sa cuisse pour reprendre la place qu'elle venait d'occuper.

— Alors, nous sommes du même avis.

Jasmine tenta de reprendre son souffle.

— Tu avais raison, finalement, chuchota-t-elle.

— A quel sujet ?

Il l'observait de très près, attentif à ses réactions, nourrissant son excitation de la sienne.

— C'est effectivement meilleur comme ça qu'en rêve.

Il sourit et l'enlaça avidement. Mais lorsque leurs bouches se trouvèrent le baiser de Romain la surprit par sa patience. Il n'y mettait aucune hâte, leur laissait le temps de la découverte, exerçait juste une suite de pressions légères. Il attendit que ses lèvres s'entrouvrent d'elles-mêmes avant de l'embrasser plus sérieusement.

Il émanait de lui une odeur boisée qui la grisait déjà. Mais le sentiment de sécurité qu'elle éprouvait dans ses bras était plus enivrant encore. Après la terreur vécue la veille, elle se sentait à l'abri, comme s'il pouvait, à lui seul, tenir tous ses cauchemars en respect.

Elle se laissa embrasser, puis l'embrassa en retour — et se raccrocha à lui lorsque la main dans son caleçon se fit plus hardie, plus possessive.

Il fut le premier à relever la tête pour la regarder en respirant vite et bruyamment.

— Rien que le goût de tes lèvres me rend fou. Tu me montes à la tête, murmura-t-il en cajun.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— En bref : ouah ! résuma-t-il en se débarrassant de son T-shirt.

Le geste n'avait rien d'ostentatoire. Il n'exhibait rien, il désirait simplement. Mais la vue de son torse nu provoqua chez elle un supplément d'excitation.

— Ouah, en effet ! commenta-t-elle dans un souffle.

— Quoi ?

Elle se mordilla la lèvre.

— Jolie cage thoracique.

Mais il était trop concentré sur elle pour réagir au compliment.

— A toi, maintenant.

Elle chercha à contenir l'emballement incontrôlé de son rythme cardiaque, mais la terre ferme semblait s'être dérobée sous elle. Jasmine ne se souvenait pas d'avoir jamais été subjuguée à ce point.

— J'espère que tu ne m'as pas fait de fausses promesses, avant-hier, au téléphone, lui dit-elle.

Soudain intimidée, elle se réfugiait dans la parole pour différer le moment de se dévêtir.

— Je ne fais que des promesses que je peux tenir.

Jasmine replia les doigts au creux de ses paumes moites.

— C'est une bonne nouvelle. Enfin... je crois.

Le regard de Romain glissa sur son corps.

— Je ne vois qu'un seul problème.

Le fait qu'elle soit soudain terrifiée à l'idée de passer le point de non-retour ?

— Quel problème ?

Il glissa un doigt sous la bande élastique du caleçon, laissant une traînée de chair de poule sur son passage.

— Le manque d'accès.

Il voulut y remédier, mais elle l'arrêta d'un geste.

— Je suis un peu angoissée, en fait. Peut-être que je peux... euh... te donner du plaisir autrement ?

Il haussa les sourcils.

— C'est une proposition sérieuse ?

— On ne peut plus sérieuse.

— Désolé, mais je ne me contenterai pas d'un lot de consolation.

Glissant les deux mains sous son T-shirt, il lui effleura les seins avec

les pouces.

— Mais nous avons tout notre temps. Et nous ne ferons rien tant que tu ne seras pas prête. A toi de donner le rythme.

Jasmine ne se souvint pas de lui avoir donné le feu vert pour lui retirer ses vêtements, mais moins d'une minute plus tard le haut avait disparu. Elle ne fit pas d'objection. Attrapant son menton hérissé d'un début de barbe matinale, elle le força à la regarder dans les yeux.

— C'est de la folie pour toi comme pour moi. Nous sommes bien sûrs de le vouloir ?

— C'est une question rhétorique ? protesta-t-il, haletant.

Il était déjà parti trop loin, de toute évidence, pour envisager un retour en arrière.

— Pas vraiment, non.

— Fais-moi confiance.

Il traça un chemin de baisers dans son cou, puis poursuivit sur sa lancée jusqu'à toucher, de sa langue, l'aréole d'un sein. Elle poussa un léger cri et tenta d'échapper à cette caresse buccale affriolante, mais il n'y avait pas d'échappatoire. Sa tentative de fuite avait été plus symbolique qu'autre chose, de toute façon.

— Quelque chose ne va pas ? murmura-t-il.

Elle ne répondit pas. Le caleçon avait déjà glissé jusqu'à ses chevilles. Et, à partir de là, il fit en sorte qu'elle n'émette plus que des gémissements de plus en plus rapprochés.

* * *

Romain avait mal à ses blessures, mais beaucoup moins qu'il ne l'avait escompté. Deux fois, il fit l'amour à Jasmine, avant de se souvenir qu'il avait le corps rompu et roué de coups.

— Ça y est, j'ai pris ma décision, annonça-t-elle.

Toute timidité oubliée, elle était allongée près de lui, un bras couvrant son visage, sans rien pour la dissimuler hormis un fin voile de sueur. Il roula sur le côté pour admirer la vue. Elle était encore plus belle qu'il ne l'avait imaginé. Mais très différente de Pam — plus menue, avec une peau plus sombre, des seins plus généreux, de superbes yeux en amande, un regard qui s'était ouvert à lui sans réserve lorsqu'il s'était retrouvé au-dessus d'elle.

Il lui était pénible d'accepter que Pam revienne *déjà* dans ses pensées. Mais c'était sans doute inévitable.

— A quel sujet ? demanda-t-il.

Elle sourit et tourna son visage radieux vers lui.

— Je pense que nous ne devrions pas faire l'amour, finalement.

— Bon, d'accord. Je ne te touche plus.

Mais elle ne fit rien pour l'arrêter lorsqu'il traça une ligne caressante

entre ses clavicules et son nombril délicat.

— Nous sommes en panne de préservatifs, de toute façon.

Personnellement, il n'aurait pas été fâché d'en avoir un troisième à disposition.

— Tu es d'humeur à passer au petit déjeuner ?

— Je suis morte de faim ! Je n'ai rien avalé depuis hier midi.

— Tu aimes le pain perdu ?

— C'est quoi, ce truc-là ?

— Une spécialité de chez nous. Tu verras.

Elle s'étira en bâillant.

— Tant que c'est servi avec du café...

Il résista à la tentation de reprendre un de ses beaux seins ronds au creux de sa paume.

— Je pense qu'il y a moyen d'arranger ça.

Il se leva pour enfiler un jean et un sweat-shirt. Le matin d'hiver était vif. Et il commençait à sentir le froid, à présent qu'ils n'échangeaient plus leurs chaleurs corporelles.

— Tu veux que je te prête un pull, en attendant que j'allume le poêle ?

— Il m'en faudra bien deux, si tu veux que je sorte de ce lit !

Il lui lança ses vêtements et s'ordonna de quitter la chambre. Mais il ne put s'empêcher de s'attarder pour la regarder s'habiller.

Jasmine lui adressa un sourire interrogateur.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle disparaissait presque dans l'énorme chandail qu'il lui avait prêté. Sur Pam, l'impression aurait été différente. Elle avait été grande et athlétique — à peine plus petite que lui, en fait. Jasmine était plus émouvante, peut-être. Et il avait plus de plaisir à la regarder de cette façon qu'il n'en aurait eu avec Pam.

Cette pensée lui fit regretter immédiatement d'avoir prêté ses affaires à Jasmine.

— Je voulais juste...

Le passé s'immisça entre eux, cassant l'euphorie. Une vague de culpabilité le faucha debout.

— ... juste te remercier, en fait.

— Pour quoi ? demanda-t-elle, surprise.

Glacé, il se força à sourire.

— Pour ce matin.

Elle le regarda d'un œil soudain circonspect.

— Tu n'as pas besoin de me remercier.

— Si, si, vraiment. Il y a des années que je n'avais pas baisé comme ça. Magnifique partie de jambes en l'air.

Pendant une fraction de seconde, l'expression de Jasmine chavira. Puis son visage se ferma sous un masque d'indifférence. Il avait pris ce

qu'elle lui avait donné — les deux plus belles heures que la vie lui avait accordées depuis la mort de Pam — et il avait jeté son offrande dans la poussière pour la fouler aux pieds. Inconsciemment, sans doute, il avait cherché à se punir, à se rappeler qu'elle n'était pas Pam, qu'elle ne serait jamais Pam. Et il l'avait haïe d'avoir su lui apporter un plaisir que Pam avait été seule à lui procurer.

Mais il s'en voulut sur-le-champ d'avoir blessé Jasmine sans raison. Il savait qu'il était seul responsable de son mal-être. La psychologue le lui avait dit et répété : il s'arrangeait systématiquement pour saper en lui toute amorce de bonheur. Le problème, cette fois-ci, c'est qu'il ne s'était pas seulement sabordé lui-même : il avait fait payer les pots cassés à quelqu'un qui n'y était pour rien.

Jasmine lui adressa un sourire factice.

— Merci pour le compliment. Les hommes disent toujours ça, de toute façon.

Elle cherchait à donner le change, à faire comme s'il lui était indifférent qu'il ait minimisé ce qu'ils venaient de vivre. Mais elle avait les bras repliés sur la poitrine en une attitude instinctive de défense, comme si elle voulait se cacher à sa vue. Jusqu'à cet instant, elle avait été entièrement confiante, chaleureuse et spontanée. Et il lui en faisait maintenant payer le prix.

A la torture, il passa la main dans ses cheveux en désordre.

— Ecoute... Je suis désolé. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Elle l'arrêta d'un geste.

— C'est d'accord, inutile d'épiloguer là-dessus. Nous sommes sur la même longueur d'onde, de toute façon. Ce qui est sans importance est sans importance. N'en parlons plus.

Jasmine n'avait qu'une hâte : partir, mettre le maximum de kilomètres entre Romain et elle. Elle ne s'attendait certes pas à un engagement de sa part. Elle avait su d'entrée de jeu que leur relation resterait sans avenir. Mais de là à ce qu'il la traite comme une partenaire de hasard, ramassée Dieu sait où... De fait, elle se sentait plus embarrassée qu'offensée. Car faire l'amour avec lui avait eu du sens pour elle.

Quelle idiote elle faisait ! En temps normal, elle avait la tête solidement vissée sur les épaules et menait sa vie avec prudence. Elle n'était pas de celles qui s'embarquent sur un coup de tête dans des aventures amèrement regrettées par la suite. Comment s'était-elle arrangée pour se mettre dans cette situation inconfortable ?

Il fallait reconnaître, à sa décharge, qu'elle n'avait pas été dans son état normal, la veille, après avoir échappé à la mort d'aussi près.

Ils prirent leur petit déjeuner dans un quasi-silence. Romain avala sa dernière bouchée et leva les yeux.

— Parle-moi de toi.

— Pourquoi ?

Elle rajouta du sucre dans son café. Grâce à l'antique poêle à bois, il faisait bon dans la cuisine. Si elle n'avait pas été aussi pressée de fausser compagnie à Romain, elle aurait apprécié cette matinée. Le charme primitif de la maison. L'isolement. Même le bayou alentour. Pour la première fois, elle était capable d'apprécier le calme profond, de ressentir la mystérieuse beauté du paysage d'eau, d'arbres et de brumes.

— Je suis curieux.

Elle prit une gorgée de café.

— Que veux-tu savoir ?

— Tu as déjà été mariée ?

Elle hésita un instant à répondre. Mais quelle importance ? Ils ne se reverraient jamais plus, de toute façon.

— Une fois, oui.

— Stratford est ton nom d'épouse, alors ?

— Non. Le mariage n'a pas duré. J'ai repris mon nom de jeune fille.

— Combien de temps es-tu restée mariée ?

— Deux ans.

— Et vous avez divorcé ?

— C'était la seule solution, oui. Nous étions trop différents.

— Pas d'enfants ?

Elle hésita. Pourquoi essayait-il d'apprendre à la connaître maintenant ? A ses yeux, c'était du temps gâché.

— Cela a une importance, Romain ?

— Tu trouves ma question trop personnelle ?

— J'ai un compagnon stable et deux enfants qui m'attendent à la maison, mentit-elle.

Romain lui jeta un regard ironique par-dessus le bord de sa tasse.

— Faux. Tu ne l'aurais pas trompé.

— Et je ne serais pas ici le jour de Noël, si j'avais eu des enfants.

Donc, tu aurais pu répondre toi-même à ta question.

— Même pour ta sœur, tu ne les aurais pas laissés ?

Elle prit un morceau de toast.

— Pour personne, non.

— Vous ne vouliez pas d'enfants, ton mari et toi ?

— Mon mari était stérile.

C'était, du moins, ce qu'elle avait toujours supposé, même si Harvey et elle n'avaient jamais eu la moindre certitude.

— Ou peut-être que c'était moi. Je n'en sais rien, en fait.

— Il existe toute une batterie d'examens pour s'en assurer.

— Nous ne sommes pas restés ensemble suffisamment longtemps pour faire un bilan de fertilité. Mais il avait déjà été marié trois fois et n'a jamais eu d'enfants. J'en ai conclu que ça venait plutôt de lui.

Pendant cette conversation, Romain avait basculé vers l'arrière pour l'observer, pendant qu'elle se forçait à essayer de finir son petit déjeuner. Mais lorsqu'il entendit ce qu'elle venait de dire les pieds de sa chaise heurtèrent le plancher.

— Ton ex avait été marié *trois* fois avant toi !

Jasmine sentit que cette discussion allait déboucher rapidement sur une migraine.

— Il était un peu plus âgé que moi.

— Un peu comment ?

— Trente ans.

Il la contempla, bouche bée.

— Sans rire ? Et tu avais quel âge, quand tu l'as rencontré ?

— Vingt ans.

Elle leva la main pour prévenir sa réaction.

— Non, il n'était pas riche. Inutile d'imaginer que j'en avais après ses dollars.

— Tu t'es mariée avec lui par amour ?

En réalité, non. Mais elle trouvait peu charitable de l'admettre.

— D'une certaine façon, oui.

— Un peu équivoque, comme réponse, tu ne crois pas ?

Rien ne l'obligeait à lui fournir quelque explication que ce soit. Mais elle trouva plus simple de poursuivre poliment la conversation.

— J'étais complètement paumée, mal dans ma tête. Il m'a aidée à marcher droit. J'avais une dette morale envers lui.

— Et tu l'as épousé pour le remercier ?

Tout affamée qu'elle avait cru être, Jasmine peinait à finir sa portion. Le pain perdu était délicieux mais refusait de passer. Renonçant à s'acharner, elle repoussa son assiette.

— Pourquoi pas ? On peut épouser un homme par gratitude.

Sans réagir à cette affirmation, Romain examina ses restes.

— Je croyais que tu mourais de faim.

— Plus maintenant.

— Tu n'aimes pas ?

— Si, si, c'est très bon. Mais je suis... rassasiée.

Il pinça les lèvres — des lèvres qui, ce matin encore, avaient touché, effleuré, embrassé chaque centimètre carré de sa peau. Mais, même si sa réponse ne semblait pas lui convenir, il n'insista pas pour qu'elle mange davantage.

— Et tu l'as rencontré où, ce type ?

Elle soupira.

— Quelque part entre l'Indiana et l'Illinois.

— Ce n'est pas très précis, comme localisation.

Elle jeta un coup d'œil à la pendule à piles, à côté du réfrigérateur branché sur un générateur.

— Je pense que je ne vais pas tarder à filer.

Avoir à lui demander de l'argent après ce qui s'était passé était particulièrement embarrassant. Mais avait-elle le choix ? Elle s'éclaircit la voix et posa la question de but en blanc.

— Cela t'ennuierait de me prêter quarante dollars ?

Comme il ne répondait pas, elle se hâta de préciser.

— Je te les renverrai tout de suite, bien sûr. Je les adresserai à l'hôtel de Portsville, puisque la poste n'arrive pas jusque chez toi. Une amie m'a fait un virement, mais je ne peux récupérer l'argent qu'à La Nouvelle-Orléans. Et il me faut de l'essence pour y retourner.

Elle perdit soudain contenance en se rendant compte qu'il ne disposait peut-être pas de cette somme.

— Si tu n'as pas les quarante dollars, tu peux peut-être te porter garant pour moi et les emprunter à quelqu'un d'autre ?

Romain parut vexé.

— La pêche est un gagne-pain. J'ai ce qu'il faut.

— Super ! s'exclama-t-elle, soulagée. Alors...

— Pas de problème, je te les prêterai.

Il se leva et commença à débarrasser.

— Mais dans l'immédiat nous devons nous préparer ou nous allons

finir par arriver en retard.

Elle faillit avaler son café de travers.

— En retard pour quoi ?

— Le repas chez mes parents.

— Je ne vais pas chez tes parents, je vais à La Nouvelle-Orléans.

— C'est Noël, aujourd'hui.

— Et alors ?

— Tu ne dois pas avoir grand-chose d'urgent à faire.

— J'ai *plein* de choses urgentes à faire.

Elle renonça également à son café et se leva pour apporter le reste de la vaisselle dans l'évier.

— Honnêtement, je ne suis pas une fana des fêtes de Noël. Cela ne me dérange pas de faire l'impasse, cette année.

— Je ne suis pas grand amateur de ces festivités non plus. Mais mes parents y tiennent beaucoup.

Elle jeta leurs serviettes en papier dans la poubelle.

— Merveilleux. Je suis sûre que vous passerez un très bon moment en famille.

— Ecoute, Jasmine, il est hors de question que je te laisse retourner seule dans ta chambre d'hôtel. Et je ne peux pas venir avec toi avant ce soir.

Jasmine remonta le pantalon de survêtement qu'il lui avait prêté. Elle nageait tellement dedans qu'elle devait avoir l'air trop menue pour être capable de se débrouiller seule dans l'existence.

— Ecoute, Romain, c'est absurde... Je n'ai pas besoin que tu viennes avec moi. Il me faut juste quarante malheureux dollars pour payer mon plein. Si tu prends le risque de m'en faire l'avance, je te débarrasse le plancher.

Elle quitta la pièce pour aller se changer, comme si la question était réglée. Mais il la rattrapa par le coude et la fit pivoter vers lui.

— Ecoute, je comprends que tu ne veuilles plus entendre parler de moi. Je sais que même si je te suppliais à genoux tu refuserais que je te touche encore. J'ai tout gâché et tu n'as plus qu'une hâte, c'est de mettre de la distance entre nous. Je l'ai bien cherché, on est d'accord. Mais je ne veux pas qu'il t'arrive du mal.

Du mal, il venait de lui en faire, pourtant.

— C'est très chevaleresque de ta part. Mais ce n'est pas ton problème.

Il rit doucement, presque avec amertume, et laissa retomber son bras.

— Tu es venue me trouver.

— Et nous avons eu tous les deux ce que nous voulions. Maintenant, il est temps que je m'en aille.

Quelque chose passa dans ses yeux, que Jasmine ne parvint pas à

identifier. Elle était trop occupée à essayer de juguler les émotions qui faisaient rage dans sa poitrine.

— Je te donnerai l'argent dès que nous serons de retour, insista-t-il.

Il était hors de question qu'elle passe la journée entière avec lui. Chaque fois qu'elle le regardait, elle avait envie de le toucher, de l'embrasser. C'était comme une addiction. Un élan aussi insensé que celui du papillon se jetant sur la flamme. Et il lui avait déjà assez brûlé les ailes.

— Tes parents ne sont pas prévenus de ma visite, protesta-t-elle, cherchant une autre voie de sortie.

— Ils seront ravis de te voir. En ta présence, ma sœur et moi serons moins enclins à gâcher la fête familiale en nous volant mutuellement dans les plumes.

— Ta sœur ?

— Elle est venue passer une semaine à Mamou avec sa famille.

Jasmine se souvint que Black avait désigné le beau-frère de Romain comme un coupable potentiel. Mais elle avait du mal à imaginer que cet avocat de Boston puisse être lié en quoi que ce soit à la disparition d'Adèle. Et elle n'était pas prête à prendre le risque d'accompagner Romain rien que pour le rencontrer.

— Je ne les connais pas. Ils ne me connaissent pas. Et je n'ai rien à me mettre.

— Je trouverai quelque chose, ne t'inquiète pas.

— Je refuse de porter *tes* vêtements, je te préviens.

— Je connais une gamine qui doit avoir ta taille.

— Une *gamine* ? Inutile de la déranger.

— Ça ne l'embêtera pas.

Jamais elle n'aurait imaginé qu'il s'obstinerait à ce point.

— Bon. S'il le faut, je t'attends ici. Je finirai de ranger tout ça, dit-elle en désignant la vaisselle empilée sur l'évier.

— Tu n'attendrais pas. Tu irais à pied à Portsville et tu continuerais en stop.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça peut te faire ? rétorqua-t-elle, exaspérée par son entêtement.

Il scruta ses traits en silence.

— Il faut croire que « sans importance » n'est pas tout à fait sans importance, finalement.

* * *

— Alors ? Ils te vont ?

Relégué devant la porte close de sa chambre, Romain était condamné à attendre. Au bout de quelques instants de silence, la voix de Jasmine s'éleva :

— Presque.

Lorsqu'il lui avait tendu les vêtements empruntés à la fille adolescente de Casey, elle lui avait fermé la porte au nez, ce qui le perturbait presque autant que la façon dont s'était passé le petit déjeuner. Il aurait voulu la regarder s'habiller. Pas par voyeurisme, mais parce qu'il aspirait à retrouver l'intimité qu'ils avaient partagée et qu'il avait brisée par sa faute.

— Tu comptes rester bouclée là-dedans encore combien de temps ?

— Du calme. Ça vient.

La porte s'ouvrit et elle apparut dans l'encadrement. Le jean lui allait comme un gant, la moulant juste comme il fallait. Et le pull, malheureusement, était tout aussi ajusté. Il mettait l'accent sur sa poitrine, et elle ne cessait de tirer dessus pour essayer de le détendre.

— Super, commenta-t-il, tâchant de mettre une conviction suffisante dans sa voix.

Car, « super », elle l'était bel et bien. Mais ce super-là penchait nettement du côté « sexy-olé-olé » plutôt que du côté « sportif et décontracté ».

— Elle a quel âge, la fille qui t'a prêté ces vêtements ? demanda Jasmine en fixant d'un œil critique sa silhouette dans le miroir.

Elle était restée dehors à attendre dans le pick-up, lorsqu'il était entré chez Casey, et n'avait vu ni la mère ni la fille. Mais Romain savait que Casey avait essayé de jeter un coup d'œil sur Jasmine. Il avait vu le rideau bouger pendant qu'il repartait en marche arrière de chez elle.

— Clara a treize ans.

— Bon, d'accord. Je comprends...

— C'est la seule personne de tout Portsville dont le gabarit avoisine le tien.

— « Avoisine » de très loin. Le pull est trop serré.

Il était d'accord, mais s'il acquiesçait elle se sentirait encore plus mal à l'aise.

— Ne t'inquiète pas, ça ne saute pas aux yeux. Et si nous trouvons une boutique ouverte en route je t'en achèterai un autre.

— Je dois retourner à La Nouvelle-Orléans récupérer mon argent, grommela-t-elle. Je déteste être dépendante.

— Ton argent ne s'envolera pas.

Avec un petit soupir, elle renonça à tirer sur le vêtement dans le vain espoir de l'élargir.

— Bon... Il faudra faire avec. C'est toujours mieux que mon look avec ton caleçon et ton T-shirt.

— Je n'irais pas jusqu'à dire ça.

Il croisa son regard dans le miroir et la revit un instant, avec ses yeux bleus levés vers lui, nue et sur le dos, alors qu'ils se mouvaient

ensemble dans l'amour, mains et corps mêlés. Ç'avait été un spectacle inoubliable.

— On prend ma voiture ou ton pick-up ? demanda-t-elle en détournant les yeux, comme si elle venait de lire dans ses pensées.

— J'ai pensé que ça pourrait être plus drôle d'y aller en moto. J'ai un second casque en réserve.

Elle réfléchit un instant en se mordillant la lèvre.

— Je ne suis encore jamais montée sur ce genre d'engin.

Il sortit ses clés et les jeta en l'air.

— Ce sera une expérience, alors. Je suis sûr que tu apprécieras la chevauchée.

— Peut-être. Mais il n'est pas dit que je ne la regretterai pas par la suite.

Et il sut qu'elle faisait allusion à tout autre chose qu'à leur futur trajet jusqu'à Mamou.

* * *

Jasmine cherchait en vain sa position sur la moto. La solution évidente de confort aurait été de se caler contre Romain. Mais c'était précisément ce qu'elle refusait de faire. Elle ne cessait de chercher un endroit sûr où s'agripper. Mais chaque fois qu'elle pensait avoir trouvé un appui stable, un nouveau virage l'obligeait à changer de prise.

Il finit par s'immobiliser sur le bord de la route et releva la visière de son casque.

— C'est quoi, le problème ?

— Aucun. Tout va bien.

— Tu n'arrêtes pas de t'agiter.

— C'est la vitesse qui m'inquiète, mentit-elle.

Il émit un juron bref, rabattit sa visière et repartit à toute allure. Au bout de quelques kilomètres, il lui prit les bras d'autorité et les passa autour de sa taille. Et, comme il accéléra encore, elle comprit qu'elle n'avait plus le choix et se tint fermement cramponnée à lui pour survivre.

Lorsqu'ils atteignirent Mamou, au bout de deux heures de route, Jasmine était épuisée par la lutte qu'elle avait menée pour éviter de se laisser aller confortablement contre lui. Mais en mettant pied à terre devant chez les parents de Romain une montée de tension lui fit oublier sa fatigue. Car sa famille, alertée par le vacarme de la moto, apparut sur le seuil avant même qu'elle ait eu le temps de retirer son casque.

— Les voilà, chuchota-t-elle à Romain.

Occupé à extraire de ses sacoches un grand paquet enveloppé dans de la glace, il ne fit pas de commentaire. Jasmine sourit poliment

lorsqu'une femme de grande taille, d'allure austère, s'approcha pour lui serrer la main.

— Romain, tu ne m'avais pas prévenue que tu viendrais avec ton amie.

Sa mère était manifestement ravie. Tellement ravie, même, que Jasmine se sentit tenue de rectifier sur-le-champ.

— Je ne suis pas la petite amie de votre fils. Je suis juste...

Elle tourna les yeux vers Romain, l'implorant en silence de se porter à son secours. Il lui était difficile d'expliquer sa présence sans mentionner ses recherches au sujet de Moreau. Et elle ne voulait pas mettre ce sujet douloureux sur le tapis.

Comme Romain gardait le silence, elle finit par compléter maladroitement.

— Je suis juste quelqu'un qui n'a aucun endroit où aller pour Noël. Alors Romain m'a traînée avec lui.

Elle l'avait dit sur le ton de la plaisanterie. Mais l'effet produit ne fut pas spécialement comique. Le malaise de Jasmine s'accrut. Elle avait eu des rapports sexuels débridés avec le fils de cette femme, sans raison particulière, hormis le fait qu'elle l'avait désiré éperdument. Affublée d'une tenue d'adolescente qui achevait de la ridiculiser, elle se voyait obligée de justifier sa présence, à côté d'un Romain muet. Jamais elle n'avait eu à ce point le sentiment d'être hors-jeu. Même le jour où elle était arrivée dans la famille de Sheridan, à Noël, pour apprendre qu'ils avaient oublié sa visite et donné sa chambre à une vague cousine.

— Vous êtes la bienvenue, en tout cas, lui assura Mme Fornier. Pour les amis de notre fils, notre porte est toujours ouverte.

Romain tendit l'un des paquets à sa mère.

— Des chevrettes... Joyeux Noël.

— J'imagine qu'il vaut mieux que je ne te demande pas comment tu t'es mis dans cet état ? demanda Mme Fornier en examinant le visage contusionné de son fils.

— Juste un petit accident. Rien de grave.

Sa mère soupira et le prit dans ses bras. A voir son expression, elle l'aurait volontiers serré contre elle plus longtemps, s'il l'avait laissée faire.

— Jasmine, voici ma mère, Alicia... Maman, je te présente Jasmine Stratford.

— Enchantée de faire votre connaissance, madame Fornier.

— Oh, je vous en prie, appelez-moi Alicia.

Elle se tourna vers l'homme aux cheveux blancs et drus, aux épaules larges, qui l'avait escortée.

— Voici le père de Romain : Romain senior.

A travers sa poignée de main, Jasmine sentit passer une force peu

commune chez cet homme. Elle comprenait mieux, à présent, d'où Romain tenait la sienne.

— Soyez la bienvenue chez nous, Jasmine.

L'attitude chaleureuse du couple calma les appréhensions de Jasmine. Mais elle éprouva un regain de tension en découvrant la jeune femme qui s'avançait à son tour dans leur direction. Avec ses cheveux blond délavé et ses beaux traits réguliers, elle ne pouvait être que la sœur de Romain. Mais si leur ressemblance sautait aux yeux ils n'étaient manifestement pas en très bons termes, à en juger par l'expression irritée de l'arrivante.

— Tu ne crois pas que tu aurais pu faire l'effort d'être à l'heure, pour une fois, Ti-Côte ?

Romain lui opposa un visage impassible. Mais Jasmine avait eu le temps de voir une ombre de tristesse glisser sur ses traits. Il semblait tenir à sa sœur tout autant qu'au reste de sa famille. Mais, pour une raison ou pour une autre, il refusait de le montrer.

— Jasmine, je te présente ma sœur Susan.

Du menton, il désigna le petit garçon qui arrivait dans son sillage.

— Et voici mon neveu de huit ans, Travis.

Susan haussa un sourcil ironique.

— Mais encore ?

— Mais encore quoi ?

— Tu pourrais peut-être nous donner un cadre de référence ? Depuis le décès de Pam, c'est la première fois que tu viens ici accompagné. Dans quelle catégorie convient-il de placer Jasmine ? Amie ? Amante ? Epouse ?

Jasmine se hâta de répondre.

— Rien d'aussi excitant que ça. En fait, nous ne nous apprécions que très modérément, Romain et moi.

Susan applaudit en riant.

— Parfait ! Vous et moi allons nous entendre à merveille, dans ce cas.

Jasmine crut voir s'allumer une lueur d'ironie dans le regard de Romain, au moment où elle nia leur condition d'amants. Mais peut-être était-ce sa conscience coupable qui lui soufflait cette interprétation.

Sans répondre à son sourire faussement serein, il se tourna vers sa sœur.

— Où est Tom ?

Susan leva les yeux au ciel.

— Au téléphone, avec ses parents. Ils sont dans tous leurs états dès que nous quittons Boston.

— Tom autant qu'eux, d'ailleurs, précisa Alicia à mi-voix.

— Et où est passé le reste de ta progéniture ? demanda Romain. Je

m'attendais à les voir courir dans toute la maison. Mason doit avoir trois ans, maintenant, non ?

— Il les aura le mois prochain. Curtis et lui sont devant la télé, avec un nouveau jeu vidéo. Pour les tirer de là, il faudrait un dérivatif plus motivant que la visite d'un oncle qui n'appelle jamais et n'écrit pas plus souvent. Ils te connaissent à peine, en fait.

Jasmine retint son souffle en attendant la réponse de Romain.

— Je crois me souvenir que tu ne voulais surtout pas d'un ex-taulard comme modèle, pour tes fils.

L'espace d'un instant, Susan parut sur le point de revenir sur cette affirmation. Mais elle finit par hausser les épaules.

— C'est vrai.

— C'est sûr qu'un père coureur de jupons est une figure nettement plus structurante.

— Ti-Côte !

Sa mère lui effleura le bras en désignant Travis des yeux. Romain marmonna des excuses mais l'enfant, par chance, ne semblait pas écouter leur conversation. Il attendait juste une opportunité pour faire entendre sa voix.

— Ti-Côte ? Elles sont toutes à toi, les coupes qui sont dans ta chambre ?

Les yeux du petit garçon brillaient d'excitation. Romain lui ébouriffa les cheveux.

— Presque toutes, oui.

— Et tu les as eues, comment ?

— En course à pied et en basket.

— Et au football, compléta M. Fornier. Romain était un excellent arrière. Je pense qu'il aurait pu atteindre un niveau professionnel s'il n'était pas entré dans les Marines.

Il était effectivement bâti en athlète. Mais Jasmine s'efforçait de ne pas penser à Romain en termes trop positifs.

— Moi aussi, je veux jouer au foot, comme toi, annonça Travis.

Le premier vrai sourire depuis leur arrivée éclaira le visage de Romain. Jasmine reprenait espoir de voir leur visite se dérouler sous un ciel presque serein. Mais Susan cassa de nouveau l'ambiance avant que son frère puisse répondre.

— Sûrement pas, non. C'est un sport d'andouille où on se détruit les genoux.

— Je ne me suis jamais abîmé les genoux en jouant, Susan, rectifia Romain avec une impatience tout juste contenue.

— Et ta commotion cérébrale, tu l'oublies ? Je me demande souvent si tout ne vient pas de là.

— Si mes souvenirs sont bons, tu m'encourageais à jouer, en terminale.

— Oui, bon... A cette époque, je n'avais pas encore mesuré à quel point tu nous décevrais tous, rétorqua-t-elle vertement, avant de tourner les talons.

* * *

Un calme sépulcral régnait à Portsville. Gruber croisa un pick-up solitaire en arrivant. Mais c'était le seul véhicule qu'il avait vu en circulation à des kilomètres à la ronde. Même le cimetière avait l'air plus animé que le centre-ville. Qu'est-ce que Jasmine pouvait bien chercher dans ce trou ? Il se gara devant l'unique épicerie pour s'acheter à boire et voir s'il pouvait glaner quelques informations. Pourquoi avait-elle quitté La Nouvelle-Orléans pour aller s'enterrer dans les marécages ? Il devait y avoir un lien avec l'enquête qui l'amenait en Louisiane. Elle était ici sur son invitation, après tout.

Gruber poussa sa portière, qui grinça bruyamment. Il était temps qu'il se rachète une nouvelle berline. Sa camionnette était presque neuve, mais il ne s'en servait pas beaucoup et la garait à l'abri des regards. Sa vieille Honda Civic avait le mérite d'être passe-partout ; il préférait ne pas attirer l'attention sur ses allées et venues.

La machine à glace, devant la vieille épicerie, attira son regard. *La vache !* Tout ce qu'il y aurait moyen de fourrer dans un congélateur de cette taille ! Le sien commençait à saturer. Et il avait du mal à stocker tout ce qu'il souhaitait y conserver.

— Ils sont fermés, monsieur.

Gruber tourna la tête et vit un vieux type au teint rouge, aux jambes arquées, qui se tenait à l'entrée du bar voisin. Mince. Il devait avoir l'air stupide, la main sur la poignée de la porte, à regarder amoureuxment un congélateur.

— Pardon ?

— J'ai dit qu'ils étaient fermés.

D'un geste, l'homme indiqua l'affiche maladroitement rédigée à la main qui avait été collée sur la vitrine. « Joyeux Noël et au 26 ! »

— Ah, zut...

Gruber se frotta le crâne. Comment avait-il pu ne pas remarquer ce panneau qui sautait aux yeux ?

— Vous êtes venu passer Noël par ici ? demanda le vieux du bar.

— Non, je suis de passage.

— Ici, on m'appelle Croc. Je n'ouvre pas avant 16 heures, mais si vous avez faim je peux vous confectionner un sandwich.

Croc ? Quels bande de ploucs, ces Cajuns, quand même !

— En fait, je suis à la recherche de... de ma sœur.

Le papy haussa ses sourcils en broussaille.

— Elle vit à Portsville ?

— Non, mais elle m’a dit qu’elle avait l’intention de venir ici pour... enfin, vous voyez, quoi... faire du tourisme. Elle s’appelle Jasmine Stratford.

Croc mâchonna le cure-dents qui pointait d’un côté de sa bouche.

— Jamais entendu parler. A quoi elle ressemble ?

— Petite. Jolie. Moitié indienne.

— Indienne ? Votre sœur ?

Le regard de Croc était rivé sur ses traits — indiscutablement caucasiens.

— Nous n’avons pas le même père, précisa Gruber.

— Je n’ai vu personne qui corresponde à cette description. Mais allez poser la question à Henry, là-bas, à l’hôtel. Il a eu quelques clients cette semaine.

Gruber jeta un coup d’œil dans la direction qu’il indiquait et vit une vieille construction de bois sur pilotis, un peu plus loin sur le quai. Les mots « P’tit Cajun » étaient peints en grosses lettres à demi effacées sur le côté du bâtiment.

— Entendu. Je vais aller demander là-bas. Merci.

— De rien. Et bonne chance pour trouver votre sœur.

Gruber prit l’homme par le bras.

— Si par hasard vous la voyez, ne lui dites rien, surtout. Je veux lui faire la surprise. Pour Noël, vous comprenez.

Croc hocha amicalement la tête.

— Je tiendrai ma langue. Vous pouvez compter sur moi.

* * *

— Vous venez d’Inde, alors ?

Jasmine hésita, sa fourchette à mi-chemin de la bouche. Elle n’avait pas prévu de se retrouver au centre de la conversation pendant le repas de Noël des Fornier. Sa présence dans le cercle familial était purement fortuite. Elle était condamnée à la compagnie de Romain en attendant son retour à La Nouvelle-Orléans, où elle avait bon espoir de l’oublier rapidement. Mais apparemment la famille Fornier ne l’avait plus revu avec une femme depuis très longtemps. Et leur curiosité pour elle était manifeste.

— Ma mère, oui, expliqua-t-elle à Susan. Elle a émigré aux Etats-Unis cinq ans avant ma naissance. Mon père est de l’Ohio.

— Vous avez une peau magnifique, commenta Alicia.

— Et des yeux peu ordinaires, enchaîna Tom, le beau-frère de Romain.

Comme il n’avait pratiquement pas ouvert la bouche jusque-là, tous les regards se tournèrent dans sa direction. Le mari de Susan avait le charme policé, la beauté un peu trop lisse du professionnel citadin

propre sur lui. Il haussa les épaules en se voyant l'objet de l'attention générale.

— Eh bien, quoi ? C'est vrai, non ?

— Merci, murmura Jasmine en s'efforçant de ne pas remarquer les mâchoires crispées de Susan.

Le père de Romain tenta de combler le silence gêné.

— C'est intéressant d'avoir des parents avec des origines aussi contrastées. Où vivent-ils, à présent ?

— Ils sont divorcés. Ma mère est restée dans l'Ohio, où je suis née. Mon père a déménagé à Mobile, il y a quelques années.

— Dans l'Alabama ?

— Oui, voilà.

— Mobile n'est pas très éloigné de Portsville, observa Susan. Vous le voyez souvent ?

La sœur de Romain devait se demander ce qu'elle faisait à leur table, à Noël, au lieu de célébrer les fêtes au sein de sa propre famille.

— Pas très souvent, non. Depuis son remariage, j'ai un peu perdu le contact. Je suis de Sacramento, d'ailleurs. Pas de Portsville.

Le couteau de Tom tinta contre son assiette lorsqu'il le reposa un peu trop brusquement.

— Sacramento ! Mais comment avez-vous rencontré Romain ?

— Pas à Sacramento, en tout cas, marmonna Susan. Mon cher frère ne quitte son marécage sous aucun prétexte.

Les traits de Romain s'assombrirent, mais il ne fit aucun commentaire. Leur mère parut soulagée qu'il résiste à la tentation de réagir à cette pique. Mais Jasmine aurait apprécié qu'il prenne la parole pour détourner la conversation de sa personne. Si elle leur parlait de sa sœur ou de La Contre-Attaque, Adèle reviendrait forcément dans la conversation. Un sujet douloureux, pour un repas de Noël en famille.

Personne, ici, ne l'avait vue dans *America's Most Wanted*, de toute évidence. Le plus simple serait d'inventer une explication. Le mensonge resterait sans répercussions, puisqu'elle n'était pas appelée à revoir ces gens.

— Romain et moi avons été présentés par un ami commun.

Elle sentit le regard surpris de Romain se poser sur elle. Mais lorsqu'elle tourna les yeux vers lui, il avait déjà reporté son attention sur son beau-frère, qui buvait plus qu'il ne mangeait.

— Ah bon. Quel ami commun ? demanda Tom.

Jasmine se souvint du copain fictif qu'elle avait inventé pour le vieux Cajun qui tenait l'hôtel.

— Poppo.

— J'ai plein d'amis à Portsville, intervint Susan. Nous avons des cousins là-bas, quand nous étions enfants, et nous passions toujours un

mois complet en été dans les bayous. Mais je ne me souviens pas d'un Poppo. Je le connais, Romain ?

— Il ne me semble pas, non.

Par chance, il n'avait pas répondu qu'il ne connaissait pas de Poppo non plus.

— Ainsi, vous avez traversé quatre Etats pour rendre visite à Romain ? s'étonna Tom.

— J'étais déjà ici en vacances lorsque j'ai fait la connaissance de Poppo. Et il m'a dit que... que je pourrais me procurer des crevettes fraîches chez Romain, improvisa-t-elle.

— Vous êtes venue ici toute seule ? questionna Susan.

Jasmine fit tourner la tige de son verre entre ses doigts.

— Je devais partir avec ma meilleure amie. Mais elle s'est défilée au dernier moment.

Tom ne chercha pas à dissimuler son étonnement.

— Et vous n'avez pas trouvé d'endroit moins déprimant pour passer un Noël en solitaire que le morne pays cajun ?

Il la prenait manifestement pour une folle.

— Il y a longtemps que je rêvais de découvrir ces paysages de lacs et de marais. Le silence. Le mystère.

— Vous n'étiez encore jamais venue ?

— Non.

— Et vous n'avez pas de famille dans le coin ?

— Pas directement, non.

Susan laissa éclater son irritation.

— Ce n'est pas parce que tu es insensible à la beauté de cette région que tout le monde doit partager tes goûts, Tom !

— Moi, j'aime trop venir ici chez *Mamère* et *Pépère* ! annonça Travis, en essayant de catapulter un petit pois sur la tête de son frère.

Son grand-père lui ôta sa fourchette des mains.

— Je conçois que certains trouvent du charme à ces paysages de marais infestés d'alligators, mais quand même ! Ce n'est pas Hawaii ! rétorqua Tom. Je suis très surpris qu'une Californienne puisse former le projet d'aller passer Noël dans un endroit comme Portsville, sans même avoir de famille dans le coin. Il est tout aussi surprenant qu'elle s'acoquine avec mon beau-frère, qui mène une existence de reclus et n'adresse quasiment jamais plus la parole à personne, pas même à sa propre famille.

Tom leva son verre et son regard fit le tour de la table.

— Je suis donc le seul, ici, à trouver cela étrange ?

Romain paraissait sur le point de conseiller à Tom de se mêler de ce qui le regardait. Le mari de Susan était un peu ivre et s'exprimait avec de moins en moins d'inhibition. Mais la main qu'Alicia posa sur celle de son fils lui demandait de faire preuve d'indulgence.

— Ce n'est pas beaucoup plus étrange que d'avoir un frère qui passe par la prison, intervint Susan, ne résistant pas à la tentation de pousser Romain un peu plus loin dans ses retranchements.

Travis ouvrit de grands yeux.

— *Qui* est allé en prison ?

— Personne. Pas quelqu'un que tu connais, en tout cas.

Le sourire crispé d'Alicia demandait instamment à Susan et à Tom de passer à autre chose. Susan avait rougi, gênée que son fils aîné ait relevé son propos. Mais Tom avait trop bu pour se soucier de ménager qui que ce soit.

— Pas quelqu'un de *mon* côté de la famille, disons.

— Ta famille a ses squelettes dans le placard, elle aussi ! répliqua Susan.

Romain leva son verre.

— Charmant repas de famille, non, Jasmine ?

Elle esquissa un pâle sourire, mais ne put se résoudre à répondre par l'affirmative. Romain et Susan prenaient visiblement sur eux pour ne pas s'abreuver d'invectives ; Alicia, tendue à craquer, passait son temps à essayer de calmer les uns et les autres d'un regard ou d'une pression de main. Romain l'aîné faisait de son mieux pour seconder sa femme, déterminé à essayer de sauver les apparences devant « l'invitée ». Romain était tenté, depuis le début du repas, d'envoyer son poing dans le visage de son beau-frère.

A l'exception des enfants, Tom était le seul à prendre du bon temps. Avec le vin qu'il avait ingurgité, il n'avait pas de mérite à s'amuser, mais c'était au moins *une* personne à cette table qui ne faisait pas la tête.

— Paix sur terre aux hommes de bonne volonté, lança-t-elle en faisant tinter son verre contre celui de Romain.

Ses lèvres se tordirent en un sourire mi-amer mi-amusé. Puis il descendit son verre d'un trait et retourna au savoureux repas cajun cuisiné par ses parents.

Tom les avait observés avec intérêt par-dessus le bord de son verre.

— En tout cas, ça fait plaisir de te revoir enfin avec une femme, Romain.

— Merci, Tom. Et... je sais, elle est très jolie. Inutile de le répéter, précisa Romain avec un clin d'œil.

— Elle est superbe, oui. Et très différente de Pam.

Susan ne dit rien, mais Alicia s'éclaircit la voix.

— Tom, s'il te plaît...

— Quoi ? Je n'ai pas le droit de faire allusion à Pam non plus ? C'était ma belle-sœur, pourtant. Enfin, bon...

Avec un haussement d'épaules, il changea de sujet de conversation, comme s'il voulait éviter d'en rajouter.

— Alors, Jasmine, racontez-nous, comment avez-vous choisi Portsville ? Vous avez pointé le doigt au hasard sur la carte, en décrétant « Ce sera là » ?

Une autre hypothèse parut lui venir soudain à l'esprit.

— Mais peut-être aviez-vous besoin de fuir Sacramento ? Vous sortez d'une rupture douloureuse ? Ou vous essayez de brouiller les pistes pour échapper à un mari violent ?

Jasmine s'étrangla sur un morceau de pain.

— Rien d'aussi dramatique et compliqué, non. J'ai beaucoup entendu parler de la beauté mélancolique des bayous en hiver, et je voulais me balader dans le coin.

— Et alors ? Que pensez-vous de notre région marécageuse et lacustre ?

C'était Romain-le-père. Il avait les mains crispées sur son couteau comme s'il était tenté de l'utiliser pour un autre usage que la nourriture. Mais sa voix restait calme et posée. Jasmine sourit.

— J'aime la Louisiane du Sud.

Et c'était la vérité. Une vérité fortement influencée par son réveil ce matin, lorsqu'elle avait ouvert les yeux et trouvé le corps chaud et puissant de Romain contre le sien. Elle savait qu'elle n'oublierait jamais le pâle soleil d'hiver qui avait ruisselé par la fenêtre, les cris poignants des oiseaux du marais, le murmure du vent glissant dans le lichen des arbres.

— Mais j'avoue que je ne suis pas rassurée par les alligators.

Romain senior sourit.

— Ils sont rarement agressifs.

— C'est ce qu'on me répète tout le temps. Mais il suffirait d'une seule morsure pour gâcher durablement ma journée, observa-t-elle en riant.

Susan sortit du silence morose dans lequel elle était tombée.

— Comment tes parents se sont-ils rencontrés, Jasmine ? Je peux te tutoyer, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, bien sûr.

Elle n'avait pas plus envie de parler de ses parents que des raisons qui l'avaient amenée en Louisiane. Mais sur ce sujet, au moins, elle n'aurait pas à mentir.

— Ils se sont connus à l'université.

— Ta mère était immigrante, tu disais ?

— Elle est venue d'Inde avec ses parents quand elle avait quinze ans. Mais le reste de sa famille est retourné là-bas assez vite. Donc je ne les connais pratiquement pas.

— Elle est hindouiste ? demanda Tom.

— Oui. Comme la majorité de la population en Inde.

— Mais ici ce n'est pas une religion très courante, intervint Susan.

Ton père est croyant ?

— Il l'était, oui. Je ne pense pas qu'il le soit encore aujourd'hui.

— Hindouiste aussi ?

— Non, chrétien.

Tom remplit de nouveau son verre de vin. Son beau-père attendit qu'il repose la bouteille pour s'en emparer et la poser assez ostensiblement à l'écart.

— Et toi, Jasmine ? Quelle confession as-tu choisie ?

Après la disparition de Kimberly, elle était passée par une phase de doute et de confusion. Ses parents avaient essayé de la tirer chacun de son côté : entre la menace de l'enfer et les foudres du karma, elle avait finalement préféré l'abstention agnostique.

— Je pense que ma croyance est un mélange assez personnel.

— Ah, je vois. Donc, Noël n'a peut-être pas tant de signification que cela, pour toi, conclut Tom.

Il paraissait satisfait d'avoir résolu l'énigme que constituait sa présence à leur table. Mais il se trompait. Noël avait toujours eu du prix à ses yeux, même si elle avait appris à minimiser l'aspect familial pour ne pas se sentir trop triste et décalée par rapport aux autres.

Elle chercha les mots pour expliquer ce qu'elle ressentait, sans tomber dans le pathos. Mais sa gorge se noua. Plus que jamais, l'unité de la famille qu'elle avait connue lui manquait. C'était une douleur poignante qui lui broyait la poitrine. Avant l'enlèvement de Kimberly, elle s'était trouvée en terrain solide sur le plan émotionnel. Mais, depuis, elle n'avait cessé de lutter pour reprendre pied. Le kidnapping l'avait privée d'une sœur qu'elle aimait et avait fait éclater le reste de sa famille, comme sous l'effet d'une gigantesque déflagration.

Les larmes qui lui montèrent aux yeux la prirent par surprise. Elle n'avait pas sa place ici, avec ces inconnus. Elle voulait un vrai Noël, avec sa famille. Mais cette famille n'existait plus, et ne se reformerait plus jamais.

— Excusez-moi un instant, j'ai... j'ai une poussière dans l'œil.

Elle quitta la table, réussit à marcher calmement jusqu'à la porte, puis courut s'enfermer dans la salle de bains et s'effondra contre le battant clos.

Le coup frappé à la porte arriva plus vite que prévu. Jasmine avait espéré que les Fornier lui laisseraient au moins quelques minutes de solitude pour se ressaisir. Même pas. Ils étaient pressés de la bombarder de questions sur les raisons du divorce de ses parents ; pressés de mener une enquête serrée pour savoir si Romain et elle avaient oui ou non couché ensemble. Ils ne pourraient donc pas s'intéresser à leurs affaires et la laisser en paix ? Ce serait *vraiment* trop leur demander ?

Elle laissa le premier coup sans réponse. Mais un second suivit de près.

— Jasmine ?

La voix de Romain. La tentation était grande de lui ordonner de s'en aller. Elle avait besoin d'un peu de temps pour se ressaisir et plaquer un sourire artificiel sur ses traits. Mais elle avait envie, aussi, de lui dire vertement sa façon de penser sur ce qu'il lui faisait subir. Avec cette intention en tête, elle essuya ses larmes, ouvrit la porte et le laissa entrer.

— Ça va ? demanda-t-il en refermant la porte derrière lui.

— Tu as une famille à problèmes, Romain.

Il examina ses yeux rougis.

— Je ne te contredirai pas sur ce point. Mais est-ce vraiment *ma* famille qui est en cause, là ?

Le coup était trop direct pour qu'elle accepte de répondre.

— Pourquoi les as-tu laissés faire ? chuchota-t-elle sur un ton d'amer reproche.

— Laisse faire quoi ?

— Me passer sur le gril.

— Leurs questions étaient toutes simples, toutes banales, Jasmine. Le type de question que tout le monde pose tous les jours. « D'où venez-vous ? Que faites-vous ? Que font vos parents ? » Cela s'appelle « faire connaissance ».

— Ils n'ont pas besoin de me connaître !

— J'avais envie d'entendre tes réponses autant qu'eux.

— Tu voulais m'entendre mentir sur les raisons de ma présence à Portsville ?

Il se passa la main dans les cheveux.

— Pas ça, non. Mais le reste, oui.

— A quoi est-ce que ça te sert, franchement ?

Romain la regarda fixement sans répondre.

— Donne-moi au moins tes raisons ! reprit-elle d'un ton de défi.

— Je sais que tu ronronnes comme une chatte quand je te souffle doucement dans l'oreille, que tu as un sourire très particulier quand je te dis que tu es belle — un sourire heureux mais légèrement incrédule. Je sais que tu aurais adoré le trajet en moto si tu n'avais pas fait tant d'efforts pour gâcher ton plaisir. Et je n'oublierai jamais l'expression de ton visage, ton regard chaviré sous tes paupières alourdies, juste avant que tu...

— Arrête !

Son cœur battait déjà la chamade.

— Tu ne sais rien à mon sujet, Romain. Rien.

— Je connais des choses incroyablement intimes à ton sujet. Mais j'ignore pourquoi tu as quitté ton mari ou pourquoi tu refuses de voir ton père. Et je serais bien en peine de dire pourquoi parler de Noël t'attriste jusqu'aux larmes.

— Ce ne sont pas des sujets qu'on aborde lorsqu'on couche ensemble pour le fun.

Il prit ses deux mains dans les siennes et lui caressa les jointures des doigts.

— Je t'ai déjà dit que j'étais désolé pour ma réflexion stupide de ce matin.

S'excuser n'était manifestement pas le fort de Romain. Mais il avait l'air tellement sincère qu'il lui était difficile de s'accrocher à ses rancœurs. Le problème, avec les écorchés vifs comme lui, c'est qu'ils pouvaient être sombres, agressifs et blessants à un moment, puis complètement irrésistibles et touchants à d'autres.

Cela dit, elle ne *pouvait pas* lui pardonner. Sinon, elle lui retomberait illico dans les bras.

— J'accepte que nous restions amis. Je ne t'en veux pas, marmonna-t-elle.

— Tu pourrais peut-être essayer de le dire avec un peu plus de conviction ?

Son sourire désarmant faillit venir à bout de sa détermination.

— Pour moi, ça a été incroyable, cette nuit, dit-elle. Je n'avais encore jamais rien vécu de pareil. Je te désirais tellement... Et la façon dont nous nous sommes tenus, touchés, enflammés, découverts...

— Ah, j'aime mieux entendre ça.

Elle ne put s'empêcher de rire.

— Laisse-moi finir, d'accord ? J'ai aimé ce qui s'est passé entre nous, mais toi, ça t'a fichu une trouille monumentale et tu as immédiatement ressenti le besoin de remettre de la distance. Pour

moi, c'est O.K., pas de problème. Je ne suis pas venue en Louisiane pour m'embringer dans une histoire sentimentale. Alors, explique-moi, compte tenu de ce qui précède, pourquoi je suis en train de partager votre repas de Noël familial ?

Il lui prit le menton et l'obligea à soutenir son regard.

— Tu es ici parce que je sais que si je t'avais laissée partir tu aurais disparu de ma vie pour de bon.

Elle cligna des yeux, déconcertée par son aveu.

— Mais c'est ce que tu veux, non ?

— Non.

— Mais il y a une partie de toi qui me déteste.

— Aucune partie de moi ne te déteste, crois-moi.

— Mais tu ne m'aimes pas beaucoup non plus.

— Je n'aime personne, en ce moment, y compris et surtout moi-même.

Il lui caressa la lèvre inférieure avec le pouce et une vague immédiate de désir enflamma le corps de Jasmine.

— Mais j'ai envie de toi, compléta-t-il dans un murmure. Et il n'y a aucune confusion possible là-dessus.

Lorsqu'il l'embrassa, elle s'ordonna de se dégager, de mettre un terme à ce baiser avant qu'il ne s'emballe pour de bon. Mais déjà une profonde léthargie se glissait en elle, retardait le moment de la coupure. *Juste une petite seconde encore... une toute petite seconde...* Elle finit par passer les bras autour de son cou, par se coller contre lui aussi passionnément que s'ils n'avaient pas déjà fait l'amour deux fois le matin même.

— Ti-Côte ?

Ce fut la voix de sa mère qui finit par les séparer. Par chance, Alicia appelait de l'autre extrémité du couloir.

— Juste pour mémoire : je ne t'aime pas beaucoup non plus, chuchota-t-elle, pantelante.

Elle aurait pu préciser que c'était l'effet qu'il exerçait sur elle qu'elle n'appréciait pas vraiment. Mais elle jugea préférable de ne pas trop nuancer son affirmation.

— Il reste que je t'aurais prise sans hésiter dans la chambre de mes parents, si on nous en avait laissé le temps, rétorqua-t-il en quittant la salle de bains.

Jasmine passa le reste du repas à essayer d'éviter tout contact avec Romain. Discuter avec Tom et Susan n'était pas spécialement reposant, mais elle aimait beaucoup Alicia et Romain, et les enfants étaient adorables. En centrant son attention sur eux, elle se sentait en terrain stable, loin des raz de marée émotionnels que Romain suscitait en elle. Elle avait peur de la violence de son désir pour lui, peur de commettre une erreur qui pourrait bouleverser sa vie entière.

Elle aida à débarrasser la table et à faire la vaisselle, puis décida de passer quelques coups de fil avant le dessert. Même si elle ne voyait presque jamais ses parents, elle se sentait tenue de les appeler pour leur souhaiter un joyeux Noël. Skye et Sheridan, d'autre part, se feraient du souci si elle ne donnait pas de ses nouvelles.

— Je peux faire usage de votre téléphone un moment pour passer quelques appels ? demanda-t-elle à Alicia en reposant son torchon. On m'a arraché mon sac à main hier, et donc je ne pourrai pas vous dédommager tout de suite. Mais je vous promets de vous faire parvenir un chèque avant l'arrivée de votre facture.

Alicia lui passa le bras autour des épaules.

— Je ne m'inquiète pas pour la facture. Viens, je te conduis dans le bureau de mon mari. Tu y seras plus tranquille.

Au passage, elle aperçut Romain qui regardait un match à la télévision avec son père. Elle passa la tête par l'entrebâillement et annonça qu'elle serait au téléphone. Puis elle suivit Alicia au fond du couloir. Le bureau qui faisait office de bibliothèque était tapissé de livres. Et deux vieux fauteuils d'aspect confortable invitaient à la lecture.

— Voilà. Prends ton temps, Jasmine. Je t'appellerai pour le dessert.

— Merci.

Alicia se retourna au moment de franchir la porte.

— Je suis vraiment très heureuse de voir mon fils en compagnie d'une jeune femme saine et charmante comme toi.

Jasmine comprenait sa réaction. Alicia devait être épuisée de le savoir replié sur sa solitude et sa souffrance. Et elle espérait que sa présence, aujourd'hui, parmi eux, signait enfin pour Romain un retour à la vie normale. La joie sincère d'Alicia lui noua la poitrine. Elle avait honte de ses mensonges et des faux espoirs qu'elle suscitait dans ce cœur de mère. Non seulement elle n'aidait pas Romain à oublier le passé, mais elle l'y ramenait tout droit, au contraire. Et le fragile équilibre qu'il s'était construit risquait d'être durablement compromis. Dieu sait dans quel état elle le laisserait derrière elle, lorsqu'elle retournerait à Sacramento !

— C'est un homme solide, votre fils. Il s'en sortira, pronostiqua-elle, autant dans l'espoir de se convaincre elle-même que de rassurer la mère de Romain.

— Fondamentalement, c'est quelqu'un de bon, Jasmine. Il a du cœur, il est stable. Il faut juste que tu lui donnes sa chance.

Et qu'elle prenne sur elle pour nourrir, tenir, entretenir la relation. Qu'elle lui donne du temps, de la patience, de l'amour. Voilà ce qu'à mots couverts lui suggérait Alicia. Mais elle n'avait pas l'intention de s'investir dans une relation à haut risque avec quelqu'un comme Romain. Elle choisissait à dessein des hommes sécurisants et stables,

faciles à vivre, un peu éteints. Des hommes qui n'avaient pas à se colleter avec des montées de rage quotidiennes. Après ce qu'elle avait vécu avec ses parents, elle aspirait à une relation paisible sous un ciel serein. Mais elle ne pouvait expliquer cela à Alicia sans révéler la véritable raison de sa venue en Louisiane. Elle se contenta donc de sourire et de hocher la tête.

Avec un profond soupir, elle s'installa dans un des fauteuils et prit le téléphone. Elle méritait un petit temps de répit. Les amies, donc, passeraient avant la famille.

Skye répondit à la troisième sonnerie.

— Skye ? C'est moi.

— Jasmine ! J'ai essayé de te joindre toute la journée !

— Joyeux Noël à toi aussi.

— Joyeux Noël. Mais je me suis fait un sang d'encre. Où as-tu encore disparu ?

Jasmine entendait la voix de David, toute proche. Au son, elle en conclut qu'il embrassait sa femme dans le cou en lui murmurant des mots tendres.

— Je suis à Mamou, dans la paroisse d'Évangéline.

— Ne me dis pas que tu moisis toute seule dans une chambre d'hôtel ?

— Non, non. Je suis... chez des amis.

Le petit rire sensuel qui lui parvint aux oreilles était sans rapport avec leur conversation.

— Dave, arrête ! ordonna Skye à mi-voix.

Il murmura quelque chose d'intime et de passionné qui suscita un petit pincement de cœur chez Jasmine.

— Tu t'es déjà fait des amis là-bas ? s'étonna Skye.

— Il s'agit d'une connaissance, plutôt.

— Ah, *une* connaissance. Homme ou femme ?

— Homme. Mais ne va pas en tirer des conclusions. C'est quelqu'un que j'ai rencontré dans le cadre de mon enquête.

— Quel âge ?

— Trente-cinq. Peut-être trente-six.

— Vous êtes proches en âge.

— Et alors ?

— Il doit être sympa, s'il t'a invitée à fêter Noël avec lui.

Elle avait partagé un peu plus qu'un simple repas avec lui. Mais cela ne faisait pas de lui un type formidable pour autant.

— Il a eu la gentillesse de m'inclure dans son repas en famille.

— Ah, il est marié ?

— Je parlais de ses parents. Il est veuf.

Il y eut un silence, comme si Skye essayait de déchiffrer les non-dits de la conversation.

— Je me trompe, ou il y a une étincelle entre vous ?

— Tu te trompes. Pas la plus petite trace de flamme, non.

Jasmine ne put s'empêcher de sourire de l'énormité de son mensonge. Romain était le premier homme avec qui elle s'était interrogée sur le risque de combustion spontanée.

— Pourquoi cette question, Skye ?

— Je trouve suspect que tu donnes si peu de détails. Tu serais beaucoup plus loquace, en temps normal, sur les circonstances de votre rencontre.

— Il ne se passe rien entre nous.

Nouveau silence sceptique sur la ligne. Mais Skye finit par s'incliner.

— Bon, si tu le dis. Je serais ravie que tu rencontres l'homme de ta vie, mais je n'ai pas envie que tu déménages à l'autre bout du pays. Sans toi, La Contre-attaque ne voudrait plus rien dire.

— Je ne reste pas assez longtemps pour tomber amoureuse.

Skye devait être rassurée, car elle changea de sujet.

— Tu as aimé mon cadeau ?

— Je ne sais pas encore. Je l'ai laissé à la maison avec celui de Sheridan. J'ai pensé qu'on pourrait s'organiser un petit Noël bis à trois à mon retour.

— Génial. Tu as une date ?

A priori, David avait dû trouver une autre distraction, car Jasmine ne l'entendait plus à l'arrière-plan.

— Pas encore, non.

— J'aurais voulu que tu sois là. Noël n'est pas tout à fait Noël sans toi. Pendant cinq ans, on a fêté ça en duo, comme des grandes.

La gorge de Jasmine se noua.

— Tu me manques aussi, fillette, crois-moi.

— Tu as récupéré l'argent que je t'ai envoyé ?

— Pas encore, non.

— J'imagine que la police n'a pas retrouvé ton sac ?

— Non. Et je ne suis pas très optimiste.

Jasmine s'apprêtait à demander des nouvelles de Sheridan lorsque son regard tomba sur une lettre froissée en boule dans la corbeille à papier juste à ses pieds. Elle cligna des yeux, revérifia... Mais elle n'avait pas rêvé l'écriture rouge en grandes lettres tracées d'une écriture agressive. Un frisson violent la parcourut.

— Jasmine ?

Elle se pencha sur la corbeille pour prendre le papier.

— Il faut que je te laisse, marmonna-t-elle.

— Déjà ?

D'une main tremblante, elle lissa la lettre. Elle semblait avoir été écrite avec du sang, comme celle qu'elle avait reçue. Mais celle-ci disait :

« Tu es Le DiNDON De La FaRce. »

Le message se bornait à cette formule lapidaire. Fouillant dans la corbeille, elle découvrit l'enveloppe qui allait avec. Tout comme le paquet qu'elle avait reçu, elle avait été affranchie à La Nouvelle-Orléans. L'adresse était rédigée à l'encre bleue et chaque lettre avait été tracée à plusieurs reprises. Là encore, elle reconnaissait la façon de faire.

— « M. Romain Fornier », lut-elle à voix haute.

— Qu'est-ce que tu racontes, Jasmine ?

Mais elle n'eut pas le temps de répondre à Skye. Elle se retourna en sursaut en entendant entrer dans le bureau.

— Je ne crois pas que ce courrier te soit adressé, observa Tom froidement.

— Jasmine, s'il te plaît, dis-moi ce qui se passe, insista Skye au téléphone.

— Je te rappelle.

Elle raccrocha alors que Tom s'avavançait vers elle, la main tendue.

— Je peux ?

Jasmine n'était pas prête à lâcher sa trouvaille.

— Non, dit-elle en cachant la lettre dans son dos.

Il plissa le front, sous ses cheveux soigneusement lissés.

— Tu t'intéresses de très près au courrier de mon beau-père, pour quelqu'un qui est simplement ici en « vacances ».

Il souriait, mais les sous-entendus dans sa voix la mettaient mal à l'aise.

— Et si tu me disais ce que tu fais *réellement* ici, Jasmine ?

Vu qu'il l'avait surprise la lettre à la main, autant jouer cartes sur table.

— Ma sœur a disparu il y a seize ans. Un message aussi énigmatique que celui-ci m'a mise sur la piste des Fornier.

— Ainsi tu es flic ?

— Je fais du profilage médico-légal.

— Un métier fascinant, commenta Tom, sans paraître autrement surpris.

— Parfois, oui.

— Et Romain ? Que vient-il faire dans l'histoire ? A part le fait qu'il a enfin rencontré une femme qui fait rugir sa libido ?

Elle ne réagit pas à ce dernier commentaire. La réflexion était de mauvais goût, et tellement suggestive qu'elle préféra éluder.

— Je ne sais pas encore quelle place tient Romain dans ce scénario.

— Il a reçu une lettre, lui aussi ? Cherche-t-il à convaincre la police de rouvrir l'enquête, pour Adèle ?

— Non, il n'a pas eu de courrier.

Si Romain avait eu une lettre, il lui en aurait forcément parlé, à ce stade.

— Je pense que notre correspondant a perdu sa trace et que c'est la raison pour laquelle la lettre est arrivée ici et non pas chez lui. Romain considère qu'il n'y a aucun lien entre le kidnapping d'Adèle et celui de ma sœur. Il essaie de prendre ses distances avec le passé.

— Pauvre petit Romain..., susurra Tom en faisant claquer sa langue.

— Tu n'as pas l'air de prendre son sort tellement à cœur.

— Il n'est pas du genre à inspirer la compassion.

— Même après tout ce qu'il a subi ? C'est ton beau-frère.

— Crois-moi, je sais qui est Romain. C'est une figure très dominatrice.

Il se dirigea vers la fenêtre.

— Il va pleuvoir, commenta-t-il.

— Qu'est-ce que tu n'aimes pas, en Louisiane, Tom ?

Il haussa les épaules.

— Je ne suis pas sur mon turf, ici. Et les Fornier passent leur temps à me juger.

Jasmine ne fit pas de commentaire. Les problèmes de couple de Tom et de Susan ne la concernaient pas. Mais entre les remarques de Romain et la façon dont l'avocat l'avait regardée à table, il n'était pas difficile de deviner qu'il était fasciné par les femmes comme le papillon par la flamme.

Tom se retourna vers elle.

— Tu penses que ce n'est pas Moreau qui a tué Adèle, n'est-ce pas ?

Ce n'était pas vraiment une question.

— Disons que je suis ouverte à la possibilité que le meurtrier puisse être quelqu'un d'autre.

— Et tu comptes tirer cela au clair ?

— A priori, tu n'es pas réfractaire non plus à l'idée que Moreau aurait été innocent de ce crime ?

— Pourquoi ces lettres, sinon ? Il y en a eu d'autres, tu sais. J'en ai reçu une aussi à la maison. Ce type inonde toute la famille avec. Et c'est Romain qu'il essaie d'atteindre.

Atteindre Romain ? Mais pourquoi ? Quel intérêt pouvait-il avoir à le harceler ?

— Quand est-ce que cela a commencé ?

Tom leva la main lorsque des bruits de pas se firent entendre. C'était Travis qui criait quelque chose à l'un de ses petits frères. Le bureau était resté entrouvert, mais le petit garçon passa devant sans paraître remarquer leur présence. Tom attendit que son fils s'engouffre dans les toilettes avant de tirer complètement la porte.

— La nôtre est arrivée il y a environ un mois, après Thanksgiving. La lettre que tu as dans la main date d'hier. Ça a été un choc pour

mon beau-père. Quand il a reçu la première, il s'est raccroché à l'espoir qu'il s'agissait peut-être d'une mauvaise farce et que l'affaire s'arrêterait là.

Aucun des Fornier n'avait envie d'apprendre que l'assassin d'Adèle courait toujours. Et elle comprenait leurs réticences.

— Romain est au courant, pour ces lettres ?

Tom fit la grimace.

— Bien sûr que non. Alicia a quasiment menacé Susan de la déshériter si elle soufflait un mot de tout ça à son frère.

— Alicia a peut-être peur que son fils ne recommence comme avec Moreau.

— Oh, non, ce n'est pas ce qu'elle redoute. De ce point de vue, il n'y a aucune crainte à avoir.

— Qu'est-ce qui te fait affirmer ça avec une telle certitude ?

— Alicia ne croit pas qu'il a tué Moreau. Personne ne pense qu'il est coupable, dans la famille. Même pas moi.

Jasmine cligna des yeux de surprise.

— Mais on m'a dit que la scène avait été filmée ? Comment peut-il y avoir un doute sur sa culpabilité, s'il existe un enregistrement authentifié ?

Tom prit sur le bureau une photo encadrée de Romain petit garçon. Celui-ci tenait une canne à pêche et posait à côté d'un poisson plus grand que lui.

— Il a attrapé ce truc-là quand il avait dix ans. Impressionnant, non ?

Elle se demanda où il voulait en venir.

— Belle prise, en effet.

— Romain était toujours le meilleur en tout... Face à un mec comme ça, on n'a vraiment aucune chance, précisa Tom en soupirant bruyamment.

Jasmine se demanda si le mariage de Tom et de Susan n'était pas plus bancal encore qu'elle ne l'avait pensé.

— Comment dois-je le comprendre ?

— Cela signifie que je ne sais pas si j'ai envie de l'épauler ou non. Au présent qu'il est tombé de son piédestal, je fais un peu meilleure figure, et ma femme ne le ramène plus toutes les cinq minutes sur le tapis, comme une sorte d'étalon-or auquel aucun autre homme ne se compare. J'ai presque peur de le voir aller mieux.

— Mais d'un autre côté tu te dis que c'est assez mesquin et égocentrique de ta part, j'espère ?

Elle vit à son sourire dépité qu'il n'en avait que trop conscience.

— Tu vois mon dilemme.

Jasmine reposa la photo sur le bureau.

— Je vois surtout que Romain est ton beau-frère, pas ton rival en

amour.

— Peut-être... Mais je donnerais beaucoup pour que Susan ait de moi une aussi haute opinion que celle qu'elle avait de son frère.

— Ce n'est pas en la trompant que tu obtiendras ce résultat, ne put s'empêcher d'observer Jasmine.

Eux ne s'étaient pas gênés, après tout, pour la cuisiner sur sa vie privée. Tom tira sur le col de sa chemise polo avec un petit sourire mi-désolé mi-cynique.

— Je sais. Mais les dégâts sont déjà commis. Et il est inutile d'espérer que Susan me pardonnera un jour mes... écarts. Je suis passé par des phases où la tentation était trop forte. Je ne sais pas si je peux me faire confiance, en fait. C'est exaltant de se bercer d'illusions quelque temps, d'être tout aux yeux de quelqu'un, même si ça ne dure jamais très longtemps.

Sans compter que la colère et la possessivité qu'il provoquait en retour chez Susan lui prouvaient qu'elle tenait à lui. Il gagnait sur les deux tableaux.

— Tiens, toi, par exemple..., poursuivit-il.

— Moi ?

— Tu serais bien trop tentante pour que je sache te résister.

— Parce que tu sais que je suis avec Romain. C'est ça, la tentation. Tu veux te prouver que tu es aussi désirable que lui.

— Je le suis ?

Jasmine était consciente que Tom ne lui aurait pas parlé aussi ouvertement s'il n'avait bu autant. Elle laissa de côté les interrogations liées à son complexe d'infériorité, de crainte qu'il ne se sente gêné, une fois revenu à la sobriété.

— Tu es marié, rétorqua-t-elle simplement.

— Mais même si je ne l'étais pas ça ne changerait rien, n'est-ce pas ?

Elle ignore sa question.

— Tu étais au courant que la perquisition chez Moreau n'avait pas été effectuée selon les règles ?

— Non.

— Tu es sûr ?

— Ben oui, pourquoi ?

— Pearson Black soutient qu'il n'est pas à l'origine de la fuite. Il pensait que c'était peut-être toi.

Tom porta la main à sa poitrine.

— Moi ? Je n'étais pas présent, pour la perquisition ! Comment aurais-je pu deviner que Huff n'avait pas respecté la procédure ?

— Il y avait plusieurs flics présents, cette nuit-là. L'un d'eux aurait pu se confier à toi.

— Personne n'est venu me rapporter quoi que ce soit. Et même si

j'avais été au courant j'aurais tenu ma langue. J'aimais Adèle et je voulais voir son meurtrier condamné. A l'époque, j'étais convaincu, comme tout le monde, que nous tenions notre coupable en la personne de Moreau.

— Jusqu'au moment où les lettres ont commencé à arriver.

— Voilà.

— Si Susan est persuadée que Romain n'a pas tiré sur Moreau, que lui reproche-t-elle ?

— Tu as couché avec Romain ?

— Je ne vois pas le rapport.

— J'en conclus que oui.

— Et si tu répondais à ma question ?

Il rit doucement.

— Je dois reconnaître que tu es tenace.

— Alors ? La réponse ?

Il haussa les épaules en soupirant.

— Elle lui en veut de ne pas s'être défendu, d'avoir accepté la condamnation et la prison au lieu de se battre pour prouver son innocence. Et puis, elle lui reproche d'être devenu distant, alors qu'ils étaient cul et chemise, dans le temps.

L'éloignement, surtout, devait être cuisant pour Susan.

— Comment peut-elle affirmer aussi catégoriquement que Romain n'a pas tiré sur Moreau ? Il arrive qu'on soit dans le déni quant à la culpabilité d'un proche. Mais, face à des images filmées, comment contester l'évidence ?

Les bras croisés, Tom s'assit sur le coin du bureau.

— Tu l'as eu entre les mains, cet enregistrement ?

— Moi, non. Mais j'ai parlé à quelqu'un qui l'a vu et qui semblait très sûr de son fait. Il s'agirait du cas classique du père éperdu de douleur vengeance la chair de sa chair. Et Romain savait manier une arme.

— Romain sait manier des quantités d'armes. Mais ce n'est pas lui qui a tiré.

— C'est un bagarreur. Un impulsif.

— Jusqu'à un certain point. Mais Romain ne perd jamais le contrôle.

Il avait perdu le contrôle lorsqu'ils avaient fait l'amour. Il avait oublié d'être déprimé, oublié d'être en colère. Il avait mis tous ses malheurs de côté pour vivre, tout simplement. Le sentiment de liberté lui avait sans doute été tellement étranger qu'il avait préféré s'en défendre.

— Un violent sentiment d'injustice peut nous faire perdre la tête à tous.

— Peut-être. Mais ma femme était avec lui lorsque Romain est sorti

du tribunal. Elle a assisté à la scène.

Le cœur de Jasmine battit soudain à grands coups désordonnés dans sa poitrine.

— Et alors ?

— Elle prétend que l'inspecteur Huff a tiré lui-même.

Jasmine tombait des nues. Se pouvait-il que Romain soit *réellement* innocent ?

— Si c'est le cas, pourquoi Romain n'a-t-il rien dit ?

— Il affirme qu'il a eu un blanc et qu'il ne se souvient pas lui-même de ce qui s'est passé. Mais la foule était dense et il n'aurait pas pris le risque de blesser un innocent par mégarde. Tu connais mal Romain, si tu penses le contraire.

— Et Susan lui a fait part de ce qu'elle a vu ?

— Bien sûr. Elle n'a pas arrêté. Et l'a supplié de se défendre. Ça a duré des mois — avant, pendant, et même après le procès. Je n'étais plus qu'une ombre invisible aux yeux de ma femme, à l'époque. Elle n'avait plus qu'une obsession : sauver son frère.

Jasmine était prête à parier que les infidélités de Tom avaient commencé durant cette période. Toutes les tristes pièces du puzzle se mettaient en place.

— Et Romain a refusé de l'écouter ?

— Il ne voulait rien savoir.

— Que disait-il à Susan ?

— Qu'il avait eu envie de tuer ce type. Et que cette pensée seule suffisait à établir sa culpabilité à ses yeux.

— Si c'est Huff qui a tiré, pourquoi ne s'est-il pas dénoncé ?

Tom ôta une poussière de son pantalon.

— La réponse paraît assez évidente, non ?

Peut-être. Mais elle se serait attendue à un peu plus d'héroïsme de la part d'un homme comme Huff.

— Et le mobile ?

— Il est évident aussi : après s'être trouvé sur la sellette pendant le procès, Huff savait que sa carrière était grillée à cause de Moreau. Et il a craqué. Une fois le coup parti, il a dû se rendre compte de ce qu'il avait fait. Et la terreur l'aura submergé.

— Suffisamment pour laisser Romain payer les pots cassés.

— A mon avis, ce n'était pas calculé. Huff a agi sans réfléchir et Romain lui a facilité les choses en se comportant à sa manière habituelle.

— C'est-à-dire ?

— En prenant tout sur lui.

— Mais pourquoi dans cette situation ?

— Voici comment je vois les choses : pour Romain, c'était la solution la plus satisfaisante. Il avait prié pour que justice soit faite et,

grâce à Huff, justice était rendue. Avec l'assurance que plus jamais Moreau ne s'en prendrait à un autre enfant. Romain était soulagé et même reconnaissant. En endossant la culpabilité de l'acte, il savait qu'il aurait au maximum deux années à passer en prison. Alors que Huff, lui, aurait été bon pour y finir ses jours.

Jasmine hocha la tête. Si incroyable que cela puisse paraître, le raisonnement se tenait.

— J'aimerais voir la scène filmée. Il en existe une copie quelque part ?

— Romain en a une. Susan a dû faire au moins cinquante copies, à l'époque. Elle lui en envoyait une par semaine.

Jasmine se demanda si Romain les avait conservées.

— Si tu me racontes tout ça, Tom, c'est parce que tu aimes ou parce que tu détestes ton beau-frère ?

— Un peu des deux, je pense.

Tom frotta son menton rasé de près.

— Tu as l'intention de révéler aux autres la vraie raison de ta présence ici, aujourd'hui ?

— Je ne vois pas pourquoi je sèmerais l'inquiétude et la confusion le jour de Noël. Qu'en penses-tu ?

— J'en pense que tu n'as sans doute pas tort.

Peut-être était-il moins ivre qu'elle ne l'avait cru. Avec un sourire, elle lui posa la main sur le bras.

— Oublie le passé et sois le mari et le père qu'au fond de toi tu sais être, Tom.

On frappa à la porte avant qu'il puisse répondre.

— Tom ?

C'était Susan. Jasmine laissa retomber son bras au moment précis où la sœur de Romain fit irruption dans la pièce.

— Tu me cherchais ? demanda Tom.

Jasmine comprit qu'il s'attendait au pire, vu la situation. Mais, si Susan était furieuse de les trouver ensemble, elle n'en laissa rien paraître.

— Le dessert est annoncé pour bientôt.

Tom gratifia Jasmine d'un sourire ironique.

— Lorsque Romain est dans le secteur, elle est moins pressée d'accourir.

— Tom, ça suffit, c'est Noël, O.K. ? lança Susan d'une voix sifflante.

Jasmine avait prévu d'arrêter là ses investigations pour le moment et de respecter la trêve de Noël. Mais elle ne pouvait laisser passer cette opportunité d'entendre la version des faits de Susan. Et, accessoirement, de révéler à la sœur de Romain le sujet de son tête-à-tête avec son mari.

— Qu'as-tu vu exactement, ce jour-là, sur les marches du tribunal ?

Le regard surpris de Susan se porta sur son mari.

— Elle est profileuse criminelle. Et elle enquête sur la disparition de sa sœur.

— Romain le sait ?

— Oui.

— Dans ce cas, il ne souhaite sûrement pas que je dise ce que j'ai vu.

— Pourquoi ?

— Parce que la vérité ne sert plus à rien. La note est déjà payée, alors pourquoi mettre Huff en difficulté ? Voilà ce que me dirait Romain.

— La vérité peut encore servir dans la mesure où Huff — si c'est lui — n'a peut-être pas tué le bon pédophile.

Une ombre passa sur le visage de Susan.

— C'est ce que je redoutais, oui. Mais Romain m'a fait jurer de ne jamais en parler à personne.

Jasmine trouvait étrange mais admirable qu'elle reste fidèle à sa promesse, malgré son différend avec son frère.

— Dis-moi simplement où je peux trouver une copie de l'enregistrement.

Susan la fixa un instant en silence. Puis elle disparut et revint quelques instants plus tard avec un DVD à la main.

— Voilà. Fais-en ce que bon te semble.

Puis elle ressortit la tête haute en entraînant son mari avec elle.

Lorsque le bruit de leurs pas eut décré dans le couloir, Jasmine contourna le bureau et se percha sur l'accoudoir d'un fauteuil.

« Quelle journée de Noël, mon Dieu ! »

— Au point où j'en suis, un peu plus, un peu moins..., murmura-t-elle tout haut en s'emparant du téléphone.

Et elle composa le numéro de son père.

— Ainsi, Fornier habite à Portsville ? commenta Gruber.

Le vieux Cajun, à la réception, hocha la tête.

— C'est tout comme je vous le dis. Romain vit au milieu des bayous. Votre sœur est passée ici il y a un jour ou deux. Elle le cherchait.

Naturellement. Quoi de plus logique ? Jasmine avait déjà fait le rapport entre le message qu'elle avait reçu de lui et la façon dont il avait tracé le nom d'Adèle sur le mur. Sinon, elle ne serait pas allée fureter chez les Moreau. Mais comment avait-elle réussi à retrouver Romain, alors qu'il avait lui-même échoué ?

Elle était vraiment très maligne, Jasmine.

— Il y a longtemps qu'il habite par ici ?

— Ça doit bien faire deux ans, je crois.

— Il a une adresse ?

Gruber avait déjà envoyé plusieurs courriers à sa famille, qui avait été beaucoup plus simple à localiser. Il savourait d'avance les tourments que connaîtrait Romain en apprenant que l'assassin d'Adèle était toujours en activité.

— Il n'a pas d'adresse, non.

— Comment ça ? Tout le monde a une adresse !

— Le service postal n'est pas assuré, là où il vit.

Ce n'était pas étonnant que Fornier soit resté introuvable. Il vivait dans une cahute sans électricité ni téléphone, apparemment.

Brusquement, Gruber se sentit très puissant. C'était lui qui avait réduit Fornier à la misère. Il avait brisé un Marine éclaireur, l'avait dépouillé, mis à terre...

— Vous connaissez Romain ? demanda le vieux.

— Nous sommes de vieilles connaissances. Vous pouvez m'indiquer comment je peux me rendre chez lui ?

Le gérant tapota sur le comptoir.

— C'était quoi, votre nom, déjà ?

— Mike Smith.

L'hôtelier hésita brièvement.

— Désolé, Mike. Je ne suis allé chez lui qu'une fois ou deux, et toujours de nuit. Et j'saurais pas trop t'expliquer. Mais donne-moi ton numéro, *podnah*. Et je le passerai à Romain quand je le verrai.

Il mentait. Gruber l'avait perçu au ton de sa voix. Les gens qui ne mentaient jamais dans la vie courante savaient rarement comment s'y

prendre.

— Et Jasmine ? Elle est toujours à Portsville ?

— Non. Elle est partie il y a deux jours. Et on ne l'a plus revue ici depuis.

Le vieux s'était exprimé avec plus de naturel. Mais comme il avait menti au sujet de Fornier Gruber n'était pas certain de pouvoir le croire.

— Vous voulez une chambre ici pour la nuit ?

— Non, merci.

A présent qu'il avait posé ses questions, il devait disparaître, se faire oublier pour le moment. Mais il n'irait pas bien loin. *Quelqu'un* ici devait pouvoir lui indiquer où se terrait Romain. Une fois qu'il saurait, il attendrait.

Un bon timing faisait toujours toute la différence.

* * *

La conversation de Jasmine avec son père fut tendue mais polie, et dura en tout et pour tout cinq minutes. Une minute de plus que celle qu'elle eut avec sa mère. Comment ça va ? Bien... Tu passes un bon Noël ?... Merveilleux, et toi ?... Absolument...

Son échange avec sa mère ne différa que sur un point.

— Tu as aimé la robe que je t'ai envoyée ? voulut savoir Gauri.

— Très belle, oui. Magnifique.

En vérité, elle n'avait pas encore ouvert le paquet. Elle l'avait mis de côté avec les autres, dans l'attente de son retour.

— Tu as reçu le panier garni que je t'ai envoyé, maman ?

— Oui, je te remercie. Tout était excellent.

Elle aurait pu s'enregistrer avec l'un de ses parents et repasser simplement la bande pour « dialoguer » avec l'autre. A part que son père ne lui avait pas envoyé de cadeau. Et qu'il n'avait pas prononcé un mot au sujet des bouteilles de vin fin qu'elle lui avait fait parvenir. Elle ne mentionna pas sa présence en Louisiane et, naturellement, personne ne prononça le nom de Kimberly. C'était comme si Kimberly n'avait jamais existé — à part qu'elle se dressait entre eux comme un barrage infranchissable depuis seize ans.

Fourrant la lettre dans la poche de son jean, Jasmine sortit du bureau. Au passage, elle entendit Romain commenter le match, mais elle ne parvint pas à capter la réponse de son père. Le bruit d'un batteur s'éleva dans la cuisine. Alicia faisait monter la chantilly pour accompagner le gâteau aux noix de pécan. A en juger d'après les rires et les cris, les trois enfants jouaient à la lutte dans le living sous la surveillance des deux Romain. Tom et Susan, en revanche, n'étaient nulle part en vue. Avec un peu de chance, ils étaient partis faire une

longue promenade en tête à tête et cherchaient activement des solutions pour sauver leur mariage.

Elle s'apprêtait à proposer son aide en cuisine lorsqu'elle vit une porte ouverte sur une pièce décorée en bleu, avec des étagères couvertes de coupes et de trophées. L'ancienne chambre de Romain.

A priori, elle n'avait aucune raison de s'intéresser à sa collection de souvenirs d'enfance. Mais une irréprensible curiosité la poussa à entrer. Elle voulait un aperçu de l'*autre* Romain — l'homme qu'il avait été avant que l'implacable tragédie ne vienne le jeter à terre.

Dans un coin, il y avait un entassement de sacs de couchage et de matelas gonflables. Les enfants de Susan devaient dormir là, de toute évidence. D'où l'enthousiasme de Travis au sujet des trophées de son oncle. Il fallait reconnaître qu'il les avait collectionnés en nombre. Jasmine vit plusieurs médailles de basket, quelques balles de baseball signées, une batte avec les mots *juillet 1986* gravés dans le bois. Puis venaient les décorations militaires. Elle lut une lettre d'un de ses officiers supérieurs, posée avec deux médailles sur sa table de chevet. L'officier écrivait pour raconter comment Romain avait sauvé la vie d'un pilote d'hélicoptère qui s'était écrasé en zone ennemie. Il avait réussi à entrer et à ressortir avec le blessé dans les bras. « Vous pouvez être fiers de votre fils. Des Marines comme lui, on aimerait en avoir tous les jours », concluait la missive.

Jasmine sourit et relut une seconde fois la lettre. Mais ce furent les photos sur sa commode qui retinrent surtout son attention. On voyait Romain présent à diverses festivités et occasions officielles, toujours accompagné de la grande blonde aux jambes interminables qu'elle avait déjà vue chez lui, sur son portrait de famille.

— Très jolie, murmura-t-elle en prenant un cadre dans lequel on les voyait, Pam et lui, arborant le même T-shirt.

— Tu vas manquer le dessert.

Jasmine se redressa au son de la voix de Romain. Elle ressentait une certaine gêne à être surprise dans sa chambre. Mais elle choisit de réagir avec naturel et se tourna vers lui en lui montrant la photo.

— Pam et toi, vous vous êtes connus très jeunes, non ?

— A seize ans.

Glissant les pouces dans les poches de son jean délavé, il s'adossa au chambranle. *Seize ans...* Jasmine replaça le cadre.

— Tu as eu de la chance.

Il parut surpris par son commentaire.

— Jusqu'à ce qu'elle tombe malade — après, ç'aurait été de mauvais goût —, les gens me demandaient tout le temps si je ne regrettais pas de m'être lié aussi jeune.

— C'était le cas ?

— Je n'ai jamais eu un moment de regret. Jamais.

— Alors, elle a eu de la chance aussi.

Le regard de Romain s'attarda sur la photo, mais il ne fit pas de commentaire. Jasmine scruta ses traits avec curiosité.

— Il y a eu une autre que Pam dans ta vie ?

Il lui adressa un large sourire.

— Ce matin.

— Pam, moi et personne d'autre ? s'enquit-elle, sidérée.

— Je me suis marié à dix-huit ans.

— Tu as dû combattre dans la guerre du Golfe, en 1991. Qu'a fait Pam pendant ce temps ?

— Du secrétariat. Je ne pouvais pas lui assurer une existence très confortable, à l'époque. Mais j'ai eu de la chance : elle m'a attendu quand même.

— Qu'est-ce qui t'a fait choisir l'armée ?

— A l'époque, des amis des parents de Pam étaient venus s'installer à Mamou. Ils avaient un fils de notre âge. Son père et sa mère étaient inquiets que leur fille s'engage avec moi sans avoir jamais connu d'autres garçons. Ils ont beaucoup poussé Pam à sortir avec le fils de leurs amis et elle a fini par rompre avec moi. De mon côté, mes parents me mettaient la pression aussi. Ils voulaient absolument que je fasse quelque chose de ma vie. Comme je savais qu'il me fallait quelque chose de plus aventureux que l'université, je me suis engagé dans les Marines.

Il haussa une épaule fataliste.

— Finalement, la rupture avec Pam n'a pas duré et nous nous sommes mariés sitôt réconciliés. Là, j'ai regretté d'avoir signé avec l'armée.

— Et tu le regrettes encore ?

— Pas vraiment. Ces années ont été difficiles pour nous. Mais je crois que l'expérience et la discipline acquises ont fait de moi un mari plus responsable.

Elle désigna les médailles du menton.

— J'imagine que le type que tu as sauvé a dû apprécier aussi que tu aies choisi la voie militaire.

— N'importe lequel d'entre nous aurait agi de la même façon.

Jasmine vit que ce n'était pas de la fausse modestie chez Romain. Il le pensait réellement.

— Cela reste digne d'admiration quand même.

— Et toi ? demanda-t-il.

Elle glissa une mèche de cheveux derrière une oreille.

— Je n'ai jamais sauvé la vie de personne.

— A ta place, je n'en serais pas si sûr. Avec le profilage, tu sauves les victimes potentielles des criminels dont tu écourtes la carrière.

Jasmine n'avait jamais vu son métier sous cet angle. Elle le faisait

parce qu'elle avait les capacités requises, point final. Et, inconsciemment, dans un but de réparation, pour se racheter une conduite après avoir échoué à protéger sa petite sœur.

— Peut-être, reconnu-elle.

— Mais ce n'était pas ma question.

— J'ai perdu le fil.

Il entra dans la chambre, prit le ballon de foot que les fils de Susan avaient laissé par terre et le fit passer d'une main à l'autre.

— Ta surprise en apprenant que je n'avais connu que deux femmes m'amène à me demander combien tu as eu d'amants ?

Elle sourit.

— Des tonnes. Comme tu as pu le constater, je couche avec tout le monde.

— S'il faut citer un chiffre, ça donnerait quoi ? Cinq cents ?

— Plus près des quatre cents. Je ne perds jamais le compte de vue. J'ai quand même une forme de sens moral.

— C'est un bel exploit d'avoir atteint ce chiffre, pour une femme trop inhibée pour se déshabiller devant un homme.

— Ils ont tous été très convaincants. Comme toi.

— Tu as été fidèle à ton mari ?

— Bien sûr. Mais ça n'a duré que deux ans, ne l'oublie pas.

— Tu l'aimais ?

— Je l'aimais, oui. Mais je n'en étais pas amoureuse. Et j'ai découvert que cela faisait une différence.

Il se laissa tomber assis sur le lit en continuant à jouer avec son ballon.

— Mais tu as déjà été amoureuse d'un autre homme ?

— Non.

— Jamais ?

— Jamais.

Il posa le ballon sur ses genoux et planta son regard dans le sien.

— Serais-tu exagérément prudente ?

— Peut-être que je n'ai pas rencontré la bonne personne.

— Qu'est-ce qui a provoqué la séparation d'avec ton mari ?

Il recommença à lancer le ballon d'une main à l'autre. Elle entendait le claquement rythmé du caoutchouc frappant ses paumes.

— J'ai compris que je ne lui rendais pas vraiment service en faisant semblant d'éprouver ce que je ne ressentais pas.

Le sourire de Romain se fit moqueur.

— Il a été très content d'être débarrassé de toi, je parie ?

Voir Romain plaisanter était nouveau pour elle. C'était un côté de lui qu'elle ne soupçonnait pas. Elle l'avait connu sombre, déterminé, passionné. Mais sûrement pas joueur.

Jusqu'à aujourd'hui, en tout cas.

— Harvey l’a très bien pris.

Etonnamment bien, même. La générosité avec laquelle il l’avait laissée partir avait rendu son départ d’autant plus douloureux. Mais elle avait suffisamment mûri pour affronter le monde sans la protection d’une figure paternelle.

— Nous sommes restés amis. J’ai gardé de bonnes relations avec les trois hommes avec qui j’ai couché avant toi.

Elle pensait que Romain rebondirait sur ce dernier point — le nombre réel de ses amants. Mais il jeta le ballon sur un sac de couchage et se redressa.

— Tu es fière que vous soyez restés *amis* ?

La nuance de défi dans sa voix la surprit.

— Oui... assez, oui. Pourquoi ?

— Honnêtement, je trouve ça pathétique.

Elle cala un poing sur une hanche.

— Et en quoi est-ce pathétique, dis-moi ?

— C’est facile de se quitter copains, s’il n’y a eu ni passion, ni engagement, ni vie commune véritable.

— Tout le monde n’a pas la chance de connaître le type de relation que tu as eu avec Pam, Romain.

— D’accord. Mais, pour que l’amour survienne, encore faut-il l’autoriser à advenir. Tu gardes toujours ce contrôle d’acier sur tes sentiments ?

Pas avec lui. Elle l’avait déjà prouvé. Mais elle fit ce que la prudence commandait et mentit :

— Toujours, oui.

Il secoua la tête.

— Ce qui s’est passé entre nous cette nuit n’était pas une décision calculée.

— Les événements de cette nuit ne veulent rien dire. Nous avons déjà abordé ce sujet.

Il la dévisagea un instant en silence.

— C’est vrai. Comment avais-je pu l’oublier ?

— Nous devrions aller rejoindre les autres, suggéra-t-elle faiblement.

Mais il demeura assis.

— Qu’est-ce que Tom avait à te raconter, au juste ?

Ainsi, Romain n’avait pas apprécié qu’elle s’entretienne en tête à tête avec son beau-frère. Jasmine hésita sur la réponse à donner. Elle avait espéré pouvoir attendre leur retour avant de lui parler des lettres anonymes reçues par sa famille, ne sachant trop quel impact la nouvelle aurait sur Romain. S’il réagissait mal, leur Noël en famille serait définitivement gâché.

— Tom est amoureux de ta sœur.

— Il t'a prise à l'écart pour te raconter ça ? Alors qu'il a passé tout le repas à te déshabiller des yeux ?

Elle joua distraitement avec l'extrémité d'une ventouse à déboucher, ornée d'une perruque et de lèvres peintes — apparemment, un cadeau de ses ex-camarades de lycée.

— Tom a des problèmes, c'est vrai. De gros problèmes. Je ne sais pas si Susan et lui réussiront à sauvegarder leur couple.

— Susan ne renoncera pas. Pas tant que les garçons seront à la maison, en tout cas.

— J'ai pensé que c'était la raison pour laquelle elle restait.

— Elle serre les dents comme un bon petit soldat. Et elle le fait pour ses enfants.

Jasmine se souvint de ce que lui avait dit Tom, que Romain n'avait pas cherché à se défendre des accusations portées contre lui, car il savait que sa peine serait beaucoup plus légère que celle de Huff.

— Cela me rappelle quelqu'un que je connais.

— Elle est plus forte que moi.

Jasmine regretta que Susan ne soit pas là pour l'entendre.

— Si ça peut te rassurer, la conversation que j'ai eue avec Tom a été plutôt sage.

— Il ne t'a pas parlé de tes beaux yeux ?

Il n'avait pas apprécié le compliment de Tom, à en juger par le sarcasme dans sa voix. Pas tant par possessivité envers elle que parce qu'il ne supportait pas que Tom fasse souffrir Susan.

— Il n'a pas été question de mes yeux, non.

— Qu'est-ce qu'il voulait, alors ?

Jasmine se décida à sortir la lettre de sa poche. Une lueur d'appréhension passa dans son regard lorsqu'il reconnut l'écriture, mais il se ressaisit aussitôt.

— C'est Tom qui t'a donné ça ?

L'expression de Romain était neutre, fermée.

— Je l'ai trouvée dans la corbeille à papier, dans le bureau de ton père. Tom est entré et m'a surprise avec la lettre à la main.

— Pourquoi t'a-t-il suivie dans le bureau ?

— Aucune idée.

— Sais-tu quand cette lettre est arrivée ?

Elle ne lui avait pas remis l'enveloppe. Mais celle-ci ne lui aurait été d'aucune utilité. La date sur le tampon de la poste n'était pas lisible.

— Hier, d'après Tom. Ils ne t'en ont pas parlé parce qu'ils ne voulaient pas remuer des souvenirs pénibles.

— Remués, ils le sont déjà. Si Moreau n'a pas tué Adèle, le meurtrier court toujours. Je peux difficilement m'en laver les mains.

— J'ai questionné deux inspecteurs criminels du NOPD. A priori, ils ne sont pas confrontés à une vague d'enlèvements d'enfants, en ce

moment.

Jasmine se voulait rassurante, mais elle comprenait — et partageait — sa peur.

— Tu as déjà fait attention aux affiches, dans les bureaux de poste, signalant les disparitions de mineurs ? Il y a tout le temps des gamins dont on perd la trace, sans que ça fasse un drame national pour autant.

— Je ne m'arrêterai pas avant d'avoir retrouvé ce type, Romain.

Il jura tout bas, ferma les yeux et secoua la tête. Mais lorsqu'il les rouvrit le regard qu'il posa sur elle exprimait une détermination totale.

— Moi non plus.

* * *

S'il n'avait tenu qu'à elle, Bev n'aurait jamais travaillé le jour de Noël. Mais Peccavi ne lui laissait pas le choix. Il avait accepté un bébé — un minuscule nourrisson hurlant, torturé par des coliques incessantes — qu'il avait dû acheter à une droguée. Il s'était également lancé dans un furieux marchandage au sujet du seul autre enfant dont ils disposaient en ce moment. Résultat : le petit qu'ils appelaient Billy n'avait pu être livré dans sa nouvelle famille. Et elle se retrouvait avec deux petits bouts sur les bras alors qu'elle aurait dû être tranquille pour les fêtes.

Un grand fracas dans la pièce voisine lui indiqua que Billy venait de renverser la pile de cubes qu'il avait mis une demi-heure à ériger. Bev devait donner raison à Peccavi sur au moins un point : Billy valait plus que les soixante briques sur lesquelles ils étaient tombés d'accord au départ. Il était largement supérieur aux autres enfants qui lui étaient passés entre les mains. Non seulement il avait les caractéristiques physiques demandées par le riche couple de Boston avec lequel ils étaient en pourparlers, mais il était en parfaite santé et très intelligent. Bev n'avait pas mis longtemps à s'en rendre compte. A trois ans, il récitait déjà l'alphabet.

Ce qui l'inquiétait, chez ce petit, c'était son obstination à réclamer sa mère. Il y avait un mois à présent qu'elle l'avait laissé au foyer-relais. Mais le petit bonhomme refusait d'oublier, contrairement à la plupart des enfants de son âge, qui finissaient par renoncer et s'adapter. Au bout de quelques semaines, ils cessaient de faire de grandes crises de désespoir et n'appelaient plus leurs parents en sanglotant. Une fois qu'ils étaient habitués, elle s'occupait d'eux avec plaisir. Elle les traitait bien, leur donnait ce dont ils avaient besoin et choisissait de croire qu'ils seraient placés dans une bonne famille et qu'ils trouveraient un amour équivalent à celui qu'ils avaient reçu de

leurs parents.

Pour certains d'entre eux, elle savait qu'ils seraient même mieux lotis qu'avant. Comme ce pauvre bébé qui avait enfin fini par arrêter de pleurer et s'était endormi dans la nurserie. Les futurs parents adoptifs, que des avocats peu scrupuleux adressaient à Peccavi, stipulaient presque toujours qu'ils ne voulaient pas d'enfants de prostituée ou de droguée, ni d'antécédents de maladies mentales, de diabète, de sclérose en plaques, d'épilepsie, d'alcoolisme dans la famille — aucune imperfection, en gros. Mais Peccavi trichait tant qu'il pouvait. Les enfants plus ou moins « fabriqués sur mesure » qu'ils essayaient de fournir n'étaient pas faciles à obtenir.

La petite Mary Jane, âgée de quatre ans, venait d'une famille frappée par le gène de la surdité héréditaire. Mary Jane elle-même avait une audition normale, mais le syndrome apparaîtrait peut-être à la génération suivante, lorsque les parents adoptifs deviendraient grands-parents. Ce défaut génétique était rare, et les futurs parents adoptifs n'avaient pas songé à demander un dépistage. Mary Jane était donc partie vivre la semaine précédente chez un producteur de Beverly Hills. Il avait payé cent mille dollars pour avoir un enfant qui ressemblait à sa femme, une actrice en tout début de carrière qui ne voulait pas prendre le risque de déformer sa silhouette en mettant elle-même un bébé au monde.

— Tu parles d'un Noël..., maugréa Bev, furieuse, en zappant de chaîne en chaîne.

Billy dut entendre le mot « Noël », car il sortit de la salle de jeux qui lui servait également de chambre et pointa un index potelé sur la cheminée.

— Papa Noël ?

Le Père Noël aurait dû faire un passage la veille, mais Billy attendait toujours. Pauvre même... Bev lui aurait acheté un jouet, si elle avait su qu'il serait encore sous sa garde. Roger, qui remplaçait Jack, aurait normalement dû se charger de la livraison. Mais Peccavi avait eu un tuyau au sujet d'un acheteur potentiel qui voulait deux enfants d'un coup. Et Roger était parti en avion pour rencontrer le couple de parents adoptants. En temps normal, Peccavi aurait envoyé Phillip à sa place pour qu'il conduise Billy à Boston. Phillip s'occupait en général des livraisons de moindre importance. Il récupérait aussi de temps en temps des enfants dans des états limites. Mais la découverte du corps de Jack dans la cave avait semé le chaos. Et Peccavi avait été d'humeur trop féroce pour prendre les arrangements nécessaires.

Du coup, elle se retrouvait le jour de Noël avec, sur les bras, un enfant de trois ans qui ne cessait de réclamer une maman qu'il ne reverrait jamais. Billy se rappellerait-il encore sa vraie mère, une fois adulte ? Et si oui, comment les souvenirs se manifesteraient-ils ? Se

tiendrait-il un jour dans son riche cabinet d'avocat, et aurait-il soudain l'image un peu floue d'un visage nimbé de tendresse penché sur son berceau ? Une silhouette qu'il identifierait comme différente de celle de la mère officielle, qu'il aurait appris à appeler « maman » ?

Saisie de mélancolie à cette pensée, Bev tenta de se rassurer. Billy était encore petit, suffisamment petit pour oublier. Elle-même n'avait gardé aucun souvenir antérieur à l'âge de cinq ans. Billy s'adapterait bien à sa nouvelle vie. Tout comme la jolie petite Mary Jane, dont un regard chaleureux et des genoux accueillants suffisaient à faire le bonheur.

Le téléphone sonna à ce moment. Coupant le son de la télévision, elle faillit renverser la petite table branlante en décrochant.

— Avec tout l'argent qu'il se met dans les poches, il est encore trop radin pour nous payer un mobilier convenable, grommela-t-elle en redressant la petite console.

Mais elle changea de ton en répondant.

— Allô ?

— C'est foutu pour notre placement, maugréa Peccavi.

Beverly sentit son ulcère protester violemment.

— Quel placement ?

— A votre avis ? Ce connard, à Boston, refuse de payer un prix correct pour Billy.

— Et sa femme ?

— Je comptais sur elle pour l'influencer, mais ils ont vu une émission sur le marché noir des bébés. Et ils ont commencé à poser trop de questions. Ils pensent que les papiers officiels que je fournis ne résisteraient pas à un examen un peu scrupuleux. N'importe quoi ! Mais c'est grillé, en tout cas.

— C'est-à-dire ?

— Il faut que je trouve de nouveaux acheteurs, répondit-il hargneusement.

— Mais Billy correspond point pour point à ce qu'ils recherchent ! Il a les cheveux bruns, les yeux verts, le...

— Des couples intéressés par un gamin de ce calibre-là, on en trouvera, ne vous inquiétez pas. Et nous finirons par en tirer une somme bien plus conséquente que celle que ce con était prêt à cracher. On en obtiendra peut-être autant que pour la petite, la semaine dernière.

Bev regarda Billy pousser sa petite voiture en métal autour de la table basse.

— Vous croyez ?

Lorsqu'il concluait une transaction particulièrement avantageuse, Peccavi distribuait parfois une prime à ses collaborateurs. Une somme supplémentaire serait la bienvenue. La voiture de Phillip agonisait. Et

le spécialiste qui soignait Dustin l'avait informée que le coût de son traitement augmentait une fois de plus.

— Pourquoi pas ? Roger a téléphoné il y a quelques minutes. Un médecin stérile et sa femme ont commandé un bébé de sexe masculin et une petite fille. Roger va essayer de les convaincre d'inverser leur demande et de prendre un bébé fille et un petit garçon. Ce qui nous permettrait de caser les deux que nous avons sous la main.

— Vous ne pensez pas que l'autre couple changera d'avis, pour Billy ?

— Non. Aucune chance. Ils ont la trouille au ventre.

— Mais cela risque de durer un moment, avant que tous les papiers soient faits et qu'on puisse les remettre à ce médecin !

Bev ne voulait plus s'occuper de Billy. Il lui rappelait Dustin au même âge. Ce qui laissait présager une séparation douloureuse.

— C'est pour ça que vous êtes grassement payée, Bev. Vous vous occuperez de Billy jusqu'à ce qu'il soit placé.

Grassement payée ! Peccavi était le seul d'entre eux à empocher de grosses sommes d'argent. Il la payait juste assez pour qu'elle continue d'assumer ses tâches. Pas un centime de plus. Pour lui, elle faisait partie des meubles. Depuis le temps qu'elle travaillait dans son réseau, elle aurait eu du mal à trouver autre chose. Son diplôme d'infirmière, décroché quand les enfants étaient encore petits, remontait au déluge. Il lui faudrait une sérieuse remise à niveau, si elle voulait postuler dans le milieu médical. Et même ainsi elle serait désavantagée par rapport aux jeunes. A son âge, on la collerait dans une maison médicalisée, pour un salaire de misère qui lui permettrait tout juste de rembourser ses emprunts. Et elle ne pourrait plus financer les traitements expérimentaux qui représentaient l'ultime espoir de survie pour Dustin.

Bev préféra changer de sujet :

— Et la fille Stratford ? Vous l'avez retrouvée ?

— Gruber s'en charge.

Beverly sourit à Billy, qui lui apportait sa petite voiture, et la fit rouler sur la table pour le distraire.

— Pourquoi Gruber ?

— Parce qu'il n'a pas de famille qui l'attend pour Noël.

— Et s'il rate son coup ?

— Aucun risque. Un type capable d'enlever un enfant avec autant de facilité n'aura aucune difficulté avec une adulte.

Peccavi n'y était pas arrivé, lui, entre parenthèses. Elle n'avait pu s'empêcher d'éprouver un discret sentiment de triomphe, lorsqu'il s'était présenté chez elle, la nuit précédente, couvert de crasse, furieux et éclopé.

— Que voulez-vous que je fasse, alors ? s'enquit-elle.

— Restez avec les enfants, c'est tout. Il faut que je rentre chez moi retrouver ma famille.

Il avait la chance d'avoir un emploi qui justifiait ses absences nocturnes. Et pouvait même s'abriter derrière son uniforme pour expliquer ses blessures.

— Et Dustin ?

— Quoi, Dustin ?

— Je n'aime pas le laisser seul le jour de Noël.

— Vous devez être disponible pour travailler quand les circonstances l'exigent. C'est pour ça que je vous paie, Bev.

Elle fouilla dans son sac pour trouver ses cachets.

— Il n'y a pas que le travail dans la vie. J'ai mon garçon malade, dont je dois m'occuper aussi.

— C'est l'emploi que je vous fournis qui le fait vivre, votre fils. Dustin n'est plus un enfant, pour commencer. Et vous n'avez qu'à demander à Phillip de lui tenir compagnie.

Beverly réprima un soupir. Impossible de compter sur Phillip pour s'occuper de son frère. Phil n'était pas lui-même, ces derniers temps. Ses bizarreries avaient commencé le jour où il était parti livrer la petite fille rousse, « Christy », dans sa nouvelle famille en Floride. Il avait disparu deux semaines d'affilée et avait refusé de s'expliquer sur son absence. Et l'épisode avec la fille Stratford, qu'il avait dû boucler dans la cave, avait achevé de le perturber.

Elle avala deux cachets d'un coup.

— Phillip et Dustin peuvent se débrouiller tout seuls, Bev. Nous faisons ce que nous avons à faire.

Mais lui, Peccavi, passerait Noël en famille.

— Je peux emmener les enfants à la maison, avec moi ? Juste pour cette fois-ci ?

— Pour que votre voisine qui met son nez partout diffuse la nouvelle dans tout le quartier ?

— Billy vient du Connecticut. Personne ne le cherche par ici. Quant au bébé, sa mère ne signalera pas sa disparition.

— Non, Bev. On ne prend pas le risque. Si notre filière fonctionne, c'est parce que nous nous tenons aux règles et que nous ne faisons jamais d'exceptions. C'est compris ?

Beverly massa son estomac douloureux, rêvant d'envoyer Peccavi au diable. Mais elle n'osait élever la voix. Elle avait trop besoin de lui.

— C'est compris, oui, grommela-t-elle en reposant le combiné.

Billy s'approcha d'elle, son petit visage pensif soudain rayonnant d'espoir.

— Maman ? demanda-t-il en désignant le téléphone.

— Non, Billy, non... Mais tu vas bientôt rencontrer ta nouvelle maman, promet-elle en se levant pour prendre un biscuit au chocolat

dans la cuisine.

Elle sentit son cœur fondre un peu plus lorsque l'enfant sourit et tapa des mains en la voyant arriver avec le cookie.

* * *

Jasmine ne se sentit pas plus à l'aise lorsqu'il fallut prendre congé des parents de Romain qu'elle ne l'avait été en arrivant. Peut-être l'était-elle moins encore.

Alicia la prit dans ses bras sur le pas de la porte.

— Ça a été un vrai plaisir de t'avoir à Noël avec nous, Jasmine. Dommage que vous ne restiez pas plus longtemps.

— Merci pour ce fabuleux repas.

Alicia fronça les sourcils en se tournant vers son fils.

— Quelle idée d'être venus en moto ! J'aurais pu vous donner plein de restes, sinon.

— Susan et sa famille se chargeront de les finir.

— Elle est vraiment très jolie, chuchota Alicia à l'oreille de son fils, suffisamment fort pour que Jasmine puisse l'entendre. Ne la laisse pas partir, surtout.

Romain ne dit rien. Et Jasmine n'eut pas le temps d'observer son expression, car son père l'embrassa à son tour.

— J'espère que nous aurons l'occasion de te revoir souvent, Jasmine.

— Ce serait avec le plus grand plaisir.

La réponse avait jailli en toute sincérité. Les parents de Romain étaient des gens merveilleux. On sentait toute la force de l'amour qui les unissait, de celui qu'ils portaient à leurs enfants. Pour la seconde fois, ce jour-là, Jasmine envia Pam. Pam qui avait fait partie de cette famille, partagé la vie de Romain.

Elle-même n'avait jamais eu de place nulle part. Pas depuis l'enlèvement de Kimberly, en tout cas.

— Le temps se rafraîchit, commenta Romain en enfourchant sa moto. Il est temps de rentrer.

Jasmine se retourna une dernière fois vers la maison, regrettant que le frère et la sœur se soient séparés sur un au revoir prononcé du bout des lèvres. Tom était resté cloîtré dans le bureau pour passer des coups de fil. A part Travis qui avait bondi sur ses pieds pour courir embrasser son oncle, les enfants étaient restés assis devant leur console de jeux.

— Remonte ta fermeture Eclair, lui dit Romain.

Elle referma docilement le manteau en cuir qu'il lui avait prêté. Romain démarra, puis remit soudain sa béquille.

— Tu as oublié quelque chose ? lança-t-elle en le voyant s'éloigner à

grands pas.

— Je reviens tout de suite.

Sans un mot, il passa à côté de ses parents qui se tenaient sur le seuil et disparut dans la maison. Lorsqu'il revint, il avait toujours les mâchoires crispées, mais il semblait soulagé.

Jasmine souleva sa visière et lui jeta un regard interrogateur. Il haussa les épaules.

— J'avais un mot à dire à Tom.

— « Au revoir » ? ironisa-t-elle.

— Qu'il avait tout intérêt à ne pas recommencer à tromper ma sœur ou il aurait affaire à moi.

— Et Susan t'a entendu ?

— Je n'en sais rien mais je m'en fiche. La façon dont il se comporte avec elle commence à m'énerver sérieusement.

Jasmine sourit. Sa famille se faisait du souci pour lui, mais ses plaies cicatrisaient. Romain était en train de reprendre sa place parmi les siens.

* * *

Jasmine plaça le disque copié par Susan dans le lecteur DVD de Romain lorsqu'il partit relever ses casiers à écrevisses et préparer ses appâts — ses abouettes, comme on disait en cajun. On était encore en pleine saison de pêche, à l'évidence. Et, comme Romain tirait l'essentiel de son alimentation du marais, il se passait rarement une journée sans qu'il ait à prendre son bateau pour sillonner l'inextricable enchevêtrement des voies d'eau alentour, faire le tour des fonds à huîtres et des anses à crabes.

De toute façon, ils avaient déjà décidé d'attendre le lendemain avant de partir pour La Nouvelle-Orléans. Un 25 décembre, tout serait fermé. Il ne servirait à rien d'appeler le laboratoire pour tenter de faire pression et leur demander d'avancer la date des résultats. Son rendez-vous avec la portraitiste tombait le surlendemain seulement. Et, Kozlowski étant en congé, elle doutait d'obtenir de la police l'identité du cadavre trouvé chez les Moreau. Elle voulait essayer de se renseigner sur Phillip, Dustin et Beverly Moreau, ainsi que sur Pearson Black. Mais elle ne pouvait pas aller frapper à la porte de leurs voisins, familles et amis le jour de Noël. Elle aurait pu faire quelques investigations sur internet, bien sûr. Mais ce serait l'affaire d'une heure, tout au plus, et cela pouvait aussi bien attendre le lendemain matin.

Jasmine éprouvait quelques réserves vis-à-vis de cette nouvelle nuit qui se profilait. Mais elle serait plus en sécurité qu'à son hôtel. Et ce serait dommage de payer pour une nouvelle chambre alors qu'ils

disposaient d'un hébergement gratuit.

La voix d'un présentateur télé lui explosa soudain aux oreilles et elle bondit pour attraper la télécommande et baisser le son. A priori, il faudrait un certain temps à Romain pour vérifier ses nasses à écrevisses. Mais il était possible qu'elles soient situées assez près de la maison. Tant qu'elle n'aurait pas visionné elle-même cet extrait de journal télévisé, elle préférait ne rien lui dire et agir discrètement.

Un bandeau rouge au bas de l'écran annonçait « Retournement dramatique dans le procès Moreau ». On voyait l'assistance se déverser hors du tribunal et descendre lentement les marches, ralentie par la densité de la foule. L'agitation était générale. Quelques personnes pleuraient, d'autres gesticulaient en échangeant des propos enflammés ; d'autres encore gardaient un silence atterré. L'ambiance était clairement à la tragédie.

Jasmine imaginait sans peine la tension qui avait dû régner pendant le procès : l'amertume de l'accusation, le soulagement de la défense. La police avait mis la main sur le coupable présumé et apportait des preuves irrévocables sur un plateau. Et pourtant tout avait basculé.

Dès qu'elle vit Romain sortir du bâtiment, Jasmine appuya sur pause et revint en arrière. Plus mince, plus sec qu'il ne l'était aujourd'hui, il paraissait défait, hagard, presque absent à lui-même. Jasmine pouvait lire la douleur sur chaque ligne creusée de son visage hâve, hérissé d'un début de barbe. Une Susan plus jeune, plus énergique qu'aujourd'hui, avec une coupe courte et audacieuse, se tenait à sa droite et paraissait aussi choquée que son frère.

Un homme mince, à la quarantaine bien sonnée, vêtu d'une veste bleu marine, descendait les marches à la gauche de Romain. *Huff* ? Forcément, oui, décida Jasmine. Ses cheveux poivre et sel étaient coupés court, avec une sévérité presque militaire. Il avait l'aspect aguerri du type qui a déjà tout vu, tout enduré — et pourtant il semblait secoué, lui aussi, par le tour inattendu qu'avait pris le procès.

Actionnant le bouton « marche », Jasmine se rapprocha de l'écran, son attention rivée sur Huff qui retirait sa veste. Elle entrevit brièvement l'arme qu'il portait dans son holster, puis la foule fit de nouveau écran. L'image commença à osciller lorsque le caméraman s'élança derrière une journaliste pour essayer d'être le premier à atteindre Romain.

— Monsieur Fornier, que pensez-vous du fait que le meurtrier présumé de votre fille sorte de ce tribunal en homme libre ? demanda la jeune femme, hors d'haleine.

— Rien. Il n'a rien à dire ! répondit Susan.

Personne ne tint compte de ses paroles. Un autre reporter s'interposa.

— Monsieur Fornier ! Considérez-vous toujours que Francis Moreau

a tué Adèle ?

— Tout le monde sait qu'il a assassiné Adèle ! cria Susan.

Romain, lui, gardait le silence. Il avait les yeux fixés sur la foule mais ne semblait voir personne. Son regard tomba alors sur Moreau, qui souriait et parlait devant les caméras, tout près de lui. A cause du vacarme, Jasmine ne put entendre que quelques bribes de ce que l'accusé racontait : « La justice... finalement... »

Il y eut une déflagration brutale et Moreau s'effondra. Dans la confusion et le bruit, il était impossible de déterminer qui avait fait quoi. Jasmine revint en arrière et visionna de nouveau la scène, s'efforçant de ne pas perdre la main de Romain de vue. Il descendait les marches, le journaliste s'approchait, Huff l'attrapait par le coude et cherchait à l'entraîner. On voyait brièvement une main tenant une arme, le coup de feu, puis Huff et quelques autres entouraient Romain et le plaquaient face contre terre.

Jasmine repassa encore l'extrait, image après image, observa la main qui se soulevait, millimètre par millimètre. La main de Romain ? La main de Huff ?

C'était impossible à dire. La scène avait été filmée de trop loin et le détail apparaissait à peine. Pour en savoir plus, il faudrait porter le DVD à un spécialiste vidéo qui pourrait procéder à des agrandissements. Ce qui permettrait de vérifier si cette main présentait des caractéristiques reconnaissables.

— Où as-tu trouvé ça ?

Son attention rivée sur l'écran, Jasmine avait oublié de s'inquiéter du retour de Romain. Sa télécommande à la main, elle se retourna et le vit dans l'encadrement de la porte.

— C'est Susan qui me l'a prêté.

Un muscle tressauta à l'angle de sa mâchoire.

— Tu n'as pas à aller fouiller dans mon passé. Ce qui s'est passé devant ce tribunal n'a rien à voir avec ta sœur.

Peut-être. Mais elle voulait découvrir qui était le vrai Romain autant qu'elle désirait retrouver Kimberly. Il était trop tard, maintenant, pour tourner le dos à ces interrogations. L'enjeu était crucial, pour elle comme pour lui. Quelque chose en elle se refusait à croire qu'il ait pu perdre le contrôle au point de tuer, malgré les circonstances.

— C'est toi qui as tiré ?

— Ne t'occupe pas de ça, Jasmine.

Elle posa la télécommande et se leva.

— J'aimerais que tu me répondes.

— Evidemment que c'est moi ! Qui veux-tu que ce soit d'autre ?

— Huff avait accès à cette arme, lui aussi.

Romain avait les mains dégoulinantes. Il attrapa un torchon près de l'évier et les sécha.

— C'est moi qui ai tiré, répéta-t-il.

Et il sortit à grands pas.

Jasmine repassa la scène. En se répétant que ce n'était pas son problème de savoir s'il avait tué ou non. Elle était censée faire tout son possible, après tout, pour garder ses distances avec Romain Fornier. Ce qui ne l'empêcha pas de le suivre à l'extérieur.

Elle le trouva assis sur un tabouret de bois, sous une espèce d'appentis, à l'arrière de la maison. Il sortait des huîtres d'un grand baquet de bois et les répartissait dans deux seaux différents.

— Pourquoi est-ce que tu les tries ? demanda-t-elle.

Sans répondre, il donna un petit coup sur une coquille puis jeta l'huître dans le seau sur sa droite. Jasmine s'éclaircit la voix.

— On ne se parle plus, toi et moi ?

Sourcils froncés, il jeta un bref regard dans sa direction.

— Je sépare les vivantes des mortes.

— Et le fait de taper sur les coquilles te permet de distinguer les unes des autres ?

— Quand elles sont vivantes, elles se ferment. Les huîtres mortes ne sont pas comestibles.

Jasmine avisa un second tabouret sous l'appentis et le tira à côté de celui de Romain.

— Et si les coquilles sont déjà fermées au départ ?

Elle croisa les bras sur la poitrine pour se préserver du froid humide de cette fin d'après-midi de décembre. Par la porte restée ouverte, elle vit un vol d'oies se déployer au-dessus des eaux sombres et calmes, qui clapotaient entre les grands arbres dépouillés par l'hiver.

— Elles ne rendent pas le même son. Si elle est morte, elle claque.

Pendant un long moment, ils restèrent assis côte à côte, dans un silence ponctué par le cri vespéral des oiseaux et le son rythmique des huîtres tombant dans leurs seaux respectifs. Jasmine crut que Romain continuerait de l'ignorer pour le reste de la soirée. Mais ses paroles suivantes la prirent par surprise.

— Je n'ai pas le souvenir d'avoir appuyé sur la détente. Voilà. Satisfaite ?

Elle observa encore un instant la valse des coquillages entre ses mains compétentes.

— Tu accepterais de me raconter ce dont tu te souviens ?

Tête basse, il poursuivit mécaniquement son tri.

— Je me souviens d'avoir eu *envie* de le faire. Je me souviens d'avoir eu le revolver de Huff sous le nez et d'avoir pensé qu'abattre Moreau serait d'une facilité déconcertante. Puis les gens se sont mis à hurler et ils ont été plusieurs — Huff compris — à me pousser au sol.

— Tu as vu l'enregistrement ?

Il jeta un coup d'œil dans sa direction.

— Evidemment. Susan s'est chargée de me le montrer.
— Elle était présente. Elle a vu la scène.
— Présente, oui. Mais de là à prétendre qu'elle a *vu* ce qui s'est passé... Il y avait trop de monde, trop de bruit, trop d'agitation. Moi-même, je serais incapable de te fournir une description précise de la scène.

Il secoua la tête. Son expression était sombre, perturbée.
— C'était irréel ; pas vraiment assimilable.
— Si tu ne te souviens pas d'avoir tiré, pourquoi avoir plaqué coupable ?

Une huître morte atterrit avec fracas dans le seau de gauche.
— Parce que je n'ai pas souvenir non plus de ne *pas* avoir tenu cette arme en main. Toute cette journée est restée marquée par la confusion. Et il y a eu cet élan en moi. Le désir d'effacer définitivement le sourire narquois sur les traits de Moreau. J'avais perdu Pam, j'avais perdu Adèle — à cause de lui. Il n'y avait personne pour me retenir.

— Tu as apporté ce DVD à un spécialiste qui pourrait procéder à des agrandissements ?

Son baquet vide, Romain se leva pour vider le restant d'eau sortie des huîtres.

— Non. Je ne voyais pas l'utilité de mettre Huff en position délicate. Ni en ce temps-là ni maintenant. Il avait femme et enfant. Pas moi. Peu importe le doigt qui a appuyé sur la détente. Je *voulais* qu'il meure.

— Il existe une différence entre l'intention et l'acte. Une différence colossale, même.

Il s'approcha et son ombre tomba sur elle.

— Lorsque le désir de tuer atteint une telle intensité, la différence devient minime, crois-moi.

— Désolée, mais je ne suis pas d'accord.

— Moreau est mort, et le reste du genre humain s'en trouve plutôt mieux. C'est fini, Jasmine.

Elle aurait voulu être moins affectée. Moins attirée, surtout. Romain remuait quelque chose de profond en elle. Si elle ne s'était pas retenue, elle aurait noué les bras autour de son cou, cherché ses lèvres, exigé un baiser. Une partie d'elle *adhérait* à Romain corps et âme ; au point qu'il lui était presque indifférent qu'il ait tué ou non, indifférent aussi qu'il puisse la faire souffrir. Autant dire qu'elle était en proie à des tentations inquiétantes. Et qu'il lui fallait se surveiller de près.

— Si Moreau a été victime d'un coup monté, il est possible que Huff se soit trompé de cible.

Elle lui agrippa le bras.

— Essayons d'en avoir le cœur net, d'accord ? Si tu veux, j'envoie cet enregistrement à un laboratoire spécialisé. Il sera peut-être possible de déterminer qui a tiré ce coup de feu.

Le regard de Romain s'attarda un instant sur sa main.

— Pour quoi faire ? Même si on apprend que Huff a abattu Moreau, cela ne nous dira pas qui a tué Adèle. Ce serait une perte de temps et d'argent.

Elle percevait la chaleur de sa peau à travers la manche longue de son T-shirt. Ses doigts glacés se mirent à brûler et le feu se propagea aussitôt plus bas, suscitant des élans auxquels elle était déterminée à ne pas céder.

— Tu es sûr que c'est réellement un problème de temps et d'argent qui t'arrête ?

Il se dégagea d'un mouvement brusque.

— Ça veut dire quoi, cette question ?

— Je me demande si tu n'as pas peur, au fond, de découvrir la vérité. De savoir avec certitude de quoi tu es capable.

Il lui jeta un regard noir.

— O.K. Envoie-le, ton DVD.

Puis il se pencha pour prendre ses seaux et passa devant elle au pas de charge. La porte de l'appentis claqua bruyamment dans son dos.

Il faisait misérablement froid, sur le canapé, mais Jasmine ne parvenait pas à s'expliquer pourquoi. Elle était toujours enveloppée dans la couette bien chaude que Romain lui avait donnée. Alors pourquoi cette baisse brutale de température dans la pièce ? Pourquoi cette sensation oppressante, comme s'il se passait quelque chose d'implacable, d'irréversible ?

Se tournant sur le côté, elle tenta de se raisonner, de chasser le glacial pressentiment qui se glissait sous les couvertures et la frigorifiait jusqu'aux os. Elle était en sécurité, ici. Peu de gens connaissaient l'existence de la maison de Romain. Et les quelques rares personnes qui savaient où le trouver étaient d'une loyauté sans faille envers lui. Quant à Romain lui-même, il n'était pas loin. Il avait laissé la porte de sa chambre ouverte en allant se coucher, lui signifiant à l'évidence qu'elle pouvait le rejoindre si elle le souhaitait. Elle le soupçonnait d'ailleurs d'avoir choisi le lit dans l'espoir qu'elle viendrait le partager. L'invite était tentante, mais elle s'était forcée à la décliner. Elle savait ce qui se passerait, si elle venait se glisser entre les draps de Romain. Ils ne pourraient pas dormir ensemble sans se toucher ; et il leur serait impossible de se toucher sans s'arracher leurs vêtements. Ils seraient tombés dans cette même frénésie qu'ils avaient vécue le matin même. Leur attirance était trop forte.

« Concentre-toi sur le son de sa respiration. Il est juste là. Il... »

Son cœur fit un bond brutal dans sa poitrine. Ce n'était pas Romain qu'elle entendait, mais quelqu'un d'autre. Le son d'une respiration inconnue. Ou du moins... Pas si inconnue que cela. *C'était l'homme qui lui avait envoyé le bracelet de Kimberly.*

Comment elle l'avait reconnu, elle n'aurait su le dire. Mais elle eut une vision d'une fenêtre restée ouverte, avec les rideaux flottant de chaque côté, soulevés par le vent froid de la nuit. Il avait découpé la moustiquaire, s'était glissé à l'intérieur et se déplaçait en silence dans le noir, allant de pièce en pièce, se familiarisant avec la configuration des lieux, vérifiant portes et fenêtres. Il cherchait quelque chose. Quelqu'un...

Elle. Il la cherchait, elle !

Les cheveux se hérissèrent sur sa nuque lorsqu'elle le sentit approcher par l'arrière. Il la haïssait, il voulait la détruire, il pensait qu'elle en savait déjà beaucoup trop à son sujet car il s'était trahi.

En quoi t'es-tu trahi ? La question hurla dans son esprit. Mais aucune réponse ne vint. Elle ne sentait plus que sa détermination. Glacée. Irrévocable. Et elle ne pouvait même pas hurler. Sa gorge ne laissait passer aucun son...

Jasmine tenta de se tenir parfaitement immobile. Elle aurait aimé pouvoir disparaître, lui laisser croire que la literie sur elle avait simplement été jetée là, sans personne dessous. Comme quand elle jouait à cache-cache avec Kimberly.

Mais elle n'avait aucune chance de lui échapper. Il savait très précisément où elle se trouvait. Il l'avait repérée et suivie jusqu'ici.

Il n'y avait aucun endroit où aller, aucun geste qu'elle pouvait faire. Son seul recours était de retenir son souffle et de prier.

— Tu me connais, murmura-t-il.

Le cœur de Jasmine ne pompait plus que de la peur lorsque sa silhouette se dessina au-dessus d'elle.

Dans une tentative dérisoire pour arrêter le sort, elle roula sur le côté et leva les mains pour protéger son visage et le haut de son corps. Mais le couteau avait déjà amorcé sa descente. Elle hurla lorsque la lame s'enfonça dans sa poitrine, si profondément qu'il dut s'y prendre à deux fois pour la retirer. La souffrance était paralysante, terrifiante. *Incapacitante*. Mais ce ne fut pas le pire. Car il ne s'arrêta pas là. Sa haine le poussait à frapper, encore et encore et encore. Jamais elle n'avait fait face à un tel déchaînement de rage, de pure jouissance meurtrière. Jamais.

Elle sentait la chaleur épaisse, humide de son sang qui déjà détrempait sa chemise de nuit. Se roulant en boule pour échapper aux coups, elle dévia la trajectoire du couteau qui ripa sur l'os de son épaule et se ficha dans son cou, coupant net sa trachée, rendant impossible l'acte même de respirer. Lorsqu'elle entendit un gargouillis affreux et comprit que ce son bizarre montait de sa propre gorge, elle sut que la lutte avait pris fin.

Elle sut que sa *vie* avait pris fin.

Et soudain tout bascula, et Romain fut là.

— Jasmine ! Stop. Calme-toi.

Immobilisant ses poignets pour parer ses coups, il pesa sur elle de tout son poids alors qu'elle se débattait comme une furie.

— Je te tiens, Jasmine. Tout va bien. C'était juste un cauchemar. Je suis là, tu es en sécurité.

Elle cligna des yeux et regarda autour d'elle. Il n'y avait pas de fenêtre ouverte, pas d'autre présence que la leur. Elle était chez Romain, cachée dans les profondeurs rassurantes des marais.

Mais ce qu'elle avait expérimenté n'était pas un rêve.

— Non !

Toujours en proie à une terreur aveugle, elle tenta de le repousser,

de se lever. Mais il la maintint de force contre lui en lui parlant d'une voix douce, comme s'il cherchait à calmer un jeune animal effrayé.

— Détends-toi, tout va bien... Il ne t'est rien arrivé...

Secouée de tremblements violents, elle appuya le front contre son épaule et laissa venir les sanglots. Elle se força à fermer les yeux et tenta de se laisser bercer par les mots qu'il chuchotait. Mais les images étaient trop fortes, trop réelles.

— Il l'a tuée, hoqueta-t-elle. Il croyait qu'elle... qu'elle était moi... et il l'a mise en morceaux.

* * *

Romain ne savait que penser. C'était le beau milieu de la nuit et Jasmine, assise à sa table de cuisine, exigeait qu'il la conduise jusqu'à la cabine téléphonique la plus proche afin qu'elle puisse prévenir la police qu'un meurtre avait eu lieu. Mais elle ne connaissait ni l'identité de la personne qui avait été poignardée ni la localisation approximative. Et elle ignorait le nom du meurtrier.

— Jasmine, si tu appelles sans leur fournir d'indications précises, tu perdras toute crédibilité.

Romain était partagé. Pas évident, pour un individu normalement cartésien, d'accepter qu'elle ait pu assister à une scène de meurtre tout en restant couchée sur son canapé. Les tremblements avaient diminué, mais elle avait toujours les pupilles dilatées. Sa peau moite, d'une blancheur presque cadavérique, témoignait de la terreur qu'elle venait de traverser.

— Je m'en fous de ma crédibilité ! Je ne peux pas laisser cette pauvre femme comme ça !

— *Quelle pauvre femme ?* demanda-t-il pour la troisième fois. Tu ne peux pas essayer de te concentrer pour faire apparaître son nom ? Ou au moins un prénom ? Des initiales ? Il leur faudra des éléments concrets. On ne peut pas simplement annoncer à la police que « quelqu'un » a été assassiné cette nuit.

— Tout ce que je sais d'elle, c'est que je ne la connais pas.

— Mais l'homme au couteau... Tu penses que c'est celui qui a enlevé ta sœur ?

— Je *sais* que c'est lui.

Un homme qu'elle n'avait jamais réussi à retrouver depuis seize ans qu'elle le recherchait.

— Comment l'a-t-il repérée, cette femme ? Pourquoi l'a-t-il choisie ?

La main de Jasmine se posa sur sa poitrine, comme si elle revivait les coups.

— Je ne sais pas, Romain, chuchota-t-elle d'une voix hagarde. Tout ce que je peux te dire, c'est qu'il aurait voulu que ce soit moi. Il tentait

de calmer la haine qu'il éprouve envers moi en la défoulant sur un substitut. Une inconnue. Quelqu'un qui a eu le malheur de me ressembler, sans doute.

— Tu as été soumise à un stress important, ces jours-ci. Tu es certaine qu'il ne s'agit pas d'un cauchemar ? Cela n'aurait rien d'étonnant, après le cadavre dans la cave, l'inconnu masqué dans ta chambre, et j'en passe.

Elle se passa la main sur les yeux.

— C'est vrai qu'il m'arrive de commettre des erreurs. Je peux interpréter certains éléments de travers. Ou me sentir trop concernée et passer à côté d'indices qui auraient dû me sauter aux yeux.

Jasmine secoua la tête et acheva sa phrase dans un murmure :

— ... mais là je suis sûre.

Elle ne s'était pas trompée lorsqu'elle lui avait parlé de ses tatouages et de la cicatrice sur sa cuisse. Même chose pour le collier d'Adèle. Et elle lui avait prouvé aussi qu'elle était entrée de plain-pied dans son fantasme, la première fois qu'il avait imaginé faire l'amour avec elle. Il avait suffisamment côtoyé Jasmine pour la croire, même s'il aurait préféré pouvoir penser qu'elle délirait.

— Mais ça s'est déjà passé, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Dans ce cas, nous ne pouvons plus rien pour la victime. Elle est morte, Jasmine.

Il vit la lueur combative s'éteindre dans son regard. Elle enfouit son visage dans ses mains.

— Mais lui... lui, il faut le retrouver avant qu'il ne recommence, chuchota-t-elle.

— Et ça nous laisse combien de temps, à ton avis ?

— Quelques jours — peut-être même quelques semaines. Cela dépend un peu des frustrations qu'il endure dans sa vie quotidienne. Il s'est endurci au fil des années, ajouta-t-elle lentement, comme si elle se parlait à elle-même. Et il est devenu plus calculateur. Il ne s'arrêtera pas tant qu'il ne m'aura pas trouvée. Je suis celle qu'il s'est mis en tête d'avoir. Je l'obsède.

— Et pourquoi toi ?

— N'oublie pas qu'il s'est présenté à moi à visage découvert, il y a seize ans, et que je suis à même de l'identifier. Je pense aussi qu'il m'a vue à la télévision nationale. Il sent que je suis sur ses traces, que je parle de lui haut et fort, que je mobilise du monde contre lui. Il sait que je me suis juré de ne pas renoncer avant de l'avoir retrouvé. Moi non plus, rien ne m'arrêtera. Et il en est conscient.

Elle se tut un instant et passa distraitement la main dans ses cheveux.

— Ce que tu as dit à la télévision à son sujet l'a peut-être mis en

danger, suggéra Romain. Des proches ont pu le questionner ; des suspensions se sont éventuellement éveillées.

— C'est une possibilité. En tout cas, il m'a délibérément attirée en Louisiane en m'envoyant le paquet.

— Il joue avec le feu, cela dit. Car il s'expose au risque d'être démasqué.

Jasmine fit tourner entre ses mains la tasse de thé qu'il lui avait préparée.

— Pas s'il parvient à me tuer avant que je l'identifie.

Une fois de plus, un être auquel il aurait pu s'attacher se trouvait en danger de mort. D'où, sans doute, le besoin qu'il avait éprouvé de la remettre à distance, ce matin.

— Tu ne crois pas qu'il aurait eu de meilleures chances d'arriver à ses fins, s'il était venu te surprendre à Sacramento ?

Sourcils froncés, Jasmine médita la question. Elle avait recouvré un certain calme et semblait de nouveau à même de réfléchir posément.

— J'imagine qu'il ne doit pas pouvoir s'absenter à son gré. Il est peut-être marié, avec des enfants. Ou alors il a un emploi qui le retient. Ou un budget très restreint qui ne lui permet pas de voyager. Je pense que la raison est d'ordre pratique.

Romain songea au bayou. Même quand les autres pêcheurs revenaient à vide, il remplissait son bateau de poissons, de crevettes, de crabes. Des voies d'eau alentour, il connaissait toutes les ruses, tous les secrets.

— Et le fait d'être en terrain familier lui confère l'avantage, murmura-t-il.

Leurs regards se trouvèrent.

— C'est exactement ça.

* * *

La soif de sang l'avait épuisé. Hors d'haleine, Gruber sourit avec dédain devant les restes de la femme gisant dans les draps ensanglantés. La vie des humains tenait à si peu de chose !

Il se servit du couteau qu'il avait trouvé dans le tiroir de sa cuisine pour sectionner une main de la fille. Sa tâche accomplie, il la fourra dans sa poche arrière. Jadis, il collectionnait surtout des petits bijoux, des vêtements, parfois même des photos, mais son fétichisme tournait à présent autour des fragments corporels. C'était tellement plus personnel... Malheureusement, cette femme lui était inconnue, à la différence de ses victimes précédentes. Et le souvenir qu'il emportait lui apporterait moins de plaisir que les autres. Il préférait passer des jours, des semaines, voire des mois avec ses proies — même s'il n'y en avait eu qu'une qu'il ait réussi à faire durer aussi longtemps. Peccavi

l'envoyait toujours à droite et à gauche et ne lui laissait que peu de temps pour ses chasses personnelles. Quant aux enfants qu'il récupérait, il devait les livrer directement à Beverly. Peccavi l'aurait tué s'il avait tenté de garder pour lui les petites filles qu'il kidnappait. A part Kimberly, bien sûr. Mais Kimberly avait été une aubaine inattendue, un cadeau tombé du ciel.

— Ça aurait pu tourner autrement entre nous, ce soir, déclara-t-il, avec une pointe de regret, au cadavre ensanglanté de la fille.

La faute en revenait à Jasmine. Jamais il n'aurait commis un acte pareil s'il n'y avait pas été incité. Normalement, il n'agissait que dans la zone sécurisée que constituait son bunker. C'était un des principes immuables qu'il respectait scrupuleusement. Un peu comme les sacrosaintes règles dont Peccavi leur rebattait les oreilles. Pas de sécurité sans une bonne dose d'autodiscipline. Mais lorsqu'il avait repéré cette fille à la station-service la frustration accumulée l'avait emporté sur sa raison. Personne, à Portsville, n'avait accepté de lui révéler où vivait Romain. Ces imbéciles de Cajuns l'excluaient en tant qu'étranger à leur communauté. Tous s'étaient ligués pour protéger Fornier.

— Mais je t'aurai, belle Jasmine, se promit-il à voix haute.

Il la trouverait. Ne serait-ce que parce qu'elle était elle-même à sa recherche. Fatalement, la confrontation finirait par avoir lieu. Réconforté par cette pensée, il essuya le couteau avec un torchon de cuisine, pour effacer ses empreintes, puis il le replanta dans le corps de la femme et sortit tranquillement par la porte d'entrée. Elle vivait à l'extérieur de la ville, à distance confortable du voisin le plus proche. Il n'avait pas à s'inquiéter de témoins éventuels. Tant mieux, car il n'avait pas beaucoup de temps devant lui. Sa sœur l'avait appelé sur son portable pour annoncer sa visite le lendemain matin. Sous prétexte qu'elle avait des nouvelles au sujet de leur mère qui pourraient l'intéresser.

Il n'y croyait pas trop, à son histoire, mais il tenait à être présent lorsqu'elle débarquerait. Juste au cas où Valérie aurait l'idée d'entrer et de fouiller dans ses affaires. L'entrée de sa cave secrète était dissimulée au fond du placard de sa chambre. Elle n'avait aucune raison d'aller voir par là, bien sûr. Mais la porte dérobée était visible de l'extérieur, lorsqu'il oubliait de la couvrir. Et il faisait preuve de négligence, depuis quelque temps. Plus personne, jamais, ne mettait les pieds chez lui. Et il lui arrivait de relâcher sa vigilance.

La chanson des Joyeux Naufragés lui vint soudain à l'esprit. Il la sifflota doucement en regagnant sa voiture. Il aurait dû penser à enlever le sang sur ses mains, dans ses cheveux et sur son visage. Cribler une femme de coups de couteau était une activité salissante. Mais il savait ce qu'il avait à faire. Il brûlerait ses vêtements maculés dans la cheminée. Et pendant que le feu réchaufferait sa maison il

s'accorderait une bonne douche brûlante.

* * *

Ni Romain ni elle n'ayant envie de se recoucher, ils partirent pour La Nouvelle-Orléans avant même que le jour soit levé. Jasmine n'aurait pas pu se rendormir, de toute façon. Elle n'osait même plus fermer les yeux, après l'expérience qu'elle venait de traverser. Et si elle se réfugiait dans les bras de Romain pour y trouver du réconfort les conséquences ne seraient pas simples à assumer. Non, elle se sentait déjà suffisamment déstabilisée. Elle voulait garder son cap : trouver Kimberly ou apprendre ce qui lui était arrivé. Puis quitter La Nouvelle-Orléans au plus vite. Toute autre solution finirait par menacer le fragile équilibre émotionnel qu'elle avait réussi à instaurer.

— Oh là là, vous voilà enfin ! s'écria la fille de M. Cabanis lorsqu'ils arrivèrent à la réception de la Maison du Soleil. Nous nous sommes fait un sang d'encre pour vous !

Malgré le battage médiatique qui avait entouré le procès Moreau, la jeune fille ne parut pas reconnaître Romain. Sans doute était-elle trop jeune, à l'époque, pour suivre l'actualité de près.

— A-t-il été question d'un meurtre aux informations, ce matin ? demanda Jasmine de but en blanc.

— Un meurtre ?

— Une femme qui aurait été tuée à coups de couteau la nuit dernière ?

La jeune fille écarquilla les yeux d'horreur.

— Ici ? A l'hôtel ?

— Quelque part à La Nouvelle-Orléans.

— Je ne crois pas, non..., balbutia-t-elle. Mais mes parents avaient peur qu'il ne vous soit arrivé quelque chose à *vous*. Lorsqu'on a voulu faire votre chambre, hier, on a trouvé un bazar pas possible. Maman a essayé de vous joindre sur votre portable, mais il était coupé. Et comme on ne vous voyait pas revenir on a pensé que vous aviez peut-être été victime d'une agression.

— Vous avez prévenu la police ? demanda Romain.

La jeune fille lui sourit.

— C'est la première chose qu'on a faite, oui. Mais ils nous ont dit qu'il était trop tôt pour signaler la disparition de Mlle Stratford, qu'elle pouvait très bien être partie en excursion ou chez des amis. Bon, d'accord, c'est vrai que la plupart des gens passent Noël ailleurs que dans une chambre d'hôtel ! En temps normal, nous n'aurions pas pensé à donner l'alerte. Mais vu l'état de la chambre... ça donnait vraiment l'impression que quelqu'un était venu tout mettre à sac.

— Quelqu'un est venu tout mettre à sac, confirma Jasmine.

Une expression de triomphe éclaira les traits de la fille des Cabanis.

— Ah ! J'en étais sûre ! Je rappelle la police ?

— Je m'en chargerai. Mais dites-moi, d'abord : j'espère que la femme de chambre n'a rien rangé ?

— Non, la police a dit qu'il fallait tout laisser tel que. Au cas où vous auriez disparu pour de bon.

Jasmine soupira de soulagement. Elle voulait voir si son visiteur avait laissé des indices qui permettraient de l'identifier. Elle avait tenté de se convaincre que l'homme au masque était le kidnappeur de Kimberly, l'expéditeur du paquet, qui était venu s'introduire dans son sommeil. Mais plus elle y réfléchissait, plus elle doutait qu'il s'agisse du même homme. Son poursuivant de l'avant-veille avait agi de façon carrée, pragmatique. Alors qu'il courait derrière elle, elle avait perçu sa détermination à se débarrasser d'elle. Mais pour des raisons purement pratiques. Pas par frénésie meurtrière, ni pour satisfaire une incontrôlable pulsion de destruction.

— Il me faudra une nouvelle clé, dit-elle.

La jeune fille lui tendit un double en souriant.

— Aucun problème. Nous pouvons aussi vous attribuer une autre chambre, si vous le souhaitez.

— Non, c'est inutile, intervint Romain. Mlle Stratford ne souhaite pas rester.

Jasmine leva les yeux vers lui. Elle en avait fini avec la Maison du Soleil, en effet. Mais elle n'avait jamais fait part de ses intentions à Romain.

— Je te demande pardon ?

— Elle s'installe à Portsville, annonça-t-il fermement.

— Pas à Portsville, non. Mais je vais chercher ailleurs à La Nouvelle-Orléans.

Elle ne pouvait pas prendre pension dans le petit hôtel penché au-dessus de la lagune. Sinon, elle finirait par passer toutes ses nuits avec Romain.

— Avez-vous des messages pour moi ?

— Ah, j'ai failli oublier ! Il y en a eu plusieurs, oui. C'est aussi pour ça que nous étions si inquiets.

Elle se pencha pour ouvrir un tiroir et en sortit une liasse de petits papiers. Jasmine les feuilleta rapidement. Trois messages de Skye :

« Appelle-moi », « Mais où es-tu passée ? », « As-tu reçu l'argent ? ».

Quatre de Sheridan :

« Pourquoi ne réponds-tu pas sur ton portable ? », « Tu ne me souhaites même pas un joyeux Noël ? », « Est-ce que tout va bien, au moins ? Je n'aurais jamais dû te laisser partir toute seule ! ».

Le dernier message était plus inattendu et venait de son père :

« Une dénommée Sheridan a appelé ici pour demander si tu étais à la maison. Pourquoi ne pas m'avoir dit que tu étais dans le Sud ? »

— Merde, marmonna-t-elle.

Romain lui jeta un regard interrogateur.

— Qu'est-ce que c'est ?

Elle fourra les messages dans la poche du jean qu'il avait emprunté pour elle la veille.

— Rien.

— Ça vient du type qui s'est introduit dans la chambre ?

— Non, ce n'est pas ça. C'est... Rien.

Il appela l'ascenseur.

— Dis-moi.

— Ma meilleure amie vient d'informer mon père que j'étais dans le secteur, c'est tout.

— Et c'est si dramatique que ça ?

Les portes du vieil ascenseur grincèrent en s'écartant lentement.

— Si j'avais envie de le voir, j'aurais passé Noël avec lui, au lieu de me ridiculiser chez tes parents.

— Te ridiculiser ? Ils se sont pris d'affection pour toi.

Elle appuya sur le bouton du troisième étage.

— Parce qu'ils pensent que, toi et moi, nous avons peut-être un avenir ensemble. Ils veulent que tu te remaries, que tu aies des enfants, que tu sortes enfin de ta solitude. Ils n'auraient pas été ravis d'apprendre que nous avons juste couché pour le plaisir de coucher.

— C'est le cas ? demanda-t-il laconiquement.

La tension dans sa mâchoire indiquait qu'il prenait la question plus à cœur qu'il ne voulait le montrer. Mais Jasmine ne chercha pas à le sonder sur ses sentiments véritables.

— Grosso modo, oui.

— Une chance que tu ne leur aies pas dit ça !

— J'aurais dû au moins leur préciser qu'il n'y avait rien entre nous.

— Tu l'as fait. Tu as affirmé d'emblée que nous ne nous aimions pas beaucoup.

— Si tu veux mon avis, personne ne m'a crue.

L'ombre d'un sourire joua sur les traits de Romain.

— Ils ont dû sentir passer quelques vibrations entre nous... Il faudra faire une halte dans une pharmacie, à propos. N'oublie pas que nous sommes en panne sèche de préservatifs.

Elle leva la main.

— Ils ne nous seraient d'aucune utilité, O.K. ? C'est arrivé, c'est fini. Et maintenant on passe à autre chose.

La cabine s'immobilisa à l'étage.

— Et si je n'avais pas envie d'oublier ? lui lança-t-il d'un ton de défi.

Elle se frotta le visage d'une main lasse.

— Pour moi, c'est déjà fait.

Il la suivit dans le couloir et coula un regard provocant dans sa direction.

— Je suis censé te croire ? Après la façon dont tu m'as embrassé dans la salle de bains chez mes parents ?

— Tu m'as surprise dans un moment de faiblesse.

Il se plaça juste derrière elle, devant la porte de sa chambre, et lui glissa à l'oreille :

— Ta seule faiblesse, c'était d'en avoir envie autant que moi.

Jasmine se sentit tanguer comme si elle était encore dans l'ascenseur. Elle s'écarta d'un pas.

— Est-il vraiment utile d'aborder ce sujet ?

Il appuya une épaule contre le mur, bloquant l'accès à la porte.

— Pourquoi ? Ça te met mal à l'aise ?

— Et toi ? rétorqua-t-elle.

— Pas du tout. C'est un vrai plaisir d'en parler, au contraire. Je pourrais y passer la journée entière. Mais si tu préfères que la discussion porte sur ton père...

Elle leva les yeux au ciel.

— Combien de fois avons-nous fait l'amour, déjà ? Quel est le moment que tu as préféré ? Et cette petite phrase en cajun que tu as prononcée ?

— Que j'étais ivre de toi, du goût de ton corps et de tes lèvres.

Sa réponse prit Jasmine au dépourvu. Elle hésita, sa clé à la main, puis secoua la tête.

— Arrête, Romain. Ne complique pas tout.

— Nous sommes temporairement liés par le destin. Pourquoi ne pas en tirer le meilleur parti ?

— Ce serait une fausse bonne solution, crois-moi. Ecarte-toi, s'il te plaît.

Avec un soupir de frustration, il renonça à insister. Mais sans lui céder le passage pour autant.

— C'est quoi, le problème, entre ton père et toi ?

— Rien d'intéressant. Ce n'est pas un sujet que je souhaite aborder. Jamais.

— Pourquoi ?

— Te répondre serait aborder le sujet. Et nous avons d'autres soucis en ce moment.

Comme ce qui l'attendait dans sa chambre, par exemple.

— Je ne suis pas aussi catastrophique que tu le crois, Jaz.

Jaz ? C'était la première fois qu'il utilisait son diminutif. Seuls ses amis proches l'appelaient Jaz.

Elle prit le temps de l'examiner : sa minceur, la puissance de sa carrure, les cheveux blonds qui commençaient à boucler sur ses oreilles, la peau dorée — et laissa son imagination ajouter toutes les casseroles qu'il traînait dans son sillage.

— Je crains que tu ne sois encore *pire* que ce que je pense.

Lorsqu'il se rembrunit sans répondre, Jasmine éprouva un pincement de regret. Mais elle devait prendre position, sans quoi elle se rendrait trop vulnérable. Et elle avait appris très jeune que la vulnérabilité n'était jamais un avantage.

— On peut entrer, maintenant ? demanda-t-elle.

Romain lui prit la clé des mains et insista pour qu'elle attende dans le couloir. Quelques minutes plus tard, il l'appela de l'intérieur de la chambre.

— C'est bon. Tu peux venir.

La pièce lui apparut telle qu'elle l'avait aperçue à travers la vitre. Et la salle de bains était dans le même état. Le rideau de douche avait été arraché et son maquillage jeté dans les toilettes. Dans la chambre, ses vêtements étaient répandus sur le sol et son ordinateur — qui fonctionnait toujours, par chance, et dont le mot de passe n'avait pas été décrypté — avait été balayé du bureau. La violence avec laquelle l'intrus avait manipulé ses affaires témoignait d'une hostilité manifeste. Elle était quasiment certaine qu'il avait éjaculé sur une pièce de lingerie qu'il avait placée en évidence sur l'oreiller, comme un cadeau laissé en partant.

— Il est malade, ce type, commenta Romain, manifestement furieux de découvrir ce « souvenir » de l'agresseur.

Jasmine fit la grimace, mais une pointe d'espoir venait atténuer sa répugnance.

— S'il a laissé son sperme, c'est plutôt une bonne chose. Cela devrait permettre d'établir son profil génétique.

— Un profil ADN ne sert pas à grand-chose si le gars n'est pas déjà fiché dans une banque de données.

— C'est déjà un pas dans la bonne direction, malgré tout.

Romain haussa un sourcil perplexe.

— N'importe quelle femme, normalement, serait déjà secouée par les haut-le-cœur, à ce stade.

— Je ne suis pas n'importe quelle femme.

La matière visqueuse lui donnait envie de vomir ; en cela, elle n'était guère différente des autres femmes. Mais la pensée que ce délicat memento pourrait peut-être leur permettre de coincer son agresseur l'aidait à garder une emprise sur ses sensations, à surmonter l'impression de viol que l'homme au masque s'était escrimé à créer par ses actes.

Un pli profond barrait le front de Romain.

— Ce type commence à me porter très sérieusement sur le système.
— Il nous faut un sac en papier. Nous ne pouvons pas mettre cette petite culotte dans du plastique.

— Je vais en demander un à la fille en bas.

Romain était sur le point de quitter la pièce lorsqu'elle poussa une exclamation. Elle venait de voir son téléphone portable posé sur le petit secrétaire.

— Il doit quand même avoir quelques qualités de cœur, ce type ! Il m'a restitué mon portable !

Elle s'en saisit pour vérifier si, par imprudence ou stupidité, l'intrus n'aurait pas passé un appel ou deux. Mais elle poussa un petit cri en voyant la photo à l'écran et le téléphone lui échappa des mains.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Refusant d'entrer en contact avec les draps du lit ou même les chaises, Jasmine se laissa choir sur le sol. Cette fois, la nausée avait bel et bien pris le dessus. L'inconnu haineux qui l'avait pourchassée dans l'allée ne s'était pas contenté de mettre sa chambre à sac. Il était revenu — fou de rage — pour lui laisser quelques surprises à sa façon.

Romain ramassa le téléphone et jura tout bas.

— C'est ce que je pense ?

Elle hocha la tête. Le fond d'écran avait été changé. Au lieu de Sheridan et elle, bras dessus dessous à Mexico, se dressait, en gros plan, un pénis en érection. Et ces quelques mots, rédigés juste au-dessus.

« Ton compte est bon. »

* * *

— Je suis certaine que nous avons affaire à deux hommes différents.

Jasmine posa le téléphone portable sur la table à côté d'elle en attendant que la police la rappelle. Voir le sexe de son agresseur chaque fois qu'elle jetait un coup d'œil sur l'écran n'avait rien de très plaisant. Mais elle ne changerait pas la photo avant qu'ils n'aient mis la main sur le modèle qui posait aussi ostensiblement.

La lingerie couverte de sperme se trouvait à présent dans un sac en papier kraft, à l'intérieur de sa valise. Et la valise à l'arrière du pick-up de Romain. A intervalles plus ou moins réguliers, elle vérifiait par la fenêtre du restaurant que personne ne s'approchait du véhicule. Elle ne voulait pas perdre cet élément de preuve. Ni le reste de ses affaires, d'ailleurs. S'il arrivait quelque chose à sa valise, elle se retrouverait coincée loin de chez elle, avec un ordinateur qui fonctionnait à peine et l'argent liquide qu'elle avait récupéré à la Western Union. Rien de plus.

Romain lui saisit le menton d'une main et l'obligea à regarder le contenu de son assiette.

— Mange, ordonna-t-il.

Il l'avait emmenée dans un fast-food sur l'allée Général-de-Gaulle, à La Nouvelle-Orléans. Elle se sentait trop remuée pour déjeuner dans un endroit plus agréable. Et si elle n'avait pas touché à son hamburger elle avait au moins fait honneur à une partie de ses frites.

— Tu as entendu ce que je t'ai dit ? demanda-t-elle.

Romain finit d'avaler une bouchée.

— Je t'ai entendue, oui. Tu disais que nous avons affaire à deux hommes différents. J'attends le raisonnement à l'appui.

— L'homme qui a pris mon sac et qui s'est introduit dans ma chambre n'a pas écrit sur un mur ou sur un miroir. Il n'a pas laissé de message comme celui que j'ai reçu ou qu'il a envoyé chez tes parents. Alors qu'il avait du papier et des stylos à disposition. Et qu'il disposait du temps nécessaire pour écrire, puisqu'il est revenu dans la chambre après.

— Les gens ne se comportent pas toujours de manière identique. Surtout lorsque les circonstances diffèrent.

Au ton de sa voix, elle comprit qu'il se faisait l'avocat du diable.

— C'est vrai. Mais une scène de crime reflète la personnalité de son auteur. Et le cœur de son être ne varie pas. Tant de facteurs y contribuent : la génétique, la culture, les influences environnementales, des expériences communes que nous partageons tous, mais aussi un vécu singulier qui fait que chaque personne est unique. Il est ce qu'il est, et il ne peut se transformer plus facilement que toi et moi. Son mode opératoire reste donc forcément la même, surtout lorsqu'il lui permet de satisfaire une pulsion spécifique.

Romain mordit dans son hamburger.

— Il a laissé un message, même s'il ne l'a pas écrit à la main. Tu ne penses pas que la menace inscrite sur ton téléphone a pu combler son besoin de communication ?

— Il n'a laissé aucune trace de sang.

Ils avaient passé la matinée à fouiller la chambre d'hôtel, centimètre par centimètre, dans l'espoir de trouver un indice. Il était midi, à présent, et le fast-food se remplissait rapidement. Romain baissa la voix, par considération pour la dame âgée assise à la table voisine.

— Il y avait d'autres liquides biologiques.

— Mais pas de sang. Et je crois que le sang est essentiel pour lui. Il lui rappelle qu'il a la haute main sur la situation. Qu'il a tué et qu'il peut tuer encore. Le message qu'il m'adresse, c'est qu'il ne me craint pas, que je ne suis rien pour lui — tout juste bonne à être saignée, le moment venu. Tu te souviens de ce qu'il m'a écrit : « Arrête-moi. » Sous-entendu : si tu peux...

Romain prit un sachet de ketchup sur une soucoupe.

— Décharger son sperme aussi, crois-moi, donne un sentiment de puissance à un homme. C'est le sens même du viol. Le type qui s'est introduit dans ta chambre cherchait à t'intimider, à t'écraser.

— Je sais. La lingerie souillée, le téléphone en sont la preuve. Mais je ne sais pas... Je ne sens pas la même intention sadique derrière ses actes que pour le kidnappeur de ma sœur.

Tournant la tête vers la fenêtre, Jasmine vit de gros nuages gris rouler en direction du soleil. Dans peu de temps, ils retrouveraient la bruine et le ciel plombé des derniers jours.

— L'homme qui a tout renversé dans ma chambre n'est pas un déviant sexuel, malgré ce que ses actes peuvent suggérer. Ce n'est pas la jouissance qu'il cherche, à travers ses actes de violence et de domination. Le fait que j'ai réussi à lui échapper ce soir-là l'a rendu fou de rage. S'il est revenu dans ma chambre d'hôtel pour se livrer à sa petite gymnastique pas très ragoûtante, c'est pour me signifier qu'il est le plus fort et qu'il m'empêchera de continuer.

Romain prit une gorgée de son milk-shake.

— De continuer quoi ?

— Mes investigations. Il veut m'éliminer avant que je ne découvre ce qu'il cherche à cacher aux yeux du monde.

— Admettons qu'il se soit senti menacé par le fait que tu aies mis le nez dans la cave des Moreau. Mais, s'il a tué l'homme dont tu as déterré le squelette, pourquoi s'acharner à te poursuivre, alors que la police est déjà au courant ? Il n'aurait pas intérêt à fuir, au contraire ?

— Il ne se sent pas assez en danger pour partir. J'en conclus qu'il n'a pas peur de la police. Pas encore, en tout cas. Le danger, pour lui, c'est moi.

— Donc, il y aurait quelque chose de compromettant que tu as déjà trouvé ou que tu pourrais découvrir sous peu. Et ça l'inquiète.

Jasmine se passa la main sur le visage. Si seulement elle savait à quoi ressemblait ce « quelque chose »...

— Voilà. Et je pense que Mme Moreau est dans le secret.

Romain réfléchit un instant.

— Je ne vois toujours pas le lien entre Francis Moreau et l'incident de la cave suivi de la mise à sac de ta chambre. Difficile d'imaginer que la famille au complet soit engagée dans des activités pédophiles. Et il est trop tard pour couvrir Francis, puisqu'il est mort.

Notant que Romain avait terminé son hamburger et couvrait le sien du regard, Jasmine poussa son assiette dans sa direction.

— Il est inhabituel qu'une famille entière soit impliquée dans ce genre de crime, en effet. Mais Beverly Moreau a bel et bien menti, en affirmant qu'elle était présente lorsque Huff est revenu avec la signature du juge sur le mandat de perquisition... Bon, cela dit, il est

assez fréquent que les mères se voilent la face et refusent de voir leurs fils tels qu'ils sont. J'imagine que Moreau était ce que l'on appelle une personnalité asociale désorganisée.

— Ce qui veut dire...?

— Il y a une longue liste de traits caractéristiques qui définissent le profil. En gros, ce type d'agresseur a peu de compétences sociales. Il lui manque les qualités de leadership nécessaires pour fédérer et associer des comparses à son activité criminelle.

— Tu veux parler des inadaptés sociaux, c'est ça ? Genre les « copains » de classe dont on se moquait toujours à l'école ?

— Ou qui passaient inaperçus, tout simplement. D'après Ray Hazelwood, un profileur légendaire du FBI, un asocial désorganisé correspond statistiquement à un sujet masculin, blanc, peu athlétique, avec un QI faible. Il tue près de chez lui, car il se sent mal à l'aise en dehors de son territoire familial, et il vit presque toujours seul. Ou, s'il ne vit pas seul, il dispose d'un lieu secret.

Jasmine prit une gorgée du milk-shake de Romain.

— Ils sont typiquement désordonnés, avec une hygiène douteuse. Et ils préfèrent la nuit au jour.

— Cela décrit assez bien Moreau, en effet.

— C'est pour ça que je le vois mal entraîner d'autres personnes dans ses activités. A fortiori sa mère. Je n'imagine pas du tout une femme telle que Beverly s'adonnant à des comportements pervers. Elle s'occupe d'un fils handicapé et semble prendre sa tâche à cœur. Je l'ai vue très affectée lorsque Dustin l'a appelée, l'autre fois.

Romain en oublia un instant de manger.

— Dustin ? Il n'a jamais été question d'un fils handicapé, durant le procès.

— Francis Moreau vivait seul, au moment des faits.

— Mais la police aurait dû interroger toute la famille.

— Peut-être que Dustin n'était pas en état de répondre aux questions. C'est sans doute la raison pour laquelle il n'a pas assisté au procès.

— Il faut que nous lui parlions, Jasmine.

— Je doute que Mme Moreau accepte.

— On peut toujours essayer.

— Pour commencer, nous devons trouver quelqu'un qui dispose de l'équipement nécessaire pour nous dire si c'est oui ou non Huff qui a tiré sur Moreau.

Si Romain se sentit menacé, seule une légère crispation des lèvres témoigna de son malaise.

— Tu ne connais personne, au FBI, qui pourrait s'en charger ?

— Cela prendrait trop de temps. Nous sommes dimanche, la poste est fermée.

Elle avait toujours la lettre reçue par les parents de Romain, qu'elle voulait envoyer au labo.

— Tu pourrais télécharger la vidéo sur ton ordinateur et l'envoyer par mail.

— A condition qu'ils aient un expert sur place disposé à travailler un dimanche 26 décembre. Ce n'est pas gagné d'avance.

— Ça vaut le coup d'essayer quand même, non ?

Elle céda sur un haussement d'épaules.

— Tu as raison. Je vais l'envoyer au type avec qui j'ai collaboré sur l'affaire Polinaro. Il a eu l'air d'apprécier mon aide. Peut-être qu'il acceptera de me rendre ce service.

Romain désigna son reste de frites refroidies.

— Tu as l'intention de les finir ?

— Tu les mets où, au juste, ces calories que tu engloutis ?

Il n'avait pas une once de graisse sur le corps, mais ce n'était sûrement pas parce qu'il surveillait ses apports alimentaires.

— J'ai un bon métabolisme.

— C'est injuste, maugréa-t-elle.

Elle ne remarqua pas tout de suite que la vieille dame à côté d'eux s'était levée et se tenait debout à côté de leur table... bouche bée, le regard rivé sur la photo qu'affichait son écran de téléphone.

Levant les yeux, Jasmine s'attendit à de sévères reproches ou au moins à une exclamation scandalisée. Mais la dame ne paraissait pas franchement choquée. Elle laissa son regard aller et venir entre Romain et l'image phallique à l'écran.

— Tiens... Je ne sais pas pourquoi, mais j'aurais pensé que vous seriez mieux équipé que cela, commenta-t-elle avant de s'éloigner à petits pas tranquilles.

Romain demeura un instant bouche bée.

— Hé ! Ne vous méprenez pas ! Je *suis* mieux équipé ! lança-t-il dans son dos. Beaucoup mieux équipé, non ?

L'expression sur son visage, un mélange d'amusement et d'orgueil mâle blessé, fit rire Jasmine de si bon cœur qu'elle en eut mal aux côtes.

Sa sœur était en retard. Assis sur son canapé, Gruber attendait, les yeux brûlants de sommeil. Il n'avait même pas pris le temps de dormir quelques heures. Une fois rentré et douché, cette nuit, il s'était attelé à un grand ménage. Il avait suffi qu'il regarde la maison à travers les yeux de Valérie pour constater qu'elle avait besoin d'être briquée de toute urgence. Le maître mot, pour Valérie, c'était « hygiénique ». Elle aurait sûrement des commentaires désobligeants. Il n'avait pu s'empêcher de frémir en songeant au dégoût qui transparaîtrait dans sa voix si elle ne trouvait pas les lieux dans un état au moins passable.

Là, il avait enfin terminé, mais il était fatigué et en colère. Après toutes ces années, il rampait toujours devant sa sœur et lui laissait l'ascendant sur lui. Il fallait dire qu'elle avait été sa figure maternelle, à sa façon. Ce n'était donc pas si étonnant qu'il ait *parfois* envie de lui faire plaisir.

— En attendant, tu aurais mieux fait de dormir, au lieu de gaspiller ton temps. Elle trouvera à redire quand même.

Il était furieux d'être retombé dans ses anciens schémas. Jamais il ne s'était senti à la hauteur, avec Valérie. Et il aurait beau passer toutes les serpillières du monde, ce ne serait jamais assez bien pour elle, de toute façon. Les réflexions méprisantes dont elle l'avait inondé durant toute son enfance venaient résonner dans sa tête aux moments les plus inopportuns. « S'il n'était pas aussi paresseux, j'aurais une croix en moins à porter... Ce gamin est un poids pour moi autant que ma mère... C'est un petit pervers dégoûtant. Je l'ai encore surpris en train de se tripoter... Inviter une fille au bal de fin d'année, lui ? Il n'y en a pas une dans tout le lycée qui acceptera de se montrer avec ce pauvre Gruber... »

L'humiliation qu'elle lui avait fait endurer en le ridiculisant en permanence provoquait en lui une rage aveugle. Même maintenant. Il la haïssait et aurait aimé qu'elle meure dans des conditions atroces. Et pourtant... C'était grâce à elle qu'il avait pu manger à sa faim, enfant ; grâce à elle qu'il avait grandi avec un toit au-dessus de la tête. Tous les soirs, après son travail, elle était rentrée à la maison pour lui. C'était déjà quelque chose, non ? Alors que sa vraie mère, elle, n'avait jamais levé le petit doigt pour lui.

Des pas autoritaires martelèrent le gravier de l'allée. *Valérie*. Elle avait fini par arriver. Brusquement, il ressentit une violente réticence

à l'idée de lui ouvrir. La femme qu'il avait assaillie cette nuit avait sombré dans une terreur abyssale. Penser à la peur qu'elle avait éprouvée lui donnait un sentiment d'invincibilité. De puissance. Comme s'il était à l'image de Dieu lui-même. Et s'il laissait entrer Valérie chez lui il redeviendrait le tas de merde qu'il avait toujours été à ses yeux.

— Gruber ? Tu es là ?

Au son irrité de sa voix, il se leva sans le vouloir, se déplaçant comme si elle était aux commandes de son corps et qu'elle l'actionnait comme une marionnette. Au passage, il s'immobilisa un instant devant le congélateur, où il avait placé son trophée de la nuit. Puis il poursuivit son lent périple inexorable en direction de la porte. Peut-être jetterait-elle un œil dans le congélateur, au passage ? Et s'il lui montrait tout simplement ?

— Gruber ? Je suis fatiguée ! J'ai travaillé toute la nuit et je suis pressée de rentrer chez moi. Tu peux te dépêcher, s'il te plaît ?

Il aurait dû changer de chemise. Pourquoi n'y avait-il pas pensé ? Celle qu'il portait était froissée et il l'avait salie en faisant le ménage. Il hésita, se demandant s'il avait encore le temps de réparer cette erreur tactique. Mais les coups sur la porte redoublèrent et la voix prit ce ton bien particulier — le ton qui lui donnait l'envie absurde de rentrer la tête dans les épaules et de se couvrir les oreilles.

— Gruber ! J'ai à te parler ! Remue-toi !

« ... espèce d'idiot ! compléta-t-il mentalement. Je savais que tu allais encore te loucher. Tu n'es qu'un incapable. »

Il tira le battant, juste au moment où elle commença à s'énerver pour de bon.

— Ah te voilà ! Quand même !

Pourquoi avait-il attendu si longtemps ? Il aurait pu lui ouvrir tout de suite et éviter le conflit. Alors qu'il avait fait le ménage pour elle pendant une partie de la nuit, il s'était encore débrouillé pour gâcher sa visite. Et la chemise sale n'arrangeait rien. Valérie avait déjà l'œil rivé dessus. Elle se dressa devant lui, immaculée comme toujours dans sa blouse blanche d'infirmière.

— Il est midi passé, Gruber ! Ne me dis pas que tu étais encore couché ?

Plus que tout, Valérie détestait la fainéantise. Et lui était paresseux, bien sûr. Il l'entendait dans sa voix.

— Je travaillais.

— Justement, parlons-en, de ton travail ! Chaque fois que je te demande ce que tu fais, tu me donnes une réponse évasive. Je te soupçonne surtout de passer tes journées vautré sur ton canapé, à toucher l'argent du chômage. Je sais que tu n'es plus chauffeur routier. Même si tu les suppliais à genoux ils ne te reprendraient pas,

dans ton ancienne boîte, chez les fabricants d'éclairages.

Génial. Elle commençait déjà. Toujours le même message : « Tu n'es pas à la hauteur. Tu ne seras jamais à la hauteur. »

— Cela fait une éternité que je ne te demande plus d'argent, protesta-t-il mollement.

— Un an, tu appelles ça une éternité, toi ?

Même l'éternité ne serait jamais assez longue pour elle, de toute façon.

— Comment va Steve ?

— Comme d'habitude.

Il n'avait pas besoin de demander des nouvelles des enfants. Sa sœur avait décidé de ne pas en avoir, compte tenu de la difficulté qu'elle avait eue à élever son petit frère. « Non merci, sans façon. J'ai déjà donné ! » disait-elle d'un air de martyr, chaque fois qu'on lui posait la question.

— Tu m'invites à entrer ou tu me laisses à la porte ?

Il fit un pas de côté et elle entra, laissant un nuage d'antiseptique dans son sillage. Nul doute qu'elle avait été mêlée à quelque tâche importante, à l'hôpital. Elle n'aurait jamais été en retard pour une autre raison. Faire attendre était impoli. Combien de fois ne le lui avait-elle pas répété, quand il était petit ?

— Tu ne la nettoies donc jamais, ta bauge ? lança-t-elle, narines froncées, en faisant le tour des lieux.

Gruber espérait à moitié qu'elle ouvrirait le congélateur. Penser au choc, à l'horreur qui la réduirait enfin au silence lui procura une brève sensation de triomphe. Il sourit par en dessous.

— Pourquoi me regardes-tu avec ce rictus sournois, Gruber ?

— Je pensais que je pourrais t'inviter à dîner.

— Toi ? Faire la cuisine ?

— Je trouverais sûrement quelque chose dans le congélateur, dit-il en ricanant de sa propre blague.

Valérie soupira.

— Oui, quoi ? Un repas surgelé tout prêt ?

— Pas vraiment, non.

Elle le regarda un instant avec lassitude, haussa les épaules et renonça à lui extorquer de plus amples informations.

— Bon, c'est bien gentil, tout ça, mais maman est mourante. Tu le sais, n'est-ce pas ?

La vision plaisante de sa sœur hurlant d'horreur devant le contenu de son congélateur se dissipa.

— Ouais, enfin, je sais qu'elle est malade.

— Et tu t'en fous.

Parce qu'il était censé verser sa larme, en plus ?

— Elle a failli me tuer je ne sais combien de fois à force de me

cogner dessus comme une cinglée.

Sa mère méritait largement de mourir.

— Tu ne t'en souviens peut-être pas, mais elle ne me traitait pas tellement mieux que toi, observa aigrement Valérie.

Oh, il se souvenait, si... Avec sa sœur, sa mère avait été nettement moins brutale. Parce qu'elle avait besoin de Valérie. Valérie s'était occupée à la fois d'elle et de lui. Valérie savait tout faire, c'était une experte de la survie.

— Je ne suis pas venue ici pour t'entendre te lamenter sur le passé. Ce qui est fait est fait, Gruber.

— Merci pour ton soutien, j'apprécie.

— Ça n'a jamais fait avancer personne de pleurer sur son nombril, riposta-t-elle sèchement, en ôtant une poussière imaginaire de sa blouse. Maman dit que tu n'es pas allé la voir une seule fois.

— Je n'ai pas l'intention d'y foutre les pieds.

— Elle n'était pas parfaite, mais elle reste tout de même ta mère.

— Et toi tu restes tout de même ma sœur, et je ne t'aime pas non plus.

Il y avait des années qu'il rêvait de lui jeter ces mots à la figure. Mais une fois qu'il les eut prononcés il en fut aussi choqué qu'elle. Choqué... et néanmoins encouragé. Peut-être parce que l'exaltation d'avoir tué était encore proche. La sensation de toute-puissance qu'il en retirait avait un effet désinhibiteur sur lui.

— Qu'est-ce que tu me dis, là ?

Valérie le regardait, bouche bée. C'était presque aussi plaisant que s'il l'avait surprise en train d'ouvrir son congélateur.

Presque. Mais pas tout à fait, quand même.

— Tu m'as entendu.

— C'est sympa, comme remerciement, après tout ce que j'ai fait pour toi. Tu as la moindre idée de tout ce à quoi j'ai dû renoncer, pour te donner ce dont tu avais besoin petit ?

Gruber faillit éclater d'un rire incrédule. Elle ne lui avait *jamais* donné ce dont il avait besoin. Ni elle ni personne d'autre, d'ailleurs. Mais l'ancien Gruber reprenait le dessus. Soudain intimidé, il marmonna dans son barbe.

— Je plaisantais, bien sûr...

— Très drôle. Tu n'as jamais su te faire d'amis, de toute façon. Tu n'as aucune qualité sociale, mon pauvre.

Elle était repartie sur le mode attaque. Et n'hésita pas à enfoncer le clou.

— Si seulement j'avais pu avoir un petit frère *normal*, ma vie aurait peut-être été un peu moins infernale.

Cette accusation-là, combien de fois ne l'avait-il pas entendue ? C'était pour ça qu'il avait tué le chat de sa sœur lorsqu'il avait treize

ans et qu'il l'avait fourré dans le sac à dos de Val en l'abandonnant sur la terrasse. Elle avait cru que c'était son ennemie jurée en classe qui avait commis l'acte — une fille qui se moquait d'elle parce qu'ils étaient pauvres. Valérie n'avait jamais découvert qui était l'auteur véritable du crime. Mais il avait été satisfait de la voir pleurer, ce soir-là. Elle avait bien cherché sa punition. Il n'infligeait aux gens que ce qu'ils méritaient.

— C'est pour ça que tu es venue me voir, Val ? Pour me convaincre d'aller faire mes adieux déchirants maintenant que notre chère mère approche des portes du paradis ?

— Du paradis ! Tu veux rire ? Alors qu'elle a couché avec la moitié de la population mâle de la planète ? Il m'arrive de la détester, moi aussi. Mais je me dis que, si nous ne faisons pas la paix avec elle maintenant, ce sera bientôt trop tard pour toujours.

Elle scruta ses traits un moment, puis laissa échapper un long soupir.

— Et j'ai pensé que ça t'aiderait peut-être à aller mieux, si tu enterrais enfin la hache de guerre.

— Je suis très heureux comme je suis.

— Heureux, toi ? s'esclaffa-t-elle. Tu as quarante ans, tu vis dans une poubelle et tu n'as ni femme, ni enfants, ni amis.

Gruber n'aurait su dire ce qui le fit réagir. Sa sœur le traitait comme elle l'avait toujours fait. Mais il lui attrapa le poignet avant même de savoir qu'il avait eu l'intention de le faire. Et le regard de Val vacilla. Dans ses yeux, il reconnut la peur. Celle-là même qui attisait son appétit de domination.

— Lâche-moi. Tu me fais mal !

Elle essayait de reprendre son ton de commandement habituel, mais quelque chose achoppa dans sa voix. Il vit qu'elle n'était plus tout à fait aussi sûre d'elle-même. Il pouvait le faire, tout simplement. La tuer, *elle*, comme il avait tué les autres. Elle était aussi fragile que n'importe quelle autre femme, au fond.

En tout cas, maintenant.

— C'est ce que je veux : te faire mal, chuchota-t-il avec véhémence.

— Tu es fou. J'ai toujours su que tu étais anormal !

Elle ne cherchait même plus à déguiser sa peur. La terreur qui dilatait les yeux de sa sœur le remplissait d'ivresse, de force, d'un sentiment enivrant de pouvoir. L'antidote parfait à la sensation d'impuissance qui le clouait si souvent à terre.

— Lâche-moi ou tu pourrais le regretter, Gruber.

— Oh non, je ne le regretterai pas ! Je vais te faire mal, très mal. Et je recommencerai, encore et encore. Jusqu'à ce que tu tombes à genoux en me suppliant de t'achever. Et là, je te découperai le cœur, je le sortirai de ta poitrine et je le mettrai dans mon congélateur.

Il laissa transparaître son excitation sous la forme d'un large sourire.
— Je suis très collectionneur, tu sais. Et ce sera un moment dont j'aurai le plus grand plaisir à me souvenir.
— Mon Dieu..., chuchota-t-elle.
A cet instant, il comprit qu'elle savait qu'il irait jusqu'au bout.

* * *

Romain tournait en rond pendant que Jasmine, penchée sur son écran d'ordinateur, s'efforçait d'envoyer le clip vidéo sous un format compatible avec la majorité des serveurs. Elle avait réussi à joindre son contact au FBI. Et ce dernier s'était engagé à lui trouver de l'aide. Dans un jour ou deux, il saurait avec certitude si, oui ou non, Moreau était mort de sa main. La perspective était loin de le laisser serein. Penser qu'il avait peut-être abattu le meurtrier de sa fille était une chose. Mais si Moreau n'était pas coupable cela changeait sérieusement la donne.

— Je peux te l'emprunter une seconde ?
Jasmine leva le nez, juste le temps de voir ce qu'il voulait.
— Oui, oui, vas-y.
Il prit son téléphone cellulaire, sortit du café internet et composa le numéro de Huff, dans le Colorado.
— Allô ?
Il supposa que la voix féminine était celle de sa femme.
— Bonjour. Je pourrais parler à Alvin ?
— Je suis désolée, mais il a dû s'absenter pour raisons professionnelles. Je peux lui transmettre un message ?
— C'est Romain, au fait.
— Ah, il me semblait que je reconnaissais cette voix. Comment vas-tu, Romain ?

Son intérêt paraissait sincère.
— Bien.
Et c'était vrai. Malgré les doutes et les remises en question suscités par Jasmine, il se sentait de nouveau actif, vivant. Mais il préférerait ne pas trop s'interroger sur les raisons de cette amélioration. Car, là aussi, Jasmine jouait un rôle.

— Il est parti quand, Alvin ?
— Avant-hier. Il aurait dû revenir pour Noël, mais il a dû faire face à une urgence, hélas.
— Il a mentionné où il allait, par hasard ?
— A La Nouvelle-Orléans. Il m'a dit de te donner son numéro de portable, si tu appelais. Il a essayé de te joindre.
La main de Romain se crispa sur le boîtier.
— Il t'a précisé pourquoi ?

— Aucune idée, non.

Marcie émit un petit rire fataliste.

— J'ai l'habitude, il ne me raconte jamais rien. C'est seulement une fois que tout est terminé qu'il ressent parfois le besoin de parler. Je suis sûre qu'il t'en dira plus qu'à moi. Tu as de quoi noter ?

— Une seconde.

Romain retourna dans le café pour demander un stylo et un bout de papier. Jasmine était toujours à l'endroit où il l'avait laissée, mais elle ne pianotait plus sur son clavier. Elle fixait son écran avec une concentration fascinée. Curieux d'apprendre ce qu'elle avait trouvé, il se hâta de terminer sa conversation.

— O.K., Marcie. Je t'écoute.

Il nota le numéro, prit congé rapidement et rejoignit Jasmine.

— Tu as du nouveau ?

Il s'attendait à ce qu'elle lui annonce qu'une femme avait été trouvée assassinée chez elle, ce qui aurait confirmé sa « vision » de la nuit. Mais il s'agissait de tout autre chose.

— Regarde. J'ai un message de Pearson Black. Il l'a envoyé hier en écrivant à notre adresse de contact, sur le site de La Contre-attaque. Skye l'a transféré sur mon adresse personnelle.

Le texte était bref.

Avez-vous trouvé ce que vous recherchez ?

Venant de quelqu'un d'autre, la question aurait pu être sincère. Mais connaissant Black Romain y voyait surtout de la provocation.

— Il sait quelque chose.

— Ça en a l'air, oui.

— Essaie de voir si tu peux l'amener à t'en dire plus.

Jasmine ouvrit la messagerie instantanée du *chat*. Et vit que Black était en ligne.

Qui est l'homme mort ?

Ils attendirent quelques minutes pendant lesquelles Jasmine téléphona à un détective privé, en Californie. Elle lui demanda de dénicher tout ce qu'il pouvait trouver comme information sur les Moreau et sur Black. Lorsqu'elle retourna sur le forum de discussion en ligne, Pearson avait déjà répondu.

— Les miracles d'internet, murmura Romain tandis que Jasmine ouvrait le message.

— « Ah vous voilà ! Où étiez-vous passée ? lut-elle à voix haute. Je pensais que je vous reverrais peut-être. »

— Il ne s'étonne même pas que tu lui parles d'un cadavre. La plupart des gens auraient une réaction du type : « *Quel homme*

mort ? »

Jasmine hocha la tête et tapota sur son clavier.

JazStratford : C'est vous qui m'avez enfermée dans cette cave ?

Noireslecturessurl'oreiller : Vous heurtez ma sensibilité. Pourquoi m'accusez-vous ?

JazStratford : Vous étiez le seul à savoir que je projetais d'aller chez les Moreau.

Noireslecturessurl'oreiller : Peut-être. Mais vous n'êtes pas non plus la femme invisible.

JazStratford : Vous n'avez pas répondu à ma question.

Noireslecturessurl'oreiller : Quelle question ?

JazStratford : Le mort de la cave ? C'était qui ?

Dans un premier temps, aucune réponse ne vint. Romain craignit qu'ils ne l'aient perdu. Mais juste au moment où il allait suggérer qu'ils plient bagage Jasmine lui agrippa le bras.

— Regarde !

Noireslecturessurl'oreiller : Jack Lewis, né le 12 août 1954. Dernière adresse connue : le foyer communautaire de Longsford. Il était chauffeur d'un minibus qui faisait la navette entre une école et une garderie.

JazStratford : Comment le savez-vous ?

La réaction de Black se résuma à une seule ligne. Et elle ne répondait pas à sa question.

Vous ne pourrez pas dire que je n'ai jamais rien fait pour vous.

« Qui l'a tué ? », écrivit-elle, appuyant sur la touche « Envoi ».

Là est la question...

Et ce fut tout. Pearson Black refusa de fournir la moindre précision supplémentaire. Jasmine se laissa tomber contre le dossier de sa chaise, comme frappée par une brutale retombée d'adrénaline.

— Rien à faire, il ne répond plus. Qu'est-ce que tu en penses, toi ?
Romain composa le numéro que Marcie lui avait confié.

— Je crois que Huff est à La Nouvelle-Orléans. Je ne vois que lui qui pourrait nous aider.

Elle se leva si brusquement qu'elle faillit renverser sa chaise.

— Qu'est-ce qu'il fait ici ?

— Il est venu pour son boulot, apparemment. Et il a essayé de me joindre.

Mais Huff ne répondit pas et Romain finit par tomber sur son répondeur. « Ici Alvin Huff. Je ne suis pas disponible pour le moment, mais si vous me laissez votre nom et votre numéro de téléphone je vous rappellerai dès que possible. »

— C'est Romain. J'attends ton coup de fil.

Et il donna le numéro de portable de Jasmine.

* * *

Ils attendirent la tombée de la nuit pour se rendre en voiture chez les Moreau. Romain avait vu la maison en photo quatre ans auparavant, au moment du procès. Et il ne nota aucune amélioration dans l'aspect extérieur des lieux. C'était toujours la même bâtisse à l'allure décrépite, donnant la même impression de laisser-aller et d'abandon.

Le fait que sa fille ait vécu enfermée là dans des circonstances cauchemardesques ramena en vrac les souvenirs liés à sa disparition. L'appel affolé qu'il avait reçu de la baby-sitter pour lui annoncer qu'Adèle n'était plus chez son amie, mais qu'elle n'était pas rentrée à la maison pour autant. Les journées de frénésie qui avaient suivi, où il n'avait dormi que par bribes et passé chaque instant de veille à distribuer des tracts, à sillonner le quartier sans relâche, à assister la police dans son enquête, à lancer des appels aux médias. Et ce matin d'horreur, quatre semaines plus tard, où Alvin Huff avait frappé chez lui pour lui annoncer qu'on avait retrouvé le corps d'Adèle. Puis l'appel de la voisine avec le nom d'un suspect : Francis Moreau. Huff au téléphone lui détaillant le matériel de preuve trouvé chez Moreau. La première rencontre au tribunal avec le coupable présumé. Puis le dénouement dans le sang. Déstabilisé, Romain serra les dents. Il dut s'arrêter avant qu'ils n'aient atteint la porte d'entrée.

Jasmine allait peut-être lui demander ce qu'il avait. Mais elle ne posa aucune question et se contenta de placer la main dans son dos, dans un geste silencieux d'empathie et de soutien.

— C'est moi qui ai tiré, réussit-il à murmurer. Et si c'était à refaire je le referais.

— Cela reste à prouver, répondit-elle calmement. Tu préfères attendre dans le pick-up ?

Il prit une profonde inspiration et secoua la tête.

— Non. Je veux voir les lieux par moi-même.

— J'ai l'impression qu'il n'y a personne.

Elle avait déjà noté l'absence de la voiture de Phillip — qu'elle avait croisé au volant —, ainsi que de la vieille Buick qui se trouvait dans l'allée vendredi, lorsque Beverly l'avait aidée à sortir de la cave.

— Elle fait quoi, dans la vie, la mère de Moreau ? demanda Romain à voix basse.

— Je ne sais pas. La voisine m'a dit qu'elle travaillait de nuit, mais elle n'a pas précisé où. Mon détective privé a rappelé pendant que tu étais parti chercher les pizzas, au fait. Beverly a obtenu un diplôme d'infirmière, il y a quelques années. Peut-être qu'elle exerce toujours une profession médicale.

Ils avaient garé le pick-up à deux rues de distance et avaient poursuivi à pied pour ne pas attirer l'attention des voisins. Après l'activité déployée par la police l'avant-veille, tout le quartier était forcément aux aguets. Les Moreau devaient avoir une réputation sordide, entre l'arrestation de Francis et la découverte du cadavre dans la cave. On voyait d'ailleurs des traces d'œufs crus écrasés sur une fenêtre. Apparemment, les gamins du quartier s'étaient exercés au tir à la cible.

— Les Moreau n'ont pas l'air d'être appréciés du voisinage, observa-t-il.

Jasmine atteignit la porte la première.

— La personne qui a jeté ces œufs ferait bien de se méfier. Elle ne se rend sans doute pas compte du danger que ces gens représentent.

Romain restait légèrement en arrière. Comme s'il sentait sourdre en lui la terreur qu'avait dû éprouver sa fille en arrivant dans cet endroit sinistre avec un parfait inconnu.

Les nerfs tendus à craquer, il s'immobilisa sur le perron.

— Comment peut-on en arriver là, Jasmine ? Des gens comme Moreau, je veux dire ? Comment peuvent-ils tomber dans la dépravation au point de perdre toute humanité ?

— J'aimerais pouvoir te répondre, chuchota-t-elle. La plupart des meurtriers ont eu une enfance difficile. Ils ont souvent connu une autorité défaillante, des ordres contradictoires, des épisodes de violence. Et beaucoup ont eu un choc crânien à un moment ou à un autre de leur histoire. Mais ces éléments ne sont en rien des facteurs prédictifs fiables. Personne ne sait avec certitude, à ce stade, quelle est la cause des comportements déviants. Les meurtriers sexuels, qu'ils soient colériques ou sadiques, ont une structure psychique différente de celle que nous connaissons. Comme leur comportement nous est étranger, nous l'appelons « pathologique ».

Jasmine frappa, mais personne ne vint leur ouvrir. On ne voyait aucune lumière allumée dans la maison.

— Pas de chance, murmura-t-elle.

— Il y a au moins une personne présente : Dustin.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Romain cogna de nouveau à la porte.

— Parce qu'ils ne l'emmènent jamais nulle part. Même pas au tribunal, lorsque son frère a été jugé pour meurtre.

— Mais on ignore où il vivait, à l'époque.

— Avec sa mère, forcément. Autrement dit, par ici.

— Je pense que tu as raison, en effet. J'ai eu l'impression que Beverly s'occupait de lui depuis déjà un certain temps. Mais, même s'il est là, il ne veut pas — ou ne peut pas — nous ouvrir.

— Je n'ai pas besoin de son aide pour entrer.

Romain actionna la poignée, vérifia que la porte était fermée et recula d'un pas pour examiner les possibilités.

— Tu ne comptes quand même pas entrer par effraction !

— Je vais me gêner !

Elle lui saisit le bras.

— Il y a déjà eu au moins un mort, ici. Tu as envie d'être le suivant ?

— Je prends le risque.

— Mais s'ils nous surprennent...

— Ils ne *nous* surprendront pas, pour la bonne raison que tu retournes m'attendre dans le pick-up.

Elle serra les poings.

— Ah non ! Pas question. Je parie que tu es encore en liberté conditionnelle.

Romain ne répondit pas. Il était trop occupé à essayer de repérer un endroit où les Moreau seraient susceptibles de cacher une clé de dépannage. Mais s'il fallait casser une vitre, il casserait une vitre.

— Romain ! Tu as été libéré sous condition, n'est-ce pas ?

Il ne nia pas, car elle avait raison.

— Ça veut dire qu'ils peuvent te remettre en prison !

Il l'attira dans ses bras et l'embrassa longuement, juste au cas où ce baiser serait le dernier.

— Je crois que j'ai des soucis plus urgents dans la vie que la police, non ?

Il fit glisser ses lèvres le long de son cou puis la laissa aller.

— Arrête de m'embrasser ! protesta-t-elle d'une voix sifflante en lui emboîtant le pas.

— Pourquoi ?

— Je n'aime pas ça !

— Oh, si, tu aimes ça ! Mais tu n'as plus confiance en moi. Et non sans raison, d'ailleurs. A ta place, je ne me ferais pas confiance non plus.

— Merci pour l'avertissement.

— Je t'en prie. Va m'attendre dans la voiture, maintenant.

Elle se raccrocha à son bras.

— Romain, non ! Ne fais pas ça. Nous reviendrons quand Phillip sera là. C'est à lui que nous avons des questions à poser. J'ai eu l'impression qu'il voulait peut-être me dire quelque chose.

— Nous lui parlerons. Mais je ne veux pas manquer cette occasion de découvrir qui est Dustin.

— L'homme qui m'a prise en chasse pour me tuer est lié à cette maison d'une manière ou d'une autre. Et rien ne prouve qu'il ne nous guette pas à l'intérieur.

— Il n'y a personne là-dedans, hormis peut-être Dustin.

— La dernière fois que je suis venue, la maison paraissait vide, aussi. Et elle ne l'était pas.

Il lui fit signe de baisser la voix.

— Reste près de la voiture. Si je ne suis pas revenu au bout de dix minutes, viens avec un voisin ou appelle sur ton portable pour demander de l'aide.

Jasmine resta obstinément sur ses talons.

— Si tu entres, j'entre avec toi.

Compte tenu de ce qu'elle avait déjà vécu dans cette maison, elle montrait un cran admirable. Mais il ne voulait pas la mettre en danger.

— Cela ne sert à rien qu'on soit deux.

Elle hésita, se mordillant la lèvre. S'il parvenait à la convaincre qu'il serait plus sûr pour l'un comme pour l'autre qu'elle reste à l'extérieur, elle reviendrait sur sa décision.

— Rends-moi service, O.K. ? Mieux vaut qu'il y en ait un qui puisse donner l'alerte. Boucle-toi dans le pick-up et tiens-toi tête baissée. Je n'en ai que pour quelques minutes.

Elle débita une litanie de jurons qui, en d'autres circonstances, l'aurait fait éclater de rire, tellement ce vocabulaire lui ressemblait peu. Puis elle pivota sur ses talons et s'éloigna. Mais moins d'une seconde plus tard elle était de retour et lui saisissait la main. Lorsqu'il se retourna pour voir ce qu'elle voulait, elle attira son visage contre le sien pour lui donner un baiser encore plus long, plus mouillé, plus fougueux que le précédent.

— Débrouille-toi pour qu'il ne t'arrive rien ! lui lança-t-elle presque sauvagement.

Romain la suivit des yeux alors qu'elle partait sans se retourner. Elle suscitait en lui des aspirations qu'il avait oubliées depuis la disparition de Pam. Si seulement il n'avait pas l'impression d'enterrer Pam et Adèle une seconde fois, en désirant Jasmine comme il la désirait...

Il se retourna en sursaut lorsqu'il entendit du bruit dans la maison.

Une télévision. Quelqu'un venait de monter le volume à fond.

Etait-ce Dustin ?

Probablement. Pourquoi il mettait le son aussi fort, Romain n'en avait pas la moindre idée. Mais le vacarme couvrirait le bruit qu'il ferait en entrant. Ce qui tombait à pic.

Il fendit la moustiquaire qui protégeait la porte arrière puis cassa un carreau. En se protégeant avec la manche en cuir de son blouson, il glissa la main par la vitre brisée et tourna le verrou.

La maison sentait le chat. Deux félins saluèrent son entrée dans la cuisine d'un miaulement plaintif. Il pensa à la passion qu'Adèle avait eue pour les animaux et faillit ressortir sur-le-champ. Était-il prêt à affronter ce qu'il risquait de trouver ? Rien n'était moins sûr. Mais une curiosité morbide, un besoin d'explorer les gouffres de sa propre souffrance le poussèrent à poursuivre. Il venait de pénétrer dans le dernier endroit où sa fille avait vécu. L'endroit où elle avait été agressée sexuellement, étranglée, jetée dans le coffre d'une voiture.

Qui était l'homme qui l'avait tuée ? Quel genre d'individu pouvait pousser la cruauté jusqu'à tuer une enfant de dix ans ? Si ce n'était pas Moreau, quel lien existait-il entre ce lieu et ces gens ? Entre ces gens et la sœur de Jasmine ?

Il explora la cuisine plongée dans l'obscurité. Il n'était pas pressé. Un besoin compulsif de savoir l'amenait à ralentir, à examiner, à tenter de comprendre.

Rien, ici, d'effrayant ni d'hostile. La maison lui rappelait celle de sa propre grand-mère décédée : des colifichets à trois sous un peu partout, un torchon brodé accroché à côté de l'évier, des petits napperons sur les tables et de vieilles photos jaunies dans des cadres dorés.

La mère de Francis avait menti devant les juges. Alors qu'elle savait que son fils, une fois libéré, recommencerait sans doute à violer et à tuer. Qu'avait-elle ressenti en voyant les photos du corps d'Adèle ? Était-elle restée insensible devant des images qui avaient fait pleurer même les jurés les plus endurcis ?

Jamais il ne parviendrait à comprendre comment on pouvait manquer à ce point de décence, de respect, d'humanité.

Si une faible lune avait éclairé la cuisine, le reste de la maison était plongé dans un noir d'encre, tous les volets étant fermés. Romain refusa de tâtonner pour trouver son chemin et actionna un interrupteur. Un chat noir qui dormait sur un vieux fauteuil se redressa, s'étira, puis bondit sur le sol en le gratifiant d'un regard indifférent. Deux de ses congénères, presque identiques avec leur fourrure grise et courte, levèrent la tête sur le canapé défoncé. Un quatrième — un persan, cette fois — vint se frotter à ses jambes.

Rien d'étonnant si les félins avaient choisi de se cantonner au rez-de-chaussée. Là-haut, le bruit de la télévision était assourdissant.

Comment pouvait-on endurer un bruit pareil ? Et pourtant le son d'une voix domina le fracas.

— Maman ? Où es-tu, maman ?

Il s'immobilisa net. Dustin l'avait-il entendu entrer et pensait-il que sa mère était de retour ? Ou avait-il repéré une lumière allumée en bas ? Mais une plainte s'éleva de nouveau, et Romain comprit que l'homme qui appelait sa mère n'attendait pas une réponse, qu'il s'agissait juste d'une lamentation, d'un long cri de douleur impuissante.

Les marches craquèrent lorsqu'il gravit l'escalier, mais il doutait qu'on puisse l'entendre. La personne qui se trouvait dans la chambre du fond était en proie à une grande souffrance, en tout cas. Il longea le couloir et s'immobilisa devant la dernière des trois portes.

— Dustin ?

Le son de la télévision fut coupé et un profond silence tomba.

— C'est toi, Phillip ? s'éleva la voix plaintive.

— Non, c'est moi.

Romain poussa la porte et trouva un homme maigre, presque ratatiné, allongé sur un lit médicalisé. Il n'y avait pas de lumière autre que celle qui émanait de l'écran, mais Romain vit que le malade était perfusé. Il avait un plateau sur les genoux, avec une bouteille d'eau et deux télécommandes. Il disposait également d'une radio placée sur une petite table contre le mur. La télévision, elle, était accrochée en hauteur, au-dessus du lit.

Les yeux caves de l'homme alité s'agrandirent.

— Je vous reconnais ! C'est vous qui avez tiré sur Francis ! Je vous ai vu à la télé !

Agrippant les rebords en métal du lit, il tenta de se redresser, mais ses forces le trahirent. Il dut prendre la télécommande pour relever le haut de son lit.

— Comment êtes-vous entré ?

— J'ai cassé la porte.

Ils se regardèrent droit dans les yeux.

— Vous êtes venu pour me tuer ?

Romain l'aurait détesté, méprisé, s'il y avait eu la moindre nuance de peur dans sa voix. Mais il n'en discerna aucune.

Seulement de l'espoir.

* * *

Jasmine faisait tourner le moteur du pick-up pour avoir le chauffage, mais elle continuait de trembler de plus belle. Quelques minutes... Juste quelques minutes, à attendre que Romain revienne. Mais quelques minutes avaient suffi pour qu'elle perde tous ceux

qu'elle avait aimés sur terre : sa sœur, son père, sa mère. Des trois, seule Kimberly avait disparu physiquement. Mais l'absence de ses parents avait été tout aussi effective. Et leur éloignement avait été d'autant plus douloureux qu'il avait pris les couleurs du rejet.

Elle se tordit alors les mains. Elle ne pouvait pas supporter l'idée d'un nouvel arrachement, pas supporter l'idée de perdre *aussi* Romain. Mais comment pouvait-elle le ranger dans la même catégorie que les membres de sa famille proche ? C'était absurde. Elle le connaissait depuis moins d'une semaine ! Et pourtant il avait éveillé en elle des affects puissants, presque dévorants. Ce qu'elle éprouvait pour lui était trop violent pour qu'elle le garde comme simple ami, lorsqu'elle repartirait à Sacramento.

Elle comprenait désormais ce qu'il avait essayé de lui dire au sujet du désir. De l'intensité. De *l'amour*.

— Pas de l'amour, non, protesta-t-elle tout haut.

Elle ne pouvait pas *aimer* à ce stade. Pas en si peu de temps. Que savait-elle de l'état amoureux, d'ailleurs ? Même adolescente, elle avait échappé au phénomène. Sa prudence, sa réserve l'avaient tenue à l'abri des grands tumultes du cœur. Elle était inquiète pour Romain, c'était tout. Comme elle aurait été inquiète pour toute autre personne qui se serait introduite par effraction dans la demeure d'un meurtrier. Elle se serait fait du souci pour Harvey. Ou Bob, son dernier petit ami. Et même Steve, celui qui l'avait précédé.

Peut-être, oui. Mais pas de façon aussi déchirante. Elle ne pouvait plus supporter de rester assise là, sans rien faire, coincée dans cette voiture. Quelques minutes seulement s'étaient écoulées depuis que Romain s'était introduit chez les Moreau. Il était trop tôt pour appeler la police, sachant qu'il était entré par effraction et qu'il risquait la prison. Mais elle avait déjà eu mille fois le temps de se maudire de l'avoir laissé agir seul.

Elle coupa le moteur et s'apprêtait à descendre lorsque son téléphone sonna. La police criminelle de La Nouvelle-Orléans. Surprise, elle s'enferma de nouveau dans le pick-up pour éviter que le son de sa voix ne donne l'alerte aux voisins.

— Mademoiselle Stratford ? Ici le brigadier Kozlowski.

Le brigadier d'accueil qui lui avait parlé de Black. Et lui avait fourni les premiers éléments de sa recherche.

— Oui ?

— Je crains d'avoir de mauvaises nouvelles pour vous.

Jasmine tressaillit. « Romain ? »

— Quel... quel genre de mauvaises nouvelles ?

— Une femme a été assassinée cette nuit.

Des visions de l'inconnu entrant par la fenêtre ouverte n'avaient cessé de la hanter depuis le matin. Elle s'était attendue à une nouvelle

de ce genre. Mais, comme la journée s'était écoulée sans apporter de confirmation à ses craintes, elle avait fini par se rallier à l'hypothèse du cauchemar.

— Qui a trouvé le corps ?

— Le petit ami de la victime. Comme elle ne répondait pas au téléphone, il a fini par aller la voir et...

— Et il l'a trouvée déjà morte.

Jasmine était certes bouleversée de l'apprendre. Mais elle était surtout très secouée par le fait que Kozlowski l'appelle, *elle*. Jetant un regard à sa montre, elle décida de pousser en voiture jusque dans la rue des Moreau. Même si cet appel l'angoissait, elle était encore plus terrifiée pour Romain.

— Pourquoi avez-vous jugé bon de m'informer de ce crime ?

— Vous êtes assise ?

Elle passa une vitesse, accéléra et tourna à l'angle de la rue.

— Oui.

Elle pensait être prête à tout entendre. Mais elle ne s'était pas préparée à ce que Kozlowski lui assena :

— Le tueur a écrit votre nom sur le mur. Avec du sang.

Elle freina si brusquement qu'elle faillit se cogner le visage contre le volant. C'était donc bien elle que le tueur avait visée. Elle ne s'était pas trompée.

— Avec la même écriture que pour Adèle, sur le mur des toilettes publiques ? Les consonnes en majuscule ?

— Vous comprendrez que je ne puisse pas vous le dire.

Ce qui signifiait que sa réponse équivalait à un assentiment. Mais il lui était impossible de se concentrer sur les conséquences de cette révélation maintenant. Romain n'était toujours pas sorti de la maison des Moreau.

Comme elle recommençait à rouler, Kozlowski s'inquiéta :

— Jasmine ? Vous êtes toujours là ?

Un rai de lumière filtrait à travers les volets du séjour. Alors que tout était éteint lorsqu'ils étaient arrivés avec Romain. Avait-il allumé lui-même ? Au risque de donner aussitôt l'alerte à Mme Moreau ou à Phillip à leur retour ?

— Allô ? Vous m'entendez, Jasmine ?

Elle ralentit pour ne plus avancer qu'au pas.

— Ma présence à La Nouvelle-Orléans suscite des nervosités, finit-elle par observer.

— C'est ce qu'il m'a semblé aussi. Et il y a autre chose encore.

— Quoi ?

Elle ne prit pas la peine de refaire le tour du pâté de maisons et se gara le long du trottoir pour observer les lieux.

— J'ai vu une photo de la victime.

— Qui est-ce ?

— Une femme jeune. Cadre dans une entreprise. Elle vivait seule. Son nom était Pudja Vats.

Le « était » s'enfonça comme une lame dans la poitrine de Jasmine. Hier soir encore, Pudja avait été aussi vivante qu'elle.

— C'est un nom qui vient d'Inde.

— Oui, je sais. Et...

Jasmine tapota nerveusement le volant avec les ongles.

— Et quoi ?

— Elle vous ressemblait.

Naturellement. Pudja n'avait été qu'un exutoire, une solution de remplacement. Elle était morte pour une simple ressemblance...

— Connaissez-vous quelqu'un à La Nouvelle-Orléans qui pourrait en vouloir à votre vie, Jasmine ?

— L'assassin est l'homme qui a enlevé ma sœur.

— Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ?

Elle faillit répondre qu'elle l'avait vu en action. Mais la scène s'était déroulée dans son théâtre mental. Et elle ne tenait pas à éveiller le scepticisme de Kozlowski.

— Il m'a envoyé un paquet contenant le bracelet de ma sœur, expliqua-t-elle.

— Quand ?

— Il y a un peu plus d'une semaine. Ecoutez, j'ai rendez-vous mardi avec un portraitiste-robot. Dès que j'aurai le résultat, je vous l'apporterai.

— Etes-vous en sécurité, là où vous vous trouvez ?

Le cœur battant d'angoisse, Jasmine tourna les yeux vers la maison des Moreau qui paraissait toujours aussi trompeusement endormie. Que fabriquait Romain, bon sang ?

— Oui, je suis en sécurité.

— Où ?

— A Portsville, répondit-elle distraitement.

— C'est une bonne chose. Je vous conseille de ne pas en bouger tant que nous n'aurons pas mis la main sur le meurtrier.

« Allez, Romain ! »

— Il y aurait moyen de convaincre l'inspecteur affecté à l'enquête de me laisser jeter un coup d'œil sur la scène de crime ? demanda-t-elle à Kozlowski.

— Non. Il ne veut voir personne, à part l'équipe médico-légale.

— Mais je peux lui être utile. Je *connais* le coupable.

Il hésita, comme s'il prenait le temps de dérouler le scénario dans sa tête.

— Bon, je peux peut-être essayer de lui en toucher deux mots. Si le FBI a recours à vos services, il n'y a pas de raison que le NOPD fasse la

fine bouche, après tout.

— Vous pouvez toujours poser la question, en effet.

Jasmine regarda de nouveau sa montre. *Seize minutes* depuis que Romain était entré dans la maison. Une éternité.

— Je dois vous laisser. Je vous rappelle, O.K. ?

Coupant la communication, elle glissa le téléphone dans sa poche et se glissa hors du pick-up.

* * *

D'en bas, elle n'entendait qu'un murmure indistinct de voix provenant du premier étage. Elle gravit l'escalier et finit par identifier celle de Romain. L'autre voix masculine appartenait vraisemblablement à Dustin. Ce n'était pas celle de Phillip, en tout cas. Les deux hommes parlaient d'un centre d'adoption où Beverly serait employée.

Assurée que Romain ne courait aucun danger immédiat, Jasmine redescendit explorer le séjour. Il était tellement surchargé de bibeloteries diverses qu'on avait l'impression que les Moreau vivaient là depuis toujours. Des photos étaient alignées sur le dessus d'un vieux piano. Parmi elles, un vieux portrait de famille. Phillip, reconnaissable à ses cheveux plus clairs, se tenait debout derrière sa mère assise, la main posée sur son épaule. Francis, cheveux noirs et yeux noirs, était debout à côté de son grand frère. Une Beverly encore jeune et mince dans une robe vert citron, avec des lunettes papillon sur le nez, serrait la main d'un homme court et râblé, aux cheveux noirs et aux épaules solides. Le troisième fils — vraisemblablement Dustin — était installé sur les genoux de son père. A première vue, la famille américaine type.

Qu'avait-il bien pu se passer ? Pourquoi Francis avait-il si mal fini ? Et quand Dustin était-il tombé malade ?

Jasmine se figea en entendant approcher une voiture. Elle retint son souffle mais elle passa son chemin sans s'arrêter. Avec un soupir de soulagement, elle vit, à travers l'interstice entre les volets, que le véhicule se garait devant une maison un peu plus loin. Ils prenaient un gros risque en s'attardant chez les Moreau. Mais elle se souvint soudain de son sac à main. Si elle le trouvait ici, elle aurait la preuve concrète de la complicité de Beverly. Et peut-être même dénicherait-elle des éléments susceptibles d'incriminer Pearson Black...

Une fouille rapide du rez-de-chaussée ne livra rien de particulier. Elle grimpa à l'étage et pénétra dans la première chambre sur sa droite. Celle de Phillip, à en juger par le désordre et l'odeur d'eau de toilette bon marché qui flottait dans la pièce. Un simple matelas était posé sur le sol. Draps, couvertures et linge sale formaient un tas

informe qu'il devait piétiner sans scrupule.

Une caisse de bois servait de table de nuit, avec une lampe de chevet sans abat-jour et un réveil bon marché. La seule concession au confort était l'électricité. Pour le reste, il aurait pu aussi bien s'agir du gourbi d'un SDF.

La porte de l'armoire était ouverte. Trois chemises étaient accrochées sur un cintre, mais pas de pantalons. Sur l'étagère du haut, il y avait un alignement de cartons. Jasmine en tira deux au hasard, mais ils n'avaient clairement pas été ouverts depuis des années. L'un contenait des photos en vrac, l'autre des chutes de tissu et des patrons de robes de petites filles.

Qui s'en était servi ? Mme Moreau n'avait pas eu d'enfant de sexe féminin. Mais il se pouvait qu'elle ait eu des nièces. Ou qu'on lui ait fait cadeau de ces patrons. Jasmine replaça le tout dans les boîtes, éteignit la lumière et traversa le couloir pour se glisser dans une pièce surencombrée contenant un bureau, un grand lit avec un chat endormi dessus, une coiffeuse et une console avec de nouvelles photos encadrées.

Se frayant un chemin jusqu'au secrétaire, elle parcourut rapidement les papiers dont il était couvert. Elle vit des formulaires d'assurance, des ordonnances pour des médicaments aux noms compliqués, des rappels de factures impayées, des quittances de loyer.

Avisant un vieil ordinateur sur sa gauche, elle l'alluma et mit le temps de démarrage à profit pour inspecter les tiroirs. Des crayons, des stylos, du scotch, des timbres et un carnet d'adresses. Au milieu de tout ce barda, elle faillit passer à côté du carnet d'adresses. Mais elle se ressaisit à temps et le glissa dans la ceinture de son jean avant de dérouler l'historique des recherches internet sur l'ordinateur. Quelqu'un — probablement Phillip — fréquentait un site de paris en ligne. Jasmine repéra aussi un forum médical qui permettait de poser des questions à des experts. Pour le reste, il s'agissait d'idées créatives pour amuser les enfants : comment fabriquer de la pâte à modeler, faire des petits gâteaux en forme d'étoiles ou transformer des ballerines en chaussures de princesse à paillettes. Était-ce en lien avec son travail que Beverly s'intéressait à ces jeux ?

Les voix dans la chambre voisine restaient calmes, presque complices. Jasmine ne captait que quelques mots ici et là. Mais apparemment Romain questionnait Dustin sur l'enfance de Francis, lui demandait s'il avait su que son frère était dangereux. Brusquement, une portière claqua à l'extérieur. Jasmine sentit sa peau se hérissier de chair de poule. Quelqu'un venait de se garer juste devant la maison.

Romain avait dû l'entendre aussi, car la conversation à côté s'interrompit abruptement. Seul un discret craquement de latte dans le couloir rompit le soudain silence : Romain était sorti de la chambre et

s'apprêtait à descendre. Jasmine hésita à lui signaler sa présence, mais elle jugea dangereux de se faire entendre. Il comprendrait la situation lorsqu'il verrait le pick-up devant la maison. Et ils se retrouveraient dehors dans quelques secondes, de toute façon.

Renonçant à chercher son sac, elle tendit la main vers l'interrupteur pour éteindre. Et ce fut alors qu'elle le vit.

C'était lui. L'homme qui avait pris sa sœur.

Jasmine ne pouvait plus ni bouger ni respirer. Son regard était rivé sur l'une des nombreuses photos exposées sur la console de Beverly. Le kidnappeur de Kimberly se tenait à côté de M. Moreau, qu'elle reconnut grâce au portrait de famille qu'elle avait examiné en bas. L'homme barbu était encore adolescent et glabre, à l'époque. Il portait un chapeau de pêcheur, à l'instar de son compagnon plus âgé. Les yeux sombres, trompeusement bienveillants, étaient fixés droit sur elle. Le kidnappeur de Kimberly souriait face à l'appareil tout comme il lui avait souri, seize ans plus tôt, lorsqu'il était venu lui prendre sa sœur. Il avait un beau sourire — terrifiant tant il donnait l'illusion de la gentillesse. Son bras était passé autour des épaules de M. Moreau, qu'il dépassait d'une tête.

Étaient-ils parents ? Oncle et neveu ? *Frères ?*

Le bruit de la porte d'entrée, en bas, arracha Jasmine à sa contemplation fascinée. S'emparant de la photo en toute hâte, elle éteignit la lumière et se plaqua contre la paroi. Elle avait attendu une minute de trop. Les deux seules sorties possibles se trouvaient au rez-de-chaussée ; elle était prise comme un rat dans un piège.

Quelqu'un marchait en bas. Elle entendit un bruit de sacs à provisions tandis que l'arrivant se dirigeait vers la cuisine. Entrebâillant la porte du bureau, Jasmine surveilla le couloir. Pouvait-elle se glisser jusqu'à la porte d'entrée pendant que Phillip ou Mme Moreau vaquait dans la cuisine ? Elle devait agir vite, avant qu'il ou elle ne découvre que la porte arrière avait été fracturée.

— Maman ? appela Dustin de la pièce voisine.

— Non, c'est moi.

La voix de Phillip.

— Où est maman ?

— A ton avis ? Au travail, bien sûr. Elle revient dans quelques heures.

— Je croyais qu'il n'y aurait pas d'enfants à garder pour Noël.

— Il y a eu des changements de dernière minute.

— On m'avait dit que tous les gamins seraient dans leur nouveau foyer ! Et le Père Noël ?

— Il n'existe pas, Dusty. Au cas où tu l'aurais oublié.

— Mais les petits y croient. Et toi ? Où étais-tu passé ?

— Je suis sorti.
— Tu peux monter un moment ? Ça me fatigue de crier.
— Dans une seconde. Je t'ai acheté ton gâteau préféré. Tu en veux une part maintenant ?

— Je pourrais avoir mon injection contre la douleur, avant ?

— Je t'ai déjà fait une piqûre juste avant de partir.

— Mais j'ai mal !

Il y eut un silence en bas, comme si Phillip pensait : « Oh non, pitié, ça recommence... »

— Désolé, vieux. Mais il va falloir patienter un peu.

— S'il te plaît, Phil...

L'imploration dans la voix de Dustin mit Jasmine dans un état de crispation pénible. Être en position de priver un proche du seul remède qui pouvait le soulager devait être une torture. Même si Phillip était lié à son enfermement dans la cave, elle ne pouvait que le plaindre.

— On ne va pas répéter le même scénario tous les soirs, Dusty. Tu sais ce que maman a dit.

— Mais délivre-moi de ce cauchemar, putain !

— Allume la télé. Essaie de te distraire. Je te monte ton gâteau.

Les nerfs tendus à se rompre, Jasmine se demanda si Romain avait vu le pick-up. Comment réagirait-il en constatant sa disparition ? Il fallait coûte que coûte qu'elle le rejoigne avant qu'il ne panique et n'appelle la police. Elle voulait sortir de la maison sans donner l'alerte aux Moreau. Et sans qu'ils sachent qu'elle détenait la photo, surtout. Si le kidnappeur de Kimberly se sentait menacé, il entrerait dans un état de rage qui coûterait encore la vie à une innocente.

Mais impossible de quitter sa cachette tant que Phillip restait en bas.

— Dustin !

Le sang de Jasmine se figea au son soudain furieux de sa voix.

— Quoi ?

Ils hurlaient pour couvrir le son de la télévision que Dustin avait remise.

— Quelqu'un est venu ici ?

Elle sentit les battements violents de son cœur se répercuter jusqu'à l'extrémité de ses doigts. La télévision se tut, mais Dustin ne répondit pas.

— Dustin, je t'ai posé une question !

Elle entendit un gros remue-ménage dans la cuisine, puis un juron, le bruit d'un objet qui chute. Jasmine étouffa un cri et se rejeta en arrière lorsque Phillip gravit les marches en courant.

— La porte arrière était ouverte ! annonça-t-il, hors d'haleine, en entrant dans la chambre de Dustin. Tu as vu quelqu'un ? Entendu

quelque chose ?

— Je ne sais même pas ce que tu me racontes.

— Ils ont cassé un carreau, merde ! Ne me dis pas que tu n'as rien remarqué !

Dustin gémit, comme s'il était débordé par sa souffrance.

— Dans l'état où je suis, on pourrait me couper la tête et je m'en apercevrais à peine.

Il y eut un temps de silence.

— Si tu avais entendu ou vu quelqu'un, tu me le dirais, quand même, Dusty ?

Pas de réponse.

— Dustin ! Tu pourrais attirer de gros ennuis à maman. Tu en es conscient, au moins ?

— Je voudrais que maman soit délivrée. Et toi aussi, d'ailleurs.

— Arrête de dire des trucs comme ça. Tu ne sais même pas ce qui se passe.

— Je sais qu'il y a un rapport avec ma maladie. Et je ne veux plus de ça. J'en ai marre de la voir s'épuiser à son âge, marre d'être un fardeau pour vous deux.

Jasmine mourait de curiosité d'entendre la suite de la conversation. Mais elle savait que Romain n'attendrait pas longtemps avant d'agir. Et s'il se manifestait le dialogue entre les deux frères serait interrompu, de toute façon. Plutôt que de se trahir, mieux valait s'écarter pendant qu'il en était encore temps. Avec le carnet d'adresses et la photo. Si la chance lui souriait, personne ne s'apercevrait de leur disparition avant plusieurs jours.

Se glissant sans bruit dans le couloir, elle descendit les marches sur la pointe des pieds et tira la porte d'entrée derrière elle. Ce faisant, elle se trouva nez à nez avec Romain qui levait juste la main pour frapper. Elle porta un doigt à ses lèvres pour lui indiquer de faire silence. Pendant une fraction de seconde, elle vit un soulagement infini illuminer son visage. Puis elle lui attrapa la main et ils coururent ensemble jusqu'au pick-up.

* * *

Romain tenait à rentrer à Portsville. Et après la chaude alerte chez les Moreau Jasmine n'éleva aucune objection. Il éprouvait le besoin de mettre de la distance entre eux et La Nouvelle-Orléans. Après leur nuit mouvementée et la journée qu'ils venaient de passer, il leur fallait un endroit sûr pour récupérer en toute sécurité. Mais il n'avait pas très envie de parler pendant le trajet du retour. Jasmine était excitée par ses deux trouvailles, qu'elle commentait en émettant toutes sortes d'hypothèses. Mais lui ne parvenait à penser qu'à une chose : sa

terreur, en trouvant le pick-up vide lorsqu'il était sorti de chez les Moreau.

Hanté par des visions de Phillip arrachant Jasmine de la voiture pour l'étrangler et la jeter dans son coffre, il s'était senti aussi impuissant qu'après l'enlèvement d'Adèle. Si Phillip s'en était pris à elle pendant son absence, qu'aurait-il pu faire ? Rien. Strictement rien. Comme Adèle, Jasmine serait morte avant même qu'il ait pu entreprendre quoi que soit pour la sauver.

Et la mort était définitive.

En ne la voyant pas, il avait décidé de retourner chez les Moreau et de fouiller la maison, de gré ou de force. Mais s'il avait échoué à la trouver il serait resté sans recours. Pour la police, il était le meurtrier de Francis. Ils auraient mis plus d'énergie à protéger les droits civiques des Moreau qu'à s'occuper de Jasmine. Il aurait fallu attendre la preuve officielle de sa disparition. Patienter pendant le délai de rigueur. Qui aurait laissé largement le temps à Phillip de se débarrasser d'elle. Et il aurait été trop tard à tout jamais.

Certes, Jasmine s'en était tirée saine et sauve. Mais les choses auraient pu tourner autrement. Et le simple fait d'y penser le mettait dans une fureur noire. Il ne voulait plus avoir à trembler pour qui que ce soit. Plus se sentir vulnérable. Et à aucun prix il ne voulait s'attacher à une femme qui prenait un malin plaisir à se jeter au-devant du danger.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? finit par demander Jasmine.

Romain n'était pas d'humeur à discuter. Le bras posé sur le volant, il lui jeta un regard dissuasif.

— Ce n'est pas une réponse, protesta-t-elle.

— A ton avis ? Tu n'étais pas censée te trouver dans cette maison. Tu devais m'attendre dans la voiture.

— Tu es encore énervé à cause de ça ?

Ça n'était pas une mince affaire, justement. Il avait eu la peur de sa vie. Il faillit lui répondre : « Comment veux-tu que je m'occupe de toi, si tu fais tout pour me compliquer l'existence ? » Mais elle ne lui avait rien demandé, bien sûr. C'était *lui* qui voulait la protéger à tout prix. En dépit de son sentiment de loyauté envers Pam.

— Je ne suis pas énervé, mentit-il effrontément.

— Tu n'as pas prononcé deux mots depuis que nous avons quitté La Nouvelle-Orléans.

— Que veux-tu que je te dise ?

— Tu pourrais me parler de ce qui s'est passé entre toi et Dustin, par exemple.

Le plus simple serait de lui raconter la scène et d'en finir. Mais le moment de violente panique qu'il avait enduré lui restait en travers de la gorge.

— Et toi tu pourrais peut-être m'expliquer pourquoi tu n'es pas restée dans le pick-up à m'attendre.

Elle lui jeta un regard impatient.

— A ton avis ?

— Parce que tu es inconsciente ? Suicidaire ? Que tu n'as aucun sens du danger ? Parce que tu t'es mis en tête que tu étais à l'épreuve des balles, comme si la mort, ça n'arrivait qu'aux autres. Mais je suis bien placé pour te dire que ça peut arriver à tout le monde, merde !

Vu la façon dont il avait élevé la voix, il s'attendait à ce qu'elle lui réponde sur le même ton. Mais la poitrine de Jasmine se souleva comme si elle venait de prendre une grande inspiration. Elle lui posa la main sur le bras.

— Je suis là, O.K. ? Bien vivante.

Gêné qu'elle ait lu si aisément entre les lignes, il la repoussa d'un geste sec.

— Laisse-moi. Tu ne représentes rien pour moi. Personne ne compte. Plus maintenant, en tout cas.

Elle détourna la tête pour fixer son regard sur le pare-brise. Mais elle ne haussa pas le ton.

— Je t'ai causé de l'inquiétude et je le regrette. Ce n'était pas intentionnel, Romain. Si je l'ai fait, c'est parce que j'ai eu peur pour toi avant que tu ne t'angoisses pour moi.

Il ne voulait pas de ses calmes interprétations. Et encore moins de sa compréhension paisible. Il avait besoin de décharger sa tension et il lui fallait une cible.

Repérant un motel sur le côté de la route, il écrasa la pédale de frein et bifurqua sur le parking. Jasmine dut se retenir au tableau de bord, mais il ne jugea pas utile de s'excuser.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle, toujours avec ce même calme exaspérant. Où allons-nous ?

— *Nous* n'allons plus nulle part. Je te laisse ici. Avec ce qu'il faut d'argent pour que tu puisses te sortir de ton merdier. Et pour le reste tu feras sans moi. Je me lave les mains de ton histoire.

Enfin, il vit de la vraie colère embraser le regard de Jasmine.

— Pourquoi ce déchaînement d'hostilité, tout à coup ? Parce que je sais que tu tiens à moi alors que tu aurais préféré rester indifférent au monde entier ? Parce que j'ai vu ton expression de soulagement lorsque je suis sortie de chez les Moreau ?

— J'aurais été soulagé de voir *n'importe qui* sortir de là ! Surtout un n'importe qui assez stupide pour entrer là-dedans en sachant qu'un cadavre avait été enterré sur place !

— Et toi ? Tu n'es pas entré, peut-être ?

— Je suis capable de me défendre !

— Comme l'homme dans la cave ? Il se pensait peut-être invincible,

lui aussi. Qu'aurais-tu fait, face à une arme à feu ?

Les pneus crissèrent bruyamment sur le gravier lorsqu'il s'immobilisa devant la réception. Il ouvrit sa portière, mais Jasmine le retint par le bras.

— Dis-moi, Romain : en quoi trahis-tu le souvenir de ta femme, simplement en faisant l'amour avec moi ?

— Je ne suis même pas *tenté* de faire l'amour avec toi.

— Tu mens. Tu en meurs d'envie et ça te ronge. Tu te sens coupable de désirer, d'aimer, de vivre, alors que Pam ne peut plus rien faire de tout ça. Mais tu n'es pas responsable de sa maladie, Romain. Et moi encore moins que toi !

Peut-être. Mais la vie était plus facile quand on s'arrangeait pour ne plus rien avoir à perdre. Il avait trouvé un fonctionnement qui lui convenait. Alors que faisait-il là, accroché à Jasmine depuis deux jours ? Aimer était une chose lorsqu'il caressait encore l'illusion que le destin lui souriait. Mais à présent qu'il se savait sans recours face à une catastrophe toujours possible ? Non. Il ne voulait même pas y penser.

Se dégageant d'un geste abrupt, il marcha à grands pas jusqu'à l'accueil où un réceptionniste somnolent lui attribua une chambre. Lorsqu'il ressortit, il pleuvait à verse, mais il n'eut pas à pousser Jasmine à descendre de voiture. Elle l'attendait debout sous la pluie, sa valise à la main.

Et refusa qu'il la porte pour elle tandis qu'ils cherchaient la chambre. Lorsqu'il lui ouvrit, elle se glissa à l'intérieur, lui bloqua le passage avec son bagage, lui arracha la clé des mains et lui claqua la porte au nez.

Romain demeura planté là, en proie à tant de sentiments contradictoires qu'il avait du mal à s'y retrouver. Il s'en voulait de son comportement irrationnel et agressif. Mais les émotions que suscitait Jasmine étaient ingérables pour lui. Et si c'était le seul moyen d'y mettre un terme, tant pis. Tant pis pour lui. Tant pis pour elle. Tant pis pour eux.

La solitude et l'isolement. Voilà ce dont il avait besoin. Il l'avait su en sortant de prison, et il le savait encore plus maintenant.

Jugeant que tout était pour le mieux, il regagna sa voiture et reprit la direction de Portsville.

* * *

Trempée par la pluie et malheureuse comme les pierres, Jasmine se laissa tomber sur le lit avec la valise à ses pieds. Et lutta ferme contre les pleurs qui coulaient déjà. Romain ne méritait pas qu'elle verse l'ombre d'une larme sur sa personne. Elle le connaissait à peine, à la

fin ! Mais elle était trop triste pour lutter. Alors, elle tenta de se convaincre qu'elle pleurerait pour autre chose : la fatigue, la solitude, le sentiment d'être perdue. Toujours et à jamais perdue.

Se débarrassant de ses vêtements, elle les jeta en vrac dans un coin et se réfugia dans la salle de bains. Elle avait réussi à dérober une photo du kidnappeur de Kimberly. Une *photo*. Autrement dit, le moyen de l'identifier enfin. C'était un gigantesque pas en avant, et elle devait se réjouir, au lieu de pleurer comme une fontaine. Elle avait su depuis le début que rien de durable ne se produirait entre elle et Romain.

Régulant le robinet, elle attendit que l'eau se réchauffe et s'avança sous la douche. Elle ferma les yeux, offrit son visage au jet et s'efforça de noyer toute pensée de Romain. *Oublier*. Oublier qu'il lui importait peu, finalement, qu'ils fassent l'amour ou non. Oublier qu'elle voulait être avec lui, tout simplement.

* * *

Romain roula à tombeau ouvert pendant dix bonnes minutes. Mais chaque nouveau kilomètre qui l'éloignait de Jasmine se révélait plus coûteux que le précédent. Collée à sa rétine, il gardait l'image de Jasmine plantée sous la pluie avec sa valise à la main. Quel genre d'homme était-il devenu, pour se comporter comme la dernière des brutes avec une fille qui ne lui voulait que du bien ? Il avait appris à réagir par la colère, lorsqu'il se sentait menacé ; à gérer ses émotions avec les poings. C'était à la prison qu'il devait ces réflexes. Ainsi qu'aux épreuves qui l'y avaient conduit tout droit. Il avait pris l'habitude de bloquer ses émotions. De tout rejeter en bloc sans faire dans la nuance. De frapper avant de sentir.

Mais Jasmine n'avait rien fait pour mériter ce traitement. Elle aussi avait connu la solitude et la perte. Elle aussi était une écorchée vive, labourée par les épreuves et le deuil.

Le problème, c'est qu'elle avait raison, à côté de cela. Il avait envie d'elle. Maintenant plus que jamais. Et il vivait son désir comme une trahison. Parce que le temps avait passé. Parce qu'il ne se souvenait plus de chaque nuance de l'expression de sa femme dans l'amour. Parce qu'il ne pouvait plus se reposer sur la tranquille certitude qu'il n'y aurait jamais qu'elle, Pam, et que les autres ne représentaient qu'une tentation lointaine. Des sentiments qu'il avait crus éternels perdaient peu à peu de leur tranchant, s'émoussaient sur le fil du temps. Et la tentation insidieuse de lâcher le passé, d'oublier, de recommencer à vivre se faisait sentir avec de plus en plus d'insistance, même s'il s'était cru dévasté à jamais.

La nature avait sans doute son mot à dire. Désirer, envers et contre tout, était conforme aux lois de l'évolution. Des lois qui ne se

souciaient que de la survie de l'espèce. Mais quand même... Il s'en voulait d'être si faible, si prompt à céder à l'appel tout-puissant de la vie.

Il n'était qu'à une demi-heure de chez lui lorsqu'il commença à ralentir. « Ne retourne pas sur tes pas maintenant. Tu risques de faire des dégâts pires encore. » C'était vrai. Avec ses antécédents, il semblait inévitable qu'il la fasse souffrir tôt ou tard. Mais il gardait la vision de ses grands yeux confiants, rivés sur lui, lorsqu'il était venu en elle. Trois minutes ne s'étaient pas écoulées lorsqu'il s'arrêta dans une droguerie ouverte toute la nuit et fit provision de préservatifs.

* * *

Le coup frappé à sa porte surprit Jasmine alors qu'elle finissait de se sécher après une douche prolongée. Elle avait allumé la télévision pour se donner un semblant de compagnie, mais le son était réglé très bas. Si un voisin venait se plaindre du bruit, il devait avoir l'ouïe vraiment très fine. Elle noua le drap de bain au-dessus de sa poitrine, se plaça derrière le battant pour ne pas être vue, et entrebâilla la porte en laissant la chaîne de sécurité. C'était Romain, les mains fourrées dans les poches de son manteau, le col relevé sous la pluie.

Elle resserra sa serviette autour d'elle et se déporta sur le côté pour le regarder bien en face. Il connaissait d'elle plus que ses jambes et ses épaules nues. Et, vu son comportement cavalier de tout à l'heure, tant pis pour lui si elle le tentait.

— Tu as oublié quelque chose ?

Son regard se porta brièvement sur son décolleté.

— Tu me laisses entrer ?

— Non. Qu'est-ce que tu veux ?

Il hésita, détourna les yeux puis chercha les siens.

— Toi.

Jasmine commença à secouer la tête. Elle n'en pouvait plus de ses revirements. Elle ne supporterait pas qu'il recommence à souffler le chaud et le froid. Mais il y avait une telle sincérité — une telle vulnérabilité — dans son attitude qu'elle n'eut pas le cœur de lui fermer sa porte au nez.

Sans compter que Romain devait être aussi épuisé qu'elle.

— Tu peux dormir sur le second lit, décréta-t-elle en enlevant la chaîne.

Mais lorsqu'il entra et la prit dans ses bras elle ne le repoussa pas, même lorsque le drap de bain atterrit sur la moquette.

* * *

Brisée par la fatigue, Beverly monta se réfugier dans son bureau. Le bébé nouveau-né avait été torturé par ses maux de ventre toute la nuit, et elle avait été impuissante à l'aider à trouver un peu de calme et de sommeil. A l'aube seulement, le nourrisson épuisé avait fini par s'endormir. Juste au moment où Zalinda Sputero était venue prendre la relève. Zalinda était elle-même mère de deux enfants qu'elle emmenait au foyer-relais avec elle. Peccavi lui avait dit que leurs jeunes pensionnaires étaient des orphelins qui attendaient d'être placés dans leurs familles adoptives, et Zalinda faisait son travail sans poser de questions. Le fait qu'elle soit payée en liquide aurait pourtant dû lui donner l'alerte. Mais si Zalinda avait des soupçons elle se gardait bien de les formuler. La nécessité de nourrir sa famille l'emportait apparemment sur la voix de sa conscience.

Beverly perçut un mouvement dans son dos et sut que Phillip l'avait suivie dans sa chambre. Ils venaient de se disputer parce qu'il s'était absenté une fois de plus pendant qu'elle était au travail. Alors qu'il savait pertinemment que Dusty aurait pu essayer de se lever et tomber ; ou être frappé par une crise d'épilepsie. Ou attraper une boîte de médicaments et faire une overdose. Pourquoi Phillip refusait-il d'entendre que son jeune frère était en danger ?

Beverly soupira. Parce qu'il était à bout et en train de craquer sous ses yeux, tout simplement. Sa famille — ou ce qu'il en restait — partait à vau-l'eau. Et elle ne savait plus par quel côté se battre pour essayer de recoller les morceaux.

— Je suis désolé, marmonna-t-il.

Ses accès de contrition revenaient régulièrement chez son fils cadet. Il comprenait qu'elle était sous pression et culpabilisait d'en rajouter. Mais il n'en faisait quand même qu'à sa tête. S'il avait trouvé le moyen de changer le carreau cassé avant son retour, il ne lui aurait sans doute même pas dit que la maison avait été visitée. En la circonstance, il avait remplacé la vitre par un morceau de carton. Et c'était évidemment la première chose qu'elle avait remarquée en arrivant.

— Quelqu'un est entré chez nous, Phillip, bon sang !

— Mais il ne s'est rien passé. Alors inutile de dramatiser.

Elle pivota sur sa chaise pour lui faire face.

— Qu'est-ce qui te dit qu'il ne s'est rien passé ?

— Rien n'a disparu, si ?

Pas à première vue, non. L'argent de sa paye avait été déplacé, mais la liasse était intacte. Même le sac à main de Jasmine n'avait pas bougé de sa cachette, en bas de l'armoire de sa chambre.

— A priori non, mais...

— Et personne n'a fait de misères à Dusty. Tu peux lui demander. Il n'a rien remarqué de particulier.

En temps normal, elle aurait fait signe à Phillip de baisser la voix.

Mais à cette heure rien ne pouvait réveiller Dustin. Il venait d'avoir sa piqûre du matin et il dormirait d'un sommeil profond pendant deux heures. C'était le seul moment de répit qu'il connaissait dans sa journée. Le seul moment de répit dont elle bénéficiait elle-même...

— Je ne suis même pas certaine qu'il s'en souviendrait, s'il avait entendu quelque chose, observa-t-elle avec lassitude.

— Il était lucide, hier soir.

Probablement *trop* lucide. Elle savait que Phillip avait horreur de rester seul avec son frère quand l'effet de la morphine se dissipait. Il ne supportait pas d'entendre Dustin gémir et supplier qu'on le délivre de ses souffrances. C'était peut-être la raison pour laquelle Phil avait fui la maison, d'ailleurs.

— Il faut quand même prévenir Peccavi, fit-elle remarquer.

— Pour quoi faire ? Ce n'est pas la peine de le déranger. Il y a déjà assez de problèmes comme ça. A mon avis, c'était juste un gamin du quartier. On est devenus les Boo Radley du secteur.

— Boo Radley ?

— Un personnage de *Ne Tirez pas sur l'oiseau moqueur*.

— C'est un roman ?

— Ben oui ! Tout le monde l'a lu, ce livre, maman. Ne me dis pas que tu n'en as pas entendu parler.

Elle détestait se sentir stupide devant son fils.

— Oh, ça va, fiche-moi la paix avec tes bouquins. Si tu crois que j'ai le temps de lire !

— Oui, enfin, tout ce que je veux dire, c'est que ce sont les enfants de la rue qui se lancent des défis. Depuis le passage de la police, tout le monde sait que nous cohabitons avec un vieux cadavre. Même plus besoin d'aller à la fête foraine. Ils ont une maison hantée sur place pour se donner des sensations fortes.

Phillip se mit à rire comme si la pensée l'amusait. Mais elle savait qu'il souffrait de la situation. Et brusquement, elle se souvint qu'elle avait lu *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*. En classe. Elle ne se souvenait pas de grand-chose. Juste que c'était un péché de tuer un oiseau moqueur, car les oiseaux moqueurs ne faisaient de mal à personne.

Un élan de compassion pour son deuxième fils la saisit. Il n'était pas malade, comme Dustin. Ni tordu, comme Francis. Mais, si elle le gardait auprès d'elle, son destin ne serait pas plus réjouissant que celui des deux autres.

— Viens là, Phillip.

Il la regarda procéder avec étonnement lorsqu'elle sortit son argent d'un tiroir. Elle avait été payée la semaine précédente et elle avait besoin de cette somme pour Dustin. Mais Phillip n'avait jamais rien eu pour lui. Et il méritait mieux que la vie qu'elle lui avait infligée jusqu'à présent.

Elle lui prit la main et plaça les billets à l'intérieur.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce que c'est ?

Il était visiblement sous le choc.

— Prends ça avec ce que Peccavi t'a donné pour ton propre travail. Et pars. Je sais que ce n'est pas grand-chose, mais je veux que tu t'en ailles très loin d'ici. Trouve du travail, fais ta vie. Et ne reviens jamais en arrière.

Le sang se retira du village de Phillip. Même s'il aspirait de toutes ses forces à la liberté, il était comme un animal qui avait trop longtemps vécu en cage. Maintenant que la porte était enfin ouverte, il répugnait à la franchir.

— Mais je ne peux pas te laisser toute seule ! Et Dustin ? Comment allez-vous faire sans moi, les nuits où tu travailles ?

Elle n'en avait aucune idée. Mais le salut de Phillip était soudain devenu très important à ses yeux. Sa plus grande priorité. Phillip était tout ce qu'il lui restait. Elle n'aurait pas vécu pour rien, si lui au moins échappait à l'enfer dans lequel ils avaient tous sombré.

— Je me débrouillerai. Une dernière chose : ne reviens *jamais*. Tu connais Peccavi. Il te tuera s'il te retrouve.

— Maman...

Elle se leva, l'attira dans ses bras et l'étreignit avec force.

— Je n'aurais pas dû m'appuyer sur toi comme je l'ai fait, Phil. Tu es quelqu'un de bien. Comme Dusty. Mais avec un corps sain.

Les yeux de Phillip se remplirent de larmes.

— Je me haïrai, si je pars en te laissant comme ça.

— Tu pourras le faire, si tu le fais pour moi, objecta-t-elle avec véhémence. Qu'il y ait au moins un Moreau qui finisse sa vie la tête haute.

Il cligna des yeux à plusieurs reprises.

— Mais...

— Il est temps, Phillip.

Elle lissa les cheveux sur son front comme lorsqu'il était encore un petit garçon — un geste qu'elle n'avait plus fait depuis au moins vingt ans.

— Il est plus que temps, même.

Il se redressa lentement.

— Tu *veux* que je parte ? Tu le veux vraiment ?

Son incrédulité teintée d'espoir la fit sourire.

— Joyeux Noël, Phillip.

Elle resta dans son bureau pendant qu'il faisait sa valise. Phillip vint lui dire au revoir, mais elle n'eut pas la force de croiser son regard. Ce serait trop dur, trop douloureux. Elle avait perdu son mari et son fils aîné. Dustin gisait dans la pièce voisine, dans un état de stupeur comateuse. Seul son cadet échapperait à l'existence affreuse qu'ils

avaient connue. Mais un seul, c'était mieux que pas du tout. Sur Phillip, au moins, Peccavi n'aurait plus aucune prise. Et son fils vivrait enfin au clair avec sa conscience.

Beverly écouta le son de la voiture de Phillip mourir au loin, puis elle se leva pesamment. Il fallait qu'elle dorme un peu pour être en état de tenir compagnie à Dusty. S'il ne se sentait pas trop mal, ils joueraient aux cartes, tout à l'heure. Elle lui expliquerait que Phillip était tombé amoureux et qu'il s'était sauvé pour épouser la dame de ses pensées. Dustin était un grand romantique — l'histoire le ferait sourire. Dans quelque temps, elle pourrait même écrire une lettre ou deux de la part de Phillip, décrivant son nouveau bonheur. Imaginer Phillip heureux les mettrait en joie l'un et l'autre.

Elle hésita devant le téléphone mais finit par renoncer à appeler Peccavi. Phillip aurait de meilleures chances de lui échapper si elle gardait le silence au sujet de la porte fracturée. Elle avait intérêt à éviter tout contact avec leur patron pendant quelques jours.

Mais alors qu'elle se détournait pour quitter la pièce Beverly nota avec stupéfaction que quelque chose n'était pas à sa place. La photo de son mari, qui trônait normalement au centre de la table, avait disparu. Elle se pencha pour regarder sous le lit. Puis chercha dans les tiroirs du bureau. Avait-elle été renversée ? Aucun autre cadre ne semblait avoir été déplacé, pourtant.

Zut... C'était la photo de son mari qu'elle préférait, prise peu après que Milo s'était porté volontaire dans une action de soutien de l'église pour les jeunes en difficulté. On le voyait avec Gruber Coen, son premier protégé. Beverly n'aimait pas beaucoup Gruber. Elle ne l'avait jamais aimé, d'ailleurs. Il était bizarre et la mettait mal à l'aise. Mais la photo n'en gardait pas moins toute sa valeur, car elle montrait Milo sous son meilleur jour. Elle-même avait peut-être été amenée à commettre des actions dont elle n'était pas fière. Mais pas Milo. Il avait essayé de relever des jeunes comme Gruber, au contraire. Essayé de rendre le monde meilleur.

Beverly mit tout le bureau sens dessus dessous. Mais la photo resta introuvable.

Une possibilité terrifiante se présenta alors à son esprit. Et si elle avait été dérobée cette nuit ? Non seulement Gruber était l'intermédiaire qui l'avait fait embaucher par Peccavi, mais il était également leur kidnappeur attitré.

La mâchoire pendante, Beverly tomba assise sur le lit.

Jasmine Stratford les serrait de près.

* * *

Gruber était assis à sa place préférée, sur le canapé, et il avait

positionné sa sœur à côté de lui. Il était content de l'avoir là, à son entière disposition, même s'il était à court d'idées pour l'instant. Le cadavre avait à peine eu le temps de refroidir, cela dit. Enfin... façon de parler, bien sûr. Car les corps ne restaient jamais chauds très longtemps. Bientôt, elle commencerait à gonfler et à puer. Et il ne pourrait plus la garder auprès de lui.

Peut-être y aurait-il moyen de la congeler en entier, sans rien en perdre ? Meilleure idée encore : lui couper un doigt et s'en servir pour écrire un ultime message à leur mère mourante. Gruber pouffa de rire en imaginant la réaction de l'infirmière ouvrant le courrier et vomissant d'horreur.

— Tu es tellement répugnant...

Il fit un bond sur le canapé au son de la voix de Valérie. Avait-elle vraiment parlé ? Ou était-ce un effet de son imagination ? La voix avait résonné si clairement, avec la juste nuance de dédain...

Son corps entier se hérissa de chair de poule lorsqu'il se pencha pour placer sa joue contre ses lèvres. Pas un souffle. Elle était morte. Mais pas silencieuse pour autant. Que devait-il faire pour avoir enfin la paix ?

Se débarrasser du cadavre, pour commencer. Tant qu'elle avait tenu sa langue, il s'était amusé comme un petit fou avec elle. De tous ses trophées, Valérie était de loin le plus précieux. Se souvenir de ses derniers instants lui donnait des frissons rétrospectifs. Il avait adoré voir l'incrédulité dans son regard, lorsqu'il l'avait forcée à se mettre à genoux et à le prendre dans sa bouche.

Mais elle paraissait déterminée à avoir le dernier mot.

Avec Valérie, cela ne faisait jamais un pli. Même morte, elle s'arrangeait encore pour l'humilier.

Il avait entrepris de la dégager de son canapé lorsque le téléphone sonna en haut. A tous les coups, c'était encore le mari de Valérie. Par chance, elle ne l'avait pas prévenu qu'elle comptait passer le voir. Steve multipliait juste les appels au hasard.

— Toujours rien au sujet de Valérie, alors ? Tu me tiens au courant, si tu apprends quelque chose ?

Gruber s'était fait un plaisir de feindre l'ignorance. « Désolé, non. Aucune idée... Je t'appelle tout de suite, oui. » Son attitude était d'autant plus crédible que Valérie et lui ne se voyaient quasiment jamais. Surtout depuis qu'elle avait épousé Steve. Son beau-frère se trouvait supérieur à tout le monde sous prétexte qu'il avait des diplômes. « Il est un peu spécial, ton frère, non ? », l'avait-il entendu murmurer à Valérie, le jour de leur mariage.

— Je ne vais pas me fatiguer à grimper là-haut pour parler à ton snobinard de mari, dit-il à sa sœur.

Mais s'il s'obstinait à ne pas répondre Steve risquait de venir faire

un saut. Gruber monta donc décrocher à contrecœur. Même si Steve passait ici, il ne trouverait pas la voiture de sa précieuse Valérie devant sa porte. Il avait pris ses précautions et l'avait ramenée à l'hôpital.

Le temps d'arriver en haut et le téléphone avait cessé de sonner. Il vit que l'appel ne venait pas de Steve, mais de Beverly Moreau.

— Qu'est-ce qu'elle peut bien me vouloir, celle-là ? grommela-t-il en composant son numéro.

— Gruber ?

— Je suis occupé ! lança-t-il.

— Désolée, mais c'est urgent. Jasmine Stratford est entrée ici.

Encore ? La sœur de Kimberly n'avait pas froid aux yeux.

— Qu'est-ce qu'elle veut ?

— Sa sœur, apparemment.

Une odeur douceâtre lui fit froncer les narines. Merde. La main tranchée de son avant-dernière victime était restée sur le plan de travail. Il l'avait sortie pour la montrer à Valérie et avait oublié de la remettre au congélateur.

— Je ne la connais pas, moi, sa sœur !

— Nous ne l'avons pas eue comme pensionnaire, dans le temps ?

Normalement, elle n'aurait pas dû. Il avait pris Kimberly dans l'idée de la garder pour lui. Mais au bout de deux semaines il l'avait vendue à Peccavi pour régler un problème d'argent. Maintenant encore, il regrettait sa décision. Il n'avait jamais retrouvé l'équivalent de Kimberly. La petite Fornier, rebelle et obstinée, ne lui arrivait pas à la cheville. Mais le petit trafic de Peccavi l'avait bien arrangé quand il y avait eu le dérapage avec Adèle. Ou, plus exactement, *Francis* l'avait bien arrangé en tant que bouc émissaire.

— C'est possible. Je ne garde aucune liste, aucune trace.

Et Beverly n'était pas censée en avoir non plus. C'était une question de sécurité pour eux tous. « Pas de traces, pas d'archives. Même pas dans nos têtes », disait Peccavi. Et Peccavi avait souvent raison.

— Si on la laisse faire, on est cuits, rétorqua Beverly. Je crois qu'elle a pris la photo où on te voit avec Milo.

En bas, il crut entendre pouffer Valérie.

— Tu vois bien, pauvre crétin ! Tu ne vas pas tarder à te faire pincer. Tu crois que tu peux faire ce que tu as fait sans que ça te retombe dessus ? Tu crois pouvoir me tuer, *moi* ?

— J'ai fait ce que je voulais pendant dix-sept ans ! hurla-t-il en réponse.

— Pardon ? demanda Beverly.

— Ce n'est pas à vous que je m'adresse. Vous en avez parlé à Peccavi ?

— Je lui ai laissé un message pour lui demander de me rappeler,

mais je n'ai pas pu le joindre. C'est pour ça que je t'appelle.

Gruber fut soulagé de l'apprendre. Mais Valérie ne partageait pas ce sentiment.

— Tu vas te louper, comme d'habitude ! glapit-elle.

Il pressa les doigts sur sa tempe gauche. Pourquoi ne voulait-elle pas se taire ? Peut-être réussirait-il à lui imposer silence en la découpant en morceaux, pour la donner en pâture aux alligators ? Non. Cela prendrait trop de temps.

— Je m'occupe direct de Jasmine, promit-il.

— Tu es sûr ?

— Mais oui. Peccavi m'a déjà demandé de le faire.

— Et tu as vu le résultat ? ricana Valérie.

Gruber ferma les yeux. « Elle est morte. Ce n'est pas elle que tu entends. Arrête d'écouter ce qu'elle dit. »

— Bon, c'est bien, murmura Beverly, soulagée.

Il raccrocha et prit ses clés de voiture. Valérie allait voir ce qu'elle allait voir. Bientôt, Jasmine et elle seraient assises côte à côte, là-bas en bas, sur son canapé.

Jasmine se réveilla en milieu de matinée. Avec la chaleur du corps de Romain le long du sien. Comme il se tenait parfaitement immobile, elle crut qu'il dormait encore. Mais en se dressant sur un coude pour s'en assurer elle le trouva en train de fixer le plafond d'un œil méditatif.

— Ne recommence pas, dit-elle lorsqu'il posa les yeux sur elle.

Se tournant sur le côté, il la prit dans ses bras et la caressa avec un naturel qui lui fit prendre la mesure de l'intimité qui s'était instaurée entre eux durant la nuit. Il se comportait comme s'il pouvait la toucher n'importe quand, n'importe où. Ecartant ses cheveux, Romain l'embrassa sensuellement dans le cou.

— Ne recommence pas quoi ?

Elle fit abstraction du frisson d'excitation qui la parcourut et réussit à échapper délicatement à son étreinte.

— A te refermer sur toi-même. Et à me rappeler qu'hier soir, pour toi, c'était juste « pour le fun ». A me répéter que tu ne tiens pas à moi. Je le sais déjà, O.K. ?

Jasmine s'interrompt pour bâiller avec une désinvolture calculée. Elle ne voulait pas qu'il sache qu'elle avait préparé son petit discours avant même d'ouvrir les yeux.

— Tu ne crains rien avec moi, Romain.

Un demi-sourire incurva ses lèvres.

— Tu m'as fait l'amour trois fois.

— Cela ne veut pas dire grand-chose. A part que tu es relativement doué de tes mains.

— Relativement ?

Elle fit mine de réfléchir à la question.

— Bon, disons, *très* doué de tes mains.

Son regard voyagea un instant sur le superbe corps d'homme allongé auprès d'elle.

— Et tu as quelques attributs que je trouve attrayants.

— Mais tu m'utilises, c'est tout ?

— Voilà.

Elle lutta contre la tentation de se pelotonner de nouveau contre lui, de fermer les yeux et de baisser sa garde pour quelques minutes encore. Elle était fatiguée de faire semblant. Fatiguée d'avoir à trouver « sympa » de passer ses Noël avec des amis et jamais avec sa famille.

Fatiguée de devoir faire son miel des tièdes amitiés amoureuses qu'elle avait connues avec Harvey et les deux autres. Fatiguée de prétendre qu'elle se passerait sans difficulté de Romain et du feu qu'il avait mis à sa vie.

— Je ne veux pas me lier, Romain. Ma vie est à Sacramento. Toi et moi, c'est un arrangement temporaire. Ça ne durera que le temps de mon séjour en Louisiane.

Une ombre passa dans le regard de Romain. S'étonnait-il qu'elle ne souligne pas la différence entre leur première nuit et celle qu'ils venaient de passer ? Il avait été d'une exquise douceur, d'une grande tendresse. Et lui avait dit de très belles choses. Mais elle refusait de croire qu'il ait pu les penser vraiment. Ils avaient fait l'amour avec passion. Et les promesses murmurées dans le feu du désir étaient rarement de celles qui durent.

Une chose était sûre : elle refusait de courir après un bonheur inatteignable. Aspirer à un idéal, c'était ouvrir la porte à l'insatisfaction. Pour une raison ou pour une autre, c'était son lot de tourner autour de la flamme, mais de ne jamais se réchauffer vraiment.

Le sourire de Romain disparut et il la laissa aller.

— Je vois. C'est gentil de penser à me donner mon préavis.

— Oh, il n'y a pas de quoi... Cela m'ennuierait que tu tombes amoureux ou un truc comme ça. J'ai horreur des situations compliquées.

— Bon d'accord. On s'en tient là.

Sous ses cils baissés, l'expression de Romain était indéchiffrable. Elle se leva et sortit des sous-vêtements propres de sa valise. Consciente de son regard sur elle, Jasmine veilla à garder son attitude dégaïe, du type « Je te prends et je te laisse comme ça me chante ».

— Alors ? Tu ne m'as toujours pas dit de quoi vous avez parlé avec Dustin, hier soir ?

Les couvertures glissèrent lorsque Romain se redressa pour s'adosser contre la tête de lit.

— Il se doute qu'il se passe quelque chose. Il ne sait pas quoi exactement, mais il sent que sa famille trempe dans un truc pas net. Et il aimerait sortir sa mère et son frère de là.

— Il a pu te fournir des détails concrets ? Des noms ? Des dates ? Quelque chose ?

— Rien de précis, non. Sa famille le ménage le plus possible... Ah si, quand même ! Il a surpris une conversation entre Beverly et Phillip où ils parlaient d'un certain Peccavi. Comme si ce Peccavi était la source de leurs difficultés. Il a eu l'impression que sa mère pleurait.

Peccavi ? Jasmine ne se souvenait pas d'avoir déjà entendu ce nom. Elle prit le carnet d'adresses de Mme Moreau et le feuilleta.

— C'est un prénom ou un nom de famille ?

— Aucune idée. Dustin ne savait pas non plus.

Peccavi n'apparaissait pas à la lettre P. Jasmine reprit le carnet au début, pour le cas où il s'agirait d'un prénom. Mais sa recherche ne livra aucun résultat.

— Regarde sur Google, suggéra Romain.

Toujours en petite culotte, Jasmine mit son ordinateur portable en route et brancha le câble internet fourni par l'hôtel. Lorsqu'elle entra le mot « Peccavi », elle obtint en premier lieu une définition.

— C'est un mot latin qui signifie « j'ai péché ». Pas très recommandable, comme surnom.

— Pas trop, non, acquiesça Romain en se frottant le visage avec les mains.

Cela n'avait pas dû être facile, pour lui, de parler avec le frère de l'homme qu'il considérait comme le meurtrier de sa fille. Elle pivota sur sa chaise pour lui faire face.

— Tu as dit à Dustin que tu étais ?

— Je n'ai pas eu besoin de me présenter. La télé est sa seule ouverture au monde. Il m'a reconnu immédiatement.

Jasmine se leva pour finir de s'habiller.

— Oui, bien sûr. J'imagine qu'il a dû suivre le procès de près. Il a pu t'en dire plus, pour Adèle ?

Le regard de Romain tomba sur ses seins nus.

— Non. Et le plus étonnant, c'est qu'il n'a pas pris la défense de Francis. Dustin adore les enfants.

— Comment le sais-tu ?

— Il l'a dit. Et il a des dessins de gamins plein sa chambre. Il m'a dit que c'était le seul élément de gaieté dans sa vie. Il aime que sa mère lui parle des orphelins dont elle s'occupe. Et de leur joie à l'idée qu'ils auront bientôt une vraie famille.

— Elle travaille dans un orphelinat ?

— Une agence d'adoption.

— Laquelle ?

— Vie Meilleure.

Jasmine fronça les sourcils.

— C'est bizarre que Jonathan ne m'ait rien dit sur cette agence.

— Jonathan ? C'est ton ami détective en Californie ?

— Oui. Il n'a rien trouvé, lorsqu'il a cherché l'emploi actuel de Beverly. Je pensais qu'elle vivait du chômage.

— Sa voisine t'a bien dit qu'elle travaillait la nuit, non ? Elle se fait peut-être payer au noir pour ne pas perdre son droit aux aides de l'Etat.

Retournant à son ordinateur, elle tapa « Vie Meilleure, agence d'adoption » dans son moteur de recherche. Et n'obtint aucune

occurrence. Elle ressaya avec « Vie Meilleure ». Des millions de résultats s'affichèrent, cette fois. Mais aucun qui soit lié à l'adoption, à un orphelinat ou équivalent.

— L'agence ne figure pas sur internet.

Romain se leva et appela les renseignements.

— Elle doit bien aller quelque part la nuit... Bonjour. Je voudrais le numéro de l'agence d'adoption Vie Meilleure, à La Nouvelle-Orléans, s'il vous plaît.

Il attendit un instant puis fit de nouvelles suggestions :

— Essayez « Vie Meilleure, foyer d'enfants » ? Ou « Vie Meilleure, centre de placement » ?

Silence, de nouveau. Romain fronça les sourcils. Pas plus de succès, apparemment.

— Rien du tout ? Peut-être « Crèche Vie Meilleure », alors ? Ou n'importe quoi avec « Vie Meilleure » qui se rapporte aux enfants ?

Il finit par remercier l'opérateur et jeta le téléphone sur le bureau. Au moment où il tendait la main vers son caleçon, il s'immobilisa en sentant son regard posé sur lui.

— Je peux me tromper, mais j'ai l'impression que tu m'apprécies plus que tu ne veux l'admettre.

Ils en revenaient à leur relation. Ou à leur absence de relation, plutôt.

— Je te trouve attirant, admit-elle. Mais des hommes beaux, il y en a partout.

L'argument était pauvre, pour ne pas dire minable. La beauté n'avait rien à voir avec ce qu'elle éprouvait pour Romain. La vitalité qui se dégageait de lui faisait si directement écho à la sienne qu'elle avait le sentiment de n'avoir commencé à vivre qu'au moment où elle l'avait rencontré. Avec aucun autre homme, jamais, elle n'avait connu cette vertigineuse proximité.

Mais c'était un secret qu'elle comptait garder pour elle seule. Avec un sourire imperturbable aux lèvres, elle finit de s'habiller. En sortant de la salle de bains, elle le trouva affublé de ses vêtements de la veille et d'une expression contrariée.

— C'est quand même *toi* qui es venue faire irruption dans *ma* vie, commenta-t-il alors qu'elle rassemblait ses affaires.

— Je ne la squatterai pas longtemps.

Sur ces mots, nez au vent, elle se dirigea vers la voiture.

* * *

— Comment peut-on trouver rapidement le nom de l'homme qu'on voit sur cette photo ? demanda Romain alors qu'ils roulaient en direction de Portsville.

Ils n'avaient plus besoin d'un refuge. Le motel leur en avait offert un. Mais il voulait tout de même faire un saut chez lui avant de regagner la ville. Ils ne pourraient pas rester, car il n'avait ni téléphone ni internet pour avancer dans leurs recherches. Mais s'ils étaient appelés à rester à La Nouvelle-Orléans quelque temps, il aurait besoin de vêtements de rechange.

— Nous la montrerons un peu partout et nous poserons la question, répondit-elle en étouffant un bâillement.

Même s'ils venaient juste de se lever, le ronronnement du moteur assoupissait Jasmine. Elle aurait été plus confortablement installée si elle s'était rapprochée pour poser la tête sur son épaule. Mais elle gardait ses distances. Dans la journée, elle ne pensait qu'à son enquête et s'oubliait elle-même. C'était seulement au cœur de la nuit qu'à bout de forces elle relâchait ses défenses. Elle s'abandonnait alors sans réserve et venait à lui, se donnant dans l'amour comme si personne d'autre, jamais, n'avait su la combler comme lui.

Romain aimait la sauvagerie, l'urgence, la frénésie de leurs ébats. Même avec Pam, il n'avait jamais rien vécu d'aussi intense. Le fait que la comparaison lui vienne à l'esprit raviva sa culpabilité. Il s'en voulait de prendre un plaisir aussi éperdu avec Jasmine. Mais il avait beau essayer de minimiser ce qui se passait entre eux, le souvenir de ses mains sur son visage lorsqu'elle avait amené ses lèvres à son sein ou l'expression de pure félicité avec laquelle elle l'avait accueilli en elle accéléraient dangereusement les battements de son cœur.

Tout simplement parce qu'avec Jasmine il retrouvait la sexualité, le plaisir dont il avait été privé depuis le décès de Pam. Voilà l'explication. Mais tout allait si vite, entre eux... Elle n'avait pas l'air de savoir tellement plus que lui ce qu'elle faisait. Ils agissaient à l'instinct, l'un et l'autre. Un instinct tellement fort qu'ils avaient du mal à garder leurs distances.

— Les gens qui le connaissent sont ceux qui refuseront de nous parler, objecta-t-il.

Elle joua avec une mèche de cheveux noirs et soyeux échappée de la queue-de-cheval qu'elle avait attachée à la hâte.

— On pourrait demander à Dustin.

— Après ce qui s'est passé hier soir, je doute que Phillip le laisse encore seul.

Jasmine prit la photo encadrée, qu'elle avait rangée entre les deux sièges, et l'examina un instant.

— C'est peut-être quelqu'un de la famille ?

Romain ne voulait pas la décevoir, mais il ne voyait aucune ressemblance.

— Je n'ai pas l'impression, non.

— Bon. On commencera par se renseigner au sujet de M. Moreau.

Cela nous donnera peut-être un début de piste.

— Ton ami détective peut nous aider, tu crois ?

— Jonathan cherche déjà. Je lui ai dit que je voulais le maximum d'informations possible sur cette famille.

Fermant les yeux, elle recommença à somnoler. Romain l'observait du coin de l'œil et voyait sa tête ballotter à droite et à gauche. Il finit par la tirer par la main.

— Viens ici.

Elle tenta de protester.

— Non, ça va. Je suis bien comme ça.

— Si je te suis si indifférent que ça, de quoi as-tu peur ?

Jasmine lui jeta un regard mauvais mais cessa de résister. Nichée contre son épaule, elle dormit paisiblement jusqu'à l'arrivée chez lui.

* * *

Avant même que le pick-up ne s'immobilise, elle sentit Romain se raidir à son côté. Elle leva la tête en sursaut.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Nous sommes à la maison.

A Portsville, se rappela Jasmine. Devant la maison de Romain. Pas la sienne. Elle vit alors ce qui l'avait alarmé : la porte d'entrée était ouverte.

— Quelqu'un est venu ici.

Il roula encore sur quelques mètres.

— Toi, reste ici et ne *bouge* pas, lui intima-t-il, le regard sévère, avant de sauter du véhicule.

Sans tenir compte de ses ordres, elle poussa sa portière.

— Je viens avec toi. Il vaut mieux être deux.

Romain parut sur le point de protester lorsqu'une vieille silhouette courbée apparut dans l'encadrement de la porte. Jasmine vit son visage se détendre.

— Mem ! Qu'est-ce que tu fais là ?

— Moi ? Je monte la garde, tiens !

— Mais pour quoi faire ?

— A cause d'alle ! vociféra la vieille en pointant un doigt osseux sur Jasmine.

Romain eut un geste d'impatience.

— Tu n'as aucune raison d'être jalouse, Mem ! Jasmine n'est pas une menace pour toi.

— C'est ce que tu crois, Ti-Côte ! Mais prends garde, que je te dis ! Car t'vas finir au *cimetière* comme ta femme et ta petite. T'peux me croire.

La vieille femme voûtée se frappa le milieu du front.

— Mem voit tout ! Elle sait tout !

Jasmine se plaça derrière Romain.

— Qui est-ce ? chuchota-t-elle.

— Ma vieille voisine qui dit n'importe quoi, répondit Romain, de façon à être entendu de Mem.

Cette dernière serra les lèvres si fort que sa bouche disparut au milieu d'une myriade de rides profondes.

— Celle-là, c'est l'amie du diable ! Méfie-toi, Ti-Côte.

— Arrête, Mem. Ne sois pas ridicule.

La vieille femme se redressa de toute la hauteur de son mètre cinquante.

— Ridicule ? Et l'homme mauvais qui est entré chez toi pour te faire la misère ? Tu crois que je l'ai inventé, celui-là ?

L'expression de Romain se fit soudain attentive.

— De quoi est-ce que tu parles ? *Qui* est venu ici, Mem ?

— L'étranger avec le sang sur les mains.

Romain gravit les marches d'un bond et se précipita à l'intérieur. Jasmine voulut lui emboîter le pas, mais la vieille avait levé sa canne d'un air menaçant.

— Toi, non, tu files ! vociféra-t-elle en faisant une gémuflexion. Toi, ma fille, tu portes la mort sur toi.

— Jasmine ! appela Romain.

Elle s'apprêtait à arracher la canne des mains de la vieille folle, mais Mem l'abaissa en la voyant approcher résolument.

— Que s'est-il passé ?

Il fallut un moment à Jasmine pour que ses yeux s'accoutument à l'obscurité. Mais lorsqu'elle vit ce que voyait Romain elle se pétrifia à son côté. Un collier d'enfant représentant la Belle au bois dormant était scotché sur un mur entièrement maculé de sang.

* * *

— C'était son pendentif ?

La voix de Jasmine parvint à Romain comme à travers un long tunnel. La vue du collier avait ramené une brassée de souvenirs des temps qui avaient précédé l'enlèvement d'Adèle, lorsque sa fille venait le rejoindre tous les soirs dans l'atelier où il bricolait ses motos. Même si elle n'avait que dix ans, elle savait déjà quantité de choses sur les moteurs. Ses clients avaient adoré la trouver là, en bleu de travail et les mains maculées de cambouis, appliquée à parler mécanique et à tout faire comme lui. Et malgré cela tellement féminine, comme un concentré de femme en herbe. Et si facile à vivre, aussi, même après la perte de sa mère.

Comme si une main de fer lui broyait la poitrine, Romain laissa

tomber sa tête entre ses mains. Il aurait donné n'importe quoi pour sentir encore une fois ses bras frêles se nouer autour de son cou et s'entendre appeler « mon petit papa ».

Jasmine n'insista pas en voyant qu'il ne répondait pas à sa question. Elle se détourna pudiquement pour le laisser à son chagrin. Mais ce qu'il aurait vraiment voulu, c'est qu'elle le serre dans ses bras, qu'elle le laisse enfouir son visage dans son cou et hurler son chagrin à la face du monde.

Il ne fut pas peu surpris de se découvrir de telles aspirations.

— Vous dites que vous avez vu l'homme qui est entré ici ? entendit-il Jasmine demander à Mem.

Mais sa vieille voisine garda un silence buté.

— Pourquoi me haissez-vous ? Je ne vous connais même pas.

— C'est toi qui as ramené le malheur par icitte !

— Non, ce n'est pas moi, chuchota Jasmine avec véhémence. Et je ferai ce qu'il faut pour que ça cesse, au contraire. L'homme avec le sang sur les mains doit être arrêté. Avant qu'il ne s'en prenne à d'autres victimes innocentes. Comme Adèle. Ou comme la jeune femme qu'il a poignardée la nuit de Noël à La Nouvelle-Orléans.

Avant qu'il ne s'en prenne à une nouvelle victime innocente... Romain ferma les yeux. Malgré les preuves que Huff avait trouvées dans la cave, Moreau n'était pas l'assassin d'Adèle. La présence du collier et les lettres reçues par ses parents l'attestaient clairement.

Il y avait si longtemps qu'il considérait Francis comme le meurtrier de sa fille que tout vacillait dans sa tête. Il avait haï Francis Moreau, il l'avait maudit. Il l'avait *tué*.

— Mon Dieu..., chuchota-t-il tandis que Mem entonnait une étrange mélodie de sa voix éraillée.

— Ce n'est pas toi qui as tiré.

Il sentit la présence de Jasmine à son côté.

— Tu n'en sais rien.

Elle glissa sa main dans la sienne.

— Si, je le sais.

Il baissa les yeux sur ses doigts délicats, vit le simple anneau orné d'une pierre qu'elle portait à l'annulaire. Elle paraissait si menue, si fragile... Mais elle était forte et il le savait. Tout comme Adèle sur bien des plans.

— Tu verras, chuchota-t-elle. Nous mettrons la main sur le meurtrier d'Adèle, je te le promets.

Mem cessa brusquement de psalmodier.

— L'homme avec le sang sur les mains, c'est le diable ! cria-t-elle. Personne ne peut l'arrêter.

Jasmine se tourna vers la vieille femme.

— Oh si, il peut être arrêté et jugé. Et ni vous ni vos superstitions ne

m'empêcherez de le faire.

— Ti-Côte, chasse-la de chez toi, grommela Mem. *Alle* porte le mal sur elle.

Romain détourna les yeux du collier de sa fille.

— Rentre chez toi, maintenant, Mem.

La vieille femme attrapa sa canne en gesticulant furieusement.

— C'est *alle*, le danger ! Renvoie-la !

— Jasmine reste.

— *Alle* t'a ensorcelé, Ti-Côte !

Ce n'était pas un terme qui faisait partie du vocabulaire courant de Romain. Mais il ne put nier l'accusation. Il était ensorcelé et même, que Dieu le préserve, plus qu'à moitié amoureux.

— Retourne chez toi, Mem.

Mem martela le sol de sa canne à la manière d'un juge abattant son marteau.

— Tu vas le regretter, Ti-Côte !

Sur cette menace, elle tira un sachet des plis de sa robe et le jeta par terre.

Romain le contempla fixement pendant que Mem s'éloignait en brandissant sa canne.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Jasmine.

Il se baissa avec un soupir, le ramassa et renifla les puissantes odeurs médicinales.

— Une potion magique, version Mem.

— Pour quoi faire ?

— Dans le cas présent, je présume qu'il s'agit d'un mauvais sort.

Et il jeta le sachet dans la poubelle.

* * *

Gruber s'était dissimulé entre les chênes à feuilles de laurier, lorsque la vieille sortit de la maison en clopinant et en marmottant dans sa barbe. La veille au soir, il était entré dans un bar et avait insisté pour raccompagner une paire de jumeaux ivres morts. En guise de remerciement, ils avaient accepté de lui montrer la maison de Romain au passage. Mais la vieille bique avait tout gâché. Quand elle était entrée, il avait eu peur de se faire surprendre par le retour de Romain pendant qu'il s'occupait de régler son cas. Il s'était donc enfui en la bousculant au passage.

Lorsque la vieille femme eut disparu, il tenta d'arrêter le sang qui coulait depuis qu'il s'était lui-même ouvert le bras. Se cacher pour attendre le retour de Romain et de Jasmine était une chose, alors qu'ils ne se doutaient de rien. Mais à présent qu'ils se tenaient sur leurs gardes ?

Tant pis. Il patienterait aussi longtemps que nécessaire. Tôt ou tard, une opportunité se présenterait.

Son portable, en mode silencieux depuis qu'il avait dissimulé sa voiture dans la végétation dense du marais, se mit à vibrer dans sa poche. Il ne répondit pas. La réception était très mauvaise, de toute façon. Et il n'avait pas envie de s'entendre donner des ordres par Peccavi.

Il était ici pour raisons personnelles. Rien à voir avec le boulot. Seuls Jasmine et Fornier l'intéressaient, en ce moment. Et il ne voulait pas louper l'occasion favorable.

Quelques secondes plus tard, un texto de Peccavi s'afficha.

« Où es-tu ? Oublie J pour le moment. Il est temps de livrer Billy. »

Gruber tenta de répondre :

« Chaque chose en son temps. »

Mais il macula ses touches de sang pour rien. Son message refusa de partir. Il pensa à Valérie, toujours affalée sur le canapé, dans le bunker. Son corps devrait avoir disparu avant que la police ne vienne l'interroger sur sa disparition. Mais, tant qu'à se déplacer, autant se charger de trois cadavres d'un coup. S'il n'y avait pas eu Romain, Adèle aurait été beaucoup plus docile. Et il n'aurait pas été obligé de dénoncer Francis, le seul ami qu'il ait jamais eu. C'était à cause de Romain qu'il avait mis la vidéo et le pantalon souillé de sang dans sa cave. Peccavi et lui avaient promis à Francis qu'ils le tireraient de là s'il tenait sa langue. Et Francis avait admirablement joué le jeu. Beaucoup mieux qu'il ne l'avait pensé, même.

Tout avait fonctionné comme sur des roulettes jusqu'au moment où Romain lui avait tiré dessus. Et maintenant Fornier avait Jasmine avec lui.

Gruber fronça les sourcils. Il ne serait pas surpris si ces deux-là couchaient ensemble, tiens. Ils venaient de passer la nuit entière ensemble, non ?

Mais Fornier ne profiterait pas de l'aubaine longtemps. Dans moins de vingt-quatre heures, il servirait de nourriture aux alligators. Et Valérie prendrait le même chemin.

Pour Jasmine, en revanche, il déciderait peut-être de la garder encore en vie quelque temps...

* * *

Il fallut un temps fou avant que les adjoints du shérif n'arrivent

enfin à la maison. Puis ils durent attendre qu'ils rédigent leur rapport. Romain avait respecté la procédure en déclarant l'effraction. Mais il n'attendait pas grand-chose de la police. Personne n'avait été tué ; rien n'avait été volé. Il y avait certes du sang sur le mur, mais l'intrus n'avait laissé aucune inscription. Rien qui aurait pu permettre d'établir un lien avec le crime récent commis à La Nouvelle-Orléans. Moreau était mort ; Huff et Black ne faisaient plus partie des forces de police de La Nouvelle-Orléans. Qui aurait encore envie de se plonger dans une affaire classée depuis si longtemps ?

Jasmine appela le NOPD et obtint qu'on lui passe Ryder, le chef de police, pendant qu'ils roulaient en direction de La Nouvelle-Orléans. Mais une fois la communication terminée elle ne parut pas plus optimiste que lui.

— Ryder ne veut même pas envisager la possibilité que Moreau ait pu être condamné à tort. Cela soulèverait trop de questions sur la façon dont l'enquête a été conduite. Sa propre responsabilité étant engagée, bien sûr.

Romain passa sur la voie de gauche pour doubler.

— Mais si l'assassin d'Adèle est effectivement toujours en liberté...

— Il y a de fortes chances pour que Ryder s'en aperçoive assez vite, compléta Jasmine. Un tueur comme lui ne s'arrête jamais de lui-même. Il tue pour le plaisir, autrement dit compulsivement. Et ça va en s'aggravant.

— Tu penses que ta sœur a été assassinée, elle aussi ?

Pour Romain, cela relevait de l'évidence. Mais il était curieux de savoir si Jasmine gardait encore un espoir. Elle évita son regard.

— Probablement, oui.

Jusque-là, Romain avait refusé de s'appesantir sur la douleur de Jasmine. Il avait été trop consumé par la sienne. La peine des autres le faisait fuir, en fait. Il ne voulait pas revivre en miroir sa propre détresse, son impuissance et ses regrets. En refusant de s'attacher à Jasmine, il s'évitait une replongée dans la souffrance et poursuivait son existence de zombie solitaire, en état de semi-anesthésie permanente. Mais tout avait changé depuis quelques jours. Il était désormais en phase avec la douleur de Jasmine. Car elle comptait, dans sa vie. Plus, beaucoup plus qu'il ne l'aurait souhaité.

— Ça doit être dur de ne pas savoir si elle est vivante ou morte...

— Je veux la ramener avec moi. Même si je ne retrouve que ses restes.

Lui avait au moins la satisfaction de savoir que le corps d'Adèle reposait auprès de celui de Pam. Et même s'il payait un prix élevé pour cette certitude il lui semblait que le doute lui aurait coûté sa santé mentale. Depuis seize ans, Jasmine n'avait pu se raccrocher à rien, hormis un espoir infime.

— Si c'est vraiment lui, le tueur, fit-il remarquer en désignant le jeune homme sur la photo, il a tué Adèle au bout de quelques semaines et a déposé son corps dans un endroit tout ce qu'il y a de plus public. Pourquoi, à ton avis, a-t-il agi différemment pour Kimberly ?

— Il a enlevé ma sœur il y a très longtemps. Peut-être débutait-il dans sa carrière et se montrait-il plus prudent. Ou n'éprouvait-il pas encore le besoin d'attirer l'attention sur lui.

— Il n'a pas envoyé de message sanglant à ta famille. Enfin... si, mais seize ans après le kidnapping.

— C'est vrai. Pour une raison ou pour une autre, il veut soudain nous montrer jusqu'où il peut aller.

— Pourquoi, à ton avis, cherche-t-il à nous provoquer, nous, plutôt que la police ?

— Trop de temps a passé. Et personne ne s'intéresse plus à lui ni à ses meurtres, à la brigade des homicides de La Nouvelle-Orléans. En tout cas, personne qu'il juge suffisamment compétent pour représenter une menace. Alors qu'il sait pouvoir compter sur nous pour engager un bras de fer. Ce qu'il veut, c'est faire réagir. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que ses messages nous mobilisent.

— Donc, il essaie de jouer au chat et à la souris avec nous car nous l'intéressons, en tant qu'adversaires ?

— C'est ce que je crois deviner, oui.

— Mais, même s'il nous provoque, il reste quand même très prudent. A part le collier d'Adèle, il n'a laissé aucun indice. L'adjoint du shérif a passé beaucoup de temps à relever des empreintes. Mais je suis quasiment certain qu'elles seront toutes de toi, de moi ou de Mem.

— Il y a une part de lui — largement inconsciente — qui souhaite qu'on l'arrête, qu'on le punisse. Mais consciemment il cherche surtout à nous échapper. L'autoconservation est un instinct puissant. Ce qu'il sait être un comportement « normal » est constamment en guerre chez lui avec ses désirs réprouvés. Ce que nous voyons, ce sont les traces de ce conflit intérieur.

Ils furent interrompus par la sonnerie du portable de Jasmine. Romain se tut pendant qu'elle prenait la communication. Mais elle lui tendit l'appareil.

— C'est pour toi... Alvin Huff.

Il y avait eu un temps où Huff et lui avaient lutté ensemble, côte à côte, pour retrouver Adèle. Romain avait de la peine à croire qu'un flic aussi investi que lui ait pu passer à côté d'éléments qui auraient mérité plus ample examen.

Mais son appréciation de la situation avait pu être biaisée par l'état de terreur et de désespoir où il se trouvait alors. Il avait placé une

confiance aveugle en Huff, qui lui était apparu comme le « bon flic » par excellence. Avec le recul, il se disait qu'il aurait dû être plus vigilant. Et garder l'œil, même sur la police.

— Allô ?

— Ah, quand même !

Huff paraissait impatient. Irrité, presque.

— Tu es l'homme le plus difficile à joindre de tout l'Etat de Louisiane, Romain.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi es-tu venu à La Nouvelle-Orléans ?

Il y eut un temps de silence.

— A ton avis ?

Quelque chose avait changé dans l'attitude de Huff.

— Tu as compris que ce n'était pas lui, c'est ça ?

Huff émit un juron qui équivalait à un acquiescement.

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis, Alvin ?

Percevant l'amertume dans sa voix, Jasmine lui tendit la main. Il la prit sans réfléchir. Accepter ses gestes de réconfort devenait un peu trop simple, un peu trop évident à son goût. Mais il ne voulait pas se casser la tête à ce sujet pour l'instant. Ce qu'elle lui apportait, il le prendrait sans plus se poser de questions. Avec Jasmine, la vie redevenait presque acceptable. Surtout quand elle se nouait à lui et qu'il se perdait dans sa douceur offerte jusqu'au vertige.

— J'ai reçu un message semblable à celui dont tu m'as parlé, admit Huff. Tracé en lettres de sang.

— Tu n'as pas trop réagi, quand je t'ai parlé de celui qu'avait eu Jasmine. Pour toi, c'était juste une coïncidence.

— S'il y avait eu moyen, j'aurais fait abstraction aussi de celui qui m'a été adressé. La dernière chose dont j'ai envie, c'est de ramener cette vieille histoire au grand jour.

— Mais...

— Je suis flic.

Sa conscience l'avait donc obligé à affronter ce qu'il avait tout fait pour fuir ?

— Tu étais flic aussi, quand je t'ai appelé il y a quelques jours.

Huff laissa échapper un soupir clairement audible.

— Le mot qui m'a été envoyé donne une information que seul le tueur pouvait détenir.

Romain tourna les yeux vers Jasmine, qui l'observait avec attention.

— Et de quoi s'agit-il ?

— Il m'a précisé d'où provenaient les fibres.

— Celles qu'on a retrouvées dans les cheveux d'Adèle ?

— Oui. Nous avons supposé qu'elles venaient d'une couverture que nous avons cherchée en vain à proximité du corps. Tu te souviens ?

— Je me souviens qu'il n'y avait rien, chez Moreau, qui

correspondait aux filaments prélevés dans les cheveux de ma fille. Tu en avais conclu qu'il avait dû s'en débarrasser quelque part ailleurs.

— C'était plausible.

Huff restait sur la défensive.

— Mais d'après le message que j'ai reçu il s'agirait d'une couverture de bébé, en fait. Il ne l'avait pas enveloppée dedans, Romain. C'était une sorte de doudou qu'il lui donnait pour dormir.

Sous l'assaut des images qui lui affluèrent à l'esprit, Romain serra plus fort la main de Jasmine. Il lui faisait confiance pour l'aider à tenir tête à la douleur.

— C'est ce que disait son message ?

— Il m'indiquait juste où trouver une couverture de bébé rouge et pelucheuse.

Les mâchoires de Romain se crispèrent.

— Et alors ?

— Les filaments correspondent. La couverture était enterrée dans un sac en plastique pas loin d'une décharge.

— L'avocat de Francis Moreau s'était servi de l'absence de fibres correspondantes chez lui comme d'un argument pour sa défense.

A force de chercher, l'avocat avait fini par s'interroger sur la façon dont les preuves matérielles avaient été recueillies. Et il avait gagné. Jusqu'au moment où lui, Romain, avait pris la « justice » entre ses mains.

Incapable de conduire, il immobilisa le pick-up sur le bas-côté.

— J'ai tiré sur un innocent, Huff ! Je l'ai tué parce que tu soutenais que le sang de ma fille imprégnait ses vêtements. Parce que tu as affirmé l'avoir vu commettre des actes effroyables sur Adèle en regardant cette vidéo.

— Je n'ai jamais dit que j'avais vu *Moreau* expressément. Juste que l'homme correspondait à sa description et qu'il portait des vêtements similaires. A aucun moment on ne discerne son visage. Je ne t'ai jamais menti à ce sujet.

— As-tu menti sur d'autres aspects ?

— Non ! J'ai trouvé son pantalon dans sa cave. Et Moreau avait des antécédents.

— Des antécédents, oui. Mais pas de meurtre !

— Je croyais qu'il s'était laissé emporter, qu'il avait fini par aller trop loin. Une chose est sûre : le type qu'on voit sur la vidéo a commis l'impardonnable.

— Tu *croyais*, oui. Mais croire ne suffit pas.

— Moreau était un pédophile, objecta Huff. Pas un innocent.

Romain l'interrompt.

— Réponds seulement à une question.

— Quoi ?

— As-tu négligé certains éléments de l'enquête à dessein pour obtenir la condamnation de Moreau ?

— Jamais ! Pour qui est-ce que tu me prends ?

Romain ne put répondre. Il avait déjà de la peine à définir ce qu'il était lui-même à ses propres yeux.

— Si Moreau n'est pas coupable, quelqu'un a placé les pièces à conviction chez lui. Qui ?

— C'est ce que je me suis promis de découvrir, justement ! Tu crois que j'aurais laissé ma propre famille à Noël si cette affaire ne me prenait pas aux tripes ? Si je n'en étais pas malade ?

— Dis-lui que nous avons une photo du tueur, suggéra Jasmine à mi-voix. Il pourra peut-être nous aider à l'identifier.

Huff dut l'entendre, apparemment.

— Qui est-ce ?

— Jasmine. Elle a une photo de l'homme qui a tué Adèle.

— Bon. Je propose qu'on se réunisse tous les trois. Nous allons mettre en commun tout ce que nous savons. Et voir si ça ouvre de nouvelles pistes. Vous pouvez passer à mon hôtel ?

Le son de la voix de Huff, sa personnalité affirmée ramenaient Romain en arrière — dans un passé où il ne voulait plus retourner. Mais il n'avait pas le choix.

— Quand ?

— Dès que possible.

Huff lui donna le nom et l'adresse de l'hôtel.

— On peut y être dans une heure.

— Parfait. Je vous attends à l'accueil.

Mais Jasmine avait d'autres projets.

— Pour gagner du temps, nous allons faire une copie de la photo. Pendant que tu verras Huff, j'irai me balader dans l'ancien quartier où vivaient les Moreau et je poserai des questions au voisinage. L'urgence, maintenant, c'est de mettre un nom sur ce visage. Une fois l'identité du tueur connue, nous n'aurons plus qu'à le faire cueillir par la police. Nous approchons du but, Romain...

Gruber avait cru qu'il serait facile de suivre Romain et Jasmine en voiture — de les filer comme on voyait faire dans les films policiers. Il s'était mis au volant de sa vieille guimbarde et s'était placé de manière à les voir passer lorsqu'ils partiraient. Il avait attendu le temps qu'il fallait, en roulant à la bonne allure. Mais il avait perdu le pick-up de Romain de vue avant même d'atteindre La Nouvelle-Orléans. Il fallait dire que Peccavi l'avait bombardé d'appels. Et que son attention avait été distraite alors que le trafic s'intensifiait.

Vexé que la vieille femme l'ait interrompu le matin et que Romain ait réussi à le semer, Gruber finit par prendre la communication.

— Oui, qu'est-ce que tu veux ?

Silence.

Soudain conscient de la façon dont il avait répondu à son patron, il changea de ton.

— J'y étais presque. Je les avais sous le nez, Fornier et elle.

— Ne touche pas à Fornier, ordonna Peccavi.

— Pourquoi ?

— Limite tes ambitions, O.K. ? Sinon, attention au retour de bâton.

Ce n'était pas ce que Gruber avait envie d'entendre. Il en avait assez des mises en garde de Peccavi. Assez de ses conseils de sagesse. Peccavi pensait manifestement qu'il n'était pas de taille à affronter Fornier. Mais il n'était pas plus inquiet à l'idée de tirer sur un ancien Marine que sur un employé de bureau. Face à une arme à feu, l'entraînement et la musculature ne changeaient pas grand-chose. Il y avait longtemps qu'il voulait régler son compte à Fornier. Et le revolver qu'il avait piqué à l'un des anciens amants de sa mère l'attendait au chaud dans son coffre.

— On ne peut plus les dissocier. S'il arrive quelque chose à Jasmine, on l'aura sur le dos, lui.

Peccavi hésita.

— Régler son cas est une chose. Mais ce n'est pas si simple d'évacuer... les restes.

Gruber leva les yeux au ciel. Peccavi avait peut-être un sens aigu des affaires, mais il n'avait rien compris à Gruber Coen. Il pensait qu'il n'avait jamais rien fait de plus, dans la vie, qu'enlever des gamins ici et là.

— Ne t'inquiète pas. Je me débrouille.

Personne n'avait jamais découvert les trois corps qu'il avait jetés dans le bayou au cours des deux décennies écoulées. Et il n'y avait aucune raison pour que cela change. Mais il ne pouvait pas faire valoir cet argument à Peccavi. Celui-ci croyait, comme tout le monde, que Francis était responsable de ce qui était arrivé à Adèle.

— Tu es sûr de toi, Gruber. Tu es où, là ?

— Entre Portsville et La Nouvelle-Orléans. Je viens de perdre Jasmine et Fornier de vue.

— Tu t'occuperas d'eux plus tard. Il faut emmener Billy.

— Il est bien là où il est, non ?

— Le business avant tout, Gruber. Ce qui nous nourrit, ce sont les gamins. Et le couple adoptant est anxieux. Ce n'est pas le moment de faire traîner et de louper la transaction.

En d'autres termes, Peccavi voulait l'argent. Il plaçait tout ce qu'il touchait sur des comptes à l'étranger. Dès qu'il aurait réuni la somme nécessaire, disait-il, il plaquerait tout pour aller vivre sur une île tropicale avec une indigène lascive. Gruber ne doutait pas qu'il mettrait son projet à exécution.

— Et Phillip ? Il ne peut pas le faire, le trajet ?

— Phillip ? Il a encore trouvé le moyen de disparaître. Beverly le cherche partout. Il ne répond pas sur son portable.

— Il reviendra. Phillip revient toujours.

— Phillip va gicler. J'en ai mon compte, de ce type. Il est de moins en moins fiable.

Autrement dit, Phillip allait suivre le même chemin que Jack. Et Peccavi aurait son propre cadavre à évacuer. La semaine promettait d'être chargée, pour eux deux. Le tout étant de faire ce qu'il fallait sans laisser de traces.

— Il faudrait le conduire où, Billy ?

— Dans l'Utah.

Impossible. Pas avec Valérie en voie de décomposition sur son canapé.

— Demande à Roger. La Stratford a ma photo. Elle sait que je suis mêlé à la disparition de sa sœur.

Il coupa Peccavi avant qu'il ne puisse faire une objection.

— Il faut que je m'occupe d'elle maintenant, sinon c'est la filière entière qui ramasse. S'ils arrivent à me mettre la main dessus, ils auront vite faite de remonter jusqu'à toi.

Pour la première fois, il se réjouit d'avoir livré Kimberly à Peccavi. Ce lien entre eux consolidait sa position aujourd'hui.

La menace eut un effet immédiat.

— Bon, très bien. J'emmènerai Billy moi-même.

Excellente initiative. Il était temps qu'il se bouge un peu les fesses, lui aussi.

— Appelle-moi quand tu auras fini, lança hargneusement Peccavi.

Gruber promit de se manifester et coupa la communication. Il s'arrêta à une station-service pour se laver les mains. Puis il prit la direction de la maison de son beau-frère. Afficher une légitime inquiétude pour sa sœur disparue lui ferait gagner un petit répit. Ensuite, il rentrerait tranquillement chez lui. Il avait eu tort de se laisser gagner par l'anxiété et de se précipiter à Portsville. A présent que Jasmine avait sa photo, il n'avait plus besoin de courir derrière elle. C'était elle qui accourrait directement chez lui.

Il ne lui restait rien d'autre à faire qu'à attendre.

* * *

La voiture de location de Jasmine étant à Portsville, ils durent passer à l'agence pour en louer une autre. Romain lui assura qu'il n'en avait pas pour longtemps avec Huff et insista pour qu'elle l'attende. Mais ils étaient en plein compte à rebours. L'homme dont elle tenait la photo à la main ne tarderait pas à frapper de nouveau. Un sentiment de malaise l'envahissait chaque fois que ses pensées se portaient sur lui. Il était dans un état constant d'agitation pulsionnelle, ces derniers jours... Elle sentait que quelque chose avait basculé en lui. Quoi exactement, elle n'aurait su le dire. Et elle ignorait aussi par quels mécanismes elle était « branchée » sur ses états psychiques. Mais elle avait pris l'habitude de se fier à ses impressions.

Ils devaient agir vite, s'ils voulaient l'empêcher de faire une nouvelle victime. Chaque minute comptait, désormais. Et ils seraient plus efficaces s'ils avançaient chacun de leur côté.

Sans compter qu'elle s'habituaient un peu trop à fonctionner en symbiose avec Romain. Comme s'ils pouvaient continuer ainsi, coude à coude, bien au-delà de quelques nuits. Elle s'était même surprise, un instant, à se visualiser enceinte de lui.

Il lui jeta un regard interrogateur en la déposant devant l'agence.

— Quoi ?

Elle sourit.

— Rien. Rien du tout.

— Ah, d'accord... Bon, eh bien, *ceci* ne veut rien dire du tout non plus, déclara-t-il en l'attirant de nouveau dans la voiture.

Il l'embrassa si énergiquement qu'il lui fallut quelques instants pour redescendre sur terre. Un temps qu'il mit à profit pour débiter une longue liste d'instructions.

— Dès que j'ai fini avec Huff, j'achète un portable. Garde le tien allumé et je t'appellerai pour te donner mon numéro. Il s'agit de rester en contact étroit tout le temps. Et promets-moi une chose : en aucun cas tu n'entres chez *qui que ce soit* toute seule, même si ce quelqu'un

est un enfant seul chez lui.

Elle parodia un salut militaire.

— A vos ordres, chef.

Mais il ne se dérida pas.

— Je suis très sérieux, là.

— Il ne m'arrivera rien, Romain.

— Je veux le croire, murmura-t-il.

Ce fut du moins ce qu'il lui sembla entendre au moment où elle refermait sa portière.

* * *

Jasmine eut la surprise de découvrir que l'ancienne propriété des Moreau, où la famille avait vécu du vivant de Milo, était située dans un quartier plutôt respectable. Sans être récentes, les maisons étaient coquettes et entretenues avec soin. C'était le genre de banlieue où venaient s'installer de jeunes familles qui, avec un peu de créativité et beaucoup d'huile de coude, parvenaient à faire des miracles. Presque toutes les maisons étaient décorées et illuminées pour les fêtes.

Elle se gara devant l'ancienne adresse des Moreau et décida d'interroger plutôt les voisins que les nouveaux propriétaires, qui ne savaient probablement pas grand-chose des occupants qui les avaient précédés. Vu l'âge moyen des habitants, peu d'entre eux, hélas, avaient dû connaître les Moreau. Sachant que, d'après Jonathan, son ami détective, il y avait déjà quinze ans que Milo Moreau était mort d'une crise cardiaque.

Jasmine serra les pans de son manteau autour d'elle pour se protéger du vent mordant et alla frapper chez les voisins de gauche. Mais la vieille dame mexicaine qui vint lui ouvrir ne parlait pas l'anglais. Et elle était seule à la maison, de toute évidence. Jasmine sourit, lui indiqua par gestes qu'il n'y avait pas de problème et tenta sa chance de l'autre côté.

Une jolie adolescente blonde passa la tête par la porte.

— Bonjour. Ta mère est là ?

— Une seconde, je l'appelle.

Une femme aux cheveux ébouriffés vint prendre sa place et lui jeta un regard interrogateur.

— Bonjour. Je m'appelle Jasmine Stratford. Je cherche ma sœur, disparue depuis seize ans. Je me demandais si vous pouviez m'aider à identifier cet homme ?

Elle tendit la photo prise dans le bureau de Beverly.

— Votre sœur a été kidnappée ?

— Oui. Et je suis quasiment certaine que cet homme est mêlé à son enlèvement.

— Ma pauvre, quelle horreur !
La femme prit la photo pour l'examiner de plus près.
— Sur la gauche, c'est Milo Moreau. Il habitait à côté de chez nous, mais il est mort peu après notre arrivée dans le quartier.
— Et le jeune homme à côté de lui ?
— Alors là, aucune idée ! Après ce qui s'est passé avec Francis... Vous êtes au courant, pour la gamine qu'il a tuée ?
— Je suis au courant, oui.
La femme écarquilla les yeux.
— Et vous pensez qu'il y a un lien ?
— Probablement, oui.
— Oh, mon Dieu... J'ai toujours pensé qu'il était bizarre, ce Francis. Sa mère aussi, d'ailleurs.

— Bizarre, comment ?
— Eh bien... Très réservée, surtout. La dernière fois que nous nous sommes rencontrées, c'était juste avant Katrina, en pleine évacuation. Elle avait déjà vendu ici pour payer l'avocat de Francis. Mais si vous la retrouvez elle pourra sûrement vous dire qui est le grand ado sur la photo.

Jasmine ne jugea pas utile de préciser que Beverly était sans doute la dernière personne au monde dont elle pouvait attendre de l'aide.

— Les Moreau avaient des amis, dans la rue ? Quelqu'un qui pourrait me renseigner ?

La voisine se mordilla la lèvre.

— Il y a tellement de nouveaux ici, entre l'ouragan et la crise immobilière... Ah si, tenez ! Allez voir Ila Jan Reed, juste au coin de la rue. Elle n'est plus toute jeune, mais elle a encore toute sa tête.

Jasmine la remercia d'un sourire.

— Merci. Je vais essayer.

— Bonne chance. J'espère que vous retrouverez votre sœur.

Jasmine descendit la rue jusqu'à la maison indiquée. Un temps assez long s'écoula avant qu'on réagisse à son coup de sonnette. Mais la porte finit par s'ouvrir et une femme aux cheveux blancs, tirant un appareil à oxygène portable, s'avança sur le seuil.

— Oui ?

Jasmine exposa le but de sa visite et présenta la photo.

— Ce n'est pas un des fils Moreau, si ? demanda Mme Reed, sur fond de sifflement d'oxygène. C'est que ma vision n'est plus très bonne, hélas...

Elle se pencha plus près pour examiner le cliché mais finit par secouer la tête.

— Je suis désolée. Son visage me dit quelque chose, mais je n'arrive pas à le remettre.

Jasmine cacha tant bien que mal sa déception. Il devait bien y avoir

quelqu'un, dans ce quartier, pour se souvenir de son tueur !

— Merci, en tout cas. Il y aurait quelqu'un d'autre, par ici, qui serait susceptible de m'aider ? Des anciens amis des Moreau, peut-être ?

— Vous pourriez demander aux Black. Leurs fils jouaient souvent avec les petits Moreau, dans le temps.

Le pouls de Jasmine s'accéléra.

— Les Black ?

— Charmaine et Doug. Ils vivaient juste en face de chez les Moreau. Les enfants ont quitté la maison. Mais Doug et Charmaine sont restés.

Jasmine pressa la photo contre sa poitrine.

— Vous vous souvenez du nom des fils ?

— Dirk et...

Mme Reed ferma les yeux comme pour mieux réactiver sa mémoire.

— Pearson ! Pearson Bailey Black. Quel petit diable, celui-là !

Mais Jasmine entendit à peine ce dernier commentaire. Le prénom de Pearson était trop peu courant pour qu'il puisse s'agir d'une coïncidence.

— Savez-vous où je peux trouver Pearson ? s'enquit-elle, pour vérifier son hypothèse.

— Il a commencé sa carrière dans la police. C'était un des meilleurs éléments du NOPD. Et puis il y a eu des histoires, on l'a accusé d'une faute qu'il n'avait pas commise et il a été renvoyé. Ses parents étaient très choqués. Il a été injustement traité.

Injustement traité ? Jasmine pensait plutôt le contraire. Mais elle n'en laissa rien paraître.

— Et maintenant ? Que fait-il ?

— Pour l'instant, il est vigile. Mais il pense ouvrir bientôt sa propre agence de détective... Ah tiens, voilà justement Charmaine !

D'un signe de tête, Mme Reed désigna une voiture qui s'engageait dans une allée proche.

— Vous devriez lui poser la question. Elle saura peut-être, pour le jeune, sur la photo.

Jasmine remercia hâtivement la vieille dame et remonta la rue. Elle entendit une portière claquer, puis le craquement de sacs caractéristique indiquant que Mme Black venait de faire son shopping.

— Excusez-moi ? appela-t-elle avant que la mère de Pearson ne rentre chez elle par la porte intérieure du garage.

Le bruit de sacs s'accroissait tandis que Mme Black s'approchait de l'ouverture.

— Bonjour ! Je peux faire quelque chose pour vous ?

— Vous êtes bien chargée, on dirait, commenta Jasmine.

Mme Black, brune, avenante et potelée, lui sourit sans chercher à déguiser son enthousiasme.

— J'adore les soldes du lendemain de Noël, pas vous ? Je crois que

j'ai déjà tous mes cadeaux pour l'année prochaine.

Jasmine se rapprocha pour montrer la photo.

— Je viens de voir Mme Reed. Elle pensait que vous pourriez peut-être me donner le nom de l'adolescent sur la photo.

— Ah tiens, Milo Moreau !

Jasmine hocha la tête.

— Et l'autre ?

— C'est Gruber Coen.

— Coen ? Comment l'épelez-vous ?

— C-O-E-N.

Jasmine en oubliait de respirer. Après toutes ces années, elle avait enfin le nom de l'homme qui lui avait volé sa sœur. Cette pensée, à elle seule, lui donnait le vertige. Qui était donc ce Gruber qui avait pu partir avec une fille de huit ans, sans que personne autour de lui s'en émeuve ?

Retenant son souffle, elle enfonça les ongles dans ses paumes.

— Et vous savez ce qu'il est devenu ?

— Aucune idée, non. Je ne l'aimais pas beaucoup, ce garçon, à vrai dire. Et mes fils non plus, d'ailleurs. Il n'a pas eu une enfance facile, mais...

Elle changea ses sacs de bras et Jasmine tendit la main pour la décharger du plus lourd des trois.

— ... il était bizarre. Je ne sais pas comment vous dire.

— Bizarre de quel point de vue ?

— Très solitaire. Maussade. Avec un regard dissimulé, comme s'il cherchait à vous cacher je ne sais quoi de sournois qu'il avait au fond de lui. Milo Moreau faisait dans le bénévolat et le ramenait souvent chez lui. Il voulait que les garçons l'intègrent dans leur petit groupe. Mais Gruber restait planté avec les mains dans les poches et les regardait faire ce que font les garçons de leur âge.

— Comme quoi, par exemple ?

— Jouer au basket... faire du roller.

— Et il n'a jamais été accepté ?

— Jamais, non. Sauf peut-être par Francis. C'étaient des exclus, l'un et l'autre. Ils traînaient ensemble après les cours. Mais ça se terminait par des mauvais coups. Une fois, ils avaient mis un écureuil mort dans le casier d'une fille parce qu'elle avait refusé de sortir avec Francis.

Les mains de Jasmine étaient insensibilisées par le froid. Elle les rentra dans les manches de son manteau.

— Et Pearson ?

Mme Black haussa les sourcils.

— Vous connaissez mon fils ?

— Mme Reed m'a parlé de lui, éluda-t-elle.

Mme Black récupéra son sac et posa le tout sur le coffre de sa

voiture.

— Pearson était ami avec Phillip et Dusty, surtout. Mais il n'était pas d'accord avec ce qui est arrivé à Francis, il y a quelques années.

— Vous voulez parler de sa condamnation pour meurtre ?

— Tout à fait, oui.

— Pearson croit à l'innocence de Francis ?

— Il avait des antécédents, je ne le nie pas. Un pédophile est un pédophile, et je ne sous-estime pas la gravité de ses actes. Mais il n'a pas tué cette petite fille. Pearson jure ses grands dieux qu'il a été victime d'un coup monté.

— Et on sait qui en est l'auteur ?

— Non. Mais Pearson a appris que Francis était en lien avec un type qui se faisait appeler Peccavi.

— « J'ai péché », murmura Jasmine.

Mme Black lui jeta un regard surpris.

— Pardon ?

— C'est ce que le mot latin « peccavi » signifie.

— Si vous le dites...

La mère de Pearson commença à rassembler ses sacs.

— Pensez-vous qu'il existe une possibilité pour que Gruber soit Peccavi ?

— Avec Gruber, je suis prête à croire à tout. Même au pire.

Il faisait froid et Jasmine l'avait retenue suffisamment longtemps.

— Merci pour tout, madame Black.

— De rien.

Mme Black rentra chez elle et Jasmine contempla la rangée de maisons coquettes, sagement alignées. Gruber. Francis. Pearson. Dustin. Phillip. Cette rue avait donné quelques rejetons intéressants. Deux sur les cinq s'étaient lancés dans l'agression sexuelle sur mineurs. Et l'un d'entre eux au moins était un meurtrier.

Mais elle connaissait à présent au moins une personne qui pourrait la conduire jusqu'à Gruber Coen. Par chance, elle avait enregistré le numéro de Pearson sur son téléphone. Elle enfonça la touche « appel ».

* * *

— Et Jasmine ?

Ce fut la première question que posa Huff lorsque Romain s'installa en face de lui, dans le restaurant de son hôtel.

— Elle n'est pas venue.

— Pourquoi ?

Huff n'avait pas bonne mine. Ses cheveux s'étaient encore raréfiés, mais ce n'était pas l'âge qui le minait. Il travaillait trop, à en juger par

ses yeux cernés, ses traits creusés et tendus.

— Jasmine était pressée.

— Pressée de faire quoi ?

— De trouver l'individu qui a kidnappé et vraisemblablement tué sa sœur.

— Ne sommes-nous pas à la recherche du même homme ?

— Si. Mais nous nous sommes réparti les tâches.

— Tu lui as dit, pour la couverture ?

— Elle sait, oui.

Romain désigna un sac en papier placé aux pieds de Huff.

— C'est ça ?

Huff montra un coin de couverture moisie.

— Je vais la faire analyser pour les éléments génétiques. Mais ça prendra un certain temps. Pour identifier les fibres, il m'a suffi d'un microscope, par contre.

— Tu dis que ce sont les mêmes que dans les cheveux d'Adèle ?

— Exactement les mêmes, oui.

Romain s'affaissa contre son dossier et regarda fixement la couverture. Son enfant avait touché cette texture duveteuse. Peut-être y avait-elle trouvé un ultime réconfort.

— Comment a-t-on pu retrouver le sang de ma fille sur le pantalon de Moreau ? Et ses barrettes ?

— Moreau vivait seul, mais sa mère et ses frères devaient venir le voir régulièrement. Ils ont pu placer les fausses pièces à conviction dans la cave.

— Dustin est alité depuis des années. Et je doute que Beverly se soit retournée contre son fils.

— Et Phillip ?

— Pas son genre. D'ailleurs, c'est Francis qui a été repéré près de l'école. Francis qu'on a vu transporter quelque chose de lourd, le jour où Adèle a disparu.

Huff remua son café.

— Il avait acheté un nouveau tapis ce jour-là, souviens-toi. Ça été un des arguments de la défense.

— La coïncidence est un peu trop commode.

— C'est vrai. On peut imaginer que Francis était bel et bien le kidnappeur, même si ce n'est pas lui qui a tué Adèle.

— Ils auraient été deux sur le coup, tu veux dire ? Mais c'est très rare, non ? Je croyais que les criminels sexuels opéraient toujours en solitaire.

Huff haussa les épaules.

— Il y a des exceptions. On a vu des femmes ou des maîtresses aider leur compagnon à emprisonner et à torturer des esclaves sexuelles.

— Mais on parle de crimes pédophiles, là. Ça doit être plus difficile

de trouver des complices.

— Plus difficile, peut-être. Mais pas impossible.

La serveuse se présenta à leur table et Romain commanda des œufs brouillés et du café.

— Et Black ? demanda-t-il dès qu'elle eut le dos tourné.

— Comment ça, Black ?

— Il était présent au moment de la perquisition. Cela n'aurait pas été très compliqué pour lui de jeter les affaires dans la cave afin que tu les découvres.

— Mais c'est lui qui clame haut et fort qu'il s'agit d'un coup monté, lui qui a manœuvré pour innocenter Francis.

— Tu es sûr que c'est Black qui t'a dénoncé ?

— A cent pour cent. Tous les autres qui perquisitionnaient avec moi ce soir-là sont fiables.

Romain joua machinalement avec la salière.

— Tu as entendu parler de l'agence d'adoption « Vie Meilleure » ?

Une expression étrange marqua le visage creusé de Huff.

— Où as-tu entendu ce nom ?

— C'est là que travaille Mme Moreau.

— Beverly Moreau ? Elle vit des allocations de l'Etat.

— D'après son fils Dustin, pourtant, cette agence l'emploie pour s'occuper d'enfants la nuit.

Deux rides profondes vinrent barrer le front de Huff.

— Quand as-tu parlé à Dustin ?

— Je suis allé lui rendre visite hier soir.

Huff fit tourner sa tasse sur la soucoupe.

— Il était lucide ?

— Un peu trop à son goût. Il souffre le martyr.

— Il ne savait sûrement pas ce qu'il disait.

La serveuse apporta le café de Romain. Il le sucra distraitement.

— Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

— Cette agence n'existe pas. Il y a des années de cela, une femme enceinte est venue déposer une plainte contre un individu qui lui aurait promis une somme d'argent importante en échange de son bébé encore à naître. Il disait représenter l'agence Vie Meilleure, et lui a promis que son enfant serait adopté par un couple riche.

Huff prit une gorgée de son café.

— Nous avons procédé à des investigations. Mais nous n'avons rien trouvé. Comme la jeune femme se prostituait pour payer sa drogue, nous avons conclu qu'elle délirait. Ou qu'il s'agissait d'une tentative de vengeance.

— Elle a donné un nom, pour l'homme qui aurait essayé d'acheter son bébé ?

Huff se frotta les mâchoires en faisant crisser ses favoris.

— Il me semble qu'il avait un nom bizarre, oui... Mais ça ne me revient pas, là, directement.

La serveuse apporta les œufs mais Romain laissa son assiette de côté, trop happé par la conversation pour s'intéresser à son petit déjeuner.

— Ce ne serait pas « Peccavi », par hasard ?

Les plis profonds entre ses sourcils s'effacèrent lorsque Huff écarquilla les yeux.

— Peccavi, oui ! Elle a dit qu'un type qui se faisait appeler Peccavi avait proposé d'acheter son bébé. Elle était formelle. Mais elle avait aussi des symptômes flagrants de manque.

— Admettons que cette femme ait dit vrai. Admettons aussi que les Moreau, ou en tout cas Beverly et Phillip — peut-être aussi Francis, lorsqu'il vivait encore —, soient impliqués dans une filière d'adoption clandestine. Et admettons que ce Peccavi soit à la tête du réseau.

L'hypothèse tenait debout, compte tenu de ce que lui avait dit Dustin. Cela expliquerait pourquoi les Moreau avaient poussé Jasmine dans la cave. Et qu'ils aient pu aller jusqu'à tuer pour garder leur lourd secret.

— Peut-être que Francis a dérapé et qu'il a commencé à se servir de certains enfants à des fins sexuelles.

— Mais nous savons à présent que Francis n'a pas tué Adèle.

— Le réseau comprend sans doute d'autres personnes. Il est possible que Francis ait kidnappé Adèle dans le but de la remettre à Peccavi. Mais qu'un autre membre de la filière, quelqu'un de plus tordu encore que Francis, se soit emparé d'elle.

— Tordu est le mot, oui..., marmonna Huff dans sa tasse.

Romain comprit qu'il pensait aux scènes insupportables qu'il avait visionnées. Luttant pour ne pas se laisser déstabiliser, il revint au puzzle qui se mettait en place dans sa tête.

— Imaginons que ce pervers, dans un moment de débordement, soit allé jusqu'à tuer Adèle. Il panique en se retrouvant avec le corps sur les bras et l'abandonne dans des toilettes publiques. Et là, évidemment, la traque commence.

— La pression monte et il prend peur, enchaîna Huff. Toi, tu es partout à la télé, promettant des récompenses, implorant d'éventuels témoins de se faire connaître. De mon côté, je me démène pour essayer de débusquer des suspects. Peut-être même que je l'ai interrogé sans le savoir.

— Puis la voisine appelle pour signaler qu'elle a vu Moreau porter un gros paquet chez lui le jour de l'enlèvement.

Huff repoussa son café dans le feu de la conversation.

— Francis est un solitaire, avec des antécédents pas très nets. Et sa présence a été signalée près de l'école. Tous les soupçons se portent

sur lui, du coup.

Un élément qui pouvait aller à l'encontre de leur scénario s'imposa à l'esprit de Romain.

— Attends... Les membres du réseau ne peuvent pas emmener les enfants chez eux. Ce serait trop risqué. Ils doivent disposer d'un lieu clandestin en attendant qu'ils soient transférés. Et c'est là, sans doute, que Beverly se rend chaque nuit.

— Mais Moreau fait une exception et prend Adèle chez lui. Il n'en parle à personne car il ne veut pas d'ennuis avec Peccavi, mais il veut s'amuser un peu avec elle avant d'avoir à s'en séparer.

Romain serra les mâchoires mais continua de développer leur scénario.

— Comme il vit seul, il pense qu'il n'aura pas d'ennuis. Mais l'autre type — le tordu — la lui arrache. Et, là, c'est le dérapage total.

Huff hocha la tête.

— Conscient qu'il a mis tout son réseau de salopards en danger, le tordu décide de détourner les soupçons de lui — y compris et surtout ceux de Peccavi.

Romain posa les avant-bras sur la table.

— Il sait qu'il finira avec une balle dans le ventre, comme Jack Lewis, si Peccavi apprend que c'est lui.

— Alors, il fait porter les soupçons sur Francis, qui est déjà le principal suspect et qui a été repéré près de l'école.

— Il place donc de fausses preuves dans la cave. Le pantalon sanglant est quasiment de la taille de Moreau.

Huff reprenait enfin un peu de couleurs.

— Il est obligé de tout balancer dans la cave, bien sûr. S'il avait placé les pièces à conviction truquées dans la maison, Moreau les aurait découvertes lui-même.

— Voilà pourquoi la porte de la cave avait déjà été forcée avant ton arrivée.

Les yeux rivés sur Huff, Romain respirait vite, tout à l'excitation de leurs découvertes.

La serveuse revint, étonnée sans doute de voir leurs œufs refroidir. Mais Huff lui fit signe de les laisser.

— Et si c'était Peccavi qui avait tué Adèle ? C'est peut-être Peccavi qui a monté ce coup contre Moreau.

— Non. Jasmine est catégorique : nous avons affaire à deux personnalités radicalement différentes.

— La fille Stratford dit ça ?

— Elle est profileuse.

— Je sais. Mais le profilage n'est pas une science exacte.

Romain avait une trop grande confiance en Jasmine pour mettre sa parole en doute sur ce point.

— Crois-moi. Ils sont deux.

— Bon. Alors *qui* est Peccavi, et comment allons-nous mettre la main sur lui ?

— *Pearson Black* ! s'exclamèrent-ils d'une même voix.

— C'est pour ça qu'il se passionnait pour cette enquête et qu'il a tout fait pour brouiller les pistes, murmura Huff d'un air pensif.

— Je suis sûr qu'il a dû promettre à Francis qu'il se débrouillerait pour le faire libérer, à condition qu'il tienne sa langue au sujet du réseau d'adoption. Francis a joué le jeu. Et Black a tenu parole.

— Et moi, dans ma hâte de voir un fou dangereux derrière les barreaux, je lui ai facilité la tâche en menant mon enquête un peu trop en force.

A l'époque, Romain avait soutenu l'idée qu'il fallait récupérer les preuves, quel que soit le prix à payer. Il pouvait difficilement reprocher à Huff, maintenant, d'avoir mal conduit son enquête. Même si cela aurait dû être son rôle, en tant qu'inspecteur de police, de prendre un peu plus de recul et de rappeler le respect des règles.

— En tant que flic, Black était au-dessus de tout soupçon, enchaîna-t-il. Non seulement il avait accès à tous les éléments de l'enquête, mais il bénéficiait d'une couverture parfaite.

Romain se leva d'un bond et jeta un billet sur la table. Huff fronça les sourcils.

— Où vas-tu comme ça ?

— Il faut mettre un terme aux agissements de Black et de l'autre type.

— Et comment comptes-tu procéder ? Nous ne pouvons pas accuser Black ouvertement. Nous n'avons aucune preuve.

A présent qu'ils avaient identifié l'ennemi, Romain était possédé par le besoin d'agir, de riposter.

— Essayons de passer par Beverly Moreau. Tu peux lui garantir l'immunité contre toutes poursuites, si elle accepte de témoigner contre Peccavi ?

— Je ne peux rien lui garantir du tout ! Je ne fais même plus partie du NOPD.

— Alors, tant pis, on va voir le chef de police. Il n'a jamais apprécié Black. Il devrait accepter de nous aider.

— Je ne suis pas dans les petits papiers de Ryder non plus.

Et le chef de police avait aussi une dent contre lui, dut admettre Romain. En faisant lui-même justice, il avait contribué à compromettre la réputation du NOPD. Il n'aurait pas été amené à tirer sur Moreau, si Huff avait conduit son enquête dans les règles.

Huff passa la main sur son crâne dégarni.

— Je propose que nous tendions un piège à Black, plutôt. Une fois que nous l'aurons démasqué, il nous fournira l'identité de son

complice.

— Et tu penses t'y prendre comment ?

— Tu te souviens de Cathy ? Elle était dans la police et a quitté le NOPD deux avant que Black n'y entre. Je peux lui demander de l'appeler et de se faire passer pour une riche cliente potentielle qui souhaite adopter un bébé. Black lui fixera un rendez-vous. L'appel sera enregistré, bien sûr. Et elle ira voir Black en portant un mouchard. Une fois que nous aurons l'enregistrement de la transaction, Black sera cuit.

Romain regarda sa montre. Il avait déjà passé plus de temps que prévu avec Huff. L'idée que Jasmine errait seule Dieu sait où, posant des questions qui pouvaient attirer l'attention du meurtrier sur elle, le rendait à moitié fou d'inquiétude. Mais ils avaient enfin élaboré un projet susceptible de fonctionner.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Huff.

— Je me fais du souci pour Jasmine.

Huff lui tendit son téléphone portable.

— Appelle-la. Dis-lui de venir nous retrouver et nous amorcerons notre piège.

— Qu'est-ce qui t'arrive, maman ?

Beverly s'arracha à ses pensées noires pour concentrer son attention sur la partie de cartes qu'elle avait entamée avec Dustin.

— Rien. Tout va bien, Dusty. Pourquoi ?

— C'est ton tour.

Il renversa la tête contre l'oreiller en attendant qu'elle joue. Beverly tira deux cartes, fit une paire avec l'une et jeta l'autre sur le tapis. Elle perdait la manche. Normalement, elle avait plaisir à jouer à la canasta. Mais aujourd'hui elle n'avait pas la tête à ça. Et ne s'y astreignait que pour distraire Dustin.

— A toi, maintenant, dit-elle.

Il examina la carte qu'elle avait rejetée, posa une paire d'as et attira la pile de cartes à lui.

— Je prends l'écart.

Voilà qui n'arrangeait pas son jeu. Mais elle avait d'autres soucis en tête que de gagner aux cartes.

— Tu penses qu'il reviendra quand, Phillip ? demanda Dustin en formant une combinaison.

Beverly n'eut pas le cœur de lui dire la vérité. Elle se cacha derrière sa main pour répondre.

— Va savoir ! Phillip, il faut le prendre comme il vient.

Elle leva les yeux juste à temps pour voir une expression étrange glisser sur le visage de son plus jeune fils. Il était malade depuis si longtemps que sa peau avait pris un aspect presque cartonneux. Son état continuait de se détériorer de jour en jour. Mais ses angoisses maternelles à son sujet étaient quotidiennes. Alors que la peur qui la rongait pour Phillip était nouvelle. Peccavi n'avait pas réagi comme d'habitude, lorsqu'il avait appelé pour demander Phillip. Elle avait bien été obligée de lui répondre qu'elle ignorait où il était parti. Mais, au lieu de jurer, de râler et de maudire l'irresponsabilité de son fils, il avait accueilli la nouvelle avec un calme glacial. La détermination dans sa voix lui avait rappelé le jour où il avait froidement descendu Jack dans son salon.

« Oh, Seigneur, aidez Phillip à disparaître ! Faites, mon Dieu, qu'il réussisse à s'échapper pour de bon. »

Consciente qu'elle ne méritait pas la mansuétude divine, Beverly faisait rarement appel à son « Créateur » — qui lui paraissait d'ailleurs

souffrir de surdité aggravée, la plupart du temps. Mais sa culpabilité ne l'avait jamais empêchée de prier pour ses enfants. Elle considérait qu'il s'agissait d'une prérogative maternelle inaliénable. Quelles que soient les fautes qui pouvaient être commises par ailleurs.

— Maman ?

Elle avait encore oublié son tour.

— Pardon, marmonna-t-elle.

Dustin la regarda jouer.

— Normalement, Phil est toujours avec nous pour ouvrir les cadeaux. C'est pour ça que nous avons décalé d'une journée. Pour pouvoir faire Noël tous ensemble.

Le tableau que Dustin avait peint à l'intention de Phil était resté emballé dans son coin. Dustin n'avait pas de grands talents d'artiste, mais sa peinture était tout ce qu'il avait à offrir. Et aux yeux de Beverly ses maladroites réalisations n'avaient pas de prix. Phillip aimait les tableaux de Dustin, plus encore qu'elle. S'il n'avait pas été obligé de partir aussi brutalement, il aurait sûrement pensé à emporter son cadeau avec lui.

Quoique... Phil l'avait peut-être laissé exprès, en fait. Des oiseaux volant librement dans le ciel peuplaient toutes les toiles de Dustin. Vivre avec un tableau de son frère sous les yeux aurait rappelé en permanence à Phillip qu'il avait réussi à prendre son envol, alors que Dustin, lui, resterait à jamais cloué au sol, prisonnier d'un corps de plus en plus immobile.

— Il a une petite amie, mentit-elle. Il viendra dès qu'il aura un moment.

Dans un jour ou deux, elle se débarrasserait du tableau et dirait à Dustin qu'elle l'avait expédié à Phillip.

— Tu es content des livres que je t'ai achetés ?

— Je les adore. Surtout *Les Peintres de la Renaissance*.

Ses cadeaux étaient étalés sur la tablette au-dessus de son lit. Des papiers d'emballage froissés gisaient encore partout.

— J'aime beaucoup l'oiseau que tu as peint pour moi.

— Celui que j'ai fait pour Phil est un peu différent.

— Je suis sûre qu'il est tout aussi beau, en tout cas.

— J'aurais aimé être là pour le voir l'ouvrir.

Elle sentit la brûlure familière lui irradier l'estomac.

— On attendra son retour, d'accord ? A ton tour de jouer, Dusty.

Il ne fit pas un geste.

— Dustin ?

— Je pense que tu devrais aller voir la police, dit-il en jetant ses cartes.

Abaisant sa main, Beverly le regarda bouche bée.

— A quel sujet ?

— Au sujet des enfants.

— Tu ne sais pas ce que tu dis.

Il répondit à voix basse.

— Si, je sais. Tu as commis des actes terribles pour moi et tu es prise en otage dans une situation sans issue. Si tu ne t'en libères pas maintenant, tu n'en sortiras peut-être jamais.

— Je ne peux pas me libérer, Dustin.

Si elle se livrait à la police, ils la mettraient en prison. Et il n'y aurait plus personne pour prendre soin de lui.

— Je ne veux pas que tu continues comme ça.

Sincères, solennels, les mots de son fils vinrent s'enfoncer comme une flèche aigüe dans son cœur. Elle était tellement anéantie par la culpabilité, tellement fatiguée d'avoir à mentir et se cacher... Qu'elle soit condamnée à pourrir en enfer, elle pouvait l'accepter. Mais le pire, c'était d'être hantée par le souvenir des enfants qu'elle avait contribué à déraciner et à transplanter pour faire grossir le compte en banque de Peccavi. Elle avait tenté d'apaiser sa conscience en se racontant qu'ils avaient trouvé une bonne famille, de nouveaux parents aimants. Mais elle savait qu'elle se mentait à elle-même. Peccavi était un homme d'argent. Il mettait ces enfants sur le marché comme n'importe quel autre produit. Et les cédait sans scrupules au plus offrant.

Une larme roula sur sa joue et tomba sur la table sans même qu'elle ait senti qu'elle pleurait. Milo devait s'en retourner dans sa tombe. Lui qui, toute sa vie, avait essayé de faire le bien. Mais il n'avait pas eu à faire face à la maladie de Dustin ; il n'avait pas connu le désespoir ni les factures vertigineuses qui l'avaient fait tomber entre les mains d'un prédateur qui, depuis, la tenait en son pouvoir.

— Maman ? insista Dustin en lui serrant doucement le bras.

Il attendit qu'elle lui accorde un regard pour poursuivre :

— Il ne me reste plus beaucoup de temps. Avant de mourir, je veux te savoir délivrée.

— Même si ça doit me conduire en prison ? chuchota-t-elle, sincère avec lui pour la première fois depuis des années qu'il était malade.

De sa main maigre et lasse, Dustin désigna les dessins punaisés au mur.

— Cela pourrait être d'un quelconque secours à ces enfants ?

Elle imagina la joie des familles retrouvant les tout-petits qui leur avaient été arrachés, et son cœur battit plus vite.

— Oui. Ce serait une délivrance pour eux.

— Alors, fais-le. Et oublie le prix à payer.

Lorsque Dustin prit le téléphone, Beverly faillit tendre la main pour l'en empêcher. Il y avait si longtemps déjà qu'elle fuyait la police... Mais il était peut-être temps d'ouvrir les yeux et de regarder en face

celui qui était *réellement* l'ennemi.

— Fais ce qui est juste, murmura Dustin. Fais-le pour eux.

Du mur derrière lui, il détacha le Père Noël dessiné par Billy.

— Si tu témoignes contre Peccavi, tu ne feras peut-être même pas de prison effective. Tu seras en liberté conditionnelle, mais le cauchemar sera terminé et il n'y aura plus d'enfants victimes.

Par quel hasard étrange avait-il choisi précisément les charmants gribouillages de Billy ? Elle n'avait jamais parlé ouvertement à Dustin de ce qu'elle faisait. Sa honte était trop grande. Et pourtant, quelque part, il savait.

— Maman ? insista-t-il en la voyant indécise.

Pour Billy, il n'était pas encore trop tard. Lorsqu'elle avait quitté son travail, au matin, il était encore au foyer-relais.

Sauver Dustin était sans doute hors de sa portée. Perdre son fils préféré serait déchirant, mais la maladie, inéluctablement, finirait par gagner la partie. Alors que l'enfant qui lui faisait tant penser à Dustin pouvait encore échapper au destin que Peccavi avait prévu pour lui.

Cela ne tenait qu'à elle.

Reposant ses cartes, elle avala deux antiacides et prit le combiné que lui tendait Dustin.

* * *

Pearson Black demeurait injoignable. Jasmine l'avait appelé au moins six fois, avait laissé deux messages vocaux et un texto, et même tenté de le joindre à l'agence de sécurité qui l'employait. Mais personne n'avait pu lui indiquer où il se trouvait. En désespoir de cause, elle avait fini par consulter tout bêtement un annuaire. Cela semblait trop simple, mais un seul Gruber Coen était référencé à La Nouvelle-Orléans. Et il avait suffi qu'elle arrive chez lui pour sentir qu'elle se trouvait au bon endroit. Son intuition le proclamait haut et fort.

Elle ralentit en passant devant l'adresse trouvée dans l'annuaire. La maison paraissait vide et encore plus mal entretenue que celle des Moreau. Et son jardin était le seul de tout le quartier qu'aucune décoration de Noël n'égayait. Mais tout était tranquille.

Il était hors de question, pour autant, de s'arrêter devant chez lui et de prendre le risque de se trouver seule face à Gruber Coen. Pour avoir « assisté » à son dernier meurtre, elle savait de quoi il était capable. Elle l'avait vu poignarder sans scrupules une femme dont le seul tort avait été de lui ressembler.

Enfin, la voiture de patrouille qu'elle attendait apparut au coin de la rue. Avec un soupir de soulagement, Jasmine se gara devant la maison et attendit que le policier descende de son véhicule. Ils se retrouvèrent

au milieu de la rue paisible.

— C'est vous qui avez appelé ?

Jeune, propre sur lui et plutôt attirant, il paraissait tout juste sorti des jupes de sa mère.

— Oui, je suis Jasmine Stratford.

— Eric Ambrose. Officier de police. Vous pouvez m'appeler Eric.

Il lui serra la main en jetant un coup d'œil vers la maison.

— Vous affirmez que l'homme qui vit ici a kidnappé votre sœur il y a seize ans ?

— Je *sais* que c'est lui, oui. Je me souviens de son visage comme si je l'avais vu hier.

Il l'examina quelques instants, l'air un peu trop incrédule, et surtout un peu trop inexpérimenté à son goût. Avait-il la moindre idée de ce qui l'attendait, au moins ? Elle avait tenté de le mettre en garde, lorsqu'elle avait appelé. Mais Kozlowski était absent : il devait reprendre son service un peu plus tard. Et on lui avait envoyé ce débutant.

— Il y a longtemps que vous êtes au NOPD ?

L'inquiétude qui sous-tendait sa question ne parut pas lui plaire. Son regard bleu clair s'assombrit.

— Depuis assez longtemps pour m'occuper de votre kidnappeur.

Il se dirigea vers la porte d'une démarche conquérante. Jasmine lui emboîta le pas.

— Cet homme est très dangereux. Je suis profileuse et j'ai eu affaire à quelques criminels dangereux, autrefois. Celui-ci est un des pires dont j'aie croisé le chemin.

— Autrefois ?

Ambrose trouvait sa remarque très drôle, apparemment, car il afficha un large sourire.

— Vous parlez comme si vous étiez ma mère. Mais vous devez être à peine plus âgée que moi.

Voilà qu'il lui faisait des avances, maintenant. Comme si c'était le moment !

— Ecoutez, Eric... Ce n'est pas un jeu. Si votre ego doit interférer, nous allons droit dans le mur.

Ambrose tapota l'arme qu'il portait sur la hanche.

— Ce n'est pas un ego que j'ai là, mais un revolver. Et je sais m'en servir, rassurez-vous.

L'assurance avait parfois du bon. Surtout si elle était tempérée par la prudence. Et on pouvait dire qu'elle l'avait prévenu. Ambrose désigna la porte d'un signe de tête.

— Allons lui parler, voir ce qu'il a à nous dire. Avec un peu de chance, il avouera tout de suite et se rendra sans opposer de résistance.

Sa remarque désinvolte acheva d'inquiéter Jasmine. Mais Ambrose avait déjà frappé à la porte. L'enlèvement de sa sœur, les années de vaines recherches, le gouffre qui s'était creusé entre ses parents et elle, le rêve où elle avait vécu le meurtre d'une autre femme — les pires réminiscences revenaient en vrac, comme si le fleuve de toute une vie lui traversait soudain l'esprit, charriant des images de terreur et de solitude. Que dirait Gruber lorsqu'il leur ouvrirait sa porte ? Essaierait-il de mentir ? De nier ? De prendre la fuite ? Ou brandirait-il une arme ?

Elle plissa les yeux pour essayer de voir par la vitre. Peut-être les observait-il, à cet instant. Mais rien ne bougeait derrière les stores baissés. Tout était calme. Immobile.

— Il n'est pas chez lui, conclut Ambrose.

— Alors, il ne nous reste plus qu'à attendre.

Il la regarda comme si elle était tombée sur la tête.

— Attendre ? Mais rien ne nous dit qu'il reviendra. Nous ne savons même pas s'il est réellement dangereux. Je reviendrai faire un tour dans une heure ou deux.

Mais Jasmine refusait de quitter les lieux. Il y avait seize ans qu'elle attendait ce moment.

— Il faut entrer chez lui coûte que coûte. C'est lui, et pas Moreau, qui a tué Adèle Fornier.

— Adèle Fornier ?

— Une petite fille qui a été enlevée et tuée il y a quatre ans. L'affaire a fait grand bruit quand vous étiez encore au lycée.

Il lui adressa un sourire enjôleur.

— Vous avez quelque chose contre les hommes jeunes ?

— J'ai quelque chose contre les meurtriers, Eric.

— Moi aussi. Mais la loi m'interdit d'entrer sans mandat de perquisition.

— Alors débrouillez-vous pour en obtenir un, s'impacienta-t-elle.

Il se rapprocha pour lui parler de plus près.

— Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, je n'ai qu'une envie, c'est de vous faire plaisir. Mais, même si j'ai bon espoir que vous acceptiez mon invitation à dîner ce soir, je peux difficilement entrer chez ce monsieur sans une forte présomption de culpabilité.

— Je pourrais utiliser à mon avantage l'intérêt que vous me portez, mais je préfère vous dire que je suis déjà engagée auprès d'un autre homme.

Il haussa les sourcils.

— Je n'ai pas vu de bague ni d'alliance.

— Nous ne sommes pas mariés, mais...

Elle hésita. Ce n'était pas la première fois qu'elle avait recours à ce mensonge pour couper court gentiment à des avances masculines.

Mais elle sut soudain que son mensonge n'en était pas un. Elle aimait Romain Fornier. Venue en Louisiane pour trouver sa sœur, elle était tombée amoureuse.

— Mais vous êtes ensemble, compléta Ambrose, comme elle laissait sa phrase en suspens.

Jasmine confirma d'un signe de tête, se demandant si son premier grand amour serait aussi sa première grande peine de cœur.

Ambrose reprit une attitude froidement professionnelle.

— Alors, ce type, vous l'avez vu quand ?

— Pour l'instant, j'ai juste eu sa photo entre les mains.

— Dans ce cas, comment savez-vous que c'est l'homme qui a kidnappé votre sœur ?

— Il est entré chez moi, il y a seize ans. Et je l'ai eu sous les yeux quelques instants.

En face, une voisine sortit sur le pas de sa porte.

— Que se passe-t-il ? Il y a un problème ?

— Nous aimerions parler à M. Coen, cria Ambrose. Savez-vous où il est ou quand il doit revenir ?

— Aucune idée, non. Il est très bizarre, ce monsieur. Moins je le vois, mieux je me porte.

Ambrose haussa les épaules.

— Etre bizarre ne constitue pas une infraction. Pas encore, en tout cas. Je vais garder cette maison à l'œil et je vous rappellerai.

La frustration de se trouver arrêtée si près du but, par un obstacle si trivial, laissa Jasmine sans voix.

— Mais... mais... vous ne pouvez pas repartir comme ça !

Elle aurait pu préciser que Coen avait poignardé à mort une femme deux jours plus tôt. Mais une affirmation sans preuve ne servirait qu'à accroître le scepticisme d'Ambrose. Pour comble de malchance, le jeune policier avait probablement verbalisé nombre de conducteurs en excès de vitesse, mais il ne connaissait rien au crime avec un grand C. Et il semblait avoir le plus grand mal à croire qu'un véritable danger puisse le guetter derrière cette porte close.

— J'ai votre numéro de téléphone sur mon rapport. Je vous tiens au courant.

Le regard distant, Ambrose la planta là et repartit à grands pas vers sa voiture. Consternée, elle le regardait s'éloigner lorsqu'elle le vit se baisser en chemin pour ramasser un bout de papier dans le caniveau. Il s'arrêta net.

Intriguée, Jasmine se rapprocha.

— C'est quoi ? Une enveloppe ?

— Une facture de téléphone.

— Celle de Coen ?

Il se tourna pour lui faire face.

— Pas de Coen, non. Elle est adressée à une certaine Valérie Stabula, dont on nous a signalé la disparition ce matin.

* * *

Ambrose dégaina son arme, cogna énergiquement à la porte, annonça son nom et son grade et prévint Coen qu'il entraînait de force. Puis il sortit un outil de sa voiture pour faire sauter la serrure. Jasmine n'était pas certaine que ses collègues plus expérimentés auraient déployé tant d'agressivité virile, mais Ambrose avait quelque chose à prouver. Même si elle l'avait rejeté, il tenait à faire impression. Il se voyait probablement déjà en jeune et vaillant héros, ramenant en triomphe une victime séquestrée.

Mais si la dénommée Valérie était tombée entre les mains de Coen Jasmine doutait qu'on la retrouve en très bon état.

— Attendez-moi ici, ordonna-t-il, arme au poing.

Difficile, cependant, de rouler les mécaniques en l'absence de tout public. Dès qu'il se fut assuré que Coen était effectivement absent de son domicile, le jeune policier la laissa entrer sans protester.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

Il remplaça son revolver dans son holster.

— Rien du tout.

La puanteur était subtile mais aisément reconnaissable. Si elle avait encore eu des doutes, cette odeur à elle seule aurait suffi à la convaincre.

— Vous avez senti ?

Il fronça les narines.

— Oui, c'est nauséabond. Ça peut venir d'un tas de choses.

Un tas de choses, en effet : à commencer par la mort...

Jasmine examina le séjour à l'allure piteuse. Un canapé vert qui semblait avoir été tiré d'une décharge occupait le milieu de la pièce, face à une petite télévision posée sur une table basse éraflée. Pas l'ombre d'une décoration au mur, hormis une pendule basique.

Le fracas d'un souffleur de feuilles dans le jardin voisin couvrit le son de la voix d'Ambrose, qui téléphonait à sa hiérarchie pour indiquer sa localisation exacte et la raison de sa présence chez Coen. Jasmine songea au voisin qui nettoyait tranquillement son gazon. Une activité si banale, si innocente, alors qu'à quelques mètres de lui elle respirait les miasmes de la mort violente.

Kimberly avait-elle séjourné ici ? La question la taraudait alors qu'elle passait de pièce en pièce. Ou Coen l'avait-il tuée avant de venir vivre à La Nouvelle-Orléans ? Les criminels sadiques étaient généralement de grands narcissiques et s'étendaient volontiers sur leurs exploits. Mais Coen avait réussi à garder ses sombres secrets

pendant toutes ces années. Si elle ne trouvait pas de traces, de preuves concrètes, elle ne saurait peut-être jamais ce qu'il était advenu de Kimberly.

Dans la chambre, la puanteur de la décomposition était un peu moins forte. Mais d'autres odeurs vinrent lui agresser les narines — sueur, eau de Cologne bon marché, draps crasseux. L'idée que cet homme avait été en contact physique avec sa petite sœur et avec la fille de Romain lui souleva le cœur.

La salle de bains était particulièrement immonde. Une vieille brosse à dents gisait sur une tablette, croûtée par le dentifrice séché. L'état des toilettes était difficilement descriptible. Mais l'absence d'hygiène n'avait jamais suffi à incriminer qui que ce soit. Il lui fallait découvrir un élément matériel de preuve qui attesterait du passage de Kimberly, d'Adèle ou de Valérie. Aucun jury ne condamnerait un homme sur la base d'un simple témoignage visuel remontant à seize ans. La mémoire humaine était beaucoup trop faillible.

Une commode anglaise ancienne en chêne était la seule belle pièce de mobilier que possédait Gruber. Mais le tain du miroir au-dessus s'écaillait. Gruber ne devait pas en faire souvent usage. Son propre reflet ne lui inspirait vraisemblablement que de la haine. A travers ses victimes, c'était lui-même qu'elle le soupçonnait de vouloir détruire.

Alors que Jasmine fixait le miroir taché en se demandant comment tirer profit des quelques minutes qui lui restaient avant qu'Ambrose ne la fasse déguerpir, son regard tomba sur le reflet du placard de Coen. Il n'avait rien de particulier, hormis le fait qu'il était... fermé.

Or, tout était ouvert, ici, y compris les tiroirs débordant de vêtements en vrac. Pourquoi avait-il pris la peine de fermer cette porte de placard ? Elle l'écarta d'un doigt pour la faire glisser sur le côté. A première vue, il n'y avait rien d'inhabituel. Quelques pantalons balancés n'importe comment sur des cintres. Des vêtements sales et des chaussures par terre. Elle faillit retourner dans le living pour voir ce que fabriquait Ambrose. Mais ce qu'elle découvrit alors lui fit dresser les cheveux sur la tête : des gouttes d'une substance sombre, presque noire, sur une paire de tennis.

Retenant son souffle, elle s'accroupit pour mieux regarder.

Du sang. Sans l'ombre d'un doute possible.

Elle ouvrait la bouche pour appeler Ambrose lorsqu'elle remarqua autre chose. Sur le sol, un pointillé continu de taches sombres. Et une rainure. Une rainure qui...

Le cœur battant, elle poussa avec précaution les vêtements et les chaussures dans un coin et révéla une trappe.

— Eric ?

Pas de réponse. Et elle ne l'entendait plus aller et venir, à cause du souffleur de feuilles. Déterminée à lui montrer sa trouvaille, elle se

dirigea vers le séjour. Mais quelqu'un lui bloqua le passage au moment où elle sortit dans le couloir.

— Je crains que l'officier de police qui vous accompagnait ne soit... indisponible, annonça Gruber Coen sur un éclat de rire.

La lumière du jour qui entra à flots par une fenêtre latérale révéla le canon du pistolet qu'il pointait sur sa poitrine.

* * *

Jasmine ne répondait pas sur son portable. Romain avait essayé à dix reprises au moins. Il finit par laisser Huff à son petit déjeuner pour partir à sa recherche. Mais il eut beau tourner dans le quartier où elle avait prévu de questionner les riverains, pas de voiture de location à l'horizon. Il questionna les voisins et se trouva baladé d'une maison à l'autre, jusqu'à arriver chez une certaine Charmaine qui n'était pas chez elle. Où était passée Jasmine ? Avait-elle appris le nom de l'homme qu'elle cherchait et était-elle partie le débusquer chez lui ?

Non. Elle n'aurait quand même pas poussé l'inconscience jusqu'à se jeter seule dans la gueule du loup ? Mais le pincement au creux de son estomac se fit brûlure. Depuis seize ans qu'elle cherchait sa sœur, sa quête était devenue une telle obsession qu'il arrivait à Jasmine de manquer de prudence.

Il se revit sortant de la maison des Moreau pour trouver le pick-up vide.

— Elle n'a pas pu faire ça, merde... Ce n'est pas possible.

Romain serra les poings, mais il n'avait aucune arme contre la peur viscérale qui s'abattait sur lui. Il n'aurait jamais dû accepter de la laisser partir seule. Tout se passait comme lorsqu'il avait autorisé Adèle à partir chez Elisabeth à vélo. Ni ce jour-là ni aujourd'hui, il n'avait eu le sentiment d'un danger. Les Moreau ne vivaient même plus dans les parages ! Mais l'impression de revivre le même implacable cauchemar le plongeait dans une terreur panique.

Les mâchoires crispées, il appela Huff sur son numéro privé, l'inspecteur lui ayant prêté son portable professionnel.

— Ça y est, tu l'as trouvée ? demanda Huff.

— Non.

Un silence. Puis Huff lança :

— Comment ça ?

— Il y a des gens, ici, avec qui elle a parlé. Mais ils ne savent pas où elle est partie.

— Tu as signalé sa disparition à la police ?

— Pas encore.

— Je m'en charge. J'ai des amis sur place.

Mais si la police ne savait pas où chercher ils ne la retrouveraient

pas de sitôt. Quand Adèle avait été enlevée, ils avaient suivi une piste après l'autre, mais aucune n'avait abouti. Jusqu'au moment où le pique-niqueur avait trébuché sur le corps de sa fille dans le parc. *Trop tard. Bien trop tard.*

— Tu crois qu'elle a pu tomber entre les mains de Black ? s'enquit Huff d'une voix sombre.

D'un coup de pied, Romain envoya rouler un caillou dans l'allée.

— Il se peut qu'elle soit allée lui montrer la photo.

— Dangereux, comme idée.

— Nous ne sommes pas sûrs que Black soit Peccavi, protesta-t-il faiblement.

— Nous le sommes, si.

Romain serra le téléphone de toutes ses forces.

— *Quoi ? Mais comment... ?*

— Je te répète que j'ai des amis au NOPD. Beverly Moreau vient d'appeler pour balancer Black. Elle a des preuves et elle accepte de parler.

— Nom de Dieu... Donc, nous avons vu juste ?

— Complètement. Black et les Moreau étaient voisins, dans le temps. Pearson a grandi avec Francis, Dustin et Phillip. Cela coule de source qu'ils se soient associés.

En effet. Tout comme il coulait de source que Jasmine se soit adressée à Black pour identifier l'homme sur la photo. En questionnant les gens du quartier, elle avait dû apprendre que Black et les Moreau étaient d'anciens voisins. Mais elle ignorait, bien sûr, que Black était Peccavi.

— Je ne peux pas en perdre une autre encore, murmura-t-il.

— Pardon ?

— Rien.

Romain glissa la main dans la boîte aux lettres devant chez la dénommée Charmaine et en sortit une liasse de factures toutes adressées à un certain Douglas Black. La boucle était bouclée : il se trouvait devant chez les parents de Black.

Là où Jasmine avait été vue pour la dernière fois. Il vacilla, comme si quelque chose venait d'éclater dans sa tête.

— Alvin ? Tu peux me donner l'adresse de Pearson Black ?

— Non, n'y va pas, Romain. Ne prends pas le risque. Souviens-toi de ce qui s'est passé la dernière fois, avec Moreau. C'est à moi de faire le boulot que je n'ai pas su faire il y a quatre ans.

Là-dessus Huff raccrocha et refusa de prendre tous ses appels ultérieurs.

L'espèce de petite cave en ciment était glaciale et Jasmine claquait des dents. Mais elle ne pouvait que se féliciter des basses températures, vu l'état dans lequel se trouvait sa voisine de canapé. Au stade où elle en était, Valérie Stabula offrait un aspect peu engageant. La rigidité cadavérique la maintenait droite, et pas affaissée comme on représentait fréquemment les morts dans les films policiers. Le visage de la morte était déformé, les yeux éteints, les mains recroquevillées, et les bras étaient courbés à la manière d'une poupée Barbie. Les lividités s'étaient stabilisées, ce qui signifiait que le décès remontait à huit à douze heures. Et la putréfaction des organes internes dégageait l'odeur la plus effroyablement nauséabonde que Jasmine ait jamais respirée. Elle se serait réfugiée à l'autre extrémité de la cellule — elle aurait tenté n'importe quoi, à vrai dire, pour s'écarter de sa compagne de détention. Mais Gruber Coen lui avait enchaîné une cheville pour la fixer à un anneau scellé dans le sol. Et, pire encore, elle était attachée par une main au cadavre, si étroitement liée qu'elle en avait des fourmis dans les doigts.

— Tiens, je te présente ma sœur, avait-il dit en riant.

Jasmine ne voyait aucun air de parenté entre la morte et son geôlier. Mais il était difficile d'imaginer à quoi la malheureuse avait pu ressembler.

Après avoir vérifié avec soin qu'elle ne pouvait en aucun cas se libérer, Gruber avait allumé la télévision pour elle et lui avait montré les toilettes portables, dans un réduit. Puis il lui avait recommandé de se mettre à l'aise pendant qu'il réglait « quelques détails ». La chaîne à son pied était suffisamment longue pour atteindre les W.-C., mais il aurait fallu, pour y aller, qu'elle traîne le cadavre de Valérie avec elle. Autant dire qu'elle n'avait aucune intention d'essayer.

Le tic-tac assourdissant d'une pendule accrochée au mur couvrait jusqu'au vacarme de la télévision. Ou peut-être était-ce un effet de son imagination ? Elle avait une sensation exacerbée du temps. Chaque minute s'écoulait avec une lenteur en phase avec le cheminement circulaire de ses pensées : « Il va revenir et il va me tuer. Ou me faire subir des tortures que je ne peux même pas me représenter. Bientôt, il sera là. Il reviendra et il me tuera. Ou me fera subir des tortures... »

Attendre le retour de Gruber Coen était plus déstabilisant encore que d'être ligotée à un corps en décomposition dans une espèce de tombe en béton. Une tombe où elle était sans doute vouée à pourrir à son tour. Il lui était impossible de se détacher. Elle avait déjà mis sa cheville en sang en essayant de se libérer de la chaîne.

— Qu'est-ce que je peux faire ? murmura-t-elle tandis que les présentateurs indifférents souriaient à l'écran.

Si Gruber lui avait pris ses clés, c'était sûrement dans le but de déplacer sa voiture. Il devait également se débarrasser du véhicule de

patrouille. Ainsi que du cadavre du jeune policier. Elle avait eu droit à un aperçu d'Ambrose lorsque Gruber l'avait traînée par les cheveux jusqu'au living pour lui montrer ce qui était « arrivé par sa faute ». Eric avait été poignardé dans la nuque. Sans avoir rien vu venir. Et le revolver dont il avait été si fier était passé dans les mains de Coen.

Même si Gruber était visiblement fasciné par la mort, il n'avait pas essayé de descendre le corps d'Ambrose avec elle dans le cachot. Son attitude envers le cadavre du jeune policier indiquait qu'il le considérait comme un simple déchet à évacuer. Valérie et elle, en revanche, semblaient avoir beaucoup plus de prix à ses yeux.

Jasmine fixa les murs en s'interrogeant sur leur épaisseur. Avait-elle une chance d'être entendue, si elle hurlait ? Elle avait eu trop peur d'essayer tant que Gruber se trouvait encore dans la maison. Mais une heure s'était écoulée depuis qu'il avait fermé la trappe au-dessus de sa tête. Ce qui lui avait largement laissé le temps d'emmener Ambrose et d'enlever le sang par terre.

Et, si personne ne se portait à son secours, elle ne sortirait, de toute façon, pas vivante de ce trou.

Elle cria à se faire exploser les cordes vocales. Hurla jusqu'à ce que sa voix s'éteigne. Mais rien ne se passa. Pas un son, pas une voix. Rien que le bruit de fond de la télévision, le tic-tac de la pendule et le son inquiétant des gaz s'échappant du corps de Valérie à mesure que ses tissus se délitaient.

Détournant la tête pour limiter les pestilences, Jasmine lutta contre les larmes qui commençaient à rouler sur ses joues. Elle ne voulait pas céder au désespoir. Mais la situation paraissait sans issue. Même si Romain était à sa recherche il ne trouverait jamais cette horrible chambre de torture souterraine, magistralement dissimulée.

* * *

Romain demeura un instant incrédule lorsque quelqu'un prit enfin la communication sur le portable de Jasmine. Il arpentait toujours la terrasse devant chez les Black en attendant leur retour. Charmaine et Doug étaient le seul espoir qu'il lui restait pour retrouver Pearson. Et Pearson était le seul lien qui pouvait le mener à Jasmine. Comme il se rongait les sangs en faisant les cent pas, il avait passé ses nerfs en appelant sur le mobile de Jasmine. Encore, encore et encore.

— Vous n'avez pas l'intention de renoncer, apparemment, lança une voix masculine inconnue.

— Où est Jasmine ? s'écria Romain.

— Vous pourriez peut-être vous présenter, avant de poser vos exigences.

— Romain Fornier.

— Romain. J'aurais dû m'en douter, marmonna l'inconnu comme s'ils étaient de vieilles connaissances. Vu les ennuis que vous m'avez déjà causés...

— *Je vous ai causé des ennuis ?*

— Vous êtes têtue. Acharné. Combatif. Je dois vous concéder ça, même si vous me compliquez constamment l'existence. Vous avez fait du beau boulot avec Francis, entre parenthèses. Cela m'a tiré une grosse épine du pied.

Romain nota qu'il avait parlé de Moreau en l'appelant par son prénom. L'inconnu était un proche des Moreau. Mais ce n'était pas Black, en tout cas. Il aurait reconnu sa voix.

— Je peux difficilement m'en attribuer le mérite. C'est vous qui avez piégé Moreau, donc.

C'était juste une supposition de sa part, mais l'autre confirma sans se faire prier.

— Cela n'a pas été la partie la plus difficile.

— Parce que Peccavi vous a aidé ?

Il perdit instantanément toute jovialité.

— Qui t'a parlé de Peccavi, connard ?

— Je n'ai pas l'habitude de révéler mes sources.

— Tu es un homme mort, Fornier ! cria-t-il. S'il te reste vingt-quatre heures à vivre, c'est le bout du monde !

Romain joua le tout pour le tout dans l'espoir de détourner ce fou dangereux de Jasmine.

— Viens me régler mon compte, alors.

L'autre ricana d'un air entendu.

— Pas mal, ta tentative... Mais j'ai déjà ce que je veux. Et c'est exactement ce que tu veux, toi. Je te laisse à Peccavi.

— C'est une histoire entre toi et moi. Qui concerne Adèle.

... Et Jasmine. Une vengeance pour le passé. De l'espoir pour le futur.

— Je te donne une adresse, insista-t-il, les nerfs tendus à se rompre. On se retrouve. Je te promets que je serai seul.

— Pour que tu puisses jouer les Rambo avec moi ? Je sais que tu es un Marine, Romain. Je ne suis pas idiot.

— Tu es libre d'apporter une arme.

Aucune réponse ne vint, mais Romain le sentait tenté.

— Allez... Viens me montrer ce dont tu es capable.

— Je le montrerai à Jasmine, répondit-il en ricanant, juste avant de couper la communication.

— Merde !

La main de Romain tremblait lorsqu'il recomposa le numéro. Mais sans succès, cette fois. Il réessaya en vain jusqu'au moment où son propre portable sonna.

— Allô ?
— Jasmine n'est pas avec Black, annonça Huff.
— Tu as mis la main sur lui ?
— C'est fait, oui. J'ai deux inspecteurs avec moi qui l'interrogent en ce moment même. Grâce au témoignage de Beverly Moreau, je pense que le réseau pourra être démantelé.

— Et Jasmine ?
Une vision du mur ensanglanté chez lui flottait devant ses yeux, ajoutant encore à la peur et à la tension qui lui vrillaient les nerfs.

— Il dit qu'il ne l'a pas vue, qu'il ne sait rien à son sujet.
— Il ment ! Fais-le parler.
— Tu peux venir nous rejoindre ici. Le questionner toi-même.
— Vous êtes où ?
Huff lui donna une adresse qui le surprit.

— Qu'est-ce que vous faites dans le quartier des entrepôts ?
— Black avait un deuxième emploi sur les docks. C'est là que nous avons fini par le coincer.

Voilà pourquoi Huff n'avait pas répondu au téléphone. Romain s'élança vers son pick-up.

— Il faut qu'il parle, Alvin. Si nous ne la retrouvons pas très vite, ce sera sans doute trop tard.

* * *

— Pauvre petite merde ! Je savais que tu serais trop poule mouillée pour aller te frotter à un homme comme lui.

Valérie était loin, cette fois. Et pourtant Gruber entendait toujours sa voix. Pire que cela, même, il la voyait devant lui, à le fixer de son œil narquois, après sa conversation avec Fornier. Sa sœur le prenait pour un faible alors qu'il était parfaitement capable de tuer Romain. C'était juste qu'il n'avait pas à s'en occuper. Peccavi s'en chargeait.

— Tu n'es qu'un minable, à côté de Romain.
— Je n'ai pas peur de lui ! vociféra-t-il.
La preuve ? Il était allé chez lui, prêt à lui faire la peau.
— Parce que tu comptais l'avoir par surprise, le frapper en lâche, dans le dos, comme tu as fait pour ce pauvre petit flic !

— Tu vas la fermer, oui ou merde ?
Il avait parlé si fort qu'une femme seule promenant son caniche raccourcit la laisse du chien et fit un large détour pour l'éviter. Il ressentit une envie presque incontrôlable de les pousser l'un et l'autre dans le fleuve, la femme au ciré jaune et son clébard. Ils rejoindraient le petit flic qu'il avait jeté dans le Mississippi une heure plus tôt. A cette heure tardive, par une nuit pluvieuse, il n'y aurait pas de témoins. Mais il avait trop de pain sur la planche pour s'amuser à

prendre des risques supplémentaires. Il avait déjà abandonné la voiture de patrouille à l'autre bout de la ville, pour revenir ensuite, en bus, récupérer le véhicule de Jasmine et le conduire jusque sur les bords du Mississippi, avec le cadavre du flic dans le coffre. A présent qu'il avait tiré le corps dans l'eau et qu'il l'avait coincé derrière les piliers du quai, il ne lui restait plus qu'à larguer la voiture de location et à rentrer une fois de plus par les transports en commun. Il avait quasiment fini, et Jasmine l'attendait à la maison. Ce ne serait pas malin de tout gâcher au dernier moment.

Refrénant la pulsion qui le poussait à suivre la femme en jaune et à lui faire payer le prix fort pour son attitude hautaine, il jeta le téléphone de Jasmine à l'eau. Il n'était pas d'humeur à être dérangé. Surtout pas par Romain Fornier.

Mais il n'était pas à l'abri des emmerdements pour autant. Son propre téléphone stridula quelques minutes plus tard. Un correspondant non identifié.

— Allô ?

— Tu as réussi à la coincer ? Elle est avec toi ?

Peccavi. Gruber hésita. S'il répondait par l'affirmative, Peccavi chercherait à s'en mêler. Ce qui n'arrangerait pas son affaire. Il voulait que Peccavi punisse Romain de l'avoir humilié. Et qu'il le laisse tranquille avec Jasmine.

— Elle *était* avec moi. C'est une affaire réglée.

— Définitivement ? Tu es sûr ?

— C'est un état qui ne laisse pas tellement place au doute.

La dernière fois qu'il avait menti à Peccavi, il était allé trop loin avec Adèle. Et il avait fait des trucs à cette gamine auxquels il avait du mal à croire lui-même. Mais elle avait été tellement provocante et hautaine — tout le portrait de son père, en fait. Avec Jasmine, ce serait différent. Kimberly avait été si docile, si confiante... Il avait passé deux semaines avec elle sans même la toucher vraiment. Pas comme il l'aurait voulu, en tout cas. Et malgré tout il était tombé amoureux. Il regrettait souvent de ne pas avoir trouvé le moyen de la garder de façon permanente. La sœur aînée, malheureusement, était d'une nature moins commode.

— Et qu'est-ce que tu as fait... des restes ? voulut savoir Peccavi.

Pour le coup, il réussit enfin à oublier la femme avec son caniche. Il remonta le quai en s'écartant du chemin qui courait le long du fleuve.

— Du pâté pour crocodiles. Tu peux dormir sur tes deux oreilles.

Il s'attendait à ce que Peccavi lui exprime sa gratitude. Mais si son boss était content il n'en laissa rien paraître. Comme s'il n'était qu'un esclave à sa botte. Il commençait à en avoir sérieusement sa claque de Peccavi, de son caractère de chien, de ses constantes exigences.

— Nous avons un nouveau problème, annonça Peccavi.

L'humeur de Gruber s'assombrit.

— Ah ouais ? Quoi encore ?

— Beverly Moreau a parlé.

Il se figea, la main posée sur toit de la voiture de Jasmine.

— Comment est-ce que tu le sais ?

— Elle a appelé la police.

Le choc atteignit Gruber de plein fouet. Si Beverly avait donné son nom, les flics arriveraient à la maison avant lui. Ils avaient déjà dû passer plus tôt dans la soirée pour essayer de comprendre ce qui était arrivé au jeune Ambrose. Mais, sans voiture de patrouille devant sa porte, ils n'auraient eu aucune raison d'entrer chez lui de force. Tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était attendre son retour pour le questionner.

Sauf, bien sûr, si Beverly l'avait dénoncé.

— Qu'est-ce qu'on fait ? Il vaudrait mieux partir d'ici ?

— Pas pour le moment, non. C'est un de mes amis qui a pris l'appel de Beverly — un ami qui a bon espoir de s'acheter un bateau.

— Kozlowski ?

— On ne prononce pas de noms, merde ! Il faut que je te le dise en quelle langue ?

Gruber poussa un grand soupir de soulagement. Une chance que Beverly soit tombée sur Kozlowski. Ce n'était pas la première fois qu'ils le soudoyaient, celui-là.

— Mais tu ne crois pas qu'elle a parlé à d'autres ?

— A personne, non. Il a promis qu'il la rappellerait rapidement et lui a fait jurer de tenir sa langue pour ne pas prendre le risque que cela remonte jusqu'à moi.

— Tu veux que j'aille rendre une petite visite à Beverly pour lui faire passer l'envie de causer ?

Encore une grosse perte de temps en perspective. Alors que sa prisonnière l'attendait. Mais, s'ils étaient tranquilles côté police, Jasmine ne risquait rien dans son bunker. Et il ne serait pas mécontent de liquider Beverly. Depuis le début, il savait qu'elle le balancerait sans une hésitation, si on lui en offrait l'occasion. Elle n'aimait que Phil et Dusty et n'avait jamais essayé de l'inclure dans leur famille, contrairement à Milo.

— C'est exactement ce que je veux que tu fasses. Et sans traîner. Ensuite, j'ai l'intention de te donner quelque chose.

— Me donner quelque chose ?

— Une prime. A la hauteur de ce que tu mérites.

Enfin, il obtenait la reconnaissance qui aurait dû lui revenir depuis longtemps. Gruber sourit et mit les essuie-glaces en marche.

— J'y vais tout de suite.

— Préviens-moi quand ce sera fait.

— Et Fornier ?

— Quoi, Fornier ?

Les essuie-glaces allaient et venaient rythmiquement lorsque Gruber s'engagea sur la chaussée trempée.

— Il faut se débarrasser de lui en urgence.

— Ne t'inquiète pas pour Romain. Je m'occupe de lui et je t'appelle dès que j'ai terminé.

Romain trouva l'adresse indiquée par Huff et se gara en trombe dans une allée, sous l'avant-toit d'un bâtiment en tôle. Il allait descendre lorsque le portable prêté par Huff sonna. Le kidnappeur de Jasmine ? Tremblant d'un mélange d'anxiété, de rage et d'impuissance, il prit la communication.

— Oui ?

— Monsieur Fornier ?

Une voix féminine inconnue.

— C'est moi, oui.

— Ici Mme Black. Vous avez laissé votre numéro sur un bout de papier coincé dans ma moustiquaire. Vous vouliez que je vous rappelle au sujet de la jeune femme avec qui j'ai parlé ce matin.

La mère de Pearson Black, donc.

— Oui, c'est exact. Merci d'avoir pris la peine de me joindre. Cette jeune femme a disparu, madame Black. Et il est crucial de la retrouver le plus rapidement possible. Auriez-vous une idée de l'endroit où elle a pu aller après sa discussion avec vous ?

— Elle m'a questionnée au sujet d'un camarade d'enfance de Pearson, un certain Gruber Coen.

C'était la première fois que Romain entendait ce nom.

— Il s'agit du jeune sur la photo, à côté de Milo Moreau ?

— Oui, voilà.

La pluie striait son pare-brise, dissimulant à moitié l'entrepôt où Huff lui avait donné rendez-vous.

— Pouvez-vous me donner l'adresse de ce Gruber, madame Black ?

— Je ne la connais pas, non. Mais Pearson doit l'avoir, lui. Nous en avons parlé justement au dîner.

Romain eut un mouvement de surprise.

— Au dîner ? Ce soir ?

— Ce soir, oui, pourquoi ? Je reviens tout juste du restaurant. C'est pour ça que vous ne m'avez pas trouvée chez moi.

Cette femme mentait ! Comment aurait-elle pu dîner avec son fils alors que Pearson était entre les mains de la police ? Alvin lui-même avait dit que...

« Et si c'était Huff qui te menait en bateau ? »

Un pressentiment inconfortable lui hérissa soudain la nuque.

— Serait-il possible de joindre votre fils à l'instant ?

— Bien sûr. Il doit être en train de se préparer pour partir au travail. Il a un emploi de nuit. Je vous donne son numéro ?

Romain la remercia et appela dans la foulée.

— Pearson ?

— A qui ai-je l'honneur ?

C'était Black, sans l'ombre d'un doute. Romain aurait reconnu sa voix n'importe où.

— Romain Fornier.

— Ah ouais ? Et qu'est-ce que vous me voulez ?

Black et lui étaient ennemis. Romain l'avait ouvertement accusé d'avoir saboté le procès du meurtrier de sa fille. Mais il n'était plus si certain, désormais, que les torts se situaient du côté de l'ex-flic.

— Où êtes-vous ?

— Sur mon trajet pour aller bosser.

— Vous avez eu des nouvelles d'Alvin Huff ?

— Huff ? Pourquoi voudriez-vous que j'aie des nouvelles de lui ?

Oui, pourquoi, en effet ? Le cœur de Romain se serra.

— Savez-vous où je peux trouver Jasmine Stratford ?

— Moi ?

La question parut prendre Pearson au dépourvu.

— J'ai manqué plusieurs appels d'elle pendant que je dormais. Et quand j'ai essayé de la rappeler je suis tombé sur sa boîte vocale. Il y a un problème quelque part ?

Il y avait un problème, en effet. Un gros problème, même...

Romain revit en pensée la couverture que Huff lui avait apportée. « Je vais la faire analyser pour les éléments génétiques. Mais cela prendra un certain temps. Pour identifier les fibres, il m'a suffi d'un microscope, par contre... Ce sont les mêmes que dans les cheveux d'Adèle ?... Exactement les mêmes, oui. »

Romain n'en croyait plus un mot. Huff s'était servi de cette histoire de couverture pour le manipuler, pour justifier sa présence à La Nouvelle-Orléans. Mais ce bout de tissu moisi ne prouvait strictement rien. Huff avait pu le prendre n'importe où et broder une histoire autour.

Un terrible sentiment de trahison prit Romain à la gorge alors qu'il redémarrait. Il avait placé toute sa confiance en Huff, à l'époque. Alors qu'il vivait la période la plus sombre, la plus désespérée de toute son existence, il s'était appuyé sur lui. Huff avait été une figure rassurante à ses yeux, une garantie que le droit finirait par l'emporter. Mais au lieu de se battre pour la justice Huff avait triché et s'était servi de lui.

— Jasmine cherchait un certain Gruber Coen, précisa-t-il à Black d'une voix tendue.

— Gruber ? C'est un pauvre type. Pathétique. Je ne vois pas ce qu'elle peut attendre de lui.

Un flot de lumière se répandit dans l'allée lorsque la porte de l'entrepôt s'ouvrit. Huff passa la tête par l'entrebâillement. Il avait dû entendre le bruit de la voiture et se demandait pourquoi il restait dehors. Romain savait qu'il devait faire machine arrière et fuir sans demander son reste. Il s'agissait clairement d'un piège. Huff l'avait attiré dans cet endroit isolé. Et il n'était pas sorcier de comprendre pourquoi.

Mais Romain ne pouvait se décider à partir. Son regard était rivé sur l'homme dont il savait désormais qu'il l'avait bafoué et trahi. Une colère meurtrière faisait rage en lui. Sans Huff — ou Peccavi, puisqu'il semblait être connu sous ce nom —, Adèle n'aurait sans doute jamais été kidnappée.

Même si l'appel à la vengeance grondait avec force en lui, il avait une priorité plus importante encore. Et c'était Jasmine. Passant la marche arrière, il enfonça la pédale d'accélérateur. Il recula à la vitesse maximale jusqu'à la route, puis son véhicule bondit en avant, les pneus crissant bruyamment sur l'asphalte.

— Romain ? insista Black. Qu'est-ce que Jasmine espère trouver chez Gruber ?

Entre docks et entrepôts, le quartier était désert. Romain fila le long des bâtiments fantomatiques en prenant la direction de l'autoroute.

— C'est lui qui a kidnappé sa sœur.

Il y eut un silence. Puis la voix sceptique de Black reprit :

— Je n'y crois pas. Pas Gruber. Il n'a rien dans le ventre, ce type.

— Elle a vu son visage. Elle sait que c'est lui. Et je crois qu'elle est tombée entre ses mains. Vous pouvez me donner l'adresse de Coen ?

— Je ne la connais pas. Mais je suis passé chez lui cet été, pour l'inviter à une fête de quartier organisée par ma mère. Je peux vous expliquer comment y aller.

Romain mémorisa les indications. Il allait couper la communication lorsqu'il vit qu'il avait un double appel. Huff essayait de le joindre.

Tenté de faire savoir à l'homme qu'il avait considéré comme un ami que la comédie était terminée, il approcha le doigt de la touche réponse. Mais il ne l'actionna pas. Il ne pouvait pas s'accorder cette satisfaction, même mineure. Tant que Jasmine ne serait pas en sécurité, il serait plus sage de laisser Huff dans le doute.

Il attendit que ce dernier passe sur sa boîte vocale, puis composa le numéro de la police et fit le récit complet de ce qu'il savait. Mais il n'avait pas la moindre idée de ce qu'ils feraient de ses révélations. Vraisemblablement, pas grand-chose. Comme chaque fois qu'ils recevaient une dénonciation qu'aucun élément tangible n'étayait.

— Nous examinerons ces informations de près, lui promit-on d'un ton neutre, avant de raccrocher.

La réaction blasée de la police acheva de le convaincre qu'il

représentait sans doute le dernier espoir pour Jasmine.

S'il n'était pas déjà trop tard.

* * *

Lorsque la trappe s'ouvrit, au-dessus d'elle, Jasmine se réveilla instantanément. Consciente qu'elle devait économiser ses forces pour garder la tête claire et tirer le meilleur profit d'une éventuelle opportunité de fuite, elle s'était forcée à fermer les yeux et à se détendre. Et, au bout de quelques heures, elle avait fini par sombrer dans un sommeil agité, entrecoupé de cauchemars envahis de cadavres pestilentiels.

Glacée jusqu'à la moelle, le corps moulu, les yeux comme collés par du sable, elle veilla à ne pas remuer sa cheville prisonnière, qu'elle avait mise en sang. Même le plus petit frottement contre la chaîne provoquait une douleur paralysante dans la chair à vif.

— Vite... Il faut faire vite, marmonnait Gruber en descendant l'escalier.

Jasmine s'était attendue à ce qu'il revienne épuisé et pressé de se coucher. Se débarrasser de deux voitures et d'un cadavre aurait normalement dû le vider de ses forces. Il était minuit passé, à la pendule, mais Coen paraissait agité, nerveux et pas disposé du tout à aller dormir.

Il était arrivé quelque chose.

— Que se passe-t-il, Gruber ?

Même si elle avait redouté le retour de son geôlier, l'idée qu'il puisse ne pas revenir du tout l'avait terrifiée plus encore. Coen était son seul ticket de sortie de cette tombe en ciment. Même si Romain et la police arrivaient jusqu'ici, ils ne trouveraient jamais la trappe dissimulée au fond du placard sous les vêtements sales. Qui pourrait jamais imaginer l'existence de cette pièce ? Ils parcourraient vraisemblablement la maison au pas de course, constateraient qu'elle était vide et repartiraient chercher ailleurs. Sans Gruber, elle mourrait lentement de faim et de déshydratation, étroitement collée à un cadavre qui ne tarderait pas à verdigriser et à suinter de toutes parts.

Le sort que lui réservait Coen n'était sans doute pas plus enviable. Mais s'il la sortait de cet endroit elle aurait au moins une petite chance de s'enfuir.

— Gruber ?

Il ne réagit pas. Le cœur au bord des lèvres, elle fixa le couteau à découper qu'il approchait de son bras. Mais il s'en servit pour trancher les liens qui la retenaient au corps sans vie de Valérie.

Fermant les yeux, Jasmine détourna la tête. Il était pressé, inquiet, et ne prenait aucune précaution avec son couteau. S'il s'énervait un

peu trop, il lui trancherait le bras sans autre forme de procès.

— Allez, allez, faut se grouiller... Beverly s'est enfuie avec Phil et Dustin. Même les enfants ont disparu. Il faut qu'on se tire d'ici avant que ça tourne au vinaigre.

Il parlait tout seul en bataillant avec la corde épaisse.

— Les Moreau ont quitté La Nouvelle-Orléans ? demanda-t-elle.

Il se redressa en sursaut et la regarda avec étonnement, comme s'il avait oublié qu'elle était encore en vie.

— Comment tu sais ça, toi ? C'est toi qui as poussé Beverly à parler ?

Ses liens étaient desserrés, mais elle n'avait pas encore la main libre. Coen était dressé au-dessus d'elle, la main crispée sur le manche de son grand couteau, avec sa lame acérée, menaçante. Comme si la lueur sauvage dans son regard n'était pas déjà assez terrifiante. Les souvenirs obsédants du meurtre qu'il avait commis quelques jours plus tôt se bousculaient dans sa tête. Cette boucherie, elle l'avait vécue en direct, pour ainsi dire. Et la perspective d'un *remake* suscitait des frissons incontrôlables. Il lui fallait être d'une extrême prudence avec Gruber. Il était dans un état instable, imprévisible et alarmant.

— Je ne comprends pas à quoi vous faites allusion, Gruber, protesta-t-elle aussi innocemment que possible.

Il bougonna quelque chose dans sa barbe mais il acheva de la délivrer et posa le couteau sur la télévision. Jasmine frotta sa main libre pour essayer de retrouver ses sensations. Serait-elle assez rapide pour attraper l'arme blanche, assez forte pour la retourner contre lui ? Plus elle passerait de temps entre les mains de Gruber, moins elle aurait de chances de survivre. Mais elle ne bénéficierait vraisemblablement que d'une seule tentative. Et elle devait choisir son moment avec soin.

Tirant une clé de sa poche, il se pencha sur sa cheville. Mais lorsqu'il vit le sang et la chair à vif, une telle haine mêlée de mépris déforma ses traits qu'elle en oublia de respirer.

— Regarde-moi ça ! Tu es aussi têtue et stupide que je le pensais. Tu me fais plus penser à Adèle qu'à ta sœur.

Ta sœur... Les bras de Jasmine se hérissèrent de chair de poule. Qu'est-ce qu'Adèle et Kimberly avaient subi de la part de cet homme ? Avaient-elles été enfermées dans une cellule comme celle-ci ? Si oui, pendant combien de temps ? Et comment avait fini Kimberly ?

Avec les restes torturés de Valérie sous les yeux, Jasmine n'avait quasiment plus aucun espoir. Mais elle avait attendu seize ans l'opportunité de poser cette question. Sans compter qu'elle devait distraire l'attention de Gruber.

— Où est Kimberly ? Vous accepteriez de me le dire ?

— Je te l'aurais dit, si tu n'avais pas fait de bêtises.

D'un geste sévère, il désigna sa cheville.

— Toute résistance entraîne une punition. Il faudra que tu retiennes cette leçon. Toi et Beverly, vous apprendrez cela, toutes les deux. Dès que je la trouve, elle meurt. Elle mérite un châtiment.

Le regard de Gruber se posa sur le couteau.

— Et toi aussi, d'ailleurs.

— Je ne savais pas que c'était interdit, objecta-t-elle, cherchant à gagner du temps.

Gruber était sur le point de fuir et il fuirait plus facilement sans elle. Sa vie ne tenait qu'à un fil. Il avait le couteau à portée de main et elle était toujours enchaînée par le pied. Il n'avait qu'à lever la main et elle rejoignait Valérie dans la mort.

— Vous ne m'avez pas encore indiqué les règles, poursuivit-elle, feignant la naïveté. Comment pouvez-vous vous mettre en colère contre moi, si vous ne me dites pas à l'avance ce que je dois ou ne dois pas faire ?

Le téléphone portable de Gruber sonna. Il ne répondit pas, mais il se mit à pester et à maugréer, visiblement distrait de ses idées de châtiment.

— De toute façon, le réseau ne passe pas, en bas. Et qu'est-ce qu'il s' imagine, merde ? Que je suis à son service vingt-quatre heures sur vingt-quatre ? Je lui ai dit qu'il devait se tirer d'ici. Il est averti. Je ne peux rien faire de plus pour lui.

— Personne ne peut exiger plus de vous, acquiesça-t-elle, cherchant à donner l'impression qu'elle était de son côté.

Il lui fallait établir une forme de complicité avec Gruber, le rassurer suffisamment pour qu'il baisse sa garde. Et *surtout* ne pas laisser transparaître la peur viscérale qui tétanisait chaque cellule de son corps. La peur la mettrait en position de victime et provoquerait le comportement meurtrier que ses autres proies féminines avaient suscité chez lui. Infliger la douleur n'était pas nécessairement ce que les criminels sexuels sadiques appréciaient le plus. C'était la *souffrance* qui leur apportait satisfaction. Et la peur faisait partie de la souffrance. Elle devait le convaincre qu'elle était différente, innover pour essayer de différer la montée des pulsions sadiques en lui.

— On ne peut pas faire confiance à une femme, maugréa-t-il.

— A certaines femmes, non, c'est vrai. Mais il y a des hommes qui ne sont pas fiables non plus.

Il inclina la tête comme s'il méditait sa réponse.

— Vous n'êtes pas d'accord avec moi ?

Saisissant le couteau, il plaqua la lame contre sa gorge. Au prix d'un effort surhumain, elle réussit à garder une immobilité de statue. Son réflexe premier aurait été de lui retenir le bras ou de lever la main pour se protéger. Mais elle savait que c'était la pire chose à faire. Le

rêve où elle avait vécu le meurtre de Pudja le lui avait montré. Les faibles tentatives de la victime pour défendre sa vie n'avaient servi qu'à alimenter la rage destructrice de Gruber.

Se forçant à relâcher la tension, Jasmine demeura aussi souple et détendue que possible en levant les yeux vers lui.

— Je pourrais te tuer là, sur place. Te trancher la gorge et te regarder saigner à mort sous mon nez. Je peux faire de toi ce que je veux ! hurla-t-il, déconcerté de la voir si calme.

Les muscles du bras de Jasmine tressaillirent. Mais elle ne bougea pas d'un millimètre. Si elle laissait libre cours à sa panique, elle signait son arrêt de mort immédiat.

Elle se força à soutenir son regard sans broncher.

— Nous devons tous mourir un jour ou l'autre, n'est-ce pas ?

Sa colère parut retomber, cédant la place à la confusion.

— Ça ne te fait rien, de mourir ?

Soumission. Soumission totale.

— Je préfère rester en vie, bien sûr. Mais se battre, ça sert à quoi ?

Elle sentait que c'était sa capacité à inspirer la terreur qui nourrissait le désir de meurtre de Gruber. Ecartant le couteau de sa gorge, il le brandit en direction de la femme en décomposition.

— C'est moi qui lui ai fait ça. Je l'ai violée et tuée. *Ma propre sœur.*

Malgré l'emprise qu'elle tentait de garder sur elle-même, Jasmine sentit monter un tremblement irrépressible. Elle pria pour qu'il ne s'aperçoive de rien.

— Je suppose qu'elle l'a mérité. Mais vous n'avez aucune raison de me tuer. Et puis, vous êtes tellement pressé que vous n'auriez même pas le temps d'y prendre plaisir.

Visiblement surpris par son attitude, il laissa retomber le bras qui tenait le couteau.

— Ça, c'est vrai. Allez, bouge-toi.

Jasmine se demanda si ses jambes seraient en état de la porter. Mais lorsqu'il eut enfin libéré sa cheville prisonnière elle sentit un besoin compulsif de quitter cette tombe, de fuir l'odeur, la vue de Valérie. Lorsqu'il la souleva en l'attrapant par les pans de son manteau, elle réussit à marcher en direction de l'escalier, avec Gruber et son couteau sur les talons.

Il la força à attendre pendant qu'il montait quelques marches. Il passa la tête par la trappe et écouta. Puis il lui fit signe d'approcher et la fit grimper devant lui.

La chambre à coucher sentait toujours autant le renfermé. Mais, après les puanteurs de décomposition dans lesquelles elle avait baigné, elle prit une belle inspiration profonde, en sortant la tête de la cave, comme elle aurait respiré l'air pur des sommets.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

— Dans un endroit où tu pourras me donner ce que je veux. Tout ce que je veux, et comme je le veux.

En lui parlant, il scrutait son visage, guettant une éventuelle expression de rejet ou de dégoût. Mais elle réussit à hausser les épaules avec nonchalance.

— D'accord, acquiesça-t-elle en se forçant à lui toucher le bras.

Le simple contact physique lui donnait la nausée, mais il ne fallait surtout pas qu'il voie sa peur et sa répulsion. Si elle parvenait à lui donner l'impression qu'elle le considérait comme un homme à l'égal des autres, elle gagnerait du temps.

— Si je fais ce que tu veux et que tu es satisfait de ma prestation, tu me diras, pour Kimberly ?

Il ne parut pas entendre sa question. Mais son toucher le déconcerta. Il eut comme un sursaut de panique.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Rien. Je te demande juste si tu accepteras de me parler de ma sœur, si je te donne du plaisir, tout à l'heure.

— On verra.

Les traits radoucis, il posa sa main sur la sienne, d'un geste presque aimant. Puis, sur un revirement brutal, il l'attrapa et lui tordit cruellement le bras, tout en pointant le couteau sur sa poitrine, alors que le haut de son corps seulement dépassait de la trappe.

— Tu te crois plus maligne que les autres, hein ? Tu penses me connaître, mais tu ne sais pas qui je suis. *Personne* ne sait qui je suis. Si tu fais un geste, je te charcute, je te sors le cœur et je le mets au congélateur. C'est compris ?

La pointe du couteau s'enfonçait dans son sein gauche.

« Fais comme s'il n'avait pas d'arme. Reste imperturbable. »

— C'est compris.

Gruber la souleva pour finir de l'extraire de la cave. Il était fort, beaucoup plus fort qu'elle ne l'aurait pensé, pour un petit homme falot entre deux âges. Il ne la lâcha pas mais la garda contre lui, le bras toujours tordu dans le dos.

— Je peux t'aider à faire ta valise, si tu veux. Si tu pars quelque temps, il vaut mieux emporter des affaires.

— Tu vas te taire, oui ?

Jasmine chercha désespérément un autre prétexte pour le retenir. S'il était aussi pressé de fuir, il devait y avoir une raison. La police serait-elle sur ses traces ?

— On en a pour une minute à jeter quelques vêtements dans un sac. A moins qu'on revienne ici après ?

— Si tu ne la boucles pas, tu n'iras nulle part, car je te bute là, sur place, tu m'entends ?

Il la tira dans le living et se pétrifia d'un coup, les yeux rivés sur la

porte d'entrée ouverte.

— Il y a quelqu'un dans la maison, chuchota-t-il.

Jasmine vit son bras armé du couteau se lever. En une fraction de seconde — longue comme l'éternité — elle comprit que son heure était venue. Gruber la poignardait avant de s'enfuir.

Le parquet craqua derrière eux, et juste au moment où elle crut que la lame allait lui entrer dans la gorge la main de Gruber retomba.

Elle hurla, se retourna juste à temps pour voir un couteau traverser la poitrine de son agresseur au lieu de la sienne, et faillit s'effondrer à genoux. Elle serait tombée si des bras forts ne l'avaient pas retenue.

« Romain. »

— Tout va bien. Je te tiens. Tu es vivante. Oh, mon Dieu, tu es vivante...

Elle pleurait, l'embrassait, lui jurait en sanglotant qu'elle l'aimait et l'aimerait toujours, lorsque la déflagration d'un revolver provoqua une surdité momentanée. Elle perçut juste le mouvement de l'air lorsque la balle passa au-dessus de son épaule pour terminer sa course dans la poitrine de Romain. Tout son corps fut agité d'un violent soubresaut. Le torse qui l'avait protégée, les épaules qui avaient paru indestructibles redevenaient vulnérables. Infiniment trop vulnérables. L'impact projeta Romain en arrière, il recula en chancelant contre le mur, ouvrit la bouche comme s'il suffoquait et s'écroula au sol.

— Romain, non !

Elle tourna la tête pour trouver le revolver de l'inspecteur Huff pointé sur elle. Son visage n'exprimait aucune émotion, juste une détermination blasée. Il était détaché, neutre — en homme qui boucle tranquillement sa tâche et règle les derniers détails.

Elle plongea en direction de la chambre au moment où le coup partit, persuadée que la balle l'atteindrait de plein fouet. Mais elle ne ressentit aucune douleur. Romain était au centre de ses pensées. Romain et le sang coulant de sa poitrine. La balle avait-elle touché le cœur ? Était-il déjà mort ?

Huff tira une seconde fois et l'atteignit à la jambe. La douleur fulgurante la jeta à terre. Mais elle réussit à attraper le couteau que Gruber avait laissé tomber et roula sur le côté, échappant à la vue de Huff.

Elle entendit ce dernier jurer et se diriger vers la chambre à son tour. Au même moment, la voix de Romain s'éleva, tentant de le distraire, d'attirer son attention sur lui.

— Par... par ici... salopard.

Jasmine se redressa. Elle disposait d'environ trois secondes avant que Huff ne se retourne pour achever Romain. Bondissant sur ses pieds, elle fit abstraction de la douleur paralysante dans sa jambe et se servit de l'encadrement de la porte pour se propulser en avant de

toutes ses forces. Son irruption brutale dans la pièce prit Huff par surprise. Il s'était attendu à une réaction de fuite et n'était pas préparé à une attaque frontale.

A la dernière seconde, il tourna son arme vers elle, mais trop tard. Sa main armée du couteau frappait déjà. Le poignardant sans merci, elle attaquait en aveugle, portée par un mélange de désespoir, d'adrénaline et de rage meurtrière. On lui avait pris sa sœur, mais elle ne laisserait personne au monde lui enlever Romain. Elle refusait de laisser Peccavi poursuivre son œuvre de haine et de destruction.

Il fallut que Huff s'effondre sur le sol pour qu'elle s'aperçoive qu'elle lui avait planté la lame dans le cou. Le sang coulait de la blessure comme une cascade. D'autres plaies encore saignaient aussi, mais elles étaient superficielles. Elle avait eu de la chance de frapper juste. Si l'un de ses coups désordonnés n'avait pas tranché la jugulaire, le corps sans vie gisant au sol aurait été le sien.

— Tu as péché ! lança-t-elle avec véhémence, secouée de violents frissons.

Puis Pearson Black fit son entrée avec la police sur les talons.

* * *

Le soleil de fin de matinée jouait entre les rideaux, mais Jasmine, assise au chevet du lit d'hôpital de Romain, ne voyait que son visage crayeux, n'entendait rien hormis le bip-bip lancinant du moniteur cardiaque. Un grand bandage blanc ceignait sa poitrine, il était hérissé de tubes et toujours inconscient. Aux urgences, il avait fallu lui transfuser six poches de sang avant de l'opérer. Il avait passé plus de trois heures sur le billard pour que le chirurgien déloge la balle, qui avait achevé sa trajectoire sous l'omoplate après avoir manqué le cœur de justesse. Tout avait été fait pour le sauver, et il ne restait plus rien à faire qu'à attendre. Mais personne n'avait pu lui promettre qu'il s'en sortirait. Il avait perdu tellement de sang qu'il s'en était fallu de peu qu'il ne meure dans l'ambulance.

— Alors ? Comment ça va, ce matin ?

Tournant la tête, Jasmine vit Pearson Black à l'entrée de la chambre avec deux cafés à la main.

— Bien, murmura-t-elle.

La balle tirée par Huff lui avait juste égratigné la jambe. Et elle avait un joli pansement pour en témoigner. Mais elle mentait en affirmant aller bien. Elle était suspendue au souffle de Romain. Elle se sentait vivre et mourir avec lui à chaque respiration, à chaque battement de cœur.

— Il va s'en sortir. Les médecins sont optimistes, non ?

— Ils ne veulent pas se prononcer.

— Les médecins ne promettent jamais rien. C'est une caste de gens frileux. Mais il est solide comme un roc, votre homme. Il reprendra le dessus.

Son homme. Elle ignorait si Romain ressentait la même chose à son endroit, mais il était devenu en très peu de temps ce qu'il y avait de plus précieux pour elle au monde. Et elle ne chercha même pas à dissimuler ses sentiments.

— Je croise les doigts, murmura-t-elle.

— Huff n'a pas survécu à ses blessures.

Jasmine hocha la tête. Elle avait déjà entendu la nouvelle.

— On a réussi à retrouver Mme Moreau ?

— C'est elle qui s'est manifestée, en fait. Elle m'a appelé sur mon portable.

— Elle a pris un gros risque. Vous auriez pu la livrer à la police.

— C'était la raison de son appel. Elle veut se rendre à la police. Mais elle avait d'abord besoin de mon aide pour raccompagner un petit garçon dans sa famille.

— Beverly avait un enfant kidnappé avec elle ?

— Un petit bout de trois ans, oui. Elle s'était enfuie avec lui juste avant que Huff ne s'en empare pour le conduire chez un couple, en échange d'un chèque conséquent.

— Mais comment en est-elle arrivée à collaborer avec Huff ? s'étonna Jasmine. Qu'est-ce qui fait qu'une mère de famille se trouve impliquée dans un réseau criminel ?

— Il y a dix ans, Huff a épinglé Gruber pour « actes obscènes » dans un cinéma porno. En apprenant qu'il était chauffeur routier, il l'a recruté pour son petit commerce parallèle. Gruber en a parlé à Francis qui a été mis à contribution à son tour. Et, quand les dépenses de santé pour Dustin ont commencé à augmenter vertigineusement, Francis a mis sa mère en contact avec Huff. Phillip a suivi le mouvement. Tant qu'ils ne posaient pas trop de questions, ça pouvait paraître relativement innocent de s'occuper de quelques enfants la nuit. Quand Beverly a compris de quoi il retournait vraiment, elle était déjà trop compromise pour faire machine arrière.

Black enfonça les mains dans les poches.

— Vous vous souvenez de Jack Lewis, le type dont avez trouvé les restes dans le vide sanitaire ?

Jasmine ne put s'empêcher d'émettre un léger rire.

— Vous croyez que je risque de l'oublier ?

— Il travaillait pour Huff, lui aussi. Quand il a annoncé qu'il voulait tout arrêter, Huff l'a descendu chez Francis. Ce jour-là, ils ont tous appris une leçon magistrale.

— Qu'on ne plaisantait pas avec « Peccavi » ?

— Exactement.

— Comment Huff pouvait-il employer tant de monde ?

— Le réseau était relativement important. Jack, ainsi qu'un type qui se faisait appeler Roger, était chargé des repérages. Puis d'autres, comme Gruber, Francis ou accessoirement Phillip, étaient envoyés pour récupérer ou kidnapper les enfants. Beverly et une autre femme, dont le nom m'échappe pour l'instant, prenaient soin des gamins le temps qu'ils soient placés. Huff avait même quelques prostituées à son service, chargées de faire passer le message qu'il était prêt à payer le prix fort pour un bébé.

— Et il avait les moyens de faire vivre tout ce beau monde ?

— Certains avaient un autre métier par ailleurs. Francis était livreur et Jack faisait du transport périscolaire. D'autres étaient totalement à sa disposition, comme Phillip. Et Gruber qui avait quitté son ancien métier de camionneur.

Jasmine se demanda comment un tel réseau avait pu voir le jour.

— On sait ce qui a poussé Huff à se lancer dans le trafic d'enfants ?

— Il avait un oncle avocat. D'après Bev, c'est cet oncle qui lui aurait donné l'idée. Et lui aurait même fourni quelques pistes.

— C'est comme ça qu'il trouvait ses acheteurs, alors ?

— D'après Bev, Huff avait parlé de plusieurs avocats qui lui adressaient des clients. Des gens qui ne remplissaient pas les conditions requises pour une adoption officielle. Ou alors des couples qui souhaitaient des enfants selon des critères très précis. Ou ceux qui ne voulaient pas subir les délais habituels.

— Parce que certains couples passent commande pour des enfants plus ou moins taillés sur mesure ? demanda-t-elle, sidérée.

— C'étaient ces gens-là qui lui rapportaient le plus.

Jasmine secoua la tête.

— Et que faisait-il de son argent ?

— Sa femme se pose la question. Elle pense qu'il devait le déposer sur des comptes offshore en vue de sa retraite.

— Elle était au courant de ses activités parallèles ?

— Pas du tout. Elle est dévastée. Il semble qu'il avait l'intention de la larguer, en plus. Tout l'univers de Marcie s'est effondré d'un coup.

Jasmine ne parvenait même pas à imaginer ce que devait être le sentiment de trahison de cette femme.

— Que va-t-elle faire, maintenant ?

— Je ne pense pas qu'elle ait beaucoup de recours. Il ne lui reste plus qu'à serrer les dents et voir ce qu'il lui restera de ses finances quand tout sera terminé. Elle était institutrice, dans le temps. Peut-être faudra-t-il qu'elle reprenne son ancien métier.

Jasmine joua avec l'ourlet du drap sur le lit de Romain.

— Ce qui me choque le plus, c'est que Huff était père lui-même, je crois ?

- Ils avaient deux enfants déjà grands.
- Comme c'est triste... Toute sa famille doit être sous le choc.
- Sûrement, oui.

Elle leva les yeux vers lui.

— Je vous dois des excuses, Pearson. J'ai cru que vous étiez l'ennemi.

— Huff avait les moyens d'acheter du monde. Et ils n'ont pas eu de mal à me faire passer pour un flic pourri. Se débarrasser de moi a été un jeu d'enfant.

— Kozlowski ne faisait pas partie des sbires de Huff, j'espère ?

— Si, justement. C'est même le seul dont je sais avec certitude qu'il était véreux. Car c'est lui qui a pris l'appel lorsque Beverly a téléphoné pour tout avouer. Et on n'a retrouvé aucune trace de ses aveux.

Qu'aurait fait Kozlowski, s'il avait été de service lorsqu'elle avait appelé, après avoir trouvé l'adresse de Gruber Coen ? Si elle avait téléphoné quelques heures plus tard, elle serait tombée sur lui à l'accueil. Forcément, puisqu'elle l'avait demandé. Kozlowski se serait empressé de prévenir Huff. Et elle serait morte à la place du pauvre Ambrose. Déjà ainsi, il s'en était fallu de si peu.

— Avez-vous l'intention de vous faire réintégrer dans le NOPD, Pearson ?

— Je vais essayer, oui. Après ce qui vient de se passer, des places vont se libérer, a priori. Et puis, j'ai reçu une leçon d'humilité qui m'a aidé à grandir. J'espère qu'ils me reprendront.

Elle lui sourit.

— Ce serait plus intéressant que de faire le planton la nuit sur un parking.

— Le chef de police a décidé de faire un grand ménage. Je pense qu'il m'accordera une seconde chance. Il sait maintenant que je n'ai jamais touché au matériel de preuve et que c'était juste une manœuvre de Huff pour me faire virer.

Le café que Black lui avait apporté lui réchauffait doucement les mains. Preuve que la tension terrifiante en elle commençait à retomber.

— Je suis désolée pour les persécutions dont vous avez été l'objet, Pearson.

— J'assume ma part de responsabilité. Je n'aurais jamais dû écrire ce blog. En m'étalant comme je l'ai fait, je me rendais vulnérable. Huff a eu beau jeu de me faire passer pour un tordu dangereux.

Jasmine admit qu'il leur avait effectivement facilité la tâche en publiant ces propos sur la toile.

— Pourquoi avez-vous écrit cela ?

Il prit une gorgée de café.

— Je suis fasciné par le cerveau criminel. Je pense qu'un jour je me

lancerai dans la rédaction d'un livre.

— Cela me paraît une bonne idée.

— On verra bien ce que ça donnera.

Il sortit une enveloppe de sa poche.

— J'ai quelque chose à vous donner.

Surprise, Jasmine écarta sa chaise du lit.

— De quoi s'agit-il ?

— Beverly m'a fait promettre de vous remettre ceci.

Sur l'enveloppe, elle vit son nom écrit d'une écriture fluide et serrée. A l'intérieur, il y avait une lettre.

« Kimberly Lauren Stratford a été adoptée par M. et Mme Joseph William Glen, de Charlottesville, en Virginie, il y a quinze ans, après avoir passé six mois dans notre foyer-relais. Je me suis moi-même occupée d'elle. C'était une gentille petite fille, très douce, à qui il avait été raconté que sa famille au complet était morte dans un accident de voiture. Souvent, elle me questionnait à votre sujet, en m'assurant que vous n'étiez pas dans le véhicule accidenté. Mais à force de s'entendre répéter que vous étiez décédée aussi elle a fini par y croire. A un âge aussi tendre, elle n'avait pas d'autres informations que celles que les adultes voulaient bien lui donner. Et nous avons maintenu notre version sans jamais en dévier, afin qu'elle souffre le moins possible de sa nouvelle situation. Je ne prétends pas être fière de ce que j'ai fait. Et je n'excuse pas non plus mes actes. Il est temps que vous soyez enfin informée. Pour autant que je sache, votre sœur est encore vivante et, a priori, en pleine santé. »

Vivante. Les yeux de Jasmine se remplirent de larmes à la lecture des dernières lignes. Gruber n'avait pas tué sa sœur comme il avait tué Adèle. Il s'était sans doute contenté de la remettre à Peccavi. Ainsi, Kimberly avait tout simplement été adoptée et vivait désormais en Virginie. Elle devait avoir vingt-quatre ans, maintenant. Avait-elle terminé ses études ? S'était-elle mariée et avait-elle des enfants ?

Et aurait-elle envie d'apprendre qu'il n'y avait jamais eu d'accident de voiture et que sa famille d'origine vivait toujours ?

Un mouvement dans le lit mobilisa son attention. Retenant son souffle, elle vit Romain ouvrir les yeux.

— Tu es là, soupira-t-il d'une voix faible mais clairement articulée.

Jasmine mit la lettre de côté.

— Comment te sens-tu ?

— Comme quelqu'un qui s'est pris une balle dans la poitrine.

— Tu vas t'en sortir, murmura-t-elle en serrant sa main dans la sienne.

Il sourit faiblement.

— Maintenant que je sais que tu es là, je crois que je devrais m'en tirer, en effet.

Les paupières de Romain retombèrent. Jasmine se tourna vers Pearson, qui se tenait au pied du lit.

— Merci de m'avoir apporté la lettre.

— Vous pensez aller la trouver ? Votre sœur, je veux dire.

— Je ne sais pas. J'aimerais la revoir — mais je ne veux pas la perturber, si elle est pleinement satisfaite de sa nouvelle vie.

— Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts, en effet. Je ne vous envie pas d'avoir à prendre cette décision... Bonne chance, en tout cas.

Il lui posa la main sur l'épaule d'un geste amical et sortit.

Lorsque la porte se fut refermée derrière lui, Jasmine leva les yeux sur le téléviseur accroché au-dessus du lit de Romain. Le volume était réglé bas, mais dans le silence laissé par le départ de Pearson elle entendit le présentateur annoncer les gros titres du jour. Une photo de Gruber Coen apparut à l'écran et elle tendit l'oreille.

« ... sa maison contenait un congélateur dans lequel la police a découvert des fragments congelés des corps d'au moins quatre victimes. Toutes n'ont pas encore été identifiées, mais Valérie Stabula, la sœur du suspect, a été trouvée morte dans une cellule en béton cachée sous la chambre à coucher. Cette chambre de torture contenait une télévision et des toilettes portables. Même si la police ignore encore combien de victimes cet homme a torturées et assassinées, il est clair que Gruber Coen n'était pas l'homme que ses voisins considéraient comme calme, insignifiant et inoffensif... »

— Calme, insignifiant et inoffensif, répéta Jasmine en détachant les syllabes.

Elle éprouva soudain une envie irrationnelle de rire.

Epilogue

— Tu y vas, alors ?

Romain gara son pick-up et lui entoura les épaules d'un geste rassurant. Depuis trois semaines qu'il était sorti de l'hôpital, il avait retrouvé son teint hâlé et une bonne partie de son énergie. Les médecins lui avaient assuré qu'il n'aurait aucune séquelle de sa blessure par balle. Ils attribuaient sa guérison à sa constitution solide, mais Jasmine savait qu'elle était surtout due à sa réconciliation en profondeur avec lui-même. L'homme qui avait tué Adèle était mort. Romain l'avait tué pour la sauver, elle. Mais ce n'était pas lui qui avait tiré sur Francis Moreau. En analysant l'enregistrement avec des moyens techniques sophistiqués, le contact de Jasmine au FBI avait pu établir que c'était Huff qui avait abattu son collaborateur. Pourquoi, personne ne le saurait jamais avec certitude, puisque Huff n'était plus là pour en témoigner. Mais Jasmine pensait qu'il l'avait fait pour éviter les remous qu'aurait suscités la libération d'un homme que la ville entière considérait comme un pédophile et un meurtrier. Trop d'attention portée à Moreau aurait fini par mettre en danger sa filière d'adoption clandestine.

Éliminer Moreau avait également eu l'avantage pour Huff de calmer Romain, qui n'aurait sûrement pas renoncé à obtenir que justice soit faite pour sa fille. Moreau avait payé de sa vie pour que les esprits s'apaisent et qu'un point final — un faux point final — soit apporté à l'affaire. Comble de la commodité : Huff avait réussi à faire assumer la responsabilité de l'acte à Romain. Le scénario était ficelé à la perfection. Et Huff aurait pu continuer tranquillement son odieux trafic jusqu'à la retraite, si Gruber Coen n'avait pas envoyé le bracelet de Kimberly.

— Jaz ?

Comme elle restait assise sans bouger dans le pick-up, Romain lui jeta un regard interrogateur.

— Tu as l'intention d'aller jusqu'à sa porte ?

— Je ne sais pas.

Selon Beverly, le nouveau nom de Kimberly était Lisa Marie Glen. Riche de cette information, Jasmine n'avait eu aucune difficulté à trouver Lisa en Virginie, où ses parents adoptifs vivaient dans une immense propriété. Kimberly n'habitait plus avec eux depuis peu, mais sa propre maison n'avait rien d'une chaumière. Son cottage au

charme très Nouvelle-Angleterre aurait pu être dessiné et décoré par Ralph Lauren. Avec ses bleus et ses blancs qui lui donnaient une touche marine, la maison se blottissait derrière une gloriette où poussaient des rosiers grimpants.

— C'est le moment que tu attends depuis seize ans, Jaz.

Mais à présent qu'elle avait retrouvé Kimberly elle ne parvenait pas à décider si elle voulait sonner à sa porte ou non. Elle était tourmentée par trop de questions, toutes commençant par un *pourquoi*. Pourquoi sa sœur avait-elle pris pour argent comptant l'histoire qu'on lui avait racontée au sujet de l'accident de voiture ? Pourquoi n'avait-elle jamais regardé en arrière et cherché à savoir ce qui était réellement arrivé à sa famille d'origine ? Elle avait *su* qu'elle, Jasmine, était à la maison lorsque Gruber Coen l'avait emmenée. Comment avait-elle pu se laisser convaincre par Peccavi et les autres qu'ils étaient tous décédés ?

— Allez, insista Romain. Va au moins te présenter. Je t'ai entendue tourner en rond toute la nuit. Je sais que tu n'auras pas le cœur tranquille tant que tu ne l'auras pas rencontrée.

Une allée dallée traversait un jardin harmonieux, même en février, et menait à la porte de bois cintrée — tentante et terrifiante à la fois.

— Elle n'a peut-être aucune envie d'entendre parler de moi.

— Et si c'était *ta* colère, *ta* déception qui te retenaient ? Parce que tu l'as cherchée sans relâche, alors qu'elle a vécu une vie a priori paisible, sans faire le moindre effort pour te retrouver ?

Il avait formulé à voix haute ce qu'elle avait cherché à se cacher mais qui tournait sans relâche en arrière-fond de ses pensées. C'était mesquin, sans doute, et stupide de sa part, de se sentir rejetée. Mais elle avait toujours visualisé leurs retrouvailles comme une grande scène de sauvetage. Priant et cherchant inlassablement, elle avait gardé un filet d'espoir, même lorsque tous les autres avaient renoncé. Parce qu'elle avait considéré que c'était sa mission de tirer sa sœur des mains de son kidnappeur. L'idée que Kimberly pouvait être heureuse ne lui avait jamais traversé l'esprit. Et encore moins qu'elle puisse se trouver mieux dans sa nouvelle famille que dans l'ancienne. Cette nouvelle donne était complètement déstabilisante.

— Les gens s'adaptent, Jaz. Et les enfants plus encore que nous.

Elle le savait, bien sûr. Ils avaient déjà débattu des aspects psychologiques expliquant l'attitude de Kimberly. Les kidnappés s'attachaient à leur kidnappeur, finissaient par se sentir redevables. Mais elle avait beau comprendre, elle n'en était pas moins affectée. Même si sa sœur avait pu adhérer, enfant, au mythe de l'accident de voiture, ne s'était-elle jamais posé la moindre question à l'adolescence ? Des souvenirs avaient forcément dû remonter à la surface. Elle n'avait peut-être pas vu l'épisode de *America's Most*

Wanted où elle avait lancé son appel. Ou avait-elle simplement choisi de l'ignorer ?

— C'est idiot. Mais je n'arrive pas à croire qu'elle est vivante et en bonne santé, Romain.

— Tu n'es pas venue ici pour l'arracher à son existence présente. Tu es là pour lui dire que tu n'as jamais cessé de chercher et que tu l'aimes toujours. En quoi est-ce qu'elle se sentirait menacée ?

Jasmine se mordilla la lèvre. Des menaces possibles pour sa sœur, elle pouvait en citer quelques-unes : sa soudaine irruption dans la vie de Kimberly risquait de susciter un conflit avec sa famille adoptive. Des souvenirs douloureux, angoissants, pourraient revenir à la surface. Souffrances et confusion seraient susceptibles d'éclater dans un ciel jusqu'ici sans nuages.

— Nos équilibres relationnels sont parfois fragiles, murmura-t-elle, tête basse.

Romain releva amoureusement une mèche de ses longs cheveux noirs pour la glisser derrière une oreille. Il attendit qu'elle soutienne son regard.

— Ce serait peut-être un problème en d'autres circonstances. Mais tu n'es pas quelqu'un d'ordinaire, Jaz. Elle aura envie de t'avoir pour amie.

La boule qui se forma dans la gorge de Jasmine l'empêcha de répondre. Romain sourit en lui caressant la joue avec le pouce.

— Allez... On la veut à notre mariage, non ?

C'était par-dessus tout ce qu'espérait Jasmine. Elle avait beau aimer Romain de toute son âme, quitter Sacramento et la Contre-attaque n'avait pas été une décision facile. Elle avait l'intention de continuer à faire du profilage à titre privé, en tant que consultante. Mais elle n'était pas sûre du tout que cela marcherait. Avoir une amie supplémentaire serait un réconfort, même si Kimberly vivait aussi loin de chez elle que Skye et Sheridan. Et ce serait encore mieux si l'amie en question était une sœur. *Sa sœur.*

— Je ne suis pas seule en jeu, dans l'affaire. Il y a également mon père et ma mère...

— Ils ne sont pas encore au courant. Tu auras le temps de réfléchir à ce que tu veux leur dire, une fois que tu auras vu ta sœur.

Il fallait avant tout qu'elle sache si Kimberly souhaitait ou non être « retrouvée ». Si sa sœur acceptait de les revoir, son mariage avec Romain pourrait être le début de quelque chose de merveilleux : la réparation pour Romain, sa sœur et ses parents ; la réconciliation dans sa propre famille, les racines retrouvées pour leurs enfants futurs.

— Tu veux que je vienne avec toi ? proposa Romain.

Il avait été prévu qu'il l'attendrait dans la voiture pour la laisser vivre ses retrouvailles en tête à tête. Elle secoua la tête.

— Non, je crois qu'il vaut mieux que j'y aille seule, trancha-t-elle en poussant sa portière.

La distance entre le trottoir et la porte d'entrée lui parut interminable. Et son cœur cogna violemment tout le long. Le bruit sourd des pulsations monta encore d'un cran lorsqu'elle franchit le perron. De grands pots et de belles jarres avec de savantes compositions de plantes ornaient les marches. Un carillon éolien tinta dans le vent frais, émettant un son mélodieux mais un peu triste.

Quel que ce soit le dénouement de cette rencontre, ce moment marquait la fin de sa longue quête. Elle avait retrouvé la sœur qu'on lui avait enlevée.

Le cœur au bord des lèvres, elle leva la main pour frapper. Si seulement sa sœur était absente, cela lui laisserait un petit répit supplémentaire. Mais elle avait vu le coupé BMW dans l'allée et savait que Kimberly viendrait lui ouvrir.

Presque aussitôt, en effet, le battant s'écarta et elle se retrouva face à sa « petite » sœur. Une grande jeune femme de vingt-quatre ans qui ressemblait beaucoup à leur père. Alors qu'elle-même avait hérité du physique de Gauri, à l'exception des yeux, Kimberly était élancée, avec des cheveux plus bruns que noirs et des yeux sombres. Elles restèrent quelques secondes ainsi, face à face, à se scruter intensément. Puis les larmes que Jasmine s'était juré de ne pas verser commencèrent à ruisseler sur ses joues.

— Nous nous sommes déjà rencontrées quelque part ? demanda Kimberly d'un air troublé.

Jasmine hésita. Elle ignorait toujours si Kimberly souhaitait renouer le contact avec son lointain passé. Mais elle devait lui offrir l'opportunité de décider par elle-même. Leur père et leur mère étaient également concernés. Et c'était à Kimberly, et pas à elle, de trancher.

— Oui, vous me connaissez. Mais cela remonte à loin et vous avez peut-être oublié. Je m'appelle Jasmine Stratford. Et j'ai été votre sœur aînée.

Kimberly resta un instant interdite. Puis ses yeux se remplirent aussi de larmes.

— Comment m'as-tu retrouvée ? chuchota-t-elle.

Jasmine sourit faiblement.

— Ça n'a pas été facile. Je t'ai cherchée pendant seize ans.

Le moment de vérité était arrivé. Jasmine attendit, laissant à sa jeune sœur le temps de surmonter la surprise — et fut surprise elle-même lorsque Kimberly la serra avec force dans ses bras.

Quelques secondes s'écoulèrent sans que l'une ou l'autre retrouve sa voix. Kimberly finit par s'écarter pour boire son visage des yeux.

— Je ne pensais jamais te revoir. On m'avait dit que tu étais morte.

— Et tu les as crus ?

Jasmine ne voulait pas se montrer accusatrice, mais elle avait du mal à contenir la blessure dans sa voix.

— Pas complètement, admit Kimberly. Mais je savais que ma mère, ma *nouvelle* mère, en fait, n'aurait pas aimé que je m'intéresse à ma famille d'origine. Je suis leur unique enfant et ils seraient restés sans rien. Je comptais tellement, pour eux...

— Tu étais heureuse, alors ?

— Dans l'ensemble, oui. Je m'estimais chanceuse. Quand, enfant, on a déjà perdu une première famille, on est terrifié à l'idée d'être privé d'une seconde. Plus tard, lorsque j'ai été en âge de pouvoir agir par moi-même, je me demandais si ce n'était pas illusoire de penser rétablir des liens avec le passé et de les intégrer dans ma vie présente.

Elle hésita.

— Je ne sais pas si tu peux le comprendre ?

Jasmine tenta de surmonter sa déception avec un sourire forcé.

— Oui, je comprends. Je ne suis pas venue ici pour te compliquer la vie, Kimberly.

— Kimberly..., répéta doucement celle-ci. Il y a si longtemps que je ne m'appelle plus ainsi.

Consciente du bouleversement qu'elle provoquait chez sa sœur par sa seule présence, Jasmine décida de se retirer et de lui laisser le temps de se remettre du premier choc.

— Ça doit être étrange pour toi d'entendre ton ancien prénom.

Le regard de sa sœur se troubla.

— Mes anciens parents... ils vivent toujours ?

— Ils sont vivants, oui. Mais ce ne sont plus les mêmes personnes qu'avant. Nous avons tous changé, précisa-t-elle, sans parvenir à réprimer une note de tristesse dans sa voix.

— Où sont-ils, maintenant ?

— Maman vit toujours dans l'Ohio où nous sommes nées. Papa a déménagé dans l'Alabama.

Le visage de Kimberly se crispa, comme si elle avait reçu un coup en pleine poitrine.

— Ils ne sont plus ensemble ?

— Non. Ça a été... dur pour eux de te perdre.

— Je... je ne sais pas quoi dire.

Visiblement agitée, Kimberly se tordit les mains.

— Je... je ne pensais pas que je vous reverrais un jour. Ni toi ni eux.

Jasmine lui sourit faiblement.

— Je sais. Mais je voulais te voir quoi qu'il arrive, m'assurer que tu n'étais pas malheureuse. Et puis...

La boule dans sa gorge grossit de nouveau, menaçant de la suffoquer.

— ... et puis je voulais te demander pardon de ne pas avoir été une

meilleure baby-sitter.

Des larmes roulèrent sur les joues de Kimberly. Elle lui prit la main et la serra dans la sienne.

— Ça va pour moi, maintenant. L'homme qui m'a kidnappée me faisait très peur mais il n'a pas... enfin, tu vois ce que je veux dire... il n'a pas abusé de moi. Je crois qu'il a longtemps hésité à me remettre à son patron. Et qu'il a fini par se résoudre à le faire. Je suis restée quelque temps dans un foyer, avec une dame plutôt gentille, et un autre garçon, plus grand que moi. Et une fois arrivée chez mes nouveaux parents ça a déjà été beaucoup moins dur...

— Je suis tellement soulagée que tu t'en sois sortie indemne !

Il y avait encore des milliers de questions que Jasmine aurait aimé poser. Mais Kimberly était trop déstabilisée pour lui proposer d'entrer.

Il était temps de la laisser seule pour assimiler le choc. Jasmine lui tendit une de ses anciennes cartes de visite, avec son nouveau numéro de portable écrit au dos.

— Au cas où tu déciderais qu'il y a moyen de combiner ton passé et ton présent, tout compte fait...

Kimberly jeta un coup d'œil sur le petit carton.

— « La Contre-attaque. Association d'aide et de soutien bénévole aux victimes... » C'est là que tu travailles ? En Californie ?

— Jusqu'à présent, oui. Mais j'ai rencontré l'homme de ma vie à La Nouvelle-Orléans, et c'est là-bas que je vais vivre. Et me marier bientôt.

Jasmine ne put résister à la tentation de prendre sa sœur encore une fois dans ses bras.

— Je te souhaite d'être heureuse, murmura-t-elle d'une voix étranglée avant de se détourner pour partir.

— Jasmine ?

Au son de la voix de Kimberly, elle s'immobilisa sous la tonnelle.

— Oui ? lança-t-elle, le cœur battant d'espoir.

— C'est quand, ton mariage ?

— Le 26 mars.

Kimberly sourit.

— Je t'appellerai. J'aimerais y assister.

— Ce ne sera pas trop compliqué pour toi ?

— J'ai envie de te retrouver, de passer du temps avec toi. Et de revoir papa et maman. Peut-être que mes autres parents s'adapteront... Peut-être qu'il y a moyen d'inclure et d'agrandir, plutôt que de trancher et d'exclure. Avec le temps, pourquoi pas ?

Jasmine retourna à la voiture dans un état second. Elle trouva Romain qui l'attendait bras croisés, adossé contre le capot. Tête penchée sur le côté, il scrutait ses traits, guettant son expression.

— Alors ?

Elle sentit monter un sourire du tréfonds de son être.

— Elle vient pour le mariage ! Cela ne veut pas dire forcément que nous serons les sœurs que nous aurions été sans cette séparation. Mais elle n'est pas opposée à ce que nous nous revoyions. Et je sais maintenant qu'elle est en bonne santé et qu'elle va bien.

— Cela te convient comme ça ? demanda doucement Romain en plantant son regard dans le sien.

— C'est un début — tout ce que je peux demander pour le moment.

Riant et pleurant à la fois, elle laissa Romain essuyer ses larmes.

Si, comme nous l'espérons, vous avez aimé
Les disparues du bayou,
les pages suivantes vous permettront de découvrir
un extrait de *Mémoire à vif*, le troisième roman
de cette trilogie de Brenda Novak,
à paraître le 1^{er} novembre 2011.

Etait-il encore là ?

Etendue sur le sol, Sheridan Khol sentait l'humidité traverser ses vêtements, pénétrer tout son côté gauche et mouiller sa joue. Elle avait, dans la bouche, le goût âcre de son propre sang. Une odeur tenace, celle des sous-bois, mélange de terre et d'humus, saturait ses narines. C'était une odeur familière, celle des montagnes du Tennessee où elle avait passé son enfance.

Mais comment aurait-elle pu s'attendre à ce déchaînement de violence, à cette fureur meurtrière, en revenant à Whiterock ?

Le bruit sourd d'une pelle raclant la terre finit par déchirer les brumes de sa conscience. Son agresseur était encore là, tout près. Elle retint son souffle, n'osant esquisser le moindre mouvement, ne serait-ce qu'un clignement de paupières. Le plus petit tressaillement, le plus petit gémissement risquaient de la trahir.

Scrap... plop. Scrap... plop. Creuser semblait difficile, et l'effort arrachait à l'homme des grognements tandis que sa respiration haletante résonnait dans l'obscurité. La régularité du mouvement indiquait toutefois qu'il progressait.

Il n'était pas très grand, mais sa force... il était doté d'une force contre laquelle elle n'avait rien pu faire. Même après avoir réussi à se libérer de la cordelette qui lui emprisonnait les poignets, elle n'avait pas réussi à le repousser. Pire ! Sa résistance et sa détermination à se défendre n'avaient fait qu'augmenter la fureur de son agresseur, qui était devenu de plus en plus violent ; il l'aurait tuée, elle en était sûre, si elle n'avait fait semblant d'être morte. Elle se risqua à porter une main à sa lèvre supérieure. Celle-ci était largement fendue, mais ce n'était sûrement pas le plus grave : elle n'arrivait pas à ouvrir l'œil gauche, tuméfié et gonflé, sa gorge était encombrée de sang, ce qui l'empêchait de déglutir, et elle se gardait bien de tourner la tête, de peur de s'étouffer. Sonnée après les coups qu'il lui avait assenés, elle avait du mal à rassembler ses idées, à penser avec clarté. Pourtant, elle pressentait que c'était le moment ou jamais de se relever et de courir pendant qu'il était occupé et ne faisait plus attention à elle. Mais comment se mettre debout et se sauver, alors que le simple fait de respirer la faisait tant souffrir ?

Le noir et le silence envahirent un pan de sa conscience, et elle n'aspira soudain qu'à s'y fondre, à dériver. Ce serait si facile de se laisser glisser, d'abandonner son corps brisé derrière elle... Mais la voix énergique de sa meilleure amie résonna soudain dans ses oreilles, comme si elle était près d'elle. Elle lui criait : *Sher, lève-toi, bon sang ! Ne le laisse pas faire. Bats-toi de toutes tes forces ! Bats-toi jusqu'au bout.* Cela semblait si réel que pendant un court instant Sheridan crut

qu'elle assistait à l'un des cours d'autodéfense dispensés par son association d'aide aux victimes, fondée cinq ans plus tôt.

Le contact léger d'une fine bruine sur ses lèvres entrouvertes, son front et ses cils la ramena à la réalité. Non, elle se trouvait dans la forêt, au beau milieu de la nuit, seule avec un homme cagoulé qui venait de l'agresser.

Et il était en train de creuser sa tombe.

TITRE ORIGINAL : STOP ME

Traduction française : JEANNE DESCHAMP

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

BEST-SELLERS®

est une marque déposée par Harlequin S.A.

Photos de couverture

Enfant : © OLIV/MASTERFILE

Paysage : © PHILIPPE SAINTE-LAUDY PHOTOGRAPHY/ROYALTY FREE/GETTY IMAGES

Réalisation graphique couverture : V. ROCH

© 2008, Brenda Novak. © 2011, Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-7161-5

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83/85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Tél. : 01 42 16 63 63

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

Table des Matières

Couverture

Titre

Dédicace

Prologue

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Epilogue

Extrait

Copyright